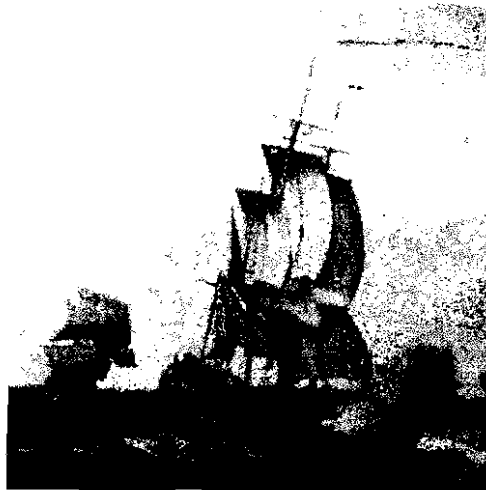


Denis Marcotte



**Un Roux
parmi les Bleus**



Texte : Denis Marcotte

Illustrations : Noémie Brémont

Édité par : Les Pères de la Nouvelle-France

ISBN : 2-922149-00-5

Dépôt légal de la Bibliothèque nationale du Québec, 1997

Dépôt légal de la Bibliothèque nationale du Canada, 1997

© copyright Denis Marcotte, 1996



C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai pris la plume pour rédiger cette préface. Sans doute parce que je suis conscient de l'honneur qui m'échoit ainsi de précéder dans ces pages l'auteur de ce roman.

Il a su grâce au souci du détail, avec lequel il nous fait revivre les us et les coutumes de ce dix huitième siècle, conférer à cet ouvrage beaucoup de réalisme. Nous suivons ainsi pas à pas, comme dans une saga ce Simon ROUX, depuis son départ de sa Lorraine natale qu'il quitte ainsi que sa famille un peu comme une fuite en endossant l'uniforme des soldats du Roi... Après maintes tribulations, il deviendra ainsi à la fois l'acteur et le témoin de l'affrontement final entre les deux puissances qui se disputent la possession du Canada.

L'épilogue aura lieu sous ses yeux un certain soir de septembre 1759 sur les plaines d'Abraham au cours d'un bref mais cruel affrontement dans lequel le Général WOLFE, vainqueur, ironie du sort, sera tué en premier, suivi de peu dans la mort par le Général de MONTCALM, mettant fin, hélas, à la souveraineté Française sur cette partie de l'Amérique.

Je n'ai pu retenir ce hélas, et certains lecteurs réproveront peut-être ce manque de neutralité de mes propos, mais je suis sûr qu'ils me pardonneront tout aussitôt, et cela en raison de mon implication génétique dans tous les événements concernant la Nouvelle-France

En allant à la découverte du Québec il y a quelques années, j'ai pu constater alors combien ses habitants, bien que loin de la France par la distance, s'y trouvaient si proches par le cœur.

On dit souvent des Français qu'ils ont la mémoire courte, mais assurément elle ne fait défaut au Québécois dont une devise : « Je me souviens », illustre avec pertinence l'attachement qui est resté le leur pour les traditions et les origines de leurs ancêtres partis du vieux continent pour fonder cette Nouvelle-France à laquelle un sentiment particulier me lie. Vive le Québec !

Georges Savarin, Baron de Marestan
descendant par les femmes de Louis-Joseph
de Saint-Véran, Marquis de Montcalm

CHÂTEAU DE SAINT-VERAN LE 30 JANVIER 1996

Introduction



Des turbulences maritimes

C'est dans la sueur des longues journées de canicule de l'été 1995 qu'on me remit entre les mains un manuscrit non encore publié qui portait le titre de *Un Roux parmi les Bleus* de l'auteur Denis Marcotte. Jour après jour, je l'abordai d'enthousiasme car un personnage m'avait ébloui à l'ouverture, celui de la *Bleue-Oultre*, cette pittoresque lavandière dont l'allure déclencha en moi le goût de poursuivre les aventures du héros inconnu. Bien m'en fit de ne pas abandonner car je devins au fil des pages le fébrile témoin d'une tranche d'histoire de mon coin de terre, le Québec. Écrit dans un style alerte, imaginatif, en un rythme soutenu par l'utilisation d'un verbe actionné par un propos cohérent et juste, *Un Roux parmi les Bleus*, qu'on peut qualifier de roman historique, nous fait revivre les péripéties d'un soldat français venu de son pays par bateau, sans savoir qu'il se retrouverait bientôt en Nouvelle-France, sa nouvelle terre d'adoption.

Ce personnage, remarquable par son humilité, est tout le contraire de l'habituel héros invulnérable et tout-puissant que l'on retrouve dans bien d'autres récits du genre et c'est peut-être par le profil de ce anti-héros que réside notre attachement à sa cause. Mais il n'est pas le seul personnage qui attire notre attention : qu'il s'agisse du subtil sieur de Fréville, du sympathique Armand, de l'inquiétant indien ou du Moine Buveur, le petit monde animé par l'auteur se meut avec allant sur des mers agitées, à la merci d'embûches et d'épreuves qui aimantent sans cesse la curiosité du lecteur qui s'émeut tout à coup de croiser des hommes de fer et de chair et d'en partager leur destin d'aventurier.

On sent à tout instant du déroulement du récit que le maître-d'oeuvre respecte et aime ses personnages, qu'il a pris le temps de nous les faire connaître par la réalisation de portraits colorés où la description combine à la fois des informations glanées dans leur passé, dans leur présent et dans leurs aspirations pour un avenir meilleur et tout cela de manière détaillée, par touches successives tel un peintre en différé dont la palette magique maquillerait les vides de couleurs pénétrantes.

Le propos fort documenté nous fait revivre sous un angle fort original et avec moult détails la bataille des Plaines d'Abraham par laquelle le Marquis de Montcalm, tacticien fort habile, reconquiert ses lettres de noblesse un peu ternies par d'autres historiens qui se sont plu à souligner sa déroute ou sa défaite sans trop expliciter sur l'aspect contextuel dans lequel il évoluait. Les allusions mythologiques évoquées par divers personnages, tout au cours de l'intrigue, loin d'exercer une cassure dans la narrativité ont pour fonction de multiplier les

foyers de significations sans lesquelles les acteurs n'apparaîtraient que comme des figures fuyantes prisonnières de l'unité d'action, dans leur dehors strictement unidimensionnel.

Il nous a été fort agréable de voir poindre à quelques carrefours du récit des images poétiques fortes qui dénotent chez l'auteur un amour certain du mot, un respect de la phraséologie et un souci d'élever son texte à la dimension de la littérature.

Enfin, ce tribut a pour effet immédiat de nous réconcilier avec une portion de notre univers collectif, soulevant ainsi l'importance de connaître davantage la vie de ceux qui ont creusé les sillons de notre patrimoine, ceux-là dont les pierres mêmes témoignent de leur passage au gré des vents de notre mémoire oublieuse. Il a de plus le mérite à posteriori d'accentuer dans l'âme du lecteur le désir d'une connaissance plus intégrale de notre histoire nationale.

Le manuscrit se ferme dans la chaleur toujours plus envahissante de l'été des moiteurs, les pages attestant par empreintes digitales interposées la reconnaissance que ce récit m'a inspirée. En refermant de mes mains *Un Roux parmi les Bleus* de Denis Marcotte, mes yeux ont parcouru le ciel de mille soleils habité.

Longue vie à ces récits d'où émanent les turbulences qui sauront nous faire apprécier davantage les clémences maritimes.

Guy-René Perron
Professeur de Littérature



CHAPITRE 1



Mirecourt

Le soleil commençait à peine à envahir timidement le ciel que déjà la Bleue-Oultre s'agitait sur la route. Ses hardes rapiécées soulevaient des nuages volubiles de neige folle qui dansaient un instant dans l'air froid avant de retomber doucement sur le sol. La silhouette courtaude descendait le chemin à vive allure. La vieille femme serait moins rapide à son retour avec ses deux paniers chargés de lessive encore humide. Cependant, la Bleue-Oultre ne s'en souciait guère. La température plus douce de ce début d'avril lui permettrait de faire un peu plus de lessive et, donc, un peu plus d'argent. Son plus grand panier, qu'elle portait accroché sur son dos voûté et robuste, contenait les vêtements des marchands et des notables qui habitaient dans la rue Haute de Mirecourt. Chemin faisant, elle ramassait ici et là les quelques draps qu'on avait laissés sur les clôtures à son intention. Elle les fourrait sans prendre le temps de s'arrêter dans le second panier qu'elle tenait entre ses mains. La Bleue-Oultre était pauvre, mais fière. Bien que les Mirecurtiens fussent de bonnes âmes qui prenaient soin de leurs nécessiteux, la vieille femme n'aurait pas accepté une charité plus directe que ces draps qu'elle retrouvait sur son chemin depuis nombre d'années. Elle n'avait jamais été mariée et n'avait plus de famille depuis que la dernière vague de peste avait frappé la Lorraine. La Bleue-Oultre avait elle-même souffert de ce terrible fléau, mais la Grâce Divine avait voulu qu'elle soit épargnée par la mort. Cependant, elle s'était retrouvée sans le sou et sans autre soutien que la charité mirecurtienne. Elle passa devant la chapelle de la Oultre et s'engagea sur

le chemin qui menait au Madon. Son regard accrocha une forme qui se dressait dans le cimetière attendant à la chapelle. Bien que l'homme lui tournât le dos, elle n'eut aucune peine à le reconnaître à cause de ses vêtements.

- Qu'est-ce que c'te fileur de mauvais coups fait là ? !

La Bleue-Oultre ralentit quelque peu son allure afin de voir ce que le jeune homme manigançait dans ce lieu sacré. Il se tenait immobile, la tête inclinée vers une croix de bois d'une facture élégante et sobre. La Bleue-Oultre connaissait bien ce cimetière. Elle s'y rendait chaque semaine pour se recueillir sur la fosse commune où sa famille gisait. Elle savait que l'endroit où se tenait le jeune homme correspondait à l'emplacement de la tombe de son arrière-grand-père. Néanmoins, la surprise venait plutôt du fait que c'était bien la première fois que la Bleue-Oultre le voyait en ce lieu. Et pour prier en plus !

Elle continua son chemin vers la rive du Madon. La vieille lavandière s'avança sur la glace qui recouvrait la rivière et se prépara à faire sa lessive matinale. Tout en frottant les vêtements avec un pain de savon, accroupie sur la pierre où elle avait l'habitude de se poster, la Bleue-Oultre égrena en son for intérieur le premier chapelet de sa journée. La vieille lavandière perdait constamment le fil de ses Ave, distraite par le souvenir de la présence totalement inattendue de l'homme dans le cimetière. Inlassablement, la vieille femme pétrissait vigoureusement les tissus jusqu'à ce qu'ils soient aussi propres que possible. Trois heures plus tard, ployant sous sa lourde charge, la Bleue-Oultre prit le chemin du retour avec ses paniers dégoulinant d'eau froide.

Elle jeta un coup d'oeil dans l'enceinte du cimetière, question de savoir si le jeune homme y était encore. Si ce petit chenapan y avait fait un mauvais coup, il lui en cuirait sérieusement, car les Mirecurtiens n'avaient pas pour habitude de tolérer la simonie ou l'iconoclastie. Le jeune homme n'y était plus, fort probablement parti fomenter une quelconque entourloupette un peu plus loin. La pauvre femme se dit qu'elle ferait bien d'être attentive sur la route. Le jeune chenapan pourrait l'attendre au détour d'une venelle où dans l'ombre d'un portique pour la surprendre et la houspiller comme il avait souvent l'habitude de le faire.

La Bleue-Oultre dépassa l'angle de la chapelle et se figea sur place, les lèvres arrondies par une muette exclamation de surprise. Le chenapan n'était pas parti : il avait simplement changé de position. Il se tenait maintenant devant la niche des ancêtres où l'on exposait les crânes des disparus selon une ancienne coutume barbare qui avait existé bien avant que Mirecourt ne devienne une cité chrétienne. La vieille femme s'accorda quelques instants de repos pour profiter de la scène. Elle avait beau se creuser la cervelle, elle n'arrivait pas à deviner ce que le jeune homme pouvait bien faire là. D'abord la tombe de son arrière-grand-père, ensuite la niche des ancêtres ; mais qu'est-ce qui lui prenait donc à celui-là ? !

La vieille lavandière ne l'aimait pas beaucoup. C'était à ce jeune vaurien qu'elle devait, entre autres choses, son surnom de la Bleue-Oultre, si bien que plus personne ne semblait se souvenir de son véritable nom. Un jour d'hiver, alors qu'elle remontait la rue Basse, chargée d'une lessive assez lourde pour tuer un âne au travail, elle avait croisé un groupe de jeunes garçons qui l'avaient prise à partie, sautillant autour d'elle en la taquinant de mille et une façons. C'est alors que le chenapan avait lancé à la blague qu'elle aurait dû être baptisée sous le nom de Jeanne de la Bleue-Oultre.

La lessive en hiver était une corvée qui pouvait, dans la plupart des cas, occasionner de graves problèmes de santé. Les Mirecurtiennes devaient descendre jusqu'au Madon avec un pic

de fer pour pratiquer un trou dans la glace qui recouvrait la rivière. Elles faisaient ensuite leur lessive dans ces eaux assez froides pour leur geler le sang dans les veines. Les pauvres femmes ne disposaient même pas du moindre petit feu pour se réchauffer les mains entre deux vêtements.

Sur ce point, la Bleue-Oultre avait un net avantage sur ses consoeurs. Depuis que la male mort l'avait étreinte, la vieille femme avait perdu presque toute sensation dans ses membres. Elle ne percevait plus le chaud et le froid, ni le doux, ni le rugueux. Elle pouvait donc faire plus de lessive que n'importe quelle autre femme sans être incommodée par la morsure cruelle des eaux glaciales du Madon. Les sensations physiques n'étaient plus pour elle que de lointains souvenirs.

La température de l'eau ne la faisait peut-être plus souffrir depuis qu'elle avait approché la mort au bras de la peste, mais elle finissait toujours par avoir raison de ses mains épaisses et fortes. Tôt ou tard, ses muscles et ses nerfs se retrouvaient bloqués par le froid. Elle ramassait alors ses paniers et remontait la rive pour aller porter les vêtements propres chez ses employeurs charitables. Ces derniers ne tarissaient jamais d'éloges devant le sens du devoir de cette femme, louant sa grande endurance face à la souffrance, bien qu'ils sussent que son ancien état de pestiférée y était pour quelque chose. A la vérité, bon nombre d'entre eux considéraient que c'était un gage de bonne chance que la Bleue-Oultre lava leurs vêtements. Un peu de la Grâce Divine qui avait épargné la vieille lavandière descendrait peut-être dans leurs effets, repoussant ainsi le spectre de la peste qui frappait plus ou moins régulièrement. La Bleue-Oultre agrippait donc tant bien que mal son second panier entre ses doigts encore plus gourds qu'à l'ordinaire et elle repartait sur la route de sa démarche chaloupée et laborieuse.

Il fallait l'avoir vue transportant son fardeau, les mains et les avant-bras bleuis par le froid intense, seules parties visibles de sa personne qui nichaient sous plusieurs couches de vêtements amples et sombres. Lorsque le vent la cinglait de face, il arrivait que son nez long et large se retrouvât à découvert, dépassant de son foulard où se cachait sa figure rougeaude et rébarbative. Les enfants fuyaient devant elle quand elle émergeait du brouillard qui descendait parfois sur Mirecourt. C'était une silhouette baroque et dantesque où les paniers semblaient ne faire qu'un avec son corps large et court. Les adultes sursautaient et reculaient devant ce troll inquiétant. Elle avait l'air d'une créature monstrueusement bossue et ventrue, comme si Polichinelle avait eu un enfant illégitime. C'était ainsi qu'elle était apparue lorsque la bande de jeunes malpolis l'avait prise à partie alors qu'elle soufflait bruyamment sous sa charge. Le chenapan du cimetière s'était cru bien inspiré de relier la couleur de ses bras à celle du beffroi de la chapelle de la Oultre, qui était bleu à l'année sans avoir à se tremper dans le Madon.

- Tu finiras au paradis à faire la lessive de Saint-Dié, avait-il lancé tandis qu'elle se frayait un chemin dans cette joyeuse bande de malavenants. C'est donc pour ça que tu veux avoir la même couleur que la Oultre !

A compter de ce jour, tous avaient adopté le surnom de la Bleue-Oultre. Bien qu'elle ne l'eût jamais avoué à voix haute, elle reconnaissait en elle-même que ce nom lui plaisait bien. Être associée à ce lieu saint de Mirecourt était pour la pauvre femme l'objet d'une certaine vanité qu'elle cachait aux autres Mirecurtiens, exception faite de son confesseur. Comme tous ceux dont la conscience n'est chargée que de fautes vénielles, la Bleue-Oultre s'était maintes fois confessée de son secret péché de vanité, se jugeant avec autant de sévérité que si elle s'était méritée le cheval de bois sur la place publique. Le bon curé en aurait bien ri s'il avait pu

le faire sans l'ulcérer, mais la pauvre créature était trop innocente et bonne pour qu'un homme de robe lui fasse cet affront.

- Ne te nomme pas toi-même la Bleue-Oultre, ma fille, car honni soit qui mal y pense. Va en paix et ne pêche plus. In nomine Patri, et Filii et Spiritu Sancti.

- Amen !

La Bleue-Oultre se signa à ce souvenir : mieux vaut passer sa vie sur un mea culpa que l'éternité en enfer, faute de mériter la Rédemption du Christ mort en croix. L'homme se tenait toujours devant la niche funéraire. Il rompit enfin son immobilité en portant la main à sa bouche puis à la niche. La Bleue-Oultre poussa un cri d'indignation étouffé, les yeux exorbités et sa bouche édentée grande ouverte sur le gouffre pâle de son gosier. Si le bon curé venait à apprendre que le jeune chenapan avait fait cela, ce dernier aurait du fil à retordre pour avoir ainsi perpétré la coutume païenne du baiser des Aïeux. Cette pratique n'avait plus cours officiel à Mirecourt depuis que Rome avait envoyé, voilà bien longtemps déjà, ses missionnaires pour sortir les hommes de leurs rites aussi impies qu'ancestraux. Ils avaient eu fort à faire en cette tâche purificatrice.



Aux temps de sa jeunesse aujourd'hui perdue dans les brumes de sa mémoire, la Bleue-Oultre avait entendu moult rumeurs sur la niche où l'on exposait des crânes. Celle qui l'avait la plus horrifiée parlait de la légende de l'Esprit-qui-revient. C'est le vieux gardien du cimetière qui lui avait raconté cette histoire d'une origine douteuse. Le peu de gens instruits de Mirecourt considéraient cette version comme étant complètement farfelue et naïve. Mais la Bleue-Oultre, comme tous ses semblables dans l'ignorance, y ajoutait foi dans sa peur viscérale des sorciers païens et de leurs pouvoirs concédés par le diable.

Le gardien du cimetière lui avait révélé que, lorsque les premiers représentants de l'église étaient arrivés dans la région, ils avaient dû livrer une lutte acharnée pour chasser les prêtres païens et leurs pratiques blasphématoires. L'une d'elles était particulièrement abominable. A chaque fois qu'un chef de clan venait à décéder, les gens se livraient à toutes sortes de cérémonies inavouables. Entre autres choses, on détachait la tête du mort avec sa propre épée, puis on la plaçait dans une niche à l'air libre afin que les messagers de Lug viennent prélever la chair, permettant ainsi à l'âme noire du chef de se rendre auprès du dieu païen. Lorsque les corbeaux et autres créatures nécrophages avaient terminé leur travail de nettoyage, le successeur du chef venait quérir le crâne. Il y versait de l'hydromel pour ensuite boire à cette coupe osseuse, recevant ainsi l'âme du chef disparu, de même que son courage et sa force. Les premiers serviteurs du Vrai Dieu n'arrivaient pas à convaincre les gens d'abandonner cette pratique aussi dégoûtante que révoltante aux yeux de la Chrétienté. Les hommes de ce temps craignaient davantage d'être abandonnés par leurs divinités que d'encourir la colère d'un dieu nouvellement arrivé. Les missionnaires avaient alors érigé une chapelle à l'endroit même où avait lieu ce rite, cherchant par un moyen aussi magique que pieux à briser

l'emprise maléfique qui s'exerçait aux dépens de la population environnante. Néanmoins, les païens avaient continué à boire l'âme de leurs chefs, choisissant de le faire de l'autre côté du Madon. Les missionnaires, excédés par cet acharnement contre la foi de Rome, prirent l'habitude de se saisir des crânes des chefs morts pour les exposer dans les lieux contigus à la chapelle, qu'ils baptisèrent Oultre, pour Ultra Madon. Cela leur permettait de mieux surveiller les païens irréductibles et de contrer leurs pratiques sataniques. Comme la coutume des païens leur interdisait de toucher le crâne avant qu'il ne soit entièrement nettoyé, ni même de s'en approcher, ils assistaient impuissants aux manoeuvres des missionnaires sans pouvoir s'y opposer. Peu à peu, malgré leur réticence devant les nouveaux prêcheurs d'éternité, les gens prirent l'habitude de venir au lieu-dit de la Oultre pour y vénérer leurs disparus sans trop s'éloigner des bonnes moeurs de la foi chrétienne.

Les plus malins parmi les tenants des rites païens décidèrent d'en changer les formes. Il suffisait maintenant de déposer un peu de sa salive sur le front du crâne pour que la magie de Lug puisse opérer. L'âme de l'ancêtre trouverait lui-même sa destination charnelle grâce à l'odeur du trèfle que le pratiquant aurait mâché au préalable. La lignée spirituelle des chefs disparus serait donc perpétuée. Mais les prêtres chrétiens ne s'avouèrent pas aussi facilement vaincus. Comme ils l'avaient fait auparavant pour les lieux du rituel païen, ils transformèrent peu à peu par leurs prêches le sens de cette pratique indésirable. Ils en vinrent à la tolérer comme une marque de respect envers la mémoire du chef décédé. Les siècles passèrent et les gens finirent par oublier le sens premier de ce rite mortuaire.

La coutume de l'exposition du crâne avait survécu aux temps, mais personne ne s'adonnait plus à la pratique du baiser mortuaire, du moins pas ouvertement. La Bleue-Oultre allait elle-même de temps à autre à la niche pour offrir charitablement quelques prières pour le salut de l'âme de celui qui y était exposé. Il lui était arrivé de constater que certains crânes étaient encore humides de la salive d'un visiteur secret, mais c'était bien la première fois qu'elle en surprenait un sur le fait. Elle savait que certains sorciers venaient nuitamment baiser les crânes, répondant ainsi aux exigences de l'obscur magie impie. Cependant, ils n'étaient pas les seuls à le faire. Certains le faisaient pour obtenir des appuis de la part des esprits désincarnés. C'était là une pratique superstitieuse que le bon curé réprouvait avec sévérité. Se pouvait-il que ce fût ce que le jeune chenapan faisait en ce moment ? Un tel geste ne lui vaudrait pas le gibet ou le bûcher, mais il aurait de fortes réprimandes de la part du bon curé et des autorités de Mirecourt. On ne tolérait pas autre chose que ce qui sentait le bon chrétien à cette époque.

La Bleue-Oultre allait reprendre sa route quand le jeune homme se tourna en direction de la sortie du cimetière. Elle décida d'attendre, question de voir quelle serait sa réaction lorsqu'il s'apercevrait qu'elle n'avait rien manqué de la scène qui venait d'avoir lieu. On verrait bien si ce petit fileur de mauvaise graine serait toujours aussi arrogant quand il comprendrait que son geste n'avait pas échappé à la vieille femme. Le jeune homme sortit du cimetière la tête basse et le pas traînant. Arrivant à la hauteur de la Bleue-Oultre, il leva les yeux sur elle et pendant une fraction de seconde, elle vit au fond de son regard une chose qu'elle aurait crue impensable chez lui : la tristesse. Elle recula de quelques pas pour lui céder le passage en se signant, complètement décontenancée devant l'air malheureux qu'affichait le jeune homme, comme s'il regardait tout ce qu'il avait toujours connu pour la dernière fois de sa vie. La Bleue-Oultre ne sut jamais à quel point elle avait été près de la vérité en ce froid matin où Simon Roux mit pour la dernière fois les pieds sur le sol où reposaient ses aïeux.

Qu'elle était loin cette nuit de dimanche, 16 janvier 1729, où Simon Roux ouvrit pour la première fois ses yeux sur le monde ! Il était issu de l'une des plus vieilles familles de Mirecourt. Son père, drapier de son état, filait la laine dans la rue Basse, métier peu rentable qui fournissait à peine de quoi subvenir maigrement aux besoins d'une famille. Tandis qu'il descendait le chemin, regardant pour la dernière fois ses lieux qu'il espérait revoir un jour, Simon Roux voyait ses souvenirs remonter à la surface sans qu'il puisse les retenir. Il découvrait avec une tristesse indescriptible que Mirecourt était bien plus précieuse à ses yeux qu'il ne l'aurait cru. Maintenant qu'il s'appêtait à quitter la misère qu'il y avait connue, les charmes des lieux semblaient briller comme jamais, adressant à son cœur de douloureux adieux.

Le nom même de cette cité se perdait dans les brumes du temps. Certains parmi les plus naïfs croyaient que Mirecourt devait son nom à Mercure, le messager des dieux romains. Bien que la paix romaine se fût étendue sur cette région, jamais Mirecourt n'avait dû son nom à ce dieu obscur. Il n'y avait même jamais eu de temple dédié à Mercure dans les environs, une chose qui n'aurait pas manqué d'être si le nom de Mirecourt y avait été associé.

Cette ville charmante se situait au cœur du Xantois, capitale gauloise d'avant la conquête de Jules César. Mirecourt était traversée par une rivière méandreuse, le Madon, dont le nom en gaélique signifiait simplement "bon". Cet adjectif collait parfaitement à toute la région où le Créateur semblait avoir conçu une image de l'Éden. Bien avant que Nicolas Guillemain, contrôleur des domaines sous Charles XIV, n'en vînt à répertorier les attraits de cette région, on disait déjà des choses à faire rêver sur ce coin de la Lorraine. De Mirecourt, le contrôleur avait dit : "Ce lieu a je ne sais quoi qui plaît sans qu'on puisse l'exprimer, en sorte qu'on peut dire que non seulement ses habitants ont peine à le quitter, mais que tous les étrangers qui y font quelque séjour s'en sont laissés charmer."

C'était bien là ce que Simon Roux découvrait en ce jour mélancolique. Il avait arpenté toutes les routes et les venelles, s'était amusé aux détours des maisons à surprendre les passants pour les accabler de ses taquineries enfantines. Il avait parcouru les champs et les bois pour y cueillir des glands et des fruits, lançant des pierres aux cochons sauvages et aux bêtes de pâturage. Il découvrait aujourd'hui combien cette terre représentait toute son âme.

Ses pas lourds le menèrent près du canal où une odeur persistait continuellement dans l'air, un parfum rance et humide qui provenait des activités des tanneurs de cuir. A ce propos, quelques personnes avaient avancé que Mirecourt tirait son nom de corium, qui en latin signifie tanneur de cuir. Cependant cette explication ne tenait pas plus debout que la précédente. La véritable origine de ce nom était Murici Curtis, c'est-à-dire Domaine rural de Murici, le propriétaire leude qui avait occupé ces lieux bien avant Simon Roux. Jules César lui-même, grand vainqueur du Bellum Gallicum, avait obtenu du ravitaillement en blé de Suentensis le Xantois, alors que l'armée romaine était en guerre contre les Suèves d'Arioviste. Une fois la Gaule pacifiée, Mirecourt avait connu un temps de paix et de prospérité, jusqu'à ce que les invasions barbares de 407 se déchaînent sur cette région, saccageant tout sur leur passage, massacrant le bétail et la population, incendiant les villes, les villages et les fermes isolées.

Ce n'était pas la première fois que de tels massacres avaient eu lieu. En 265, Saint-Didier, ou Dizier, évêque de Lancre, avait été martyrisé par les Allamands et les Suèves, conduits par Chrocus, dit le petit roi de Wandalie, pour avoir imploré la clémence des barbares envers la population. C'est pour cette raison que plus tard on choisit ce martyr pour saint patron de la

chapelle de la Oultre.

Simon passa près du moulin dit de Saint-Étienne, propriété du chapitre de Toul. Ce moulin était protégé par une enceinte fortifiée délimitée par la rue des Remparts et la tour des Hans le long de la rue Basse. Il s'arrêtait au nord, à la jonction avec le canal du Madon, canal qui était en fait une protection aussi bien contre les invasions que les états de siège. En effet, Mirecourt avait connu la guerre dès sa plus tendre enfance.

En 1229, Mathieu II, duc de Lorraine, avait pris la ville à Ferry V, comte de Toul. Le vainqueur était ensuite entré en lutte contre son allié, Henri II, comte de Bar. Soixante-dix villages avaient été dévastés. Il avait fallu l'arbitrage du comte de Champagne pour mettre un terme au conflit meurtrier. Selon les décisions découlant de cet arbitrage, "seul Mathieu II, duc de Lorraine, fera raison au comte de Toul, si besoin est." Cependant, Ferry V ne s'avoua pas si facilement vaincu. Cinq ans plus tard, ce dernier accorda une charte aux Mirecurtiens concernant les usages du moment, soit les redevances annuelles des bourgeois, les trois corvées et le droit pour les bourgeois de quitter leurs obligations et de s'en aller avec tous leurs biens. Un demi-siècle passa avant qu'un acte fasse de Mirecourt une partie du duché de Lorraine. Ce duché devait le rester jusqu'en 1766 avant d'être annexé par la France. A l'époque où Simon Roux déambulait pour la dernière fois dans les rues de Mirecourt, la Lorraine était encore un duché indépendant.

Cette ville connaissait quelques industries assez florissantes. Les tanneurs de cuir s'étaient installés le long du canal où ils faisaient de bonnes affaires. Ils avaient même obtenu un droit d'usage de la poterne du guichet. Des foulons à draps avaient ouvert leurs ateliers près d'eux. On retrouvait aussi des dentellières, des luthiers et des drapiers. Il y avait trois foires franches par année, soit : les Brandons, la Trinité et Crollebois à la Sainte-Lucie. Ces foires amenaient de grands rassemblements dans toute la région, ce qui contribuait à vivifier la vie économique de Mirecourt. Cette dernière faisait aussi dans l'armement. Le duc Raoul, qui vécut de 1329 à 1346, y avait commandé une armure. Mais elle fut livrée trop tard et le Duc mourut à Crécy. Ce dernier était un intrigant galant qui avait développé une liaison coupable qu'on ne lui avait pas pardonnée. Des pots-de-vin convinquirent les artisans mirecurtiens de prendre du retard dans leur travail, avec pour résultat que l'armure qui aurait pu sauver la vie du Duc n'arriva jamais à temps pour la bataille.

Simon traversa le pont de bois qui menait au moulin et à la Oultre. Ce pont que le Madon emportait souvent était le seul passage menant au moulin et la chapelle où la population des environs venait enterrer ses morts. Il s'écarta pour laisser passer un groupe d'hommes lourdement chargés de bois coupé dans la forêt. Cette dernière était pour Mirecourt une mine inépuisable de richesses. On y trouvait le bois d'oeuvre et le bois de chauffage, on pouvait y chasser et il y avait aussi des abeilles sauvages et des porcs en grand nombre. La culture de la terre assurait une partie de la subsistance de la cité, bien que cette activité ne fût pas prédominante. Les conditions climatiques permettaient à la vigne sauvage de pousser sur les pans de certaines collines avec une aisance remarquable. On cultivait des oléagineux et des céréales. Cependant, la population de Mirecourt se concentrait dans les faubourgs et dans la ville même. Les fermes étaient donc moins nombreuses qu'ailleurs, ce qui obligeait la ville à importer une partie de sa nourriture. Simon Roux remonta la route, contourna les murailles et se présenta à la porte de Notre-Dame qui ouvrait la voie à la citadelle. Il dépassa la prison et déboucha sur la place publique où siégeaient un cheval de bois et un tonnelet monté sur un axe.

Un sourire ouvrit les rideaux de sa moustache lorsqu'il vit le cheval de bois, se remémorant une scène qui avait eu lieu deux semaines plus tôt.

Un matin qu'il livrait les commandes de son père aux marchands de la rue Haute, il avait aperçu une courtisane nue et assise sur le cheval de bois, la tête tournée vers la croupe. C'était la punition publique que l'on réservait aux dames qui se montraient un peu trop "séduisantes", châtement qui était assez infamant en soi. Il reposait sur l'humiliation publique afin de décourager les dames aux moeurs trop légères de persévérer dans le vice. Cependant, personne n'avait le droit de porter atteinte à l'intégrité physique de la courtisane. Elle était l'objet de la seule brutalité des rires et des moqueries. En ce qui concernait le tonnelet, c'était une autre histoire. Ceux qui étaient condamnés pouvaient y passer de quelques heures à quelques jours. Le prévenu y était enfermé et toute personne s'adonnant à passer par là pouvait imprimer un ou plusieurs tours au tonnelet, ce qui indisposait son occupant au point de le rendre malade. Le condamné restait au milieu de ses odeurs malsaines jusqu'à ce qu'il soit relaxé.

Simon s'était approché du cheval de bois, évaluant d'un coup d'oeil indiscret les charmes défendus de la courtisane. Il se tourna ensuite vers le tonnelet qu'un groupe de joyeux lurons faisait tourner rapidement. Le malheureux prisonnier ne cessait de les invectiver avec force cris de rage et promesses de vengeance. Il était peut-être en fâcheuse posture, mais il ne s'était pas encore rendu. La joyeuse compagnie finit par s'éloigner, accordant ainsi un répit au malheureux. Le visage de Simon Roux s'éclaira d'un sourire malicieux et il prit leur place. La rumeur publique lui avait déjà appris qui était ainsi châtié. Il frappa quelques coups sur le tonnelet pour attirer l'attention de l'occupant. Une bordée d'injures lui répondit.

- Bonjour, monsieur ! Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de m'adresser ? lança Roux d'une voix étouffée pour ne pas être reconnu.

- Je suis Antoine Harmand et j'apprécierai que vous déguerpiessiez si vous ne voulez pas vous retrouver sur ma liste noire !

- Je me présente à mon tour ; Sir Dominge Apremont, de Mattaincourt. Je suis de passage.

- J'ai le plaisir de ne pas vous connaître. Alors, vous pouvez continuer à passer !

- C'est que, j'aimerais bien savoir ce que vous faites dans ce tonnelet.

- Tu vois la dame sur le cheval de bois ? cracha le prisonnier.

- Oh, oui ! Qui pourrait manquer un si délicieux spectacle ?

- J'ai été surpris avec elle la nuit dernière et je me suis montré un peu trop résistant avec les gardes. J'ai assommé un de ces papiots à bavette de fer et on m'a condamné à passer une journée dans le tonnelet pour ça !

- C'est une chance que le châtement n'ait pas été plus sévère, raila le fils de drapier.

- C'est ça, c'est ça !

- Dites-moi, mon bon monsieur, pour quelqu'un qui cherche un métier plus captivant que celui de marchand de bois, que conseillerez-vous ?

- Tout dépend de savoir si tu es mâle ou femelle ! Dans une semaine, on va se réunir, moi et mes copains. Un recruteur doit passer pour le compte de l'armée française. Ça pourrait peut-être te dégourdir les jambes si t'as envie de faire autre chose que de frapper à mon tonneau.

- Et, où sera-t-il, ce recruteur ?

- Ici, à Mirecourt, dans une semaine. Il va venir sur la place publique et il fera une criée. Tous ceux qui seront intéressés à s'enrôler devront s'avancer et s'inscrire. Ils partiront avec lui ensuite.

- Vous en êtes certain ?

- Oui ! Je dois rencontrer mes copains dans trois jours à l'auberge du Cheval Blanc. T'as qu'à t'arranger pour y être. C'est là qu'on va décider de ce qu'on va faire. Peut-être qu'on va s'enrôler, peut-être pas : tout dépendra de ce qu'on aura à y gagner.

- Dans trois jours, dites-vous. Où exactement ?

- Lundi prochain, après la journée, vers huit heures, au fond de la salle commune de l'auberge du Cheval Blanc.

- Bien ! Je vous remercie pour ces précieuses informations, mon ami.

Simon Roux continua sa route, non sans d'abord imposer quelques vigoureux élans au tonnelet d'où les injures recommencèrent à jaillir. Cette petite taquinerie était sans méchanceté. En fait, il connaissait très bien celui qui s'était retrouvé dans le tonnelet. Cet Antoine Harmand était son ami de toujours. Ils avaient grandi ensemble en faisant les quatre cents coups : ils étaient deux inséparables. Le jeune fileur avait entendu dire qu'Antoine avait l'intention de quitter la région afin de tenter sa chance ailleurs. La pauvreté était le lot de certains corps de métier, dont, entre autres, les fileurs de laine et les fils de luthier. C'était précisément ce que Simon reprochait au métier de son père.

Sa famille avait jadis connu des jours fastes. Mais les guerres, les disettes et les épidémies avaient fait en sorte que sa famille, d'abord composée de gens bien instruits, était ensuite retombée dans l'ignorance et la misère. Bien que la Lorraine fût un duché indépendant, elle vivait une grande instabilité politique. Les deux super-puissances qu'étaient la France et l'Allemagne cherchaient constamment à s'étendre et elles auraient bien voulu mettre la main sur l'ancienne Lotharingie. Les Lorrains s'en défendaient avec l'énergie du désespoir lorsqu'il le fallait. Ce peuple, farouchement indépendant, n'acceptait la domination de personne. A cette époque, Stanislas, duc de Lorraine, Roi déchu de la Pologne et beau-père du Roi de France, se faisait vieux et, à sa mort, bien des questions inquiétantes seraient soulevées quant à sa succession. Comme le Duc n'avait toujours pas de descendant, tous se demandaient avec angoisse qui serait le prochain maître du duché. La petite noblesse avait déjà commencé à désertier la région, lui préférant la cour de Versailles qui était beaucoup plus prestigieuse. En effet, qui était à Versailles était dans le Monde, faisant partie intégrante d'un pouvoir politique fort étendu. C'était tellement vrai que l'on disait : "Quand la France toussote, ici tout saute !"

L'arrière-grand-père de Simon, qui s'était enrichi dans le métier de marchand, voyageant à travers le monde avec une compagnie armée pour prévenir les actes de brigandage, avait incarné la belle époque de la famille Roux. Maintenant, le seul prestige qui revenait encore à cette famille tenait au fait que cet arrière-grand-père, bourgeois de Mirecourt par alliance avec une femme de haute société, avait sa sépulture en l'église de Notre-Dame de Mirecourt, sous la dalle devant l'autel dédié à Saint-Nicolas. Cette sépulture était un honneur posthume qui n'était accordé qu'à la noblesse locale et aux plus illustres bourgeois de Mirecourt. Cependant, ce genre d'honneur n'a jamais donné à une descendance de quoi vivre décemment !

Simon était l'aîné d'une famille de sept enfants. Ils demeuraient tous dans la rue Basse qui donnait sur le canal passant derrière l'église. Tous ceux qui crevaient de faim dans le métier de fileur de laine se retrouvaient dans cette rue. A l'exemple de tous les siens, Simon n'avait

→

aucune instruction, ne sachant ni lire, ni écrire. En ces temps, l'instruction était un privilège que bien peu pouvait s'offrir. Pour toutes ces raisons, Simon Roux était dans une impasse, car, lorsqu'on aborde la vingtaine et que l'on a une bonne santé, savoir que son existence sera vouée à la misère n'est pas une perspective très intéressante. La seule façon d'échapper à ce destin était d'échapper à Mirecourt et, pour y parvenir, Simon Roux n'avait d'autre solution que de s'engager dans l'armée française où il trouverait le gîte, la nourriture et, peut-être, la fortune et la gloire.

C'était précisément ce qu'Antoine Harmand lui avait caché. Il avait l'intention de rejoindre les rangs de l'armée française, mais sans en toucher mot à Simon. Le père de ce dernier, Brice Roux, avait vertement tancé Antoine pour qu'il gardât le silence sur ce projet de façon à ne pas influencer son fils. Simon avait surpris leur conversation par hasard, alors qu'elle prenait fin sur les menaces bien senties de son père. Il n'avait pas appris pourquoi son père avait découragé énergiquement son ami de livrer son secret. C'est pourquoi le tonnelet avait été une excellente occasion d'en savoir plus sur les projets d'Antoine. Lorsque ce dernier vit Simon déboucher dans la salle commune du Cheval Blanc, il faillit en tomber à la renverse. Il traversa l'espace qui les séparait aussi vite qu'une flèche pour se porter à sa rencontre. C'est en bafouillant qu'il s'informa de la raison de sa présence en ce lieu.

- Mais, qu'est-ce que tu fais ici, toi ? !

- C'est un dénommé Dominge Apremont qui m'a conseillé de venir ici. Il paraîtrait qu'il a eu une conversation très intéressante avec un jeune idiot qui s'est retrouvé dans le tonnelet de Mirecourt la semaine dernière. Tu dois savoir de qui je parle, n'est-ce pas ?

- Sale fileur de mensonges : tu m'as roulé ! As-tu une idée de ce que ton Brice de père va me faire subir quand il apprendra que tu es venu ici ? !

- T'auras qu'à te cacher. Tu sais très bien faire ça, non ? Tu te caches dans les tonnelets, tu te caches pour parler à mon père, tu me caches des choses... Tu ne devrais pas avoir de problème à jouer le jeu ! De toute manière, nous allons partir assez rapidement. Tu devrais être capable de l'éviter d'ici là.

- Ton père aurait dû commencer à te botter le cul quand t'étais encore papiot !

- Tu parles ! C'est bien ce que le tien a fait, non ? Et ça n'aura servi qu'à te donner le cul le plus laid de ce coin de la Lorraine ! Je me demande bien ce qu'elle te trouvait, la courtisane avec laquelle on t'a surpris. Elle était aveugle ?

- Cesse de faire de l'esprit et vient t'asseoir. Nous sommes ici pour discuter sérieusement. On n'a pas le temps de rigoler. Puisque tu es là, autant faire les choses comme il se doit.

Les deux compères se rendirent au fond de la salle, bras dessus, bras dessous, vers une table où se tenaient deux autres jeunes hommes. Antoine fit les présentations. Il y avait d'abord un petit blond à l'air bon enfant qui se nommait Humbert Tiblemont, de Mirecourt. Simon le connaissait de vue. A coté de ce dernier se tenait Nicolas Jeunessant, un petit teigneux au visage osseux avec un nez en bec d'aigle et des yeux qui louchaient légèrement.

- Il y a Claude Godard qui va peut-être venir nous rejoindre, et Dominique Perrin aussi, mais ce n'est pas certain. Nous allons commencer sans eux. Allons-y sans plus tarder. Aubergiste ! A boire pour tout le monde.

Les pichets s'entrechoquèrent et le vin coula à flot. Il ne fallut pas longtemps avant que les quatre compères fussent bien ronds. Ils parlèrent de tout et de rien, peu empressés d'aborder le sujet qui les avait amenés à se rencontrer en cette auberge. Bien qu'un éventuel départ avec

➤

l'armée française fût tentant, ce n'était pas une décision qu'ils pouvaient se permettre de prendre à la légère. Partir ou rester : tel était le choix qui s'offrait à eux. En fin de compte, Nicolas Jeunessant posa la question que tous évitaient.

- Comment c'est, Antoine, dans l'armée française ?

Les regards se tournèrent vers lui. La question lui avait échappé et, bien que tous lui reprochassent par leurs regards de l'avoir lancée si tôt, la réponse ne pouvait plus être évitée : c'était ce qu'ils étaient venus apprendre. Jeunessant commanda un autre pichet de vin pour se faire pardonner de gâcher l'atmosphère. Les brocs furent généreusement remplis. C'était au tour d'Antoine Harmand de prendre la parole. Les jeunes Mirecurtiens passèrent aux choses sérieuses.



CHAPITRE 2



Le sort en est jeté

L'aubergiste servit une nouvelle cruche de vin aux jeunes buveurs qui affichaient désormais des mines sombres. Nicolas Jeunessant remplit une nouvelle fois les pots et le silence se prolongea encore pendant quelques minutes. Antoine Harmand avait eu l'occasion de discuter avec Charles Mondat, un homme de la région engagé dans l'armée française. Il dressa un portrait plutôt disparate de cette dernière, mêlant hauts faits d'armes et propagande.

L'armée française, comme toutes les autres forces militaires de son époque, n'était pas une armée nationale. Ses troupes étaient composées de mercenaires que les recruteurs allaient chercher un peu partout en Europe. Le simple fait d'en faire partie était déjà pour plusieurs un honneur que l'on comprenait aisément. Cette armée s'était imposée depuis longtemps comme l'une des forces les plus glorieuses du monde chrétien.

Les soldats français avaient pour habitude de faire mentir l'impossible. Durant le siège de la ville d'Arras qui était aux mains des Espagnols, ces derniers, forts de leurs positions

stratégiques et de leur nombre, placardèrent une bravade de leur cru aux yeux des Français : "Quand les rats mangeront les chats, les Français prendront Arras." Nul ne sait si les rats mangèrent les chats, mais les Français prirent la ville.

Les officiers qui commandaient cette force militaire incroyable étaient des exemples de courage pour les hommes qu'ils envoyaient au carnage. Jean de Gassion, alors que ses troupes se trouvaient assiégées à Gravelines, descendit dans la tranchée aux côtés des soldats pour les soutenir. "Faute d'argent pour payer mes travailleurs, je paie au moins de ma personne." Alors que les boulets de canons arrivaient de toute part, le duc de la Meilleraye répondit à ceux qui l'enjoignaient de ne pas rester exposé aux tirs de l'ennemi : "Pour moi ! Oh ! Ce n'est pas à un général d'armée, encore moins à un maréchal de France, à avoir peur !" Bien que ces événements fussent véridiques, ils masquaient le fait que les officiers étaient en général méprisants envers les simples soldats. En somme, l'armée française connaissait la même structure que la société qu'elle défendait : il y avait un abîme entre le roturier et le noble, le soldat et l'officier. Si le second était toujours de noble extraction, le premier était toujours de basse condition et le restait, quel que soit son mérite.

Les quatre confrères dans l'ivresse subissaient aussi l'étrange et irrésistible attrait pour l'uniforme militaire. Malgré son apparence précieuse, le bleu et blanc de la France cachait une armée résolue et dangereuse. « Quelles sont ces belles amazones ? » s'exclama Ahmet Koeprulu à la bataille de Saint-Gotthard en voyant les couleurs des Français. Le Turc perdit vite le sourire quand les belles amazones du régiment de Guyenne lui prirent ses canons. Cependant, si les jeunes Mirecurtiens rêvaient de se voir parés de l'uniforme bleu-espoir et blanc-innocence, ils ignoraient tout de son inconfort, toujours trop chaud par beaux temps, trop froid sous la pluie et porteurs de poux, de puces, de tiques... Et de la sueur accumulée par les années sans lavage !

Antoine Harmand enchaîna avec la bataille de Neerwinden. Alors que l'artillerie de Guillaume d'Orange décimait les rangs de l'armée française, les officiers eurent pour seul commentaire à leurs troupes : « Serrez, Messieurs. » Guillaume d'Orange dira devant leur héroïsme : « Oh ! L'insolente nation ! » Un garde-français répondit à Vendôme qui s'informait de la raison pour laquelle il quittait les rangs pour avancer sur l'ennemi avec une tache de sang grandissant sur son uniforme : « Je vais, Monseigneur, mourir à quatre pas d'ici. » La propagande plaçait Neerwinden au rang des plus grandes batailles de l'illustre histoire de la Douce France. Certains Lorrains plus cyniques que d'autres y voyaient plutôt un mépris évident de la vie humaine chez les officiers de cette armée. C'était l'opinion de Simon et Nicolas qui renforcèrent leur point de vue avec la réponse d'Antroches Fontenoy à Lord Charles Hay. Alors que ce dernier l'invitait à tirer le premier, le comte Fontenoy répliqua : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers. Tirez vous-mêmes ! » Les deux factions se tenaient à cinquante pas de distance. Les Anglais, qui n'avaient pas besoin de se le faire dire deux fois, abattirent cinquante officiers français et huit cent soixante-quatre gardes-françaises lors de la première salve.

- Les Anglais et les Hollandais ont été défaits ! contrecarra Antoine.

Personne ne trouva de réplique à cet argument simple mais efficace contre de jeunes hommes crédules, sans expérience et incultes. Néanmoins, les meilleures raisons qui poussaient les quatre Mirecurtiens à entrer au service de l'armée française tenaient à Mirecourt elle-même, soit une vie de crève-la-faim et une situation politique qui ne promettait rien de bon. Le

désespoir restait encore l'élément le plus décisif pour les convaincre de s'enrôler sous la bannière du Roi de France.

- Mais, si on nous laisse cantonnés en Lorraine, comment va-t-on échapper à notre martyr que tu nous décris si bien ? objecta Simon Roux. Et qu'est-ce qui nous garantit que nous serons acceptés dans l'armée française ?

- Je me suis aussi posé cette question, rétorqua Antoine. Charles Mondat m'a assuré que ce ne serait pas un problème. L'armée française ne nous laissera pas moisir ici parce qu'elle a un grand besoin de soldats. La paix n'a jamais été aussi menacée que par les temps qui courent.

- Il peut bien parler, Charles Mondat ! Il n'est pas de basse extraction, comme les grands nous le disent à tous vents. Je me doute bien que l'armée ne le laissera pas ici étant donné ses origines. Pour les fileurs de laine, les choses sont sûrement très différentes !

- Peuh ! cracha Tiblemont. Mondat a toujours chié plus haut que son cul ! S'il avait l'air au-dessus de nos moyens, c'est seulement parce qu'il trichait très bien au jeu et qu'il se mêlait à des affaires louches qui lui rapportaient gros. Je me suis même laissé dire que c'est à cause de ça qu'il est parti pour s'engager dans l'armée. Il était de plus en plus surveillé par tout le monde à cause de vols de charrettes. Il est allé se faire pendre ailleurs où ça lui profiterait autant que de voler et de tricher, voilà tout !

- Il a raison, renchérit Harmand. Ainsi que me l'a expliqué Charles Mondat, l'armée française est surtout composée de mercenaires qui viennent de tous les pays. Or, à l'heure actuelle, peu de frontières sont sûres et aucune région n'a la confiance absolue de la France. L'armée ne nous laissera pas ici pour deux raisons très simples. La première est que la France a besoin de nous et, la seconde, on ne nous laissera pas cantonnés en Lorraine afin de ne pas courir le risque d'entretenir aux frais du Roi une force militaire qui pourrait devenir une armée de rebelles. Autrement dit, on essaie de ne pas laisser les mercenaires dans leurs pays d'origine.

Antoine Harmand se laissa aller contre le mur derrière lui, le visage éclairé par la satisfaction. Ses arguments étaient venus à bout des réticences de ses compères. Jeunessant commanda encore du vin "afin de ne pas mourir de soif." Les jeunes hommes éclusèrent encore davantage tout en convenant avec des voix pâteuses et hésitantes que le soûlard d'Antoine avait raison sur tous les points.

Les quatre jeunes hommes se dressèrent sur leurs jambes flageolantes. La main gauche sur le tablier de la table pour conserver leur équilibre et la droite tendue, ils firent le serment solennel de s'engager dans l'armée française. Ils levèrent leur pot, les entrechoquèrent en versant une partie de leur contenu et firent cul-sec au succès de leur entreprise. Humbert Tiblemont s'effondra lourdement face contre table, terrassé par les charmes de Bacchus. Les rires paillards des trois autres saluèrent son exploit. Une voix sévère et sans réplique mit fin à la fête.

- Dehors, les ivrognes : on ferme !

La place publique de Mirecourt s'animait tranquillement. Simon Roux piétinait nerveusement en se demandant si ses amis de la dive bouteille avaient oublié leur serment. Il allait faire demi-tour pour retourner chez lui quand Nicolas Jeunessant apparut sur la place. Ils échangèrent quelques paroles qui tombèrent à plat. Aucun des deux jeunes assermentés n'étaient très heureux d'être là. Humbert Tiblemont arriva à son tour et se joignit aux deux

premiers. Il était d'humeur joyeuse, comme toujours, parlant sans arrêt en se frottant les mains. Il n'y avait pas de doute qu'il était très satisfait d'être là. Antoine Harmand déboucha sur la place en courant. Il adressa quelques salutations du chef en reprenant son souffle.

Humbert Tiblemont avait entrepris de raconter l'annonce de son départ. Les trois autres le regardaient froidement : ils n'avaient toujours pas fait part de leur décision à leur famille respective, aussi le récit de la réaction paternelle de Tiblemont faisait naître en eux une certaine appréhension. Simon et Nicolas allaient lui servir une petite raclée entre amis quand un petit groupe d'étrangers apparut sur la place. Les quatre jeunes hommes tournèrent les yeux dans leur direction et le calme revint immédiatement.

Les cinq hommes étaient arrivés durant la nuit. Ils disposèrent rapidement deux petites tables avec des tabourets haut perchés. Ils sortirent de leurs sacoches des livrets de recrutement, des encriers, des plumes qui avaient vu de meilleurs jours et une verge repliée en sections et reliées par des charnières de cuivre. L'un d'eux ne participait aucunement à tous ces préparatifs où chacun s'exécutait avec discipline. Il observait le faite des constructions en tournant lentement sur lui-même. Il détailla pendant quelques instants la fasce d'or et le vert des armoiries de Mirecourt qui flottaient au-dessus de la cité. Il porta ensuite attention à ce qui se trouvait sur la place publique. Sa figure n'avait aucune expression et ses yeux noirs étaient aussi ternes et insondables que des billes de verre.

Le recruteur était vêtu d'un costume bleu ciel. La poussière et les faux-plis du vêtement indiquaient qu'il avait parcouru une longue route sans se laver ni se changer. Ses souliers fins tranchaient sur son allure défraîchie. Il avait certainement voyagé en botte à dos de cheval pour ensuite les remplacer par des souliers plus attrayants et mieux astiqués. Une perruque talquée débordait de son chapeau aux larges bords sur lequel dansaient de longues plumes blanches ramenées par les négriers des lointaines terres d'Afrique.

Le recruteur tourna le dos aux jeunes Mirecurtiens qui le considéraient avec des mines remplies de crainte et de curiosité. Il échangea quelques paroles inaudibles avec les deux hommes qui l'accompagnaient et se retourna vers l'assistance en se raclant discrètement la gorge : la criée du Sieur le Recruteur allait commencer. Des citadins avaient commencé à remplir la place par petits groupes. La plupart n'étaient là que par curiosité, car les criées étaient toujours des distractions très courues, d'autant plus lorsque celui qui s'y livrait avait la réputation d'être d'une éloquence remarquable. Une faible minorité s'y tenait pour s'engager. Le recruteur prit une position étudiée et lança son discours avec une voix étonnamment forte qui tranchait vivement sur son allure précieuse.

- Oyez ! Oyez ! Gens de Mirecourt ! Oyez ! Jeunes gens aux coeurs trempés de courage et débordant d'envie de gloire et de hauts faits d'armes ! Nous, ci-devant vous tous, sommes ici en ce jour au nom de Sa Majesté Très Chrétienne Louis quinzième du nom, Roi de l'Illustrissime et Douce France, pour appeler sous notre noble bannière ceux d'entre vous qui rêvent d'une vie trépidante remplie d'aventures.

Le recruteur se déplaçait constamment en parlant. Il s'appuyait sur le pommeau de sa canne en cabrant les reins, ponctuant son discours de gestes amples qui faisaient voler gracieusement le mouchoir de dentelle qui pendait à la manche brodée de sa chemise. Il se l'était vraisemblablement procuré en arrivant à Mirecourt dont les dentellières étaient connues dans toute l'Europe pour leur savoir-faire sans pareil. Le mouchoir qu'il exhibait avait dû coûter une petite fortune à en juger par sa facture. Bien que Mirecourt connût une industrie de

haute renommée pour sa dentelle, des pièces comme celle du recruteur étaient très rares dans ses propres rues. En agitant sous les regards un tel mouchoir avec la désinvolture d'une femme portant un fichu, le recruteur imposait le respect, car, qui peut agir ainsi est sûrement touché par la bonne fortune ! C'est à tout le moins ce que pensaient nos quatre jeunes hommes qui voyaient en cela la confirmation que l'armée permettait vraiment de s'enrichir. A la réalité, le recruteur trouvait toujours un moyen de refiler ses factures à l'armée pour le compte de laquelle il recrutait, que ce moyen fût ou non honnête.



Il continua de vanter les mérites sans nombre de l'armée du Roi de France, matraquant son auditoire avec des récits martiaux qui divinisaient la guerre et l'héroïsme, passant sous silence le fait que chaque bataille évoquée avait coûté cher en vies humaines. Malplaquet avait à elle-seule provoqué onze mille tués et blessés. Le recruteur ne mentionna que les vingt-trois mille victimes de leurs adversaires impériaux, Hollandais et Anglais. Villars avait mené la lutte avec des effectifs et des canons inférieurs en nombre, mais il avait causé des pertes énormes aux dépens des troupes du prince Eugène.

Le recruteur mit fin à son panégyrique et, d'un pas hautain, se dirigea vers un fauteuil richement travaillé que la ville de Mirecourt avait mis à sa disposition le temps de son séjour dans ses murs. Les gens commencèrent à s'égayer tranquillement, chacun retournant à ses occupations avec l'esprit encore rempli du flot de paroles dont le recruteur venait de les abreuver. Ce dernier regardait avec insistance tous ceux qui passaient près de lui. Ses yeux se rivèrent rapidement sur Simon et ses amis. Le recruteur avait assez de flair pour savoir qu'il avait appâté quatre recrues.

Antoine Harmand se dirigea vers le recruteur et ses assistants. Humbert Tiblemont lui emboîta le pas, suivi de Simon Roux et de Nicolas Jeunessant. Le premier s'adressa au recruteur qui le dévisageait d'une façon fort gênante. Antoine y alla d'une salutation maladroite et obséquieuse avant de déclarer leur volonté de s'enrôler. Le recruteur opina du chef sans dire un mot et leur indiqua avec sa canne de s'avancer plus près de la table. Le recruteur commença la ronde habituelle de questions tandis que l'un de ses assistants prenait les mesures du jeune téméraire.

Simon Roux se sentait profondément mal-à-l'aise. Le geste qu'il s'apprêtait à poser était lourd de conséquences et il en prenait pleinement conscience en cet instant. Ne plus revoir Mirecourt, la souffrance et la mort sur les champs d'honneur, la discipline astreignante de l'armée... Et l'annonce prochaine qu'il devrait faire à sa famille et, surtout, à son père ; tout lui commandait de retourner à la mesure qu'il avait toujours connue et d'oublier l'armée française et ses promesses.

- Alors, jeune homme ! Vous faut-il une invitation spéciale pour que vous daigniez nous répondre ?

Simon était tant absorbé dans ses pensées qu'il n'avait pas remarqué que le recruteur

s'adressait maintenant à lui. Antoine Harmand et Humbert Tiblemont le regardaient fixement, le défiant des yeux de revenir sur sa parole. Ils paraissaient vraiment outrés par l'attitude de Simon, prenant sa distraction pour une hésitation due à la crainte.

- Alors, mon brave : comment vous appelez-vous ?

- Simon Roux, monsieur.

- Me permettez-vous de présumer que vous désirez vous enrôler, jeune homme ?

- Euh ! Oui, monsieur.

- A la bonne heure, mon brave ! Nous aimons les hommes décidés dans notre belle et grande armée. Et, incidemment, nous ne tolérons pas beaucoup les rêveurs ! Cela vous amène-t-il à changer d'avis, jeune homme ?

- Non, monsieur.

- Fort bien ! J'ai toujours possédé un jugement certain pour évaluer la valeur d'un homme en me fiant à mon seul regard. Inscrivez, messieurs : Simon Roux. Fils de qui ?

- Brice Roux et Marguerite Perrin.

- Êtes-vous natif de Mirecourt ?

- Oui, monsieur.

- Quel âge avez-vous ?

- Vingt ans.

- Voilà qui m'apparaît bien bon, mon jeune ami. Veuillez approcher que l'on prenne votre mesure. Là ! Inscrivez, messieurs : taille cinq pieds et trois pouces. Voilà qui est de mieux en mieux ! Nous aimons les grands hommes dans notre armée. Maintenant, placez-vous de l'autre côté de la table avec vos deux compagnons. Nous allons bientôt vous donner les instructions nécessaires concernant votre départ.

Simon Roux se dirigea vers ses deux amis d'une démarche un peu raide. Le recruteur avait expédié les procédures plus rapidement avec lui qu'avec les deux premiers. Lorsqu'il se retourna vers la place qu'il venait de quitter, il comprit l'empressement dont avait fait preuve le recruteur. Ce dernier avait vu quatre jeunes hommes approcher pour se mettre en rang devant ses assistants. Alors que Tiblemont cédait sa place au rêveur qui le suivait, Nicolas Jeunessant s'était esbigné en douce ! Le recruteur n'avait pas voulu prendre de chance avec Simon, aussi avait-il accéléré les choses pour que le jeune homme n'eût pas le temps de penser à ce qu'il faisait. L'enrôleur promena lentement son regard inquisiteur sur les gens qui se tenaient sur la place publique. Selon toutes les apparences, il n'y aurait pas d'autres Mirecurtiens prêts à s'engager ce jour-là. Le recruteur se tourna vers les trois jeunes hommes qui s'étaient portés volontaires quelques instants plus tôt.

- Messieurs, en ce vingt-cinq avril de l'an 1750, vous êtes désormais sous les ordres de l'armée du roi Louis XV. Il reste une dernière formalité à remplir et vous pourrez retourner à vos occupations jusqu'à votre départ. Auparavant, il vous faut choisir un nom de guerre.

- Veuillez pardonner notre ignorance, Monseigneur, glissa timidement Humbert, mais nous ne sommes pas au courant de cet usage.

- C'est très simple, soldat ! Il est de coutume de se choisir un nom de guerre. C'est une sorte de surnom, si vous préférez. Vous pouvez choisir celui que vous désirez, en autant qu'il soit sérieux. Si vous n'avez pas d'idée, nous vous en suggérerons quelques-unes.

- Sur quoi se base-t-on pour choisir un nom de guerre, Monseigneur ? demanda Antoine, de plus en plus basement servile.

- Vous pouvez vous fier à une qualité particulière que vous avez. Vous, par exemple, pourriez très bien vous appeler Antoine Harmand dit Sansfaçon. Cela vous irait très bien étant donné votre attitude volontaire lorsque vous vous êtes approché. Et votre ami, là ; Simon Roux dit Sanschagrin, puisqu'il déclare partir sans contrainte.

- Est-ce possible de choisir le nom de cette ville ? s'informa Tiblemont.

- En principe, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le recruteur.

- Alors, je voudrais Mirecourt pour nom de guerre, conclut Humbert.

- Qu'il en soit ainsi ! Si nous sommes tous d'accord sur les noms de guerre, nous allons procéder à leur inscription.

Le recruteur regarda tour à tour les trois Mirecurtiens pour sceller la discussion. Il n'était pas d'humeur à perdre sa journée en s'attardant sur des détails. Les noms de guerre furent inscrits dans les registres en un tournemain.

- Le jeune homme qui vous suivait et qui s'est ensuite détourné, est-ce que vous le connaissez ? demanda le recruteur.

- Oui, Monseigneur, répondit Antoine avec une pointe de mépris. Il était entendu entre nous de nous enrôler dans l'armée française depuis quelque temps déjà. Ne vous inquiétez pas : nous allons le convaincre de revenir !



Louis XV

- Si tel est le cas, je vous accorderai un louis de plus lors de votre arrivée à Strasbourg.

Le recruteur lui adressa un sourire entendu et se tamponna la bouche avec son mouchoir d'apparat avant de congédier les trois recrues. Simon Roux remarqua alors que le recruteur se livrait depuis leur rencontre à une activité qu'il exerçait avec discrétion devant la foule. En effet, il se grattait d'une telle manière qu'il était évident que cet homme était dévoré par les puces. Les moeurs françaises étaient surprenantes en ceci que l'hygiène n'était pas une habitude de vie très répandue, et surtout pas chez ceux qui avaient les moyens de s'offrir des parfums et des eaux de toilette. Une opinion, dogmatique tant elle était répandue, voulait que la sueur et autres sécrétions du corps fissent remparts contre les maladies dont étaient préservés les odorants défenseurs de cette idée. Par contre, les nécessités inhérentes au travail de la laine, des draps et de la dentelle exigeaient de leurs artisans qu'ils fussent raisonnablement propres. Simon Roux et ses deux amis s'en retournèrent vaquer à leurs occupations en emportant avec eux leur première solde de l'armée française : des puces.

La rue Basse. La rue de la misère, des pleurs des enfants malades et affamés, de la vermine et, en un mot comme en cent, de toute la pauvreté la plus abjecte de Mirecourt. Toutes les mauvaises odeurs de la cité semblaient aboutir ici comme par magie. Cependant, pour la première fois de sa vie, Simon éprouva une tristesse inattendue en prenant conscience que, où que l'armée française l'envoya, tous ces parfums douteux lui manqueraient et tous les autres lui seraient étrangers. Le jeune homme se retrouvait pris au piège de sentiments

jusque-là cachés au plus profond de lui-même, trahi par ce qui était enfoui au sein de sa conscience depuis toujours et dont il n'avait jamais deviné la présence.

Il arriva en vue de la maison paternelle, une triste mesure qui ne tenait debout que parce qu'elle s'appuyait sur d'autres maisons du même genre, l'ensemble formant une suite de taudis qui craquaient d'une sinistre manière lorsque les vents soufflaient en tempête. Il y avait presque une semaine qu'il avait signé son engagement. Sa famille se remettait à peine de l'invasion de puces qu'il avait déclenchée dans la maison, obligeant son père à brûler quatre laizes de drap où la vermine avait élu domicile. Personne ne savait qu'il en était responsable, bien que son père lui eût décoché un regard soupçonneux, non qu'il eût des raisons de penser que Simon fût le vecteur des lentes, mais bien parce qu'il était toujours le coupable désigné lorsque quelque chose n'allait pas. Il poussa la porte et entra dans la petite pièce obscure qui tenait lieu d'atelier de tissage, de salle à manger, de pièce de séjour et de chambre à coucher pour tous les enfants. Brice Roux suspendit un moment son travail pour tourner la tête vers le rectangle de lumière aveuglante qui tranchait brutalement sur la pénombre des lieux.

- C'est toi, François ?

François-Brice Roux confondait le fils aîné avec son cadet d'un an plus jeune. Dans la lumière vive et à contre-jour, la méprise était facile, d'autant plus que le père était déjà à moitié aveugle. Pendant quelques instants, Simon resta sans voix. Lorsque son père s'adressait à lui, c'était toujours avec une dureté non feinte. Il ignorait que son père exigeait plus de lui parce que Brice avait à coeur de le voir lui succéder un jour. Il y avait bien une dizaine d'années que le paternel n'avait pas adressé un sourire franc à son aîné. Simon se sentit comme un imposteur devant ce visage où l'affection qu'il y lisait ne lui revenait ni de droit ni de coeur.

- Non, c'est moi, Simon.

Le nouvellement baptisé Sanschagrin n'avait jamais vu une huître de toute sa vie, mais il avait entendu parler de cette créature étrange qui se referme entièrement pour échapper aux regards indiscrets. C'est pourtant ainsi qu'il aurait pu comparer son père en voyant son expression redevenir rébarbative. Le Brice souriant que Simon avait connu dans son enfance était mort depuis longtemps.

- Alors, ne reste pas là à ne rien faire ! Va plutôt porter les étoffes au sieur de Removille. Et ne va pas me les salir en chemin !

Simon serra les dents et refoula du mieux qu'il pût sa colère, ses larmes et l'envie brûlante de répliquer vertement. Il s'empara des étoffes sans dire un mot et replongea dans la lumière extérieure. De toute sa vie, il n'avait jamais éprouvé un malaise aussi profond. En effet, il n'avait toujours pas annoncé son départ qui approchait.

Il fut introduit dans la boutique du sieur de Removille qui inspecta les étoffes avec maints commentaires dont la plupart étaient négatifs. Il finit par laisser tomber un prix qui n'était pas à discuter, un salaire si bas qu'il signifiait clairement que le sieur lui faisait une faveur malgré la médiocrité du travail. Simon empocha son salaire de la honte et quitta prestement les lieux avant que le marchand ne révise son offre à la baisse. Il revint sur ses pas et quitta l'enceinte de la ville pour se perdre derrière la première colline venue. Là, sous un ciel bleu-moqueur, Simon Roux laissa échapper sa frustration en poussant un cri qui effraya les oiseaux. Il se laissa glisser vers le sol en maudissant à pleins poumons le Ciel et l'Enfer. Le jour de son départ semblait ne jamais vouloir arriver. Lorsqu'il eut épanché sa soif de rage, il se releva lentement et prit la route de la maison pour y subir les foudres du paternel : le salaire obtenu du sieur de Removille

lui vaudrait sûrement une autre colère dont toute la rue entendrait les échos.

Un silence de mort succéda aux paroles de Simon. Tous le fixaient en silence. L'aîné avait du mal à soutenir le regard glacial et myope de son père. Il s'attendait à une explosion de colère, sachant mieux que quiconque à quel point Brice Roux était imprévisible. Le climat n'avait jamais été aussi froid dans cette maison qu'en cet instant. Le père finit par ouvrir la bouche, mais sa réaction prit Simon par surprise.

- Pourquoi ? souffla-t-il d'une voix dangereusement douce.

- Parce que je ne veux pas mourir pauvre, répondit Simon d'une voix neutre.

- Pourquoi ne t'es-tu pas porté volontaire pour entrer dans la garde de la Cité ? relança Brice Roux.

- Parce que personne ne voudrait de moi là-bas ! Tu oublies que mon père est un fileur de laine dans la rue Basse.

A peine ces dernières paroles avaient-elles franchi les lèvres du fils que le père bondissait déjà. N'eût été de la faiblesse de sa vue, sa large main calleuse aurait durement frappé la joue de l'aîné. Simon sentit les ongles durs de son père lui érafler le front.

- Je t'interdis de médire de notre cité et encore moins de notre métier ! Nous n'avons jamais eu à en rougir, que ce soit dans la richesse ou la pauvreté.

- C'est justement ça, le problème ! explosa Simon en renversant sa chaise. Il ne nous reste que la pauvreté !

Avant même que Brice Roux puisse répondre, Simon était déjà sorti pour rejoindre le recruteur qui se tiendrait à l'auberge du Cheval Blanc durant la soirée. Il aurait peut-être l'occasion de lui parler et d'obtenir les réponses aux nombreuses questions qui le hantaient au sujet de l'armée. Il rejoignit Tiblemont et Harmand qui avaient commencé à vider quelques pichets. Simon se versa une rasade de vin qu'il avala cul sec. Il se servit une seconde lampée qui suivit le même chemin et cria ensuite à l'aubergiste d'apporter une autre cruche. Simon Roux se laissa retomber sur son siège en foudroyant les deux autres du regard, les défiant de passer le moindre commentaire. De toute manière, ils savaient très bien que lorsque Simon affichait cet air, c'est qu'il avait eu des mots avec son père, reconnu pour son manque total de finesse et l'étroitesse de ses vues. Il valait mieux ne pas insister et attendre que le jeune fileur de laine ait noyé la flamme de sa colère.

La soirée s'avança et Harmand remplissait la table aussi vite que son contenu disparaissait dans les gosiers assoiffés. Lorsque le recruteur se présenta enfin à l'auberge, les trois jeunes hommes n'avaient plus les idées très claires. Le recruteur s'approcha d'eux et, élevant le ton pour que tous entendent ses paroles, il fit un court éloge pour les trois jeunes braves qui avaient choisi d'embrasser la bannière du régiment du Languedoc. Il ne semblait plus éprouver de problème avec les puces, mais Simon n'avait pu retenir un mouvement de recul en le voyant s'approcher. A chacun de ses gestes efféminés, la jeune recrue cherchait à voir si de petites bestioles noires n'en profitaient pas pour se répandre un peu partout. Le recruteur termina sa prestation oratoire sur les applaudissements nourris des clients de l'auberge qui avaient bu ses paroles plus encore que leur vin. Pour ces gens simples, voire frustrés, une telle éloquence tenait de l'art et s'appréciait au même titre que la chanson, la danse ou le théâtre de la foire. Le recruteur exécuta une élégante révérence et commanda au tenancier de l'auberge de servir "ses

braves" jusqu'à plus soif, le tout aux frais de l'armée française, bien sûr ! Simon Roux ne garda aucun souvenir de son départ de l'auberge ni de son retour à la maison.

Le soleil brillait de tous ses feux sur le paysage édénique de Mirecourt. Simon Roux se tenait indécis devant sa mère qui veillait à ajuster ses vêtements pour la route, lui décochant de temps à autre un regard où se lisaient le chagrin et l'inquiétude. Son père lui tournait le dos, apparemment indifférent au départ imminent de son fils aîné. Il n'y avait personne d'autre dans la maison. Ultime vengeance, le paternel avait vidé la demeure afin qu'aucun de ses enfants ne soit témoin du départ de Simon qu'il jugeait honteux, ce qui lui interdisait de faire ses adieux à ceux qui lui manquaient déjà.

Sa mère lui tendit discrètement un mouchoir de dentelle dans lequel elle avait mis de maigres économies. Elle le pressa dans la main tremblante de son fils en l'incitant d'un geste au silence, agissant ainsi à l'insu de Brice qui n'aurait pas manqué de s'y opposer, arguant qu'il s'agissait d'une dilapidation scandaleuse du patrimoine familial. Simon enlaça sa Marguerite de mère en silence, laissant couler quelques larmes aussi amères que tristes. Elle suspendit à l'épaule de son fils un baluchon de toile grossière dans lequel elle avait placé des provisions de bouche pour la route ; pain, légumes crus, fruits, quelques petits gâteaux et une outre de vin coupé d'eau. Sa mère, dans un dernier geste de protection maternelle, avait imprimé dans la pâte du pain le chiffre quatre, avec un cœur à la pointe du pied et un carré sur la droite horizontale. On retrouvait souvent ce symbole et ses variantes sur les édifices de Mirecourt et dans les maisons. La superstition voulait que ce signe fût magique, éloignant les rats et la vermine en général. Marguerite Perrin avait donc pris des précautions pour que les souris, les rats, les voleurs et autres parasites ne s'attaquent pas aux maigres provisions de son fils. C'était une attention qui remplirait de larmes les yeux de ce dernier lorsqu'il s'arrêterait un peu plus tard pour manger.

Simon se tourna ensuite vers son père. En pareilles circonstances, il était d'usage de demander la bénédiction paternelle. De toutes les traditions familiales que Simon connaissait, c'était cette dernière qui importait le plus pour lui. Sur le point de quitter les siens pour des années, il découvrait que son père lui était plus cher qu'il ne l'aurait cru. D'une voix faible et mal assurée, il demanda que bénédiction lui soit donnée.

- Je ne bénis pas quelqu'un qui entre au service de notre ennemi !

Pour la génération du pauvre Brice Roux, la France n'était pas en odeur de sainteté. Le fileur de laine se rappelait mieux que son fils la brutalité des troupes françaises et les Mirecurtiens survivants des guerres de ce pays en avaient long à dire sur l'interminable suite de malheurs qu'ils y avaient connus en s'enrôlant. De plus, le nationalisme du père était beaucoup plus prononcé que celui du fils, ce qui interdisait déjà à Brice d'appuyer Simon.

Ce dernier n'insista pas. Il fit ses adieux à sa mère, salua son père qui l'ignora et franchit la porte de la demeure familiale pour la dernière fois de sa vie. Il ne devait plus jamais revoir un seul des siens. Ignorant tout du destin qui l'attendait, le jeune Mirecurtien partit la mort dans l'âme avec le sentiment qu'il était désormais moins fortuné que les parias qui passaient parfois sur les routes menant ou partant de Mirecourt. Le ciel se couvrit de nuages, annonciateurs de pluie et de tristesse. Le soir venu, Simon était déjà loin des siens.



CHAPITRE 3



Le pain du Roi

La route s'allongeait sans cesse et la troupe derrière le recruteur s'émaillait ici et là, de nouveaux venus qui se plaçaient au bout de la colonne de recrues ou près d'une connaissance. A chaque pas que Simon Roux franchissait, l'envie de tourner les talons devenait plus forte, presque obsessionnelle. Il ne distinguait rien du paysage qui défilait autour de lui. Ses regards étaient tournés vers l'intérieur, regardant tristement les visages fantômes de ses frères et soeurs qu'il n'avait pu voir une dernière fois avant de partir. Il n'éprouvait plus aucune hâte à quitter cette misère où l'affection avait germé, tendant depuis sa naissance des racines desquelles il ne trouvait pas la force de s'arracher. Néanmoins, il ne pouvait retourner vers Mirecourt et les siens. Son engagement le tenait lié à la troupe de jeunes recrues et il était impensable de revenir devant son père qui avait pourtant été bien inspiré par cette cruelle vengeance.

Personne ne parlait beaucoup, sinon par monosyllabes ou sourds grognements. Le recruteur, par contre, poussait des chants de marche militaire pour encourager sa troupe à bien appuyer sur le pas. Le soleil fut bientôt caché par des nuages qui s'amoncelèrent si

sournoisement dans le ciel que Simon Roux dit Sanschagrïn ne s'aperçut du changement que lorsque la lumière eût baissé de moitié. Puis, comme si leur ruse était découverte, les nuées finirent d'obscurcir l'horizon en quelques minutes et la pluie se mit à tomber à baille. Le recruteur se tut et la troupe se retrouva en train de patauger à grande peine dans la boue du chemin.

Au détour des lacets de la route, une vieille grange apparut aux regards des hommes qui s'y précipitèrent avec le recruteur en tête pour s'abriter du déluge. A part quelques rats, il n'y avait aucun occupant pour protester contre l'intrusion de la compagnie dont les vêtements étaient détrempés par la pluie froide. Les hommes s'en défirent rapidement et les essorèrent sur la paille qui pourrissait depuis des années sur le sol en terre battue de la grange abandonnée. Humbert Tiblemont dit Mirecourt donna un coup de coude dans les côtes d'Antoine Harmand pour attirer son attention sur le recruteur. Sansfaçon poussa Simon Roux qui fixa avec des yeux agrandis par l'horreur le corps jusque-là caché du recruteur.

Ce dernier avait retiré ses vêtements que deux recrues de Toul tordaient avec précaution pour ne pas les abîmer. Son dos portait une méchante cicatrice qui partait de l'épaule droite pour descendre au raz de la fesse gauche, reliquat d'un coup de sabre qui avait glissé sous sa chemise lors d'une bataille vieille de plusieurs années. La plaie s'était très mal refermée et, vingt ans après cette blessure de guerre, son apparence donnait encore l'impression d'avoir été faite de fraîche date. C'était un miracle que la gangrène ne l'eût pas rongé jusqu'à la mort. La poitrine avait été vilainement brûlée par l'explosion d'un baril de poudre et le sternum avait été brisé par le centre pour ensuite se ressouder de telle manière qu'il s'avançait hors de la poitrine comme un éperon. L'abdomen avait l'aspect d'une toile mâchée et les dernières côtes étaient tordues, tendant la peau comme autant de doigts accusateurs pointés vers les responsables de cette horreur. Le sein gauche manquait, arraché par un éclat d'obus où par la même explosion qui avait déformé le tronc de l'ancien officier d'infanterie. Maintenant que ce dernier avait retiré ses gants de soie, les recrues pouvaient voir que sa main droite était raide au point de ne pouvoir tenir que la fine canne avec laquelle il avait paradé sur la place publique de Mirecourt. Les jeunes hommes n'auraient jamais pu imaginer une vision aussi affreuse de la souffrance. C'était comme si un ange vêtu de bleu, de blanc et d'or se serait dévêtu pour révéler un démon atrocement contrefait. Le recruteur promena un regard brillant sur les visages défaits des recrues puis, à la surprise générale, éclata d'un rire retentissant, comme s'il se moquait d'eux après leur avoir fait une bonne farce.

La pluie commença à se tarir et se transforma en une fine bruine pour cesser entièrement au bout d'une heure. Les hommes remirent tant bien que mal leurs vêtements encore humides et sortirent au soleil qui reprenait ses droits sur la voûte céleste. Le recruteur leur donna le temps de manger une bouchée, puis ils reprirent lentement la route, les jeunes hommes échangeant entre eux des propos chargés d'inquiétude. La plupart d'entre eux s'étaient fait dire que les promesses des recruteurs de l'armée française étaient de beaucoup plus belles que la réalité. Cependant, l'optimisme propre à la jeunesse les avait poussés tout naturellement à voir dans ses commentaires rien de plus que du discours nationaliste ou de la médisance. En voyant le corps ravagé de l'ancien officier réformé et devenu recruteur, les jeunes recrues étaient un peu moins sûres de leurs opinions.

C'est complètement harassée et affamée que la troupe arriva enfin à Strasbourg où le recruteur tenait ses pénates. On leur distribua une ration de pain et une soupe, puis les jeunes

hommes épuisés s'étendirent sur la paille de l'écurie pour dormir. Le recruteur envoya un de ses assistants pour contrôler les présences et pour donner les dernières instructions avant de laisser les recrues profiter d'une courte nuit de sommeil. Lorsque le jour fut levé, il les fit mander par groupe de quatre ou cinq jusque dans sa demeure où les attendaient des domestiques qui distribuèrent les vêtements que les jeunes hommes porteraient désormais pour les huit prochaines années. Simon Roux fut appelé au cinquième tour avec ses trois compères.

- Entrez donc, jeunes gens, leur lança le recruteur d'un ton affable. Belle matinée, n'est-ce-pas ? J'espère que vous avez bien dormi car, à partir de maintenant, vous allez être traités comme des hommes, et non comme les loques que vous étiez dans vos misérables bourgs ! Cela signifie que nous exigerons de vous une endurance sans faiblesse et un courage digne des plus grands héros. Bon ! Passons immédiatement à votre prime d'engagement. Vous avez droit à trente livres en espèces sonnantes et trébuchantes. Cependant, pour la sécurité de votre bien, je vous conseille de ne pas traîner la totalité de cette somme sur vous afin d'éviter que vous en fussiez soulagés par un voleur. Vous pouvez en prendre une partie sur vous et laisser le reste en dépôt ici même où nous vous remettrons un billet au montant de la somme, billet que vous pourrez changer plus tard. De plus, pour vous montrer à quel point notre grande armée française est généreuse et puisque vous êtes bien faits, vous recevrez séance tenante un louis pour chaque pouce que vous faites au-dessus des cinq pieds réglementaires pour votre engagement ! Avez-vous des questions, mes braves ?

- Moi, messire, répondit Humbert Tiblemont en dressant timidement son index vers le plafond. Je voudrais savoir quel est notre solde comme fantassin.

- J'y viens, jeune homme, j'y viens ! Un peu de patience et vous saurez tout dans quelques instants. En tout premier lieu, vous allez endosser vos uniformes. Veuillez vous avancer à cette table où vous attendent mes domestiques. Bien ! Nous allons vous donner une culotte collante, des bas, des souliers, une veste et un habit. Notez bien que vous devrez toujours tenir vos basques relevées pour dégager vos genoux afin de ne pas être gênés dans vos mouvements, sauf quand vous serez de garde et que le temps sera mauvais. Prenez aussi une cravate noire et l'un de ces magnifiques tricornes qui font la fierté de tous nos illustres combattants. Vous devrez toujours le porter enfoncé sur votre oeil gauche et le fixer à votre chevelure avec les épingles que nous vous fournissons avec. Veuillez endosser vos uniformes immédiatement. Allons, pressons jeunes hommes ; l'armée n'attend pas !

Les quatre Mirecurtiens se défirent de leurs vêtements à la vitesse de l'éclair. Eux qui n'avaient jamais porté d'autres couleurs que le blanc sale et le brun terreux, cet uniforme bleu azur et blanc beige était un vêtement quasi princier à leurs yeux. Le recruteur les fit mettre un à côté de l'autre pour procéder aux derniers ajustements.

- Monsieur Mirecourt, votre tricorne est si enfoncé sur l'oeil que je ne vois pas comment vous ferez pour voir devant vous. J'ai dit enfoncé sur l'oeil : pas dessus ! Et, que je sache, votre oeil gauche est à votre gauche, pas à votre droite. Monsieur Sansfaçon, j'apprécierais que votre veste soit boutonnée correctement. Vous avez une boutonnière de trop, dirait-on, à moins que vous ayez mal fermé votre vêtement. Rectifiez-moi ça immédiatement, et tâchez de vous faire à l'idée que votre mère n'est plus là pour arranger votre mise ! Monsieur Sanschagrin, si un officier vous voit avec des basques aussi mal placées, vous serez bon pour la corvée. Et vous, monsieur Vadeboncoeur, bien que vous vous soyez joint à vos présents compagnons sur le tard, ce n'est pas une excuse pour chausser vos souliers dans le mauvais

pied. Un peu de tenue, que diable ! Ah ! Oui ; un dernier détail. Vous devrez toujours tenir vos cheveux peignés et attachés sur votre nuque. Jusqu'à ce que l'habitude se soit installée, je vous recommande de toujours faire vérifier votre mise par vos camarades avant l'inspection du matin. Ainsi que vous aurez l'occasion de vous en apercevoir plus tard, nous sommes très exigeants sur la tenue de nos soldats. Un fantassin négligé est toujours une honte pour ses compagnons et plus encore pour ses officiers. Tenez-vous le pour dit !

Le recruteur les toisa sévèrement tandis que les jeunes hommes réajustaient leurs effets en se confondant en excuses pour leur maladresse. Ils ramassèrent rapidement leurs vêtements civils et les déposèrent près de la porte pour ensuite revenir se placer côte à côte devant leur interlocuteur.

- Voilà qui est beaucoup mieux, messieurs. L'uniforme que vous portez devra toujours faire l'objet de vos plus grands soins. En principe, votre habillement sera renouvelé à tous les trois ans. Si par mégarde vous l'abîmiez au-delà de toute possibilité de réparation, vous en recevriez un second qui, cette fois-ci, serait déduit de votre solde. Avez-vous des questions ?

- Oui, messire, répondit Tiblemont. Au sujet de la solde...

- Quoi, encore ? ! Mais c'est une obsession, mon ami ! Enfin, puisque vous y tenez tant, abordons tout de suite cette question. La solde vous sera toujours versée aux cinq jours à compter d'aujourd'hui. Vous recevrez cinq sols et six deniers, mais le colonel du régiment de Languedoc retient sur cette somme deux sols pour le pain d'une livre et demie auquel vous avez droit et un sol pour les vêtements et les chaussures. Cela répond-il à votre question, monsieur Tiblemont dit Mirecourt ?

- Euh ! Oui... Mais, euh ! Je...

- Qui a-t-il encore ? !

- Eh ! Bien, euh ! Sans vouloir vous paraître impertinent, messire, n'est-ce pas un peu plus faible que ce qu'on nous a promis ?

Le recruteur poussa un soupir excédé et dévisagea durement le jeune Mirecurtien qui ne savait plus sur quel pied se tenir. En effet, cette solde était assez éloignée de ce à quoi il s'était attendu. Les jeunes soldats nouvellement engagés savaient qu'ils auraient à acheter leur propre nourriture et le combustible nécessaire pour la cuisson et le chauffage. Si l'on tenait le compte de ce qui leur resterait après les retenus à la source, ils auraient tout juste de quoi ne pas mourir de faim. En partant du principe qu'ils avaient quitté Mirecourt pour échapper à la misère, ils se demandaient maintenant si les risques de la guerre valaient une solde aussi faible.

- Écoutez-moi bien, jeune homme ! En temps de paix, vous n'êtes jamais très occupé et vous aurez toujours le loisir de travailler pour quelqu'un d'autre durant vos temps libres. En cas de guerre, les prises à l'ennemi vous permettront d'arrondir votre solde. Autrement, n'allez pas croire que le Roi de France vous gardera dans un bas de soie si rien ne le justifie. Vous êtes au régiment, mon jeune ami, et c'est à vous de faire la preuve de votre valeur ! Le premier pas dans la bonne direction est de vous montrer plus dur que vous ne m'apparaissez maintenant. Redressez la tête et comportez-vous en soldat, non en gueux ! Bon ; cela suffit pour les discussions oiseuses. Présentez-vous immédiatement à l'armurier qui va vous remettre vos dignités de fantassins.

Les quatre compagnons d'aventure sortirent dans la cour et se regardèrent les uns les autres sans y croire. Bien sûr, les dernières paroles du recruteur étaient décevantes, voire inquiétantes. Cependant, leur nouvel allure de soldat en blanc et bleu les intéressait davantage

que leur sort pour les prochaines années. Bien que les richesses fussent moins grandes que promises, elles n'en représentaient pas moins un acquis par rapport à leur ancienne condition de crève-la-faim. C'est d'un pas léger qu'ils se présentèrent à l'armurier qui les reçut avec tout l'intérêt d'un bovin devant un luth.

L'infanterie française possédait un armement d'une grande qualité sur le plan de la facture et de la maniabilité. Les officiers subalternes et les soldats possédaient des fusils à baïonnette, des armes de munitions à pierre de gros calibre, haut de quatre pieds et demi, lourds et massifs. Leurs ceintures s'ornaient d'une cartouchière contenant vingt coups et une épée. Il fallait charger le fusil par la gueule du canon et le recul était si puissant que les fantassins recevaient généralement un coussinet rempli de grain qu'ils fixaient à l'épaule gauche pour absorber le gros de la décharge. Malgré cette précaution, les hommes ne s'habituèrent que lentement au recul et toutes les recrues avaient l'épaule en compote après quelques tirs.

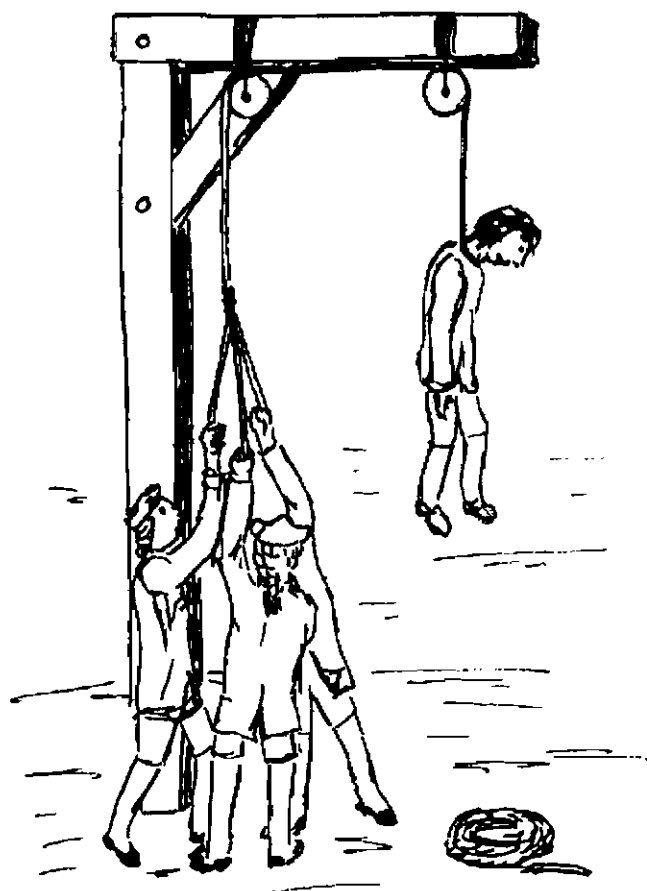
Simon Roux dit Sanschagrin fut incorporé au premier bataillon, compagnie de Lafarre, du nom même de son capitaine. Pour s'enrôler dans l'armée française en tant que simple soldat, les exigences étaient fort simples. Il suffisait d'être âgé d'au moins seize ans, mesurer cinq pieds ou plus, ne pas être laid et être assez désespéré pour croire naïvement les promesses des bas officiers qui recrutaient pour le compte des colonels propriétaires des régiments. Généralement, la désillusion arrivait assez vite. Les jeunes hommes qui avaient rêvé d'une vie agréable dans une garnison confortable se retrouvaient la plupart du temps dans des cantonnements de province à manger le pain du Roi. Dans la ville illustrissime de Paris et ses environs immédiats, Louis XV mettait à la disposition des gardes-françaises et suisses des casernes où les officiers et leurs familles prenaient les meilleurs logements. Les bas officiers et les soldats s'entassaient dans des salles sans confort, mal aérées et encore plus mal chauffées. Les soldats couchaient à trois par lit, seule façon de dormir plus ou moins au chaud par mauvais temps et excellente façon d'échanger libéralement la vermine qui proliférait sur les hommes. Pour les soldats stationnés en province, il n'y avait aucune caserne digne de ce nom. Ils logeaient chez les habitants pour la plupart ou chez le bourgeois pour les privilégiés, bien que ce terme ne fit nullement référence à de meilleures conditions de vie mais seulement à l'honneur qui leur était fait d'être sous l'illustre toit de l'écurie du bourgeois.

Autant la vie dans l'armée en temps de guerre est incertaine et dangereuse, autant elle est ennuyante et oisive en temps de paix. Les soldats devaient se livrer aux exercices militaires deux fois par jour, exercices durant lesquels on leur faisait pratiquer le pas de côté, le demi-tour, le quart de tour et le maniement des armes; tir à la cible, charges avec baïonnette au canon, marche en colonne, etc. Jusqu'en 1748, l'exercice militaire était très simple. En effet, les colonels de régiment avaient tendance à traiter leurs hommes comme on traitait les chevaux, c'est-à-dire avec ménagement pour ne pas les abîmer. Les trente livres et quelques qui servaient à les acheter pesaient lourdement dans les comptes de l'armée et un soldat blessé, voire handicapé, représentait une perte qui faisait mal aux finances des hauts officiers. Cependant, quelques revers militaires avaient convaincu le Roi de France de veiller à une meilleure discipline chez ses troupes et le nouvel exercice avait été imposé.

Ce changement n'avait pas eu pour seul effet que de rehausser la qualité des combattants; il avait aussi provoqué quelques trente mille condamnations pour désertion en quatre ans ! Le nouvel exercice désespérait les vieux soldats qui n'avaient pas eu jusqu'alors de difficulté à réussir l'ancien. La fatigue finissait par provoquer le mal du pays, sans compter les mauvais

traitements des gradés et des pairs auxquels s'ajoutait la démotivation devant l'impossibilité pour les roturiers de parvenir au rang d'officier. Et, bien sûr, l'inflation versus la stagnation de la solde finissait d'abattre les hommes qui se retrouvaient parfois dans une misère pire que celle qu'ils avaient quittée.

En dépit de toutes ses raisons, l'armée n'accordait aucune indulgence aux déserteurs. Simon Roux vit un jour, près de Tourmon dans l'Ardèche, un exemple assez frappant de la sévérité de l'armée envers ces derniers. A l'entrée du camp où il fit halte pendant quelques jours avec sa compagnie, le capitaine attira l'attention de ses hommes sur le cadavre qui se balançait doucement au bout d'une corde. Il avait eu le nez et les oreilles coupés et on l'avait



marqué au fer rouge de la fleur de lys sur les deux joues. L'homme avait ensuite été pendu haut et court. A une autre occasion, Sanschagrín assista à l'exécution d'un déserteur frappé de la même peine infamante et cruelle, à ceci près qu'on le fusilla au lieu de le pendre. Le message était clair et sans équivoque : la désertion ne se pardonne pas ! Les fautes vénielles étaient punies avec moins de rigueur. On pouvait être placé au piquet, être l'objet d'un arrêt à la chambrée ou frappé d'une consigne au quartier et aux corvées. Cependant, les punitions pouvaient être plus sévères, suivant que l'officier était ou non d'humeur généreuse.

Il y avait, peine infamante entre toutes, les coups de plat de sabre. Le fautif était dévêtu jusqu'à la ceinture et un bas officier lui administrait de vingt-cinq à trente coups devant les autres soldats au moment de la parade du jour. Cette punition résultant de l'indiscipline était vivement controversée et

crainte plus que tout autre par les soldats. Il en existait aussi une variante que l'on appelait le châtement des baguettes. Le coupable était encore une fois mis torse nu et il devait passer entre deux rangs de soldats armés de baguettes. On faisait sonner le tambour qui scandait la charge, appelée aussi les verges, et le soldat était cinglé par les autres.

La gravité de la faute déterminait le nombre de tour que devrait faire le coupable avant d'être relaxé. Ensuite, pour faire disparaître l'infamie de ce traitement, l'officier chargé de l'exécution de la peine lui touchait la tête avec le drapeau du régiment devant la compagnie sous les armes. Le pauvre homme était ensuite relaxé et ne reprenait son service qu'une fois rétabli. Mieux valait donc être très attentif aux mille et une raisons qui pouvaient provoquer la vexation des officiers, sinon gare à son dos !

Si les colonels étaient propriétaires de leur régiment, les capitaines avaient aussi droit de propriété sur leur compagnie, situation qui était la source de plusieurs conflits. Le seul métier que connaissait la noblesse était celui des armes. Pour les colonels aussi bien que pour les capitaines, le grade était obtenu par brevet, ce dernier étant donné par succession dans le cas des premiers ou acheté par les seconds qui en avaient les moyens. Certains colonels pouvaient être investis de leur charge à un jeune âge, ce qui avait donné naissance à l'expression de colonels à bavette. Le grade de colonel s'obtenait avec quarante mille écus tandis que celui de capitaine ne s'acquerrait qu'avec de longues années de service et d'économies de bouts de chandelles. Les capitaines et les officiers subalternes avaient donc tendance à faire des profits irréguliers en extorquant l'habitant par le droit d'ustensile, l'exploitation de ses soldats, la grivèlerie et les passe-volants.

Bien que l'armée française aimât à se présenter comme l'une des forces militaires des mieux organisées et efficaces de l'Europe, la réalité n'était pas toujours aussi flatteuse. Les officiers traînaient souvent leurs maîtresses avec eux sur le théâtre des affrontements et les officiers supérieurs se déplaçaient avec tout ce qui composait le faste de la cour de Versailles : courtisanes en carrosse, étoffes de soie, parfums, parasols, bourses à cheveux, boîtes à mouches, etc. Certains colonels à bavette allaient jusqu'à mettre tous leurs soins dans ces articles inutiles au détriment de l'équipement de leurs soldats, de la discipline et de la subordination. La multitude de chariots remplis de courtisanes enfarinées et de produits de luxe nuisait parfois terriblement à l'avance des troupes, une situation qui contribua dans une certaine mesure à de cinglantes défaites pour la France. Pour les nobles qui contrôlaient et possédaient l'armée, la guerre n'était bien souvent qu'un jeu de galanterie quelque peu virile et enfarinée, alors que pour les officiers subalternes et les soldats, c'était une affaire de misère, de rapines et d'un destin incertain où ils n'étaient guère plus que des pions sans importance.

C'est à toutes ces circonstances que Simon Roux dit Sanschagrin dut la découverte du plus grand ami, sinon le seul, du fantassin : la dive bouteille. Durant les quatre premières années de son service sous l'étendard blanc colonel marqué d'une croix blanche et agrémenté de fleurs de lys, il ne fit autre chose que marcher interminablement sur les routes de France, restant toujours plus ou moins près de la Ville-lumière sans jamais y entrer. Il connut les casernes pouilleuses, la baguette et de coup de sabre, la faim, le froid et, surtout, la triste désillusion. Sa famille lui manquait, Mirecourt lui manquait, l'auberge du Cheval Blanc lui manquait : tout ce qu'il avait connu lui manquait terriblement. A l'instar de ses trois compagnons d'infortune, il comptait les mois qui lui restaient à tirer avant de revoir le Madon, la rue Basse et tous ceux qu'il avait quittés en croyant entrer dans une nouvelle vie plus exaltante et moins miséreuse. Il en avait plus qu'assez des routes poussiéreuses, des maigres rations et des enfarinés dont les seuls exploits méritoires s'étaient faits aux dépens des jeux de la Cour. Néanmoins, il y avait une lueur d'espoir, si l'on pouvait présenter les choses ainsi. Des rumeurs, ces éternels chevaliers de l'espoir, commençaient à se répandre de plus en plus à l'effet que la guerre approchait à grands pas cadencés. Certains parlaient de troupes qui se déplaçaient de plus en plus près de la frontière franco-germanique, laissant présager des confrontations sous peu. D'autres faisaient état des incessantes provocations de l'Angleterre qui annonçaient une reprise prochaine des hostilités sur le champ d'honneur. On racontait aussi que le roi de France avait ordonné à l'amirauté de se préparer à recevoir des troupes que l'on disait destinées à nettoyer les routes maritimes. Personne n'était en mesure de confirmer ou d'infirmes ses rumeurs, mais

il était évident que quelque chose d'important se préparait pour bientôt. Le régiment de Languedoc avait déjà reçu des instructions très précises du ministère de la Guerre à l'effet que les compagnies auraient sous peu à se déplacer vers une destination encore tenue secrète.

Leur cantonnement était aux prises avec un manque quasi constant de nourriture. En effet, l'année 1751 avait été marquée par une famine qui avait sévi dans le Languedoc et la Provence, ce qui avait eu pour effet de faire monter le prix des provisions. Les habitants, tentant d'échapper à leur misère, arnaquaient littéralement les soldats en leur vendant leurs denrées à prix d'or. Deux ans plus tard, la situation économique ne s'était pas suffisamment redressée pour que le coût de la vie ne redevienne plus abordable pour les maigres ressources d'un soldat. Tout le monde volait tout le monde et tout le monde crevait de faim, à part bien sûr les officiers fortunés qui n'avaient jamais cessé de faire bonne chair en dépit des problèmes d'approvisionnement que connaissaient leurs soldats. Ces derniers ne disposaient plus que du pain du Roi pour leur ventre creux et quelques légumes chapardés à droite et à gauche, souvent au prix de grands risques, et ne suffisant même pas à calmer leur faim. Même le droit d'ustensile dont jouissaient les officiers ne leur permettait plus de faire des profits illicites. Toutes ces raisons justifiaient l'incroyable popularité des rumeurs de guerre qui couraient parmi les soldats. Loin de les effrayer, elles laissaient entrevoir un départ de cette région touchée par le malheur pour une autre mieux nantie en denrées alimentaires.

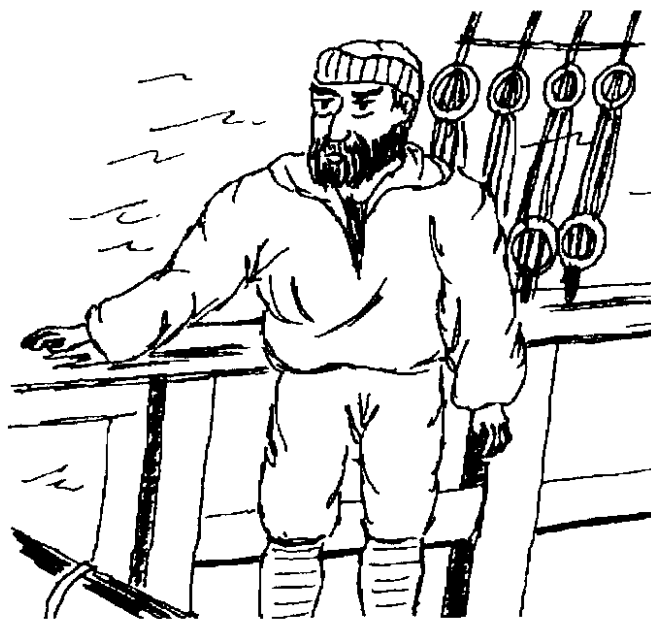
Par un matin pluvieux, un coursier se présenta au campement en exigeant de voir immédiatement le capitaine pour lui remettre un pli officiel. Ce dernier contenait l'ordre formel de rassembler ses hommes alors stationnés au sud de St-Pierreville pour se rendre sans tarder avec armes et bagages à St-Agrève. La nouvelle fut reçue par les fantassins comme le plus beau cadeau qui fût jamais tombé du ciel. On procéda aux nombreux préparatifs du départ et l'exode commença.

L'euphorie qui avait porté les soldats aux nues retomba rapidement lorsque les troupes et leurs intendances prirent la route. Partis de St-Pierreville le 2 septembre 1754, les hommes durent franchir le Massif central pour arriver le 27 du même mois à Bordeaux où ils prirent leurs quartiers d'hiver. Les chemins étaient souvent boueux, la pluie froide les mettait au supplice et leurs effets étaient trop lourds et trop encombrants. De plus, il fallait presque toujours pousser les pièces d'artillerie qui s'enlisaient, de même que les charrettes qui versaient parfois, ce qui attirait sur les soldats les foudres des officiers qui distribuaient peines et promesses de vengeance pour les retards et tous les bris de matériel. Cette randonnée de huit cents kilomètres par des cols de montagnes étroits fut l'une des pires expériences que Simon Roux et ses compagnons connurent. Les repas chauds étaient très rares et jamais en quantité suffisante pour ses hommes qui étaient traités plus durement que les bêtes de somme qui tiraient les chariots et l'artillerie. Lors des étapes, les soldats se laissaient tomber sur le sol pour dormir d'une traite jusqu'au lendemain matin qui arrivait toujours trop tôt. Il y eut quelques désertions qui furent immédiatement sanctionnées par la fusillade des fautifs. Les exécutions se faisaient sur le bord de la route pour servir d'exemples aux troupes qui défilaient devant les cadavres laissés sur place jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde qui se chargeait de les inhumier.

C'est une armée de mort-vivants qui s'arrêta enfin à Bordeaux. Les hommes étaient épuisés, faméliques et leurs vêtements sales et plus ou moins en lambeaux. Ils furent installés dans des fermes et des étables où ils passèrent l'hiver, se demandant souvent où le ministère de la Guerre allait les envoyer. Personne ne leur avait encore dit où ils se rendraient et, chose plus

inquiétantes, les officiers eux-mêmes semblaient l'ignorer.

Les troupes reprirent leur avance le 2 mars suivant pour la dernière partie de leur long périple. Durant l'hiver qui s'achevait, les officiers avaient profité du répit pour regarnir leurs intendances, ce qui fit que les troupes se retrouvèrent avec davantage de matériel à traîner, tirer et pousser sur les routes. Cependant, le déplacement des troupes s'avéra tout de même moins pénible que lors de la première partie du voyage puisque les hommes avançaient désormais sur des terrains moins accidentés que ceux du Massif central. Néanmoins, ils n'en furent pressés d'appuyer sur le pas car ils avaient tous rendez-vous avec l'inconnu au port de Brest.



CHAPITRE 4



Tonnerre de Brest

Les rangs interminables de fantassins, de charrettes lourdement chargées et d'officiers montés couvraient la route aussi loin que le regard pouvait porter. Les hommes avaient placé des étoffes sur leur visage pour éviter de respirer à pleins poumons la poussière que la colonne militaire soulevait. Simon Roux affichait une certaine élégance avec le mouchoir de dentelle que sa mère lui avait donné avant son départ de Mirecourt. Plus d'un officier le lorgnait avec envie, ce que le jeune homme affectait de ne pas remarquer. La terre grondait sous les pas de cette immense chenille bardée de fer avec sur le dos les plumes des tricornes des officiers qui se balançaient dans le vent et les chaos du chemin. Le son rythmé du martèlement des bottes et le roulement incessant des tambours produisaient un effet hypnotique sur les fantassins qui en venaient à faire abstraction de leur fatigue en se réfugiant dans leur for intérieur, à peine distraits par le paysage qu'ils traversaient.

La journée précédente, un crachin avait fouetté les troupes tout au long de l'avant-midi. La proximité de la mer faisait en sorte que les vents étaient plus cinglants et froids qu'à

l'intérieur des terres. La pause de midi avait été triste et terne alors que le crachin s'était transformé en averse, détrempant les rations que les fantassins se dépêchaient d'avalier avant qu'elles ne soient métamorphosées en soupe froide. Le pain n'en avait plus que le nom. Les hommes étaient maussades et abattus. Toute cette eau que le ciel déversait sur eux alourdissait considérablement leurs effets et leur moral. Le convoi sous les ordres du comte de Morangiés commença à ralentir le pas. L'intendance de chaque unité fut détournée vers les terrains vacants aux portes de Brest tandis que les troupes entraient dans la cité. Les tambours changèrent de rythme pour adopter une cadence plus saccadée et plus forte. Les échos de ces derniers rebondissaient sur les façades des constructions, produisant des explosions qui faisaient dresser tout homme les entendant. Le tonnerre était descendu sur Brest.

Au fur et à mesure que les troupes entraient dans la ville, elles se dirigeaient vers le port où Monsieur de Crémille, lieutenant-général des armées du Roi, les passait en revue, vérifiait leur inventaire et les dirigeait vers leurs cantonnements pour la nuit. Le second bataillon du régiment de Languedoc fut envoyé au quartier de la marine alors que le premier s'installait chez le bourgeois. La chose la plus étrange que Simon Roux constata dans toutes ces manoeuvres fut la présence de quelques quatre mille miliciens que l'on retrouvait partout, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville portuaire. Bien que cet important détachement se montrât aussi discret que faire se pouvait, il demeurait tout de même évident qu'il avait pour mission d'encadrer les troupes qui arrivaient, le haut commandement ayant jugé opportun de prévenir toute émeute ou révolte au sein des troupes des compagnies franches de la marine. Ces derniers décochaient aux miliciens des regards remplis de mépris car personne n'aurait eu l'idée de les considérer comme de véritables soldats.

En 1742, des affiches avaient été placardées dans tout Paris pour annoncer une conscription afin d'augmenter le nombre de miliciens. C'était d'ailleurs la première fois qu'on procédait ainsi et cette manoeuvre avait soulevé quelques remous. Dix-huit mille hommes devaient être choisis dans le menu peuple pour grossir les rangs de cette milice. Ce corps d'infanterie tiré des provinces fut formé par les villes, bourgs et villages qui fournissaient des hommes selon le nombre d'habitants. Lorsque les proclamations eurent fait le tour du pays, on réunit les candidats potentiels à l'Hôtel des Invalides où ils pigèrent dans un chapeau pour déterminer au hasard qui serait ou non engagé. Ceux qui mesuraient moins de cinq pieds étaient automatiquement rejetés, de même que les imprimeurs, libraires et marchands de vin. Les nobles, les bourgeois et les fils aînés des fermiers, avocats, employés des finances, clerics tonsurés, laquais et domestiques de gens de loi, les enfants, de même qu'un des apprentis des marchands des six corps de métiers qui versaient cent livres de capitation étaient aussi exclus du service. Pour ceux qui n'entraient pas dans ces classes de privilégiés, un montant de cinquante livres exemptait l'aîné.

Il s'en trouva plus d'un pour critiquer vertement ces privilèges, mais personne ne pouvait échapper à cette conscription. Pour ces oubliés de la fortune, il ne restait plus que les lois du hasard pour échapper à l'uniforme des miliciens. On leur tendait un chapeau contenant des billets. Si le jeune homme pigeait un billet blanc, il pouvait pousser un soupir de satisfaction et rentrer chez lui en chantant : il n'était pas retenu pour le service. Par contre, s'il tirait un billet noir, les fonctionnaires prenaient son nom et ses coordonnées qu'ils inscrivaient dans leurs registres. On fixait ensuite une cocarde bleue et blanche à son chapeau et il était officiellement enrôlé dans la milice. Contrairement à ce que la rumeur avait fait croire, il n'y avait pas que les

jeunes hommes qui pouvaient y être incorporés. Tout homme âgé entre vingt et quarante ans était éligible, ce qui provoqua force cris et grincements de dents chez ceux qui clamaient leur âge avec l'assurance que ce serait un argument suffisant pour échapper au service obligatoire.

Ils étaient donc au nombre de quatre mille à tenir à l'oeil les compagnies franches de la marine lors de leur arrivée à Brest. La présence de cette milice mit plusieurs soldats réguliers en alerte. Pourquoi ressentait-on le besoin de les surveiller d'aussi près ? Lorsque Simon Roux avait posé la question à son capitaine, ce dernier lui avait répondu que les miliciens assuraient le maintien de l'ordre. Cependant, la discipline stricte à laquelle les soldats étaient soumis les avait depuis longtemps habitués à obéir sans qu'ils aient besoin de gardes-chiourmes. Sanschagrin s'étendit pour la nuit, mais il eut du mal à trouver le sommeil, agacé qu'il était par cette situation inattendue. Il finit pourtant par s'endormir, brisé par la fatigue et envoyant au diable tous ces soldats de pacotille qui circulaient à Brest.

Les hommes furent réveillés deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire et conduits sans tarder à l'extérieur de la ville. Il était environ cinq heures du matin quand les hommes arrivèrent à destination. Le premier bataillon du régiment de Languedoc vint se ranger près du second et Simon Roux échangea une salutation discrète avec Antoine Harmand. Une ride barrait le front de Sanschagrin d'une tempe à l'autre, signe de préoccupation et de fatigue que son ami connaissait bien. Le manque de confort de la dernière nuit avait été à la limite du supportable. En effet, il avait été impossible pour les hommes de se retourner dans leur sommeil sans que tous les autres n'en fissent autant. Le lieutenant de Fréville se tourna vers ses hommes pour leur parler, ce qui mit fin aux réflexions soucieuses du jeune fantassin. Les soldats devaient s'embarquer sur les nombreux bateaux qui mouillaient dans la rade de Brest et, pour ce faire, il fallait d'abord compléter les rangs du premier bataillon. Des volontaires furent demandés et Simon ne se fit pas prier pour faire un pas en avant afin de rejoindre son compagnon de toujours. Lorsque les rangs eurent cessé de bouger, des miliciens s'avancèrent pour ramasser les armes des fantassins qui furent immédiatement remplacées par de nouvelles fraîchement sorties du dépôt. Les hommes murmuraient entre eux, se disant que ce changement signifiait assurément qu'ils iraient se battre, d'où la nécessité de posséder des armes en excellente condition.

Le tambour roula rapidement et les hommes se mirent en marche vers le port où une surprise les attendait. On leur avait promis un déjeuner lorsqu'ils arriveraient à destination, mais personne n'aurait pensé qu'il serait aussi copieux que celui qui leur fut distribué. Les hommes se jetèrent sur la nourriture et l'avalèrent pratiquement sans la mastiquer, un geste dont plusieurs se repentiraient lorsque la houle les ballotterait au point de les rendre malades. Les fantassins furent ensuite dirigés vers la baie des Trépassés où les attendaient des chaloupes en très grand nombre. Le sinistre nom de cette baie venait du fait que les marins qui périssaient noyés étaient presque toujours retrouvés à cet endroit, là où les courants les déposaient. Les hommes commencèrent à embarquer dans les chaloupes qui prenaient ensuite le large pour aller se ranger le long des flancs des navires de guerre. Les soldats se hissaient à la force de leurs poignets le long des cordes rugueuses qui pendaient depuis les ponts des bateaux. Les officiers s'asseyaient tranquillement sur des chaises que les matelots tiraient vers le pont, épargnant aux nobles en uniforme les efforts que leurs hommes devaient fournir pour les rejoindre.

- Eh, Simon ! murmura Antoine Harmand.

- Quoi ? répondit l'interpellé sur le même ton.

- Cinq sols qu'on va en Espagne.

- Dix qu'on va en Italie !

- De quoi ! Tu déraisonnes, mon vieux ! Pourquoi on nous aurait conduits jusqu'ici pour nous envoyer ensuite en Italie ? St-Pierre-ville était beaucoup plus près de la frontière italienne que Brest. Quinze sols qu'on va débarquer en Espagne !

- T'as toujours réfléchi comme une fesse ! Si l'armée avait voulu nous envoyer en Espagne, on aurait pris la direction du sud en quittant Bordeaux. Vingt sols pour l'Italie.

- Pense-fesse toi-même ! On n'a pas plus de raison d'aller à Brest pour se rendre en Italie qu'on en a pour se rendre en Espagne.

- Comment on aurait fait pour traverser les Alpes avec tout notre chargement de matériel ? railla Sanschagrin. Ils veulent certainement nous faire débarquer en force pour remonter ensuite jusqu'en Autriche. On ne peut pas passer par le nord à cause des Anglais avec leur satanée flotte. Il faut bien prendre l'autre voie.

- Pour ma part, messieurs, je vous parie ce que vous voudrez que notre destination ne sera pas celle que vous envisagez, à savoir l'Autriche.

Simon et Antoine sursautèrent tous deux en entendant leur lieutenant qui s'était approché d'eux par derrière. En même temps que le ministère de la Guerre avait annoncé leur départ de St-Pierre-ville, les hauts officiers avaient formellement interdit aux hommes de faire des paris sur la destination des troupes. Certaines personnes aussi sages que paranoïaques voulaient éviter que des indiscretions ne soient commises à cause des pots-de-vin que certains joueurs donneraient tôt ou tard en échange d'informations. Néanmoins, les bas officiers ne respectaient pas tous cette règle. Les deux Mirecurtiens se regardèrent, visiblement gênés par la présence de l'officier qui les regardait en souriant, tordant entre ses doigts fins les pointes de sa moustache juvénile. Refuser son pari serait une excellente façon de se faire dénoncer, alors que de jouer le jeu garantirait son silence.

- Mon lieutenant, répondit poliment Sansfaçon, ce pari n'est pas à notre avantage. Vous savez très bien où nous allons, ce qui vous simplifie les choses et limite les risques de vous tromper.

- C'est là votre erreur, mon ami ! Le haut commandement connaît parfaitement notre destination, mais les officiers de mon rang n'en sont toujours pas informés. Nous en sommes aussi réduits à faire des conjectures. Et des paris !

- Ce n'est pas que nous ne voulons pas vous croire, mon lieutenant, mais vous admettez avec moi que c'est très difficile à avaler, répondit Simon avec une hésitation dans la voix.

- Alors, très bien ! coupa de Fréville avec impatience. Je vous fais le serment sur mon honneur, le Roi et Dieu que je ne connais pas plus que vous le pays où nous allons débarquer. Cela vous suffit-il ?

Les deux jeunes fantassins piétinèrent un moment le sable sous leurs souliers, plus que jamais indécis et confus. Pour qu'un officier se permette un tel serment, il était évident qu'il faisait preuve de bonne foi. Cependant, loin de les rassurer, cette déclaration avait de quoi inquiéter les soldats. En effet, pour quelle raison la marine étendait-elle le secret de leur destination jusqu'aux officiers ? Que les simples soldats fussent tenus dans l'ignorance, c'était une chose qui allait presque de soi. Mais que le secret s'applique aussi aux officiers, c'était l'indice certain que quelque chose de très important se préparait.

- Si vous me permettez, mon lieutenant, demanda Sansfaçon, pourquoi est-ce qu'ils ne

vous le disent pas ?

- C'est une très bonne question, mon ami, et une délicate affaire de surcroît. Vous pensez bien que j'ai posé cette question avant vous, mais les réponses sont contradictoires et évasives, quand il ne s'agit tout simplement pas de nous rappeler à l'ordre et d'exiger que nous obtempérions sans tergiverser. Je pense que l'on cherche seulement à éviter qu'un quelconque espion ne trahisse nos manoeuvres avant que nous ne déclarions notre présence et nos intentions à l'ennemi. Mais, assez de si et de peut-être ; j'en ai suffisamment eus jusqu'à maintenant sans avoir en plus à répondre aux vôtres ! Alors, ce pari : combien ?

- Euh ! Ben, euh ! ... Cinq sols ? misa peureusement Sansfaçon.

- Que voilà une prudente proposition, monsieur ! Nous dirons donc cinq sols, le tout payable à l'annonce de notre destination ou à la solde suivante. Et maintenant, pressons car il faut nous embarquer !



Les compagnies du chevalier de Rennepont et du Sieur Mallissard arrivaient à l'instant et il n'y avait plus de temps à perdre pour dégager la grève. Les hommes s'avancèrent donc dans l'eau pour rejoindre les chaloupes qui les attendaient. Il régnait une certaine confusion où chacun dérangeait les rangs pour s'embarquer avec les soldats de leur préférence. C'est ainsi qu'eut lieu une bousculade et que Simon, perdant pied sur le fond vaseux de la baie, partit à la renverse et tomba lourdement dans l'eau froide, entraîné par le poids des effets accrochés à son dos. Il essaya péniblement de se redresser la tête hors de l'eau,

mais quelqu'un lui marcha sur la jambe droite et il disparut à nouveau sous la surface de l'eau salée.

Antoine Harmand se démena énergiquement dans la cohue pour rejoindre son ami afin de le tirer de sa fâcheuse position avant qu'il n'aille grossir les rangs des trépassés qui avaient donné leur nom à la baie. Sansfaçon distribua quelques coups de crosse dans les reins des fantassins qui piétinaient le pauvre Sanschagrin sans s'en rendre compte. Harmand plongea le bras dans l'écume, agrippa son compagnon par le premier bout qu'il agrippa et le tira de sous l'eau. Crachant et toussant vertement, c'est tiré par l'oreille que le jeune Mirecurtien réapparut à la surface. Appuyé sur Antoine, il se hissa péniblement dans la chaloupe et se laissa tomber sur le fond rebondi de l'embarcation.

- Eh ! Que voilà un soldat n'ayant point d'effroi à se mouiller ! se rit le lieutenant de Fréville en apercevant le malheureux fantassin tout transi. Il est à espérer que vos effets ne sont pas trop abîmés par votre baignade intempestive, cher ami, sans quoi vous risquez fort de devoir payer de votre solde pour en obtenir d'autres. Allons, messieurs, pressons-nous quelque peu et quittons cette rade avant que quelqu'un ne s'y noie !

Les hommes se tassèrent les uns contre les autres et les rames plongèrent dans l'eau. Lentement et de façon plutôt malhabile, la chaloupe s'éloigna du rivage et glissa vers la flûte *L'Actif* qui attendait l'arrivée des derniers passagers avant de quitter à son tour la baie des

Trépassés. L'embarcation vint se placer contre la coque du vaisseau et les hommes commencèrent à se hisser après les cordes qui pendaient de la lisse à tribord. Le sieur de Fréville, fines moustaches au vent, montait le long du flanc du navire, confortablement assis sur une chaise, chantant de beaux morceaux de poésie en l'honneur de la mer et de son éternel aventure, déclamant d'un ton joyeux l'ode *Heureux qui comme Ulysse* de Joachim Du Bellay. Antoine Harmand enjamba la lisse aussi prestement qu'un singe et tendit la main pour saisir le sac à dos de Simon. Ce dernier mit pied sur le pont d'une manière plus hésitante, encore sur le coup de la vive émotion qu'il avait éprouvée en venant près de périr noyé sous les pas de ses compagnons d'arme. Il régnait une grande agitation sur la flûte *L'Actif*. Ce vaisseau de transport de troupe assurait normalement l'accompagnement des navires marchands. Le lourd navire avait souvent affronté la mer, comme en faisait foi les planches délavées par maintes tempêtes, les voiles décolorées, les cordages élimés et les mâts crevassés et renforcés par des cordages aussi gros que le bras d'un homme.

Un nombre effarant de matelots parcouraient le pont en tous sens. Des poulies étaient suspendues à la grande vergue et des groupes compacts de marins en sueur faisaient crier et craquer les réas en descendant lentement au travers de la grande écoutille des filets remplis de tonneaux, de caisses et de sacs. D'autres hommes escaladaient les haubans et les palanquins pour ajuster les voiles. La plus ardue de leurs tâches était sans contredit le changement du grand hunier trop souvent rapiécé. La moitié des hommes occupés dans la mâture y travaillaient. Une grande partie des canons de l'imposante flûte avait été retirée pour faire place aux compagnies franches de la marine. De ses soixante-quatre canons, il n'en restait plus qu'à peine vingt-deux. L'équipage avait été réduit de quatre cent cinquante à trois cents. Ces sacrifices avaient été nécessaires afin de permettre aux trois-cent soixante soldats de monter à bord, avec en plus vingt-deux officiers et leurs domestiques. En tout et pour tout, plus de sept cents hommes voyageraient sur *L'Actif* avec armes, bagages et nourriture.

Tandis que Simon Roux détaillait la scène avec de grands yeux, les marins commençaient à le pointer du doigt en ricanant entre eux. Le tricorne avachi par l'eau de mer, l'uniforme détrempe et les cheveux défaits de Sanschagrin tranchaient nettement sur l'allure des autres fantassins qui se mettaient en rang le long de la lisse en attendant leurs instructions. Quelques joyeux drôles s'approchèrent du jeune Mirecurtien en échangeant des commentaires railleurs sur sa tenue.

- Si c'est pas qu'le jeunot a r'çu son baptême de l'eau ! fit narquoisement remarquer l'un d'eux.

- Y pleuvait p'tre trop sur la plage ? dit un autre.

- A moins qu'toute la chaloupée lui a pissé dessus ! ajouta un troisième.

L'hilarité gagna rapidement les hommes sur le pont et plusieurs des compagnons d'arme du pauvre Simon durent se mordre la lèvre pour ne pas rire. Le malheureux ne savait plus que faire et même son meilleur ami détournait la tête pour qu'il ne vît pas la grimace que lui inspirait la folle envie d'éclater de rire avec les autres. Le sieur de Fréville intervint à temps pour détourner l'attention.

- Allons, messieurs, un peu de compassion pour ce brave soldat qui mourra peut-être en défendant notre Roi !

- A mon avis, répliqua insolemment l'un des trois matelots qui faisaient face à Sanschagrin, c'est plutôt la crève qui va l'achever. A-t-on idée de prendre son bain, et dans la baie des

Trépassés en plus !

- C'est là, cher ami aux relents nauséeux, une excellente façon de ne pas répandre la même odeur qu'une litière d'écurie mal tenue ! rétorqua le lieutenant de Fréville avec un regard appuyé vers le marin qui venait de perdre le sourire. Oh, là ! Quartier-maître : n'avez-vous point de bagages en trop qu'il vous faille supporter la présence de matelots oisifs ! ?

- A vos postes, bande de vauriens, et plus vite que ça ! hurla l'officier. Vous prendrez d'amusement quand ce sera le temps !

Les trois fautifs lancèrent un regard sombre au lieutenant et lui tournèrent le dos pour reprendre leurs tâches laissées vacantes. D'autres chaloupes vinrent cogner contre la coque de *L'Actif* et de Fréville conduisit ses hommes dans les profondeurs sombres et humides du navire. Deux officiers désignèrent une place à chacun et les fantassins laissèrent tomber leurs sacs sur les planches de la grande batterie. Ce n'était pas sitôt fait que les officiers les vilipendèrent pour leur désinvolture : jamais on ne laissait quoi que ce soit sur le sol de manière à éviter le pourrissement des effets. En conséquence, il fallait toujours que tout fût accroché au-dessus du sol, hors d'atteinte de l'eau de mer et de la vermine. Le grand hunier que l'équipage avait descendu à fond de cale fut découpé en bandes de toile d'un mètre sur deux. Des bouts de cordage étaient ensuite fixés aux extrémités des rectangles de toile qu'on distribua aux soldats pour qu'ils leur servent de branles.

Perdu au milieu de toute cette agitation et ignorant des choses de la marine, Simon Roux n'avait pas le temps de s'arrêter à penser à ce que toute cette activité pouvait cacher. D'abord, les navires étaient partis de Brest pour venir mouiller dans les eaux de la baie des Trépassés, ce qui sous-entendait que les instigateurs de cette mystérieuse opération militaire tenaient à ce que l'embarquement des troupes soit tenu secret. De plus, on avait attendu d'être ancré dans la baie pour changer une partie de la voilure, très certainement pour éviter que des indiscrets soient témoins de quelque chose qui confirmerait l'idée que la marine française préparait quelque chose d'important. Versailles avait en horreur les espions qui répétaient avec trop de diligence tout ce qui se disait ou se voyait, aussi bien à la cour que dans le pays tout entier. Il en découlait donc que l'embarquement des troupes se faisait dans le plus grand secret possible, bien que la baie des Trépassés ne fût pas des mieux indiquées pour ce qui était de faciliter la manoeuvre comme le permettrait un port digne de ce nom.

Les soldats prirent leur hamac et les officiers les conduisirent ensuite vers leur lieu de séjour pour toute la durée du voyage, à savoir un espace restreint pour chacun, loin de la lumière solaire et de l'air frais. Simon et Antoine furent assignés au pont couloir où ils entreprirent immédiatement de trouver le meilleur endroit pour suspendre leur hamac, aussi appelé branle parce qu'il tanguait avec le navire. Les hommes se retrouvèrent parqués comme des bestiaux à une foire rurale : *L'Actif* n'était pas très généreux pour ce qui était de l'espace disponible pour les régiments et leurs intendances. Par endroit, les branles étaient si rapprochées l'une de l'autre qu'un dormeur pouvait rouler hors de son hamac jusque sur son voisin et l'entraîner dans sa chute. Si la mer était démontée, les soldats tombaient comme des mouches jusqu'à ce qu'ils aient appris à dormir en gardant les mains crispées à leur branle.

La première chose qui frappait les nouveaux venus dans le pont couloir comme partout à l'intérieur de *L'Actif*, c'était l'obscurité quasi complète qui y régnait en permanence. Les branles accrochées au plafond formaient comme un ciel ennuagé qui obligeait les soldats à se déplacer courbés vers l'avant. Les feux requéraient l'attention toute maniaque des prévôts et des

officiers-mariniers qui s'assuraient toujours que chaque flamme soit tenue à l'oeil tant qu'elle brûlait. La raison en était qu'il n'y avait rien de plus cataclysmique qu'un incendie en pleine mer. Toute cette eau à l'infini et impossible de s'en servir pour éteindre les flammes à temps ! Les emplacements des lampes étaient fixés et personne n'avait le droit d'éteindre ou d'allumer une flamme, à moins bien sûr de la recevoir de la main du prévôt ou de l'officier-marinier. Un manquement à ces consignes conduisait directement à la mise aux fers pour vingt-quatre heures ou la cale sèche pour le récidiviste.

De toutes les peines que l'on pouvait imposer à un fautif, la cale sèche était certainement l'une des pires, d'où l'insistance dont fit preuve le sieur de Fréville envers ses hommes. On attachait le coupable par les poignets, les mains dans le dos, et on le hissait à la grande vergue pour ensuite le laisser tomber dans la mer. Il arrivait aussi qu'on lui fixa au préalable un boulet de canon aux pieds. Avant que le supplicé eut touché l'eau, on stoppait brutalement sa chute, ce qui avait pour effet de lui disloquer les articulations, principalement celles des épaules. Malmené de cette façon, le coupable perdait toute envie de troubler l'ordre, ne serait-ce que par faute de ne plus pouvoir le faire !

La vie sur les navires n'était pas de tout repos. Les repas étaient frugaux et souvent froids, les hommes se partageaient les gamelles à sept ou huit, la discipline était des plus sévères et les distractions très limitées. Ces dures réalités étaient encore plus pénibles pour les passagers qui ne pouvaient mettre le pied sur le pont que lorsque le temps le permettait, et seulement pour de brèves promenades afin de ne pas encombrer inutilement les planches qui grouillaient souvent de l'activité des matelots. De toutes les épreuves que Simon et ses compagnons auraient à traverser, aucune ne laisserait un souvenir aussi pénible que les conditions de vie durant le voyage. Heureusement pour eux, ils n'en avaient pas encore conscience.

- Alors ! s'exclama Sanschagrin devant Antoine. Je t'avais bien dit que nous allions en Italie !

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ? répliqua Sansfaçon avec une expression soupçonneuse.

- C'est pourtant très simple ! T'as remarqué la quantité de matériel et de nourriture qu'on a embarqué pour le voyage ? Si c'était pour se rendre en Espagne, le navire serait moins chargé.

- Ça ne prouve strictement rien du tout, et tu le sais très bien !

- Crâne si tu veux, mon ami, mais prends pour acquis que tu ne pourras pas te cacher longtemps sur le navire. Lorsqu'ils annonceront officiellement que j'avais raison, je te trouverai à la seule odeur de tes sols mal acquis.

- C'est ça, c'est ça ! On verra bien en temps et lieu qui de nous deux avait raison.

- Ouais, on verra. En attendant, merci !

- Quoi ?

- Merci de m'avoir sorti de l'eau. J crois que sans ton aide, j'y serais resté !

- Alors, garde tes sarcasmes pour toi, tête d'oiseau ! Si tu m' fais regretter d'avoir sauvé ta grande gueule de la mer, la prochaine fois, je pourrais bien t'y laisser.

- Tu pourrais jamais faire ça, répliqua Simon avec un large sourire.

- Pourquoi ça ?

- Parce que tu ne pourras jamais te passer de mon charme qui rejillit un peu sur toi lorsque tu te tiens dans mon ombre prestigieuse.

- Va te faire ramoner la boutonnière à merde, papiot ! Mouillé comme t'es, il va falloir te mettre des langes pour le reste du voyage.

- Tu vas retirer ça, espèce de blanc-cul !

Les deux Mirecurtiens s'empoignèrent hardiment pour se chamailler, provoquant des jurons excédés de la part des autres soldats qui se firent bousculer. Les deux écervelés roulèrent bientôt sur le plancher, essuyant quelques coups de pied distribués par les hommes que ces gamineries dérangent. Cependant, loin de les calmer, ses coups bien sentis agissaient comme autant d'éperons piquant les flancs de chevaux rétifs. En quelques minutes, les planches furent recouvertes par un enchevêtrement de corps qui s'agitaient vainement pour se relever, gênés dans leurs tentatives par l'exiguïté du pont couloir et le matériel qui l'encombraient.

- Par le diable ! Qu'est-ce qui se passe ici ? !

La voix gonflée de colère avait éclaté comme un coup de tonnerre. Les soldats se figèrent instantanément tels les argonautes devant la Gorgone. L'homme qui avait ainsi hurlé était un vieux matelot au visage plus rébarbatif que la gueule d'un canon. Il portait une vareuse de toile toute délavée, un ample pantalon de toile grossière qui se terminait aux genoux, des bas rouges, un bonnet déformé et une chemise rapiécée. Une paire de mains osseuses et un visage raviné sortaient de ces vêtements trop grands, conférant au vieux matelot des allures de poupée de chiffon. Cependant, son expression était autoritaire et ses regards durs et froids indiquaient qu'il n'avait rien d'un vieillard sénile et bonasse.

- Qui a commencé tout c'gâchis ? demanda-t-il à la ronde.

Personne n'ouvrit la bouche, mais le point où convergèrent tous les regards trahit immédiatement les deux instigateurs du chaos. Le sieur de Fréville apparut à l'instant derrière le matelot à la voix de stentor.

- C'est à peine croyable ! Ces deux bagages viennent tout juste d'embarquer à bord et c'est déjà la bagarre. J'me demande c'qui m'retient d'vous faire caler trois fois ! Si jamais vous me r'mettez ça, j'vous jure solennellement sur l'enfer qu'vous passerez le plus sale quart d'heure de toute vot'vie !! Vous aurez droit à la plus belle raclée aux bâtons de toute l'histoire d'ce vaisseau !

Le sieur de Fréville dépassa le vieux loup de mer et ordonna rapidement aux hommes de remettre immédiatement de l'ordre dans leurs rangs et leurs affaires.

- Messieurs, je vous engage à tenir pour promesse cet avertissement. Il y a des règles précises à bord de ce navire et je ne saurais trop insister sur l'absolue nécessité de vous y conformer sans discussion ni digression.

Le vieux matelot jeta un regard dédaigneux dans le dos du jeune lieutenant et tourna les talons pour se perdre dans une autre partie du vaisseau de guerre.

- Cet homme, reprit de Fréville, est le prévôt et en tant que capitaine d'arme, il a la responsabilité des feux à bord de *L'Actif* et, aussi, du maintien de la discipline en général. Pour ce qui en est de cette dernière, sachez que si vous faites outrage aux victuailles devant le maître-valet ou l'écrivain de bord, vous serez calés trois fois.

- Faire outrage aux victuailles ? ! s'exclama Videbouteille.

- Oui, mon brave; faire outrage aux victuailles ! A savoir : tenir des propos peu flatteurs à propos des splendeurs de la table sur *L'Actif*. Incidemment, si votre goût pour les aliments vous poussait à en voler, vous serez battus avec des cordes par tout l'équipage au grand

complet. Vous prendrez aussi bonne note que le cuisinier est très susceptible, en sorte que si vous gaspillez la nourriture, il vous fera caler trois fois lui aussi. Et je crois qu'il est nécessaire que je vous dise que le prévôt m'a bien assuré que les matelots ont le bras lourd pour frapper et les tendons bien raides pour vous hisser à la grande vergue. N'oubliez jamais que la mutinerie vous vaudra la mort, de même que le meurtre et, ne vous en déplaie ce mot très offensant, la sodomie.

- On n'a jamais vu ça au régiment de Languedoc ! s'indigna Vive L'Amour.

- Vous dites vrai, cher ami, répondit de Fréville avec un sourire malicieux. C'est un règlement nécessaire aux marins !

- Si vous aviez entendu tout ce qu'on dit sur les périls d'être un mousse sur un navire durant la nuit ! s'exclama Vive Lajoie.

Les hommes s'esclaffèrent d'un rire méchant à ces pointes acérées et l'atmosphère se détendit un peu.

- Combien de temps va-t-on rester sur ce navire, mon lieutenant ? demanda Sansquartier.

- Je dois admettre à mon grand embarras que le haut commandement de cette vaste opération ne m'en a encore rien dit. Je ne possède donc aucune information sur la durée du voyage ni sur notre destination. Dès que j'en saurai plus long, il me fera plaisir de vous en dire davantage et, surtout, de régler les paris ! En attendant ce moment de vérité, je vous enjoins fortement de ne pas transgresser les lois du navire et de vous montrer aussi patients et tolérants que possible envers vous-même et l'équipage. Mais, qu'est-ce donc ?

Les matelots venaient d'ouvrir les écoutilles, laissant ainsi passer la lumière qui aveugla ceux qui se tenaient sous les grandes ouvertures. Bien qu'il fit un bon vent frais sur la baie des Trépassés, pas un seul souffle n'entra dans les entrailles de *L'Actif*. Les hommes connaîtraient sous peu ce que signifiait vraiment l'expression vivre dans une étuve. Le navire à la panse longue et rebondie manoeuvra sous le vent et les nuages au-delà des écoutilles semblèrent mener une ronde dans l'azur : *L'Actif* prenait le large.

La flûte lourdement chargée glissa paresseusement sur les eaux de la baie en longeant la Pointe du Raz. Ce passage était périlleux pour le marin qui ne connaissait pas cette rade. Mais l'équipage l'avait tant de fois emprunté que chaque coin et recoin en étaient connus, chose que les passagers ignoraient. Un chant long et lugubre descendit par les écoutilles, répandant la peur parmi les soldats. Les matelots poussaient sinistrement le *De Profundis* avec des voix désespérées. Les cris d'alarme des vigies ajoutaient à l'effet dramatique. Chaque avertissement à l'écueil tombait comme une sentence de mort et les courses sur le pont supérieur pour aller manoeuvrer la voilure contribuaient encore plus à donner l'impression de tentatives désespérées pour échapper au suaire de la mer assoiffée de vies humaines.

Bien que toute cette agitation frénétique fût des plus convaincantes, elle n'était pourtant rien de plus qu'une mise en scène de l'équipage pour terroriser les passagers. Dans les entrailles du vaisseau, il n'y avait pas une seule pupille qui ne fût dilatée ou de front qui ne ruisselât de sueur tant la crainte de périr noyé était grande chez les fantassins. A leur grotesque manière, les matelots de *L'Actif* souhaitaient la bienvenue aux compagnies franches de la marine. Une voix tremblante de peur descendit jusqu'à eux.

- La mort est passée ! Les trépassés dansent sur les récifs ! Signez-vous !!

Les fantassins tressaillirent à ces paroles et plusieurs se signèrent vivement. Le sieur de Fréville fit discrètement voler ses dentelles en exécutant rapidement le signe de conjuration

par excellence de la Chrétienté. Le silence retomba lourdement sur le pont. Moins d'une minute plus tard, les écoutilles furent refermées à grand fracas, plongeant les soldats dans l'obscurité.

- Eh ! Ben ! Dis-donc, mon vieux, ça va pas être gai ! conclut sombrement Sanschagrin. Il était loin de se douter à quel point il avait raison.



CHAPITRE 5



Vaisseaux fantômes

Les jours s'étiraient lentement pour former des semaines interminables. *L'Actif* était en rade dans la baie de Douarnenez depuis son départ de celle des Trépassés. La monotonie des journées n'était meublée que par d'interminables parties de dés et de cartes, entrecoupées de quelques promenades sur le pont supérieur afin de respirer un peu d'air pur. Dans la panse du navire, les fantassins étouffaient à cause de l'air vicié et sur le pont, ils suffoquaient à l'idée de tomber dans toute cette eau qui les assiégeait de partout, sentiment qui les ramenait bien vite dans l'obscurité inconfortable du vaisseau. L'équipage était tout le contraire de ces hommes dépaysés car, pour les matelots, le pont était l'endroit le plus agréable du navire.

La composition de l'équipage des bateaux de cette époque ressemblait assez bien à celle de l'armée, en cela que les matelots étaient de diverses nationalités. Il y avait des Français, bien

sûr, mais aussi des Anglais, des Néerlandais, des Hollandais et des Flamands, ces derniers étant très nombreux et hautement réputés pour leurs qualités de marins. Il y avait aussi d'anciens prisonniers de guerre qui avaient changé d'allégeance, pourvu que les conditions de travail et la paie soient meilleures que ce qu'ils avaient connu auparavant. Ces hommes étaient libres de toute entrave au même titre que n'importe quel matelot et se pliaient aux mêmes lois tout aussi librement qu'un autre. Il n'y avait que sur les galères que les prisonniers étaient enchaînés et considérés comme des criminels, ce qu'ils étaient au demeurant.

Le monde politique de l'Europe du dix-huitième siècle ressemblait à une ronde où l'on se relancerait mutuellement un baril de poudre amorcé. Les alliances politiques étaient fragiles, les gouvernements susceptibles et les peuples, désabusés. Les marins n'échappaient pas à cette situation et leurs comportements en faisaient foi. Une fois montés à bord, il n'y avait plus de mère-patrie, seulement des frères matelots qui vouaient un attachement véritable au Roi qui leur fournissait un port sûr, lui adressant leurs prières à chaque matin. Cependant, leur fidélité allait au capitaine et plus encore aux officiers. Leur pays et leur gagne-pain, c'était l'espace d'un pont de navire ; la mâture faisait office de forêt et la cale, de maison et de ventre nourricier. Tout y était : un maître d'arme et ses fournitures de guerre, un aumônier, un chirurgien, un cuisinier, un charpentier, un tonnelier, des distractions telles les chants, les danses et les histoires de marin. Si l'on y ajoutait la nourriture et l'alcool, il ne manquait plus que des femmes pour que ces vaisseaux orgueilleux deviennent des villes flottantes.

Les marins avaient leurs propres lois, leur mode de vie impossible et introuvable ailleurs que sur mer et moins de chances de mourir dans un lit, une fin plus ou moins tenue en disgrâce par ces hommes qui considéraient plus approprié de confier leur dépouille aux océans qui leur procuraient tout ce dont ils avaient besoin. Ils jouissaient de la protection de leurs saints patrons, avaient des superstitions aussi tenaces qu'universelles, de même qu'un code de morale plus rigoureux et très différent de ceux des terres. Le marin était citoyen de la mer et son véritable roi aux heures sombres de la mer déchaînée s'appelait Poséidon. Bon nombre des matelots grandissaient sur des bateaux, y vivaient et y mouraient. Le cercle était fermé.

Presque tous les navires de pêche, de commerce ou de guerre étaient construits par les Hollandais qui fournissaient plusieurs pays, dont la France et l'Angleterre. Ces bateaux étaient souvent la propriété de particuliers ou de sociétés auxquelles le Roi souscrivait parfois. Il arrivait donc qu'un capitaine changea de port d'attache et se range sous la bannière d'un autre maître, particulièrement quand la situation politique se dégradait aux dépens de son présent protecteur. A moins que ce ne soit l'équipage qui ne se mutine pour prendre le contrôle du vaisseau afin d'en changer la destination... Ce qui n'empêchait nullement le capitaine de diriger le bâtiment à son arrivée au nouveau port d'adoption !

Les hommes qui étaient choisis de préférence pour servir sur les navires correspondaient à l'image la plus pure que l'on pouvait se faire d'un dur-à-cuire. Les bagarreurs étaient particulièrement prisés car la navigation de cette époque pouvait exiger que les hommes luttent pour défendre leur vie et leur navire. Ses hommes ne suivaient aucun entraînement particulier pour la guerre, car toutes les règles d'une stratégie terrienne étaient obsolètes lorsque venait le temps de passer à l'abordage ou de s'en défendre. L'encombrement du pont d'un navire interdisait toute autre manoeuvre que celle qui consistait à frapper à tort et à travers. Le plus fin bretteur sur terre n'avait que peu ou pas d'avantages par rapport à la furie des hommes de la mer.

Au chapitre des différents navires qui sillonnaient les océans, il n'y avait justement que trop peu de différences pour influencer de façon notable l'allégeance des marins. En effet, qu'il s'agisse d'un bateau marchand, d'un bâtiment de guerre ou d'un navire du Roi, on retrouvait sensiblement le même armement, on prenait de la marchandise pour le commerce, de même que des passagers, aussi bien civils que militaires. Comme les vaisseaux provenaient tous des mêmes chantiers, il n'y avait presque aucune différence entre un navire anglais ou français. Les pavillons pouvaient parfois renseigner un capitaine sur l'origine et les intentions d'un autre vaisseau, mais comme il était d'usage de les changer pour tromper l'ennemi, puisque tous les capitaines en possédaient une bonne provision, on évitait de s'y fier. Cela raréfiait plus ou moins les contacts en pleine mer. Cette façon de faire confortait encore davantage les marins dans les liens étroits qui les unissaient à leur navire.

La similitude extérieure de ces derniers conduisit à une impasse que la France exploita largement. En effet, puisque les navires se ressemblaient tant, il était extrêmement difficile, voire impossible d'identifier un bateau volé par des pirates. Sous Louis XIV, Colbert et Vauban, la piraterie deviendra un métier des plus importants pour servir la cause de la France. Les échecs lamentables et l'incroyable inefficacité des escadres militaires avaient forcé le Roi à adopter une tactique différente pour assurer la protection de ses navires et l'arraisonnement de ceux appartenant aux autres nations, dont l'Angleterre. Les corsaires constituèrent très rapidement le bras armé de la marine française, devenant son principal défenseur et son meilleur fournisseur en navires capturés, de même qu'en marchandises confisquées à l'ennemi et en prisonniers de guerre que l'on pouvait ensuite échanger contre rançon. Comme seul le nom d'un bâtiment pouvait permettre de l'identifier, on le débaptisait pour lui peindre un autre patronyme. L'opération était des plus simples et sans risque, du moins à cette étape du travail. En ce qui concernait la capture du navire, les choses en allaient tout autrement. Les combats en mer n'étaient jamais faciles et la chance comptait pour beaucoup dans le succès de ces affrontements.

Lorsque deux navires passaient en mode d'attaque, la première chose à faire était souvent de démâter l'adversaire, soit pour l'empêcher de fuir, soit pour l'empêcher d'approcher, tout dépendant que l'on soit la victime ou le capre, ce dernier terme désignant le pirate. C'était la principale fonction des canons qui garnissaient les flancs des bâtiments corsaires, allant jusqu'à cracher des chemises enflammées dans les voiles pour les détruire par le feu. Un navire sans voile est un oiseau sans aile. Si les canonnières échouaient dans leurs tentatives de couler ou de démâter le vaisseau pirate, les grappins étaient lancés sur le bateau convoité et les agresseurs envahissaient le navire. A partir de cet instant, le pont devenait un tourbillon de lames étincelantes qui claquaient les unes contre les autres, de piques pourfendant cruellement et de pistolets qui tonnaient en répandant des nuages de poudre brûlée. Le combat pouvait durer longtemps avant qu'un vainqueur ne se dessine dans toute cette mêlée ponctuée de cris de guerre, de râles d'agonie, où le sang maculait les planches du pont transformé en arène pour ces gladiateurs d'un autre âge.

La fatigue et les pertes trop élevées finissaient toujours par avoir raison de l'un ou l'autre des belligérants de la mer. Si les corsaires se frappaient à une résistance trop farouche, ils rompaient l'engagement et se réfugiaient sur leur propre navire qui prenait ensuite le large. Si, par contre, les agressés perdaient trop d'hommes, les survivants se réfugiaient dans les entrailles de leur navire, là où personne ne les poursuivrait. Contrairement à ce que l'on pourrait croire,

les corsaires et les marins en général avaient un code de l'honneur dont ils ne dérogeaient pratiquement jamais. D'après les termes de ce code, tout ennemi qui se réfugiait dans le navire était sauf et ne pouvait y être poursuivi par l'ennemi qui acceptait la reddition sans autre forme de procès.

Les corsaires se ruèrent ensuite à leur tour par les écoutes, non pour se battre, mais pour faire la prise du butin. Les matelots qui s'étaient cachés sous le pont n'étaient pas maltraités, et les passagers encore moins. Lorsqu'un navire en course prenait une proie en chasse, tout dans la capture éventuelle valait meilleur prix si la qualité y était. Des haubans jusqu'à la quille, le navire représentait une valeur marchande en France. Des tribunaux décidaient du partage entre l'équipage, le Roi et l'armateur du vaisseau corsaire. Les capres n'étaient aucunement des bandits assoiffés de sang, mais plutôt des guerriers qui recevaient leur solde à même la valeur de leurs prises. Ces éperviers des mers étaient approvisionnés par des particuliers qui exigeaient toujours que tout, passagers y compris, soit remis sans trop de bris ou de blessures. Il arrivait que des sociétés soient mêlées à des affaires de piraterie et même le Roi pouvait y être financièrement impliqué. Il était donc hors de question que les corsaires ternissent par leurs actes l'image de noblesse de leurs pères nourriciers. Les pirates avaient pour loi de ne jamais tuer ou blesser que ceux qui résistaient, de piller avec mesure et de bien traiter les équipages et les passagers. De tous les gens de la mer, ces capres de sinistre réputation étaient les plus soucieux du respect des lois car, qui passait outre aux règles passait sous la table au moment du partage ! Étant donné les risques élevés que tous les corsaires affrontaient, ils étaient d'autant plus soucieux de cette part qu'ils la voulaient des plus belles que possible. Leur discipline était de loin la plus remarquable de l'ensemble des matelots qui peuplaient les océans de leurs errances.

L'équipage de *L'Actif* était bien de cette sorte de marins. Très peu d'entre eux ignoraient les combats en mer à en juger par le nombre d'hommes qui affichaient des cicatrices aussi variées que tristement spectaculaires. *L'Actif* était un vaisseau un peu trop lourd pour être en mesure de poursuivre un autre navire de façon à l'approcher suffisamment pour l'aborder. Par contre, son contingent de matelots d'expérience savaient très bien se défendre et *L'Actif* avait connu plusieurs attaques dont il s'était tiré à peu près indemne. Il ne faisait aucun doute qu'en cas d'assaut, l'équipage saurait répondre avec détermination.



Chaque jour, des embarcations de toutes les tailles venaient livrer ou emporter des marchandises, des officiers et des ordres de Dieskau. A l'occasion de l'une des corvées que les fantassins avaient à accomplir, Simon s'était montré particulièrement doué pour faire de bonnes épissures. C'était une chose à laquelle on pouvait s'attendre de la part d'un fils de fileur de laine. Cette besogne était toujours ennuyeuse pour n'importe quel matelot et la découverte inattendue d'un soldat du pape capable d'une tâche délicate sur un navire était une chose appréciable. Ce travail donnait au jeune Mirecurtien l'occasion de monter sur le pont plus souvent que n'importe qui d'autre, avantage qui lui permettait de satisfaire sa curiosité et, surtout, de voir la terre au loin. Il s'écoula trois semaines avant que *L'Actif* ne fût prêt pour le véritable départ. Une certaine tension régnait chez les soldats à fond de cale. Le départ approchait et les paris roulaient sans cesse, les mises augmentant au même rythme que les

disputes verbales. La veille de ce départ, Simon était allé faire un tour à l'air libre avec Antoine. Le pont était toujours encombré et les hommes de quart ne fournissaient pas à la tâche. Simon entraîna son compagnon près du gaillard d'avant et ils s'accroupirent contre une caisse où était déjà installé un matelot. Ce dernier avait retiré sa chemise, ses chaussures et ses bas bleus. Simon le connaissait de vue. Le matelot en question dépassait les plus grands de ses comparses d'une tête ou deux. Il avait la peau tannée par les vents de la mer. Ses longs cheveux noirs étaient maintenus sur la nuque par une bandelette de drap. Les autres matelots l'appelaient L'Isariote à cause d'une affreuse balafre qui lui coupait l'oreille droite en deux, creusant un profond sillon sur la joue pour s'arrêter à la commissure des lèvres, souvenir d'un coup de sabre mal détourné.

Sa peau sombre était recouverte de tatouages, choses que les deux Mirecurtiens n'avaient encore jamais vues. A partir des épaules et jusqu'à mi-molet, le matelot avait l'épiderme traversé par des lignes et des dessins d'un rouge brunâtre. Simon engagea la conversation avec le matelot, exercice difficile puisque ce dernier ne parlait pas très bien français, se servant plutôt d'un dialecte où se mélangeaient du français, de l'anglais, du flamand et du breton. Il fallait donc ajouter le geste à la parole pour arriver à communiquer. Malgré tout, les deux fantassins vinrent à bout de saisir l'essentiel du discours de L'Isariote.

Celui-ci avait une histoire aussi incroyable que son apparence. Il avait vu le jour en Nouvelle-France et appartenait à la nation Wandat, que les Français appelaient plus simplement Hurons à cause de leur façon de se coiffer. Il avait été pris par les Andastes qui l'avaient vendu aux Delawares alors qu'il était très jeune. Parvenu à l'âge adulte, L'Isariote avait faussé compagnie à ses maîtres pour se joindre à une expédition britannique. Il les avait accompagnés jusqu'à leur retour au port où il s'était engagé comme matelot dans l'espoir de rentrer plus facilement dans son pays d'origine. Il avait effectué quelques courses avant que son navire ne soit abordé par des corsaires français. En entendant les hommes discuter entre eux, il avait compris qu'ils étaient au service du Roi qui avait envoyé des hommes blancs dans son pays. L'Isariote avait donc changé d'allégeance en croyant qu'il pourrait ainsi rejoindre sa patrie plus facilement. Les officiers-mariniers avaient compris assez tôt qu'ils avaient fait une bonne affaire en enrôlant ce matelot. Son agilité dans les cordages était phénoménale. Il pouvait monter et descendre d'un mât plus vite que n'importe qui. Sa progression sur les vergues était si rapide qu'il donnait l'impression de courir dans le vide.

Simon Roux et son ami le détaillaient avec intérêt. Ainsi, voilà donc à quoi ressemblait l'une de ces créatures qui rendaient la Nouvelle-France si terrible et impopulaire ! Le corps du matelot était moucheté par des traces de brûlure. Sanschagrin n'osait lui demander d'où elles provenaient. Il s'imaginait sans peine une bande de Sauvages encore plus cruels que des loups en train de torturer par le feu un jeune enfant d'une autre tribu de païens aussi sanguinaires que les premiers. En réalité, ces marques provenaient des actes de piraterie auxquelles L'Isariote avait participé. Lors d'un abordage, personne n'égalait son talent pour lancer le grappin sur le grand mât de leur proie. Il n'avait pas encore navigué sur *L'Actif* et il avait été transféré à la dernière minute pour une obscure raison de guidage maritime. Officiellement, il n'était pas enrôlé sur *L'Actif* en tant que pilote, mais ses connaissances géographiques seraient nécessaires durant le voyage. A ces mots, Antoine Harmand donna un coup de coude à son compagnon pour attirer son attention.

- Tu penses à ce que je pense ? murmura-t-il.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? répondit Simon en lui rendant son coup dans les côtes.
- Que c'est l'occasion ou jamais de faucher le blé ! Il a l'air de savoir où nous allons.

Imagine un peu tout l'argent qu'on pourrait se faire en pariant, surtout si nous savons avec certitude où l'on nous envoie !

- Tu t'emballes peut-être pour rien, répliqua Sansfaçon avec une hésitation très évidente dans la voix. Eh ! L'Isariote : où va-t-on ?

Le matelot tatoué lui fit un sourire qui se voulait satisfait, mais l'horrible cicatrice rendit son visage aussi laid que les gargouilles de la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Il agita la main en direction de la proue, signifiant qu'ils iraient en avant. Les deux Mirecurtiens ne comprirent rien au nom impossible qu'il prononça à plusieurs reprises, sinon qu'il se terminait par le son - i -. Sanschagrin pencha pour un nom italien et sentit son coeur faire un bond. Il fallait absolument que L'Isariote leur donne plus de détails sur cette destination afin de confirmer ses déductions.

- Qu'est-ce qu'on va croiser en chemin ? s'informa Roux. Qu'est-ce qu'on va voir ? Quel danger nous guette en particulier ?

Le marin inclina la tête quelques instants en réfléchissant intensément. Il comprenait au moins aussi mal la langue des jeunes fantassins que ces derniers s'y retrouvaient dans son jargon d'homme de la mer. Il avait secoué la tête aux deux premières questions, signifiant par là qu'il ne comprenait pas ce que Sanschagrin voulait savoir. Néanmoins, le mot danger avait éveillé un écho derrière ses yeux sombres et, après une courte méditation, il répondit d'une façon toute simple.

- Gougou !
- Quoi ? ! Qu'est-ce que tu dis ? s'exclama Simon Roux en écarquillant les yeux.
- Le Gougou ! Dans grande-eau !

L'Isariote s'empara du couteau qu'il portait autour du cou et entreprit de graver rapidement dans le bois du pont un dessin très simple qui ne voulait pas dire grand chose aux yeux des deux soldats. L'image ressemblait à un peigne étroit aux longues dents. Le matelot pointa sa gravure du doigt en prononçant lentement le mot Gougou, montrant probablement qu'il s'agissait là du danger dont s'inquiétait Sanschagrin. Ce dernier le regarda sans comprendre. Le marin faisait de grands gestes en promenant ses bras dans tous les sens, prononçant le nom étrange avec une certaine crainte dans sa voix. Une ombre tomba sur la gravure et les trois hommes levèrent les yeux sur les nouveaux arrivés. Le sieur de Fréville et le prévôt La Rage se tenaient devant le soleil qui déclinait tranquillement vers la mer, ensanglantant de plus en plus l'écume qui couronnait les vagues. Ce n'était pas le véritable nom du prévôt, mais les soldats du régiment de Languedoc avaient affectueusement veillé à le baptiser eux-mêmes. Dans son dos, bien entendu !

- Qu'est-ce que vous manigancez encore vous deux ? cracha La Rage avec un sourire fugace.

- Euh ! Rien de méchant. C'est lui qui veut nous montrer quelque chose. C'est un danger de la mer, je crois.

Les deux officiers se penchèrent sur les graffiti du matelot, leur curiosité mise en éveil par les explications polies du fantassin. Ils tournèrent la tête de part et d'autre du dessin avant que le lieutenant de Fréville ne trouve la solution. Le matelot s'était remis à faire de grands gestes et à répéter le mot étrange. Le sieur s'exclama en riant et les trois autres le regardèrent, avides

de connaître la raison de son hilarité. Le jeune lieutenant possédait une éducation des meilleures et il en fit preuve à l'instant.

- Mes bons compagnons, je crois avoir trouvé la clef de cette énigme ! Ce brave matelot veut très assurément faire référence au monstre marin fabuleux que l'on nommait Scylla et qui exerçait ses ravages dans la mer Méditerranée, près des côtes de l'Italie. Un fameux monstre, si l'on en croit les légendes antiques ! Il coulait les galères et emportait les hommes pour les soumettre à un sort affreux. Je vous fais aussi remarquer que notre brave matelot a une certaine difficulté à s'exprimer, ce que vous conviendrez avec moi, si vous tenez bien compte de la cicatrice qui déforme sa bouche et le fait qu'il soit originaire d'une peuplade de Sauvages païens qui ne comprennent que très imparfaitement notre belle et noble langue. Il doit vouloir dire « glouglou » et non gougou, à entendre par là le bruit de la noyade, ce qui signifie que les marins sont noyés par le monstre.

Le marin balaféré regarda le lieutenant sans avoir compris quoi que ce soit à son discours rapide et spécieux. Simon et Antoine se regardèrent sans dire un mot, comprenant soudainement que l'Italie était donc bel et bien la destination de *L'Actif*. Le prévôt se frotta la nuque en jetant un oeil sur l'officier, puis sur la gravure avec une moue accentuant ses multiples rides.

- Vous avez p'te raison, m'sieur, concéda-t-il à demi. Pour ma part, j'connais pas grand chose de quoi qu'vous parlez. Mais j'peux vous dire qu'le dessin du Sauvage, y ressemble drôlement au Kraken ! C'est un monstre qui est une pieuvre plus grosse que *L'Actif*. Ceux qui l'ont vu, y disent qu'le Kraken peut toucher le haut des mâts des bateaux sans sortir son corps de l'eau ! J'crois pas qu'le Sauvage soit allé en Méditerranée. J'crois plutôt qu'y parle du Kraken du Nord.

- Tudieu, l'ami ! Voilà ce que j'appelle une riposte éreintante ! Pour ma part, je crois bien avoir entendu parler de ce Kraken à la sinistre réputation. C'était il y a fort longtemps. Notre nourrice nous terrorisait avec des histoires de toutes sortes, dont celles qui concernaient le Kraken. Elle nous disait souvent qu'il nous saisirait si nous ne dormions tôt. La bonne Normande disait que ses bras étaient si longs que le monstre n'aurait même pas à sortir de la mer pour nous prendre dans ses tentacules. Que de souvenirs cela évoque-t-il ! Voyons si notre ami graveur de pont peut nous départager en cette affaire.

Le matelot regarda le prévôt et le lieutenant tour à tour avant de pointer son oeuvre en insistant sur le mot bizarre. Il agita ensuite la main vers le soleil couchant, se releva en ramassant ses affaires et quitta les quatre hommes pour descendre par l'écouille la plus proche. Le prévôt lança un dernier coup d'oeil sur les deux fantassins et, sur un bref signe de tête en direction du sieur de Fréville, il remonta le pont jusqu'au grand mât d'hune où il distribua quelques consignes qui se perdirent dans le bruit environnant. Le lieutenant se tourna vers les deux soldats et entreprit de tordre délicatement les pointes de sa moustache en souriant d'un air songeur.

- Ce digne patriarche de la mer est peut-être le meilleur prévôt de la marine française, il n'en brille pas moins par son manque d'esprit ! laissa-t-il tomber.

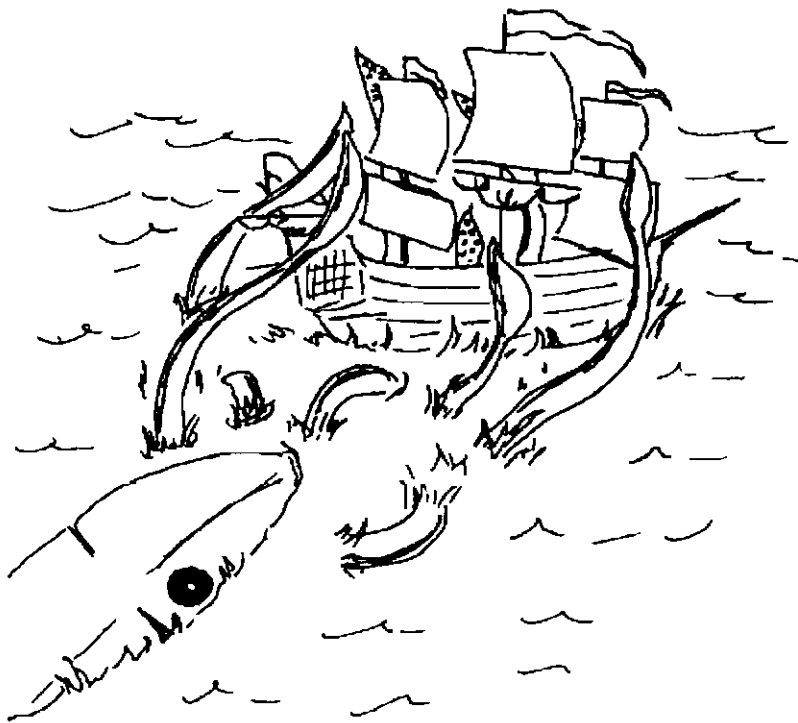
- Pourquoi dites-vous ça ? s'enquit Harmand.

- Allons, messieurs, l'heure de la gamelle approche à grands pas et je ne veux pas manquer à ce plaisir. Nous deviserons en nous y rendant. Voilà ; ce prévôt pourrait avoir raison car son explication est assez juste en elle-même. Cependant, il semble oublier que le matelot brodé a suffisamment voyagé pour tout savoir sur le Kraken, y compris son nom, ce à

quoi je me permets d'ajouter que son défaut d'élocution n'est assez grand pour qu'il ne puisse prononcer ce nom pour que nous le comprenions. J'incline donc à penser, et je vais jusqu'à affirmer sans l'ombre d'un doute, que le Sauvage ne connaissait pas le nom du monstre qu'il a gravé, ce qui explique pourquoi il ne pouvait qu'imiter le bruit de la noyade pour se faire comprendre.

- C'est quoi cette histoire de Kraken ? insista Sanschagrin.

- Oh ! Un de mes oncles a eu la rarissime chance de consulter l'ouvrage intitulé *Histoire de la Norvège*, répondit le lieutenant d'un ton pédant. L'auteur est un évêque danois du nom interminable d'Érik Ludvigsen Pontoppidan. Dieu ait pitié d'un homme affublé d'un nom aussi cocasse ! Cet ecclésiastique a décrit le Kraken d'une façon aussi imagée qu'imaginaire, c'est là ma conviction intime. Par exemple, si les marins s'écartent de leur route et aperçoivent le fond de l'eau plus clairement qu'ils ne le devraient, immédiatement ils jurent par tous les démons de



l'enfer que le phénomène est dû à la présence du Kraken dont la masse colossale couvre le fond de l'océan ! Certains marins l'ayant vu affirmèrent sans l'ombre d'un doute que le Kraken est si énorme qu'il fait deux kilomètres de circonférence. En définitive, si vous faites bon cas de mon avis, ce que je ne saurais trop vous conseiller, le Kraken est aussi réel que la sobriété des marins et aussi immense que leur bêtise.

- Vous n'y croyez pas ? demanda prudemment Sansfaçon.

- Je n'ai pas la prétention de posséder la science infuse, mon ami, mais je peux cependant vous rassurer sur mon habileté à juger un homme, raison pour

laquelle j'occupe le grade de lieutenant. Et je peux vous affirmer que, si par un incommensurable hasard le Kraken existe vraiment, il n'a rien à voir avec la gravure du matelot. Comme je vous l'ai déjà dit, le Sauvage doit en savoir plus que nous sur le Kraken et, pourtant, il s'est clairement dissocié du prévôt !

- Et vous, vous croyez que c'est autre chose ? relança Sanschagrin.

- Avec toutes les vertus de la certitude, cher ami ! Scylla, selon les auteurs grecs, vivait dans une grotte quelque part près des côtes de l'Italie, probablement en face de la Sicile. L'origine de ce monstre marin a un rien de truculent. Scylla était la fille de Poséidon, le Roi des océans. Un jour, son père, qui soi-dit en passant était un peu pervers de nature, séduisit cette magnifique créature qu'était sa fille. C'était sans compter sur la jalousie de la divine épouse qui s'adressa à la magicienne Circé pour venger l'honneur de la déesse. La divinement désirable

Scylla prit un bain dans lequel la magicienne avait laissé choir quelques herbes magiques qui transformèrent la gracieuse silhouette d'albâtre en une horreur montée sur douze pieds de bête féroce. Le délicieux visage fit place à six têtes de chien qui se balançaient au bout de cous en forme de serpents. Emportée de désespoir pour son ineffable beauté qu'elle avait perdue à tout jamais, elle se réfugia dans une tanière cachée dans les falaises en face de la Sicile où se cachait un autre monstre nommé Charybde qui, lui, engloutissait les navires dans un grand tourbillon. Scylla se nourrissait de poissons, de dauphins et, n'en déplaise aux armateurs, de marins ! Charybde se contentait de les noyer et de les recracher lors de ses trois éruptions quotidiennes.

- Et vous êtes bien sûr qu'elle vivait en Italie ? insista Sansfaçon.

- Cette délicieuse dame vivait bien en Italie, là où sa peau miroitante de promesses et de pureté olympienne invitait à la caresse. Que n'ai-je souvent rêvé à ses charmes voluptueux et irrésistibles !

Simon décocha discrètement un regard entendu à son ami qui comprit parfaitement le message : les paris seraient très rentables à partir de maintenant ! En un rien de temps, les deux compères pourraient écumer les poches des soldats de la compagnie de Rennepont, des proies d'autant plus faciles qu'ils ne connaissaient pas les deux Mirecurtiens. Cette pensée les obnubilait tellement qu'on aurait pu entendre le bruit des écus imaginaires qui s'entrechoquaient dans leurs esprits.

- Une dernière chose, messieurs, avant que nous nous laissions. J'imagine que si les soldats présents sur *L'Actif* étaient tous mis au courant de notre destination, il serait impossible de tirer quelques profits supplémentaires des paris qui ont cours en ce moment même. Je prendrais donc trente pour cent de vos profits dès cet instant et, en retour, je ne dirai à personne ce que je sais de notre destination. Sur ce, je vous souhaite bon appétit !

Les deux jeunes hommes en restèrent saisis d'étonnement. Ils n'avaient rien dit en présence du lieutenant et ils savaient qu'il n'avait rien entendu de leurs discussions avec le Sauvage avant qu'il ne les rejoigne. Néanmoins, l'insistance dont les fantassins avaient fait preuve devait avoir mis la puce à l'oreille de l'officier qui, comme tous ses semblables, était un fin roublard. Leur désarroi ne dura guère. Lorsque les deux Mirecurtiens furent revenus à leur branle, ils étaient redevenus tout aussi confiants qu'avant la proposition d'affaires du lieutenant.

Les hommes s'avançaient péniblement dans l'enchevêtrement général pour recevoir leur repas. Il fallait ensuite retourner à sa place, c'est-à-dire sous sa branle, avant de pouvoir le consommer. Un bol renversé n'était pas remplacé et le maladroit ainsi privé de repas devait nettoyer son gâchis sous peine d'être mis aux fers. Depuis l'embarquement, les hommes avaient eu droit à des rations chaudes, mais ce luxe deviendrait plus rare quand *L'Actif* prendrait le large pour de bon. Harmand était si distrait par ses rêves cupides qu'il ne porta pas suffisamment attention aux endroits où il mettait les pieds. Il s'empêtra dans un cordage qui traînait et envoya valser sa soupe sur les planches du pont couloir. Il partagea la gamelle de son compagnon, puis ils se rendirent auprès de leurs futurs arnaqués, non sans d'abord avoir nettoyé les traces de la soupe renversée.

Ils descendirent au pont inférieur et se retrouvèrent nez à nez avec l'un des soldats de la compagnie de Rennepont. Il se nommait Jean Latour dit Vive L'Amour. Sa masse de graisse inutile constituait presque un affront pour les soldats au ventre plat. Originaire de Bordeaux, il avait vécu dans une certaine opulence jusqu'au jour où il dut mettre fin à ses plantureux repas afin de disparaître dans les rangs anonymes de l'armée française. En effet, ce gros lard

prétentieux avait abusé d'une jeune damoiselle et, afin d'éviter la disgrâce ou pire, il s'était précipité avec toute son élégance de pachyderme chez le recruteur de Bordeaux qui lui avait fait changer ses vêtements pour un uniforme trop petit. Il est vrai que l'armée française n'avait pas pour habitude d'enrôler de gros porcs aussi laids que ce Latour. Non content - et pour cause ! - d'avoir la figure aussi remplie d'intelligence qu'un cafard, ce grand oublié d'Éros prenait souvent une attitude hautaine, jouant au notable de basse-cour.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? lança-t-il en direction des deux Mirecurtiens.

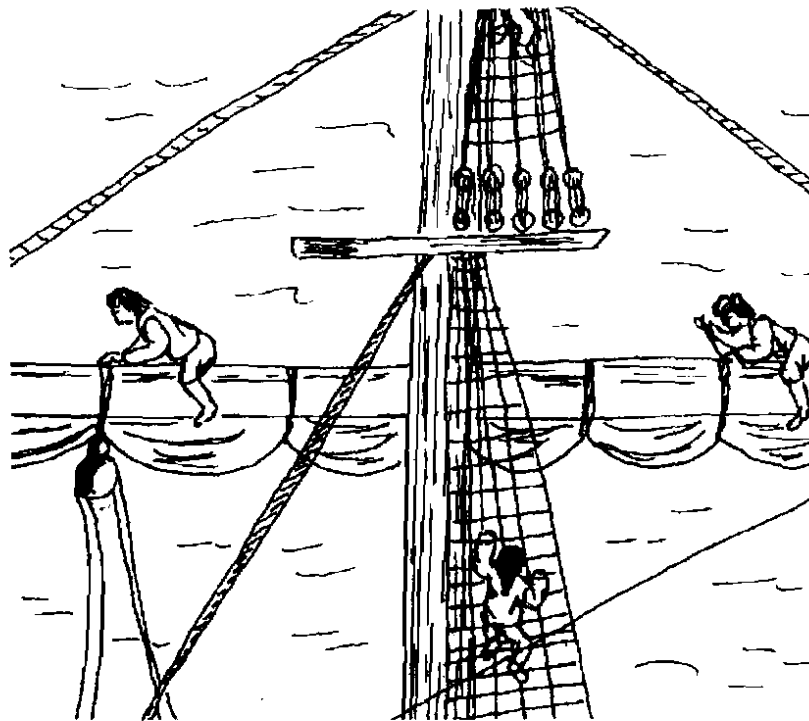
- On est venu voir si le Rennepont a le courage de se lancer dans quelques paris, répondit Sanschagrin d'un ton acerbe.

- Fi ! Lafarre aurait intérêt à apprendre de nous ce qu'est le courage, répliqua insolemment Latour, connu aussi sous le charmant pseudonyme de Ladéroute de L'Amour.

- De toute manière, reprit-il, je ne vois pas pourquoi vous iriez plus loin. Retournez donc dans vos quartiers ! Je ne vois pas pourquoi nous vous ferions confiance. Il est bien connu que la compagnie de Lafarre sert pour l'argent, et nous pour l'honneur !

- T'as entièrement raison, boule de lard, approuva Simon d'une voix onctueuse. On sert tous pour ce qu'on n'a pas !

Une explosion de rires succéda à cette réplique cinglante qui poussa Latour à se retirer aussi vite que le lui permettaient ses bourrelets de gras juvénile, outré d'être ainsi l'objet de la risée générale. Les deux Mirecurtiens furent reçus avec force claques dans le dos pour la distraction. Lorsque les effusions de gaieté furent calmées, les parieurs commencèrent à discuter, misant à qui mieux mieux. Au rythme où allaient les choses, les deux fantassins de Mirecourt seraient riches à leur arrivée en Italie. Le sieur de Fréville aussi ! Lorsque Simon et Antoine furent de retour à leur branle, le jeune lieutenant les y attendait pour savoir où en étaient les paris. Ils étaient encore en train de discuter et d'établir la stratégie du lendemain quand le prévôt La Rage descendit à leur niveau pour l'extinction des feux. Tandis qu'il étouffait consciencieusement les flammes, le prévôt s'assurait que tous les soldats avaient bien arrimé leurs affaires. Ceux qui avaient la responsabilité de l'intendance vérifièrent les équipements, resserrant un cordage ici, assujettissant les tonneaux et les caisses. Ils dégagèrent aussi le plus d'espace possible pour les manoeuvres du lendemain car *L'Actif* prendrait le large pour rejoindre les autres navires de l'escadre. Les vaisseaux fantômes étaient enfin prêts à rejoindre leur destination secrète.



CHAPITRE 6



L'escadre

Il était près de six heures du matin quand les soldats reçurent l'ordre de se lever. La plupart avait mal dormi, tracassés par le mystère entourant leur départ et leur destination. La première activité au lever était toujours le lavage du bateau. Les soldats devaient effectuer eux-mêmes cette corvée car les matelots refusaient obstinément de faire quoi que ce soit pour servir leurs passagers envers qui ils n'éprouvaient que mépris. Les fantassins se relayaient, chacun nettoyant son coin de plancher. Le manque d'aération faisait en sorte que le plancher n'avait jamais l'occasion de sécher complètement. Il s'en dégagait toujours une odeur entêtante de bois humide, au grand désespoir de soldats qui n'en avaient pas l'habitude.

Le lavage terminé, les matelots faisaient la prière du matin. L'aumônier de *L'Actif* était l'un des individus les moins prestigieux de l'Église sur mer. Il avait oeuvré dans la campagne

entourant Paris et y avait provoqué scandale après scandale. Cet homme de Dieu avait un penchant incontrôlable pour le vin et ses beuveries l'amenaient souvent à dire et faire les pires insanités. Après quelques avertissements bien sentis de la part du père prieur, l'aumônier Jacques Dumont dit frère Antoine fut surpris en plein délire éthylique par une dame de noble extraction. Frère Antoine s'était alors permis des propos très inconvenants sur la chair bouffie de la noble dame qui menaça l'ordre auquel appartenait le frère irrespectueux de terribles représailles pour cette humiliation inqualifiable. Le père prieur réussit néanmoins à tempérer les ardeurs vengeresses de la dame en envoyant le frère Antoine purger sa faute sur la mer, loin des celliers et des auberges.

L'aumônier entonna le Veni Creator, les litanies de la Sainte Vierge et termina la première partie des piétés avec le Domine, salvum fac regem et le Gloria. Il continua sur sa lancée avec une prière que tous les matelots récitaient avec ferveur. Or, il était évident que le régime marin, loin de lui avoir ôté le goût des boissons fortes, ne décourageait nullement le frère Antoine de s'imbiber comme une éponge. C'est d'une voix pâteuse et hésitante qu'il déclama la dernière prière.

- No,... nous vous ram,... remercions, hips !, et vous aussi S-Sainte Vierge, et nos Anges Gardiens, de vous, euh... de nous avoir conservés cette nuit, hips ! S-Si nous vous avons offensé en quelquet ! qu'que chose, nous vous en demandons tr-rès humblement pardon. Nous, hips ! nous vous offrons nos lits, euh... nos vies, nos paroles et tout ce que nous ferons aujourd'hui à votre gloire, et aussi, au salut de nos âmes, hic ! Nous vous supplions de nous don-hips ! donner bon voyage, que nous puissions bien faire né-négoce et, hips !, surtout, que nous ne vous offensions point. Nous, hips !, proprio,... proposons fermement de nous garder de tout péché, mais spécialement de lurer, euh... de jurer, ou excéder en paroles. D-donnez-nous, hips !, en la gr-râce, par les mé-mérites de votre Pisse, oh pardon !, de votre Fils. A-amen. Hips !

Un coup de sifflet strident se fit entendre et l'équipage lança un retentissant Vive le Roi ! La prière étant terminée, les matelots reçurent leur déjeuner, soit un seul biscuit de mer qu'ils avalèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, faisant descendre le tout avec une rasade de cidre. Dès que l'aumônier eut lapé sa chope, le capitaine l'envoya discrètement cuver son alcool aux fers jusqu'au matin suivant. Son équipage n'était certes pas composé d'agneaux innocents, mais de là à laisser un aumônier ivre dès le matin donner un si triste exemple, c'était un comble ! Il valait mieux que le capitaine ne sévisse avant que la colère divine ne frappe *L'Actif*.

Les passagers avaient été servis avant les matelots et leur petit-déjeuner avait été tout aussi frugal. Les officiers les avaient ensuite enjoins de ne pas quitter leur place respective avant que la permission ne leur en soit donnée car les manoeuvres entourant le départ du vaisseau ne devaient pas être gênées par des soldats oisifs. On leur répéta donc toutes les consignes du bord, ce qui était largement suffisant pour les tenir occupés pendant un bon moment. Simon et Antoine avaient été admis sur le pont car leur utilité justifiait leur présence. Ils prêtèrent main-forte aux matelots qui hissaient et descendaient les officiers et les estafettes qui voyageaient continuellement d'un navire à l'autre pour faire suivre les dernières consignes avant le départ de l'escadre. Ils travaillèrent aussi sur le pont pour descendre à fond de cale les dernières marchandises qu'on emmena sur *L'Actif*.

Le commandement de l'escadre n'avait cessé de reporter le départ tant attendu, Les deux

premières semaines du mois d'avril, les vents avaient soufflé du sud-ouest, amenant ainsi le mauvais temps. Vers le 16, les vents s'étaient faits plus cléments, mais comme plusieurs navires n'étaient toujours pas en état de prendre le large, le comte du Bois de La Mothe n'avait eu d'autre choix que de ronger son frein en jouissant des distractions offertes par sa maîtresse qui l'avait suivi. Ce n'est que le troisième jour de mai que toutes les conditions furent remplies afin d'autoriser le départ des navires qui s'étaient tous réfugiés dans la rade de Brest. A onze heures trente du matin, le signal fut donné et les vaisseaux firent voile vers le large, ce qui força *L'Actif* à repasser une seconde fois par le passage périlleux de la baie des Trépassés. L'équipage se livra encore à son petit manège qui consistait à terroriser les passagers, ce que les matelots réussirent encore mieux que la première fois.

Une fois sortis de la rade, les navires carguèrent leurs voiles pour diminuer leur vitesse de façon à permettre aux derniers bateaux de les rejoindre. Lorsque tous les vaisseaux furent en pleine mer, ils se placèrent sur trois colonnes et les frégates, plus rapides que tout autre navire, prirent la tête pour ouvrir la route au reste de l'escadre. Les vents étaient rangés au nord et le soleil brillait de tous ses feux, bien que l'air restât froid et les vents incisifs. L'équipage était en pleine effervescence. Les matelots se déployaient dans la voilure avec une habileté remarquable pour veiller à l'exécution des ordres du capitaine et du pilote. Leur agilité était telle que les marins donnaient parfois l'impression de n'être plus soumis à la gravité, suscitant chez les deux Mirecurtiens l'image des anges qui montaient et descendaient de l'échelle de Jacob. Il était assez rare que, durant les courses, les marins fussent à ne rien faire. Il y avait toujours mille et une tâches qui les tenaient occupés du lever jusqu'à la fin du quart. La soldatesque passagère sur *L'Actif* était tout le contraire de l'équipage, en cela qu'elle ne connaissait rien à la navigation et, ne pouvant se rendre utile à bord, restait confinée à la cale, au plus grand mépris des matelots. Même dans l'éventualité douloureuse d'une attaque ou d'un abordage, ces soldats ne seraient d'aucune utilité pour assurer la défense du navire.

Les deux Mirecurtiens regardaient tout ébahis ce déploiement d'efforts quand un laquais vint les trouver pour les inviter à se joindre au lieutenant de Fréville qui les faisait mander. Ils descendirent dans la Sainte-Barbe et furent introduits dans la chambre de l'officier. Ce dernier était mieux installé que ses hommes, un privilège découlant de son grade et de ses origines nobles. A son arrivée sur *L'Actif*, on lui avait remis un cadre de lit en bois, deux matelas en crin, un traversin, un oreiller, une couverture de laine, deux paires de draps de lit, deux taies d'oreiller, six serviettes de toile et dix aulnes de toile pour qu'il fasse confectionner ce qui pourrait lui manquer. C'était là l'expression d'un luxe qui détonnait sur les minces effets de l'équipage et des soldats qui n'avaient qu'une misérable branle grossièrement confectionnée dans le grand hunier et qui sentait la fiente d'oiseau et la moisissure.

Bien que les vents fussent favorables, la mer était assez agitée pour envoyer tanguer tout ce qui se tenait debout sur le navire. Le lieutenant eut la gentillesse de leur désigner deux coffres pour que les jeunes fantassins y prennent place. Après quelques banalités sur le temps qu'il faisait et l'excitation du départ, l'officier tomba finalement sur le sujet qui le préoccupait vraiment, à savoir les paris. Les trois roublards furent bientôt plongés dans une discussion intense sur la stratégie à déployer pour accroître encore plus leurs bénéfices. Selon ce que le sieur de Fréville avait appris entre les mâts, l'annonce de leur destination ne tarderait plus une fois qu'ils seraient en haute mer. Cela leur laisserait tout juste quelques jours de plus pour se tailler la part du lion dans toutes les sommes d'argent qui changeraient bientôt de gousset.

Puisque c'était la seule distraction des soldats, les enchères ne cessaient de monter et les hommes étaient tous victimes de la fièvre du jeu. Chacun était devenu un loup qui essayait par tous les moyens d'extirper quelques pièces de plus à ses compagnons. On pouvait presque entendre le ricanement lugubre de Valéphar, prince infernal de l'avarice et de l'usure, lorsque les hommes discutaient à en perdre le souffle en misant leurs soldes des semaines à venir.

Les jeunes soldats quittèrent le lieutenant peu avant dix heures pour prendre le repas de midi, l'esprit encore plus en ébullition que jamais. Si les lois de la chance étaient en leur faveur, et tout indiquait que tel était le cas, ils se retrouveraient sous peu détenteurs d'une petite fortune rapidement gagnée. D'après le lieutenant de Fréville, monsieur de MacNemara et le comte du Bois de la Mothe avaient tous deux reçu de la Cour des paquets scellés contenant des ordres très précis au sujet de la route à suivre. Cependant, ultime mesure de sécurité contre les espions, ils ne pourraient ouvrir les paquets cachetés qu'à bonne distance de la rade de Brest. En conséquence, le jeune lieutenant estimait qu'ils disposaient encore d'un jour ou deux pour asseoir leur contrôle sur les issues des ports.

Les capitaines des navires avaient aussi reçu de semblables enveloppes qui leur donnaient des consignes précises en cas de séparation ou d'attaque. Ces enveloppes ne seraient décachetées que si des circonstances très précises se présentaient. Comme *L'Actif* n'était qu'une flûte sans grand système de défense, les consignes stipulaient d'éviter le combat et de poursuivre sa route, vaille que vaille. Le nombre insuffisant de canon et la présence de plus de trois cents soldats à fond de cale faisaient en sorte que le vaisseau n'était ni en mesure de bombarder un adversaire, ni de supporter lui-même une canonnade ennemie. Son unique chance de salut résiderait donc dans la fuite. Mais pour l'heure, l'équipage, les soldats et jusqu'au capitaine ignoraient qu'une confrontation directe leur était déconseillée, voire strictement interdite.

Les repas étaient encore assez convenables. Si le déjeuner était frugal, le dîner réservait parfois de la viande, du poisson ou des soupes chaudes. Les choses changeraient rapidement pour le pire quand le mauvais temps et les multiples difficultés du voyage interdiraient aux cuisiniers de cuire la nourriture. Le repas de midi se prenait toujours vers les dix heures du matin et celui du soir, le souper, entre trois heures et demie et cinq heures. Ce régime alimentaire était plutôt dur pour les marins qui avaient souvent le ventre creux. Les restrictions faisaient en sorte que les maladies se déclaraient parfois pour se répandre à une vitesse surprenante, décimant les équipages sans aucune pitié. La maladie en tout genre était le principal et le pire fléau sur les navires. Les matelots étaient rarement vêtus en fonction des climats qu'ils traversaient et la nourriture insuffisante en variété, en fraîcheur et en quantité causait d'importantes carences alimentaires. L'hygiène souvent négligée prenait parfois des proportions énormes en mer où cela générait des épidémies aussi soudaines que meurtrières. La médecine n'était pas - et de loin ! - en mesure d'offrir des remèdes efficaces contre ces catastrophes dont la science de l'époque ne savait presque rien.

L'eau potable n'était guère plus recommandable. Plus souvent qu'autrement puisée à des mares ou des ruisseaux où l'eau stagnait, cette dernière était de piètre qualité et porteuse de larves et de vers. Les pipes de bois dans lesquelles on la conservait finissaient à la longue par lui donner un mauvais goût et une couleur de tanin. On pouvait l'épurer quelque peu en la faisant bouillir, mais plusieurs soi-disant spécialistes de la chose affirmaient que l'opération n'en valait véritablement la peine que si l'eau bouillait jusqu'à l'évaporation de la moitié du contenu ↵

du chaudron, ce qui était bien sûr aussi exagéré qu'impossible vu les restrictions entourant le combustible sur les navires et la difficulté de s'en procurer pendant la course. Certains préconisaient le transvasage car l'eau perdait alors un peu de son mauvais goût. D'autres encore suggéraient de laisser l'eau à l'air libre sur le pont pendant la nuit. En définitive, la meilleure façon de palier efficacement à ce problème était d'adoucir l'eau avec de la farine d'orge fricassée. Mais, quelque fût la solution appliquée, l'eau potable était très souvent la source de maladies et la pire soif ne se désaltérait que difficilement avec ce breuvage corrompu, puant, aussi infesté de vermine que la cale du bateau, en plus d'être strictement rationné.

Bien qu'elle eût pu remporter une palme pour les calamités qu'elle pouvait provoquer, l'eau n'était pas la seule responsable des misères qu'enduraient les équipages. Le mal de mer était probablement le plus courant et le moins dangereux de tous. La victime était prise d'étourdissements, devenait plus vulnérable à l'inconfort découlant des mauvaises odeurs et, pour finir, se vidait aussi bien par le haut que par le bas. Il n'y avait pas de panacée pour mettre fin aux vomissements et aux diarrhées. Il existait plusieurs méthodes toutes plus ou moins ridicules et toujours inefficaces contre ce mal insidieux. Néanmoins, les marins d'expérience savaient très bien que la seule manière de se défaire du mal de mer était de laisser le temps faire son oeuvre en s'occupant l'esprit à quelque chose de gai.

Il y avait des maladies moins courantes mais combien plus dangereuses que le mal de mer. On voyait parfois des fièvres de mer s'abattre sur l'équipage aussi rapidement qu'un aigle sur sa proie. Qu'on les nomma "coup de barre", "mal de Siam" ou "peste caraïbe", elles répandaient toutes la mort et la désolation, emportant jusqu'au tiers des matelots en certaines occasions. Les dysenteries étaient aussi très fréquentes. Elles transformaient rapidement de bons marins en individus dangereux en provoquant des crises de paranoïa chez les victimes. De même, on risquait d'attraper la fièvre des vaisseaux, la peste de mer, la cachexie nautique, la calenture, le marais nautique, le méphitisme, le marais aérien et, pour terminer, le terrifiant scorbut qui transformait un homme fort en loque qui pourrissait vivante.

Connu aussi sous les noms de "mal des gencives" ou "mal de terre", le scorbut répandait la panique chez les marins. Les cuisses se mettaient d'abord à enfler, puis les jambes, les joues et la gorge. La chair devenait aussi dure que du bois. La peau se couvrait de sang meurtri, de couleur livide et plombée. Les muscles et les nerfs se raidissaient et paralysaient. Les gencives se gonflaient à leur tour et les dents finissaient par tomber de leurs gaines ulcérées et noircies par le sang corrompu. L'haleine des malades était insupportable et tenace au point qu'elle envahissait rapidement toutes les parties du navire. Les pauvres diables atteints par cette affreuse maladie dans leur chair l'étaient aussi dans leur âme qui devenait sombre et hargneuse. Lorsque ses poumons étaient desséchés, son foie et sa rate démesurément noircis et couverts d'apostumes pleines de sanie nauséabonde, le malade recevait habituellement la grâce d'une mort rapide et sans douleur. On avait même vu des matelots tomber raides morts au moment où ils portaient de la nourriture à leur bouche !

Il fallait aussi ajouter à cette lugubre liste les divers maux psychologiques qui frappaient plus rapidement que toutes autres calamités. La nostalgie du pays et du foyer, les longues journées sans aucune distraction et l'oisiveté, surtout chez les passagers, présentaient presque autant de risques de maladies que ceux liés au climat, à la nourriture ou à l'absence d'hygiène. C'était la raison pour laquelle l'équipage était tenu occupé par tous les moyens. Le chant, la danse et les jeux de sociétés finissaient de remplir l'horaire des matelots, les tenant loin des

effets nocifs de l'ennui. Malgré tout, il arrivait que tous les efforts fussent vains et que la mort vienne frapper à la coque des navires.

Les funérailles en pleine mer étaient d'une simplicité et d'une solennité incroyables. Le matelot appelé à ne plus jamais revoir la terre ferme était roulé dans sa branle et porté sur le pont, précédé par une croix et un flambeau. L'équipage se réunissait et l'aumônier offrait quelques prières pour le repos de l'âme du malheureux. Les hommes d'équipage défilaient ensuite pour asperger le corps d'eau bénite, puis on amarrait aux pieds du mort une grosse pierre ou un boulet de canon. Il était ensuite jeté par-dessus bord sous le vent et accompagné d'un tison. On donnait un coup de canon vers le vent et le mort disparaissait sous les flots, creusant lui-même sa fosse, comme les matelots le disaient si bien dans leur langage imagé.

Le prévôt La Rage avait raconté à Sansfaçon et Sanschagrin une histoire aussi véridique que cauchemardesque. Il naviguait un jour près de l'équateur quand un Breton succomba sous les assauts implacables d'une fièvre chaude. Son corps avait été enroulé dans une natte et deux boulets de canon furent attachés à ses chevilles. Le corps fut béni, soulevé du pont, jeté dans les flots... Et se redressa sur la crête des vagues comme un ange accusateur ! Le cadavre s'était



tourné vers l'arrière du navire pour s'engouffrer dans la turbulence provoquée par le gouvernail. Il s'était ensuite retourné à nouveau pour faire face aux matelots qui le regardaient avec les traits décomposés par l'horreur. Pendant plus de quatre heures, le défunt suivit le navire, ne se laissant distancer que lentement. Il disparut aux regards vers les six heures du soir, adressant silencieusement une malédiction à ceux qui l'abandonnaient.

Le prévôt n'était qu'un très jeune mousse à l'époque et il entendit souvent des matelots parler de cette expérience aussi mystérieuse qu'effrayante. Certains avaient rapporté avoir vu sur l'horizon la silhouette redressée du matelot qui, disait-on, tentait vainement de rejoindre le navire qui l'avait abandonné. La Rage avait une telle conviction dans la voix alors qu'il narrait cette mésaventure que Simon et Antoine n'osèrent mettre son témoignage en doute. Plusieurs hommes d'équipage affirmaient qu'on voyait parfois le vieux prévôt scruter attentivement les eaux, cherchant secrètement une sépulture qui s'obstinerait encore à ne pas couler, particulièrement lorsque le temps était mauvais ou les revers de fortune trop fréquents.

Un tel comportement n'était pas exceptionnel chez les marins et il ne contribuait jamais à rassurer les passagers, voire leurs propres compagnons. Les hommes de la mer savaient très bien qu'ils naviguaient sur des océans au sujet desquels on ne savait que fort peu de choses. Des créatures curieuses et parfois même dangereuses y vivaient, régnant sur les mers comme les hommes sur les terres. Nombreux étaient ceux qui avaient aperçu les tritons, de même que leurs charmantes et mortelles épouses, les sirènes. Des bateaux s'étaient déjà échoués sur des

îles qui s'étaient transformées en léviathans. Un évêque, Saint-Brendan, avait été abusé de la sorte durant un voyage, allant jusqu'à dire la messe sur le dos d'une baleine assoupie que l'équipage avait confondue avec une île ! Il y avait aussi le feu de Saint-Elme, une sorte de foudre qui rendait lumineux le haut des mâts, signe de malheur s'il n'y en avait qu'un, signe de la fin de la tourmente s'il y en avait deux. La mer était le domaine du Kraken, du Gougou, des requins, des baleines tueuses, des serpents de mer, des vaisseaux fantômes, de monstres inconnus, d'illusions engendrées par le diable pour tromper les vigies, des maladies décimant les équipages, d'écueils éventrant les coques, des tempêtes démentielles qui démâtaient les navires, des naufrages épouvantables... Et il se trouvait encore des hommes pour accepter cette vie, ô combien terrifiante pour les gens de la terre ! Qui aurait souhaité voir revenir un mort qui refuserait de rejoindre sa fosse océanique ? Qui pourrait envier ceux qui connaissaient les maladies qui défiguraient le corps et l'âme ? Plus Simon méditait sur toutes ces choses et moins il comprenait ces hommes qui ne ressemblaient en rien à ceux de la terre.

Le frère Antoine fit son apparition sur le pont après la pose de midi, le capitaine ayant estimé que l'homme d'église avait suffisamment purgé sa peine. Il remonta lentement sur le pont où il prit goulûment quelques respirations bruyantes afin de chasser de ses poumons les relents de l'air fétide de la cale. Un spasme le plia en deux et il rendit le contenu de son estomac sur le flanc bâbord de *L'Actif*.

L'activité fébrile des derniers jours avait fait place à une relative tranquillité. Le vent demeurait constant, ce qui ne nécessitait pas de manipulations compliquées de la voilure. Une ou deux réas crissaient de temps à autre pour serrer une voile, mais personne ne s'agitait beaucoup sur les vergues. Certains hommes lavaient le pont tandis que d'autres matelots effectuaient des réparations mineures.

Le matelot qui était le plus près de l'aumônier lança un regard à ses copains pour qu'ils tendent l'oreille. Sans cesser de récurer les planches, il s'approcha lentement du frère Antoine, attendant patiemment que ce dernier eût cessé de vomir.

Le matelot s'appelait La Vermine. Ce nom de marin n'avait rien de méprisant pour ses compagnons. Il faisait référence à un incident des plus comiques comme il s'en produit souvent sur un navire. Lors du premier voyage de Jean Marcot, tout récemment engagé à bord de *L'Actif*, le capitaine faillit le tuer par un coup de terreur sous le chaud soleil de l'équateur. Le capitaine s'était lancé à la poursuite d'un énorme rat qu'il avait surpris à ronger ses cartes. Tirant l'épée, il s'était rué sur la bête qui, totalement affolée par le cri de guerre de l'officier, s'était précipitée sur le pont pour y chercher refuge. La corrida avait tout de suite attiré l'attention des hommes qui riaient bien de cette distraction inattendue. La monstrueuse vermine avait débouché sur le pont à toute vitesse et s'était tout bêtement juchée sur un tonnelet près du mât de misaine, exactement au-dessus de la tête du matelot Jean Marcot qui s'éveillait lentement de son sommeil de plomb. Lorsqu'il ouvrit complètement les yeux, il vit avec stupeur son capitaine qui le chargeait avec l'épée dirigée vers sa tête. L'officier en colère hurla :

- La vermine !

Le matelot, désespéré et terrorisé, répondit sur le même ton :

- J'm'appelle pas La Vermine ! J'suis pas La Vermine !

Le capitaine plongea en avant et son épée s'enfonça à mort dans les entrailles du rat qui expira en poussant un couinement misérable. Le dénouement de l'affaire provoqua une

explosion de rire chez les marins. Le matelot paresseux fut donc baptisé La Vermine par le capitaine qui était lui-même suffoqué par un fou rire inextinguible. Les soirs de veille, Marcot racontait parfois son histoire et toujours elle suscitait le rire, le sien y compris. Cette mésaventure lui avait fait vivre l'expérience de l'humour des marins et il avait assez bien appris pour être considéré comme l'un des meilleurs amuseurs à bord. C'est d'une voix compatissante et mielleuse qu'il s'adressa à l'aumônier durement malmené par son foie d'ivrogne.

- Alors, frère Antoine, vous ne vous sentez pas bien ?

- Ne m'en parlez pas, mon fils ! Je suis bien misérablement récompensé pour les épreuves que j'endure dans l'exercice de mon ministère auprès de vous.

- Et, en plus, vous avez le mal de mer ! Moi, si je peux me permettre de vous donner ce conseil, j'irais voir le chirurgien. Il a un remède souverain pour ce malaise.

- Quelle est donc cette panacée qui m'enlèverait aux affres de cette agonie ?

- Il faut manger un bon rat crevé farci de furoncles et de merde. Eh ! Faut pas vous vider comme ça !

Le pauvre aumônier avait le nez fin, même quand il était à jeun, ce qui était en soi assez rare. Le frère Antoine souffrait constamment de ce que son nez goûtait avec répulsion à chaque jour ; odeurs de pourriture, de sueur, de goudron, d'excrément, etc. Tout ce qui pouvait indisposer une personne possédant un odorat trop sensible affligeait l'aumônier plus que n'importe qui d'autre. Que le père prieur de son ordre l'eût envoyé sur les navires pour y purger ses fautes, c'était une chose dont le frère Antoine s'accommodait assez facilement puisqu'un navire emportait toujours de l'alcool. Mais les relents putrides qui pouvaient ramper sur les planches du vaisseau étaient autant de calvaires qui soumettaient le frère au supplice. Tandis que La Vermine débitait son menu ordurier, l'aumônier rendait tripes et boyaux, ce qui amusait bien les spectateurs.

La Vermine retourna à son poste et le pauvre aumônier put enfin respirer un peu mieux. Il redescendit dans le ventre du navire et revint au bout d'une heure, visiblement de meilleure mine qu'auparavant. Le petit coup de cidre qu'il venait de boire lui avait remis l'estomac en place. Le reste de l'après-midi s'écoula lentement tandis que le rivage de la France s'éloignait inexorablement à l'horizon. Il était à peu près quatre heures lorsque Simon et Antoine se rendirent à leur place pour prendre le souper, après quoi ils remontèrent sur le pont afin de profiter une dernière fois de l'air pur et vivifiant de la mer.

Les soldats avaient pu faire quelques pas sur le pont durant l'après-midi, mais seulement par petits groupes pour ne pas gêner ceux qui y travaillaient. Ils avaient été violemment aveuglés par le contraste très marqué entre la lumière éclatante du grand jour et l'obscurité presque complète régnant à l'intérieur de *L'Actif*. Ils trébuchaient les uns sur les autres comme des enfants endormis qu'on aurait tirés du lit au beau milieu de la nuit. Après quelques minutes, ils étaient capables de cligner timidement des yeux et de jeter un regard circonspect autour d'eux. Ils arpentaient le pont de la proue à la poupe une dizaine de fois, puis ils cédaient les planches aux autres soldats qui venaient faire la promenade à leur tour. Les hommes redescendaient alors dans la pénombre des étages sous le pont principal. De nouveau aveuglés, cette fois-ci par l'absence de lumière, leur retour à la branle n'était pas des plus aisés puisqu'ils trébuchaient autant qu'après être montés sur le pont.

Lors de leur toute première sortie à l'air libre depuis leur embarquement sur *L'Actif*, les soldats avaient eu l'occasion de goûter aux périls engendrés par les effets de lumière trop vive

de l'extérieur et celle trop insuffisante de l'intérieur du vaisseau. Les ecchymoses qu'ils récoltèrent les convainquirent de faire pression pour que le capitaine les fit accompagner d'une lampe pour le retour à la branle. Cependant, le chevalier de Caumont ne l'entendit pas de cette oreille. La consigne des feux à bord était déjà des plus strictes en temps normal, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait pas trois cent soixante lourdauds à fond de cale. De plus, les rapports de l'équipage mentionnaient que ces hommes de terre étaient indisciplinés et enclins à la chamaille-rie. Deux soldats avaient même provoqué une échauffourée dès la première journée de leur embarquement et il avait fallu toute l'autorité d'un prévôt et d'un lieutenant pour remettre les hommes à leur place. Quel capitaine serait assez fou pour leur donner l'occasion de provoquer un incendie à bord de son navire ? ! Il était même souhaitable qu'ils n'en eussent point car, ainsi, ils portaient toute leur attention sur leurs pas hésitants, ce qui ne leur laissait pas le temps de se houspiller entre eux. La requête des soldats avait été rejetée et, malgré toute leur insistance et leurs protestations, le capitaine et les prévôts furent intraitables sur ce point. Le seul effet visible de cette revendication avortée fut de prévenir l'équipage de la maladresse des soldats qui furent encore plus victimes des sarcasmes et des rires moqueurs des matelots.

Les marins avaient commencé à réduire la voilure pour la nuit. Simon et Antoine étaient toujours accoudés à la lisse tribord de la poupe, regardant sans mot dire la côte française qui disparaissait lentement en donnant l'impression de couler inexorablement dans la mer. Le sieur de Fréville se joignit à eux dès qu'il fut sorti de la cabine du capitaine où il prenait ses repas avec tous les autres officiers. Il étouffa discrètement un rot dans un mouchoir richement brodé, prit une inspiration et relâcha son souffle avec un sourire de contentement.

- Messieurs, c'est toujours avec émotion que je vois disparaître d'aussi triste manière les côtes de notre France bien-aimée. Que voilà une cruelle étreinte pour un coeur noble que de se séparer des siens pour une destination inconnue !

Disant cela, l'officier décocha aux deux Mirecurtiens un clin d'oeil complice. Les deux fantassins savaient très bien que leur lieutenant n'avait encore jamais quitté la France. De fait, il avait quitté les jupons luxueux - et luxurieux ! - de sa noble mère pour entrer au service de l'armée de Louis XV après avoir acheté son grade quelques mois avant le départ de Brest. Le sieur de Fréville n'avait jamais prétendu le contraire, mais son besoin de grandiloquence était si prononcé qu'à l'instar de tous les nobles, le contenu de ses paroles avait moins d'importance que leur contenant, c'est-à-dire les effets recherchés dans le verbe. Pour sa part, Simon dit Sanschagrïn éprouvait toujours un certain plaisir à écouter ses phraseurs qui satisfaisaient par leur verbiage un vice aussi vieux que la noblesse. Tout pouvait être dit, le mensonge y compris, pourvu que se fût fait d'une élégante manière.

Peu après six heures, le rideau tomba sur la scène que les trois hommes détaillaient depuis quelques temps : la France disparut complètement à l'horizon. Simon Roux se tourna vers le pont pour observer discrètement le comportement des matelots. Aucun d'eux ne semblait particulièrement touché par le fait de quitter leur patrie. En fait, pas un seul ne semblait s'être rendu compte que la France avait disparu aux regards, sauf peut-être à ceux de la vigie dans le grand mât. L'activité sur le pont se faisait de plus en plus rare et le vent devenait de plus en plus frais. Les deux soldats allaient rejoindre leur branle quand une voix puissante tomba du ciel sur le pont de *L'Actif*.

- Voiles à l'horizon ! Voiles à l'horizon !

La cloche appela rapidement les matelots sur le pont et le capitaine monta sur le gaillard

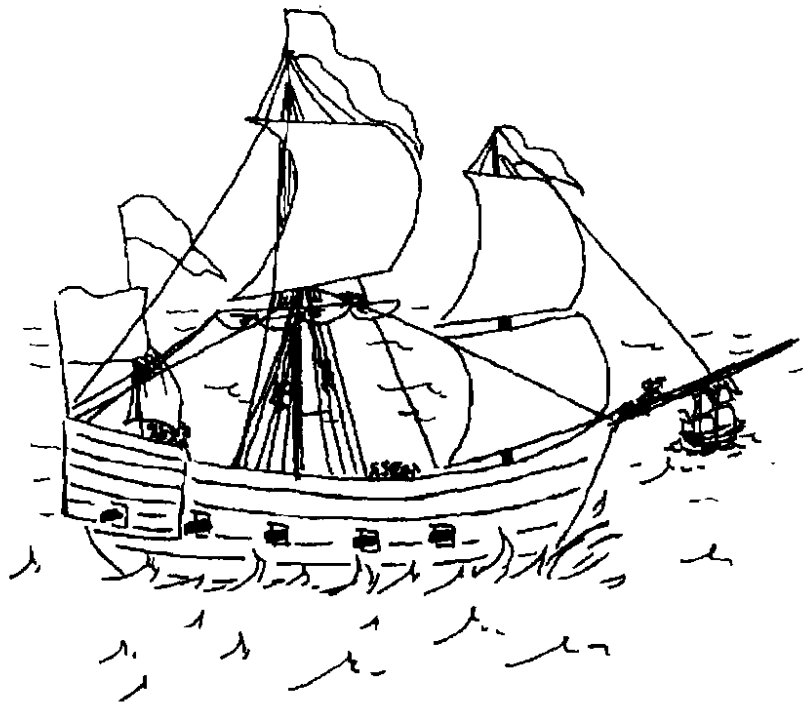
d'arrière. Les hommes prenaient position sans bousculade, rompus depuis longtemps à la discipline du navire. Chacun scrutait avidement sa portion d'océan pour repérer l'intrus.

- Ohé, de la vigie ! Où se croise le navire ? lança le pilote d'une voix de stentor.

- Ouest-sud-ouest ! répondit cette dernière.

Tous se jetèrent à l'assaut du gaillard d'arrière pour voir le navire mystérieux. Il était encore trop loin pour que quiconque pût le détailler avec précision. De plus, comme il se tenait dans l'axe de l'astre solaire, il était impossible de le distinguer convenablement, même avec une lunette d'approche. Qui que fût le navigateur, il se maintenait toujours la même distance par rapport à l'escadre. Était-ce un vaisseau de corsaires ? Un navire espion ? Un bateau de commerce ou de pêche ? Personne ne pouvait répondre à ces questions, mais l'importance que revêtait la mission de l'escadre commandait la plus extrême prudence, ce qui conduisait pour l'heure à une certaine paranoïa.

Alors que les derniers rayons du soleil s'éteignaient dans les flots, le navire fantôme gardait toujours le même cap, se maintenant dans le sillage de l'escadre. Le capitaine de Caumont fit monter un homme de plus dans le poste de vigie et concentra une partie de la garde sur le gaillard d'arrière. Les feux furent éteints sur le pont et lorsque Roux, Harmand et de Fréville descendirent dans le navire, la nuit était déjà sombre de la menace éventuelle que représentait le vaisseau mystérieux. On éteignit les feux dans le ventre de *L'Actif* et les soldats s'assoupirent les uns après les autres, quelque peu anxieux de se savoir poursuivis aussi rapidement après leur départ.



CHAPITRE 7



Le faucon

La mer était houleuse et les vents lançaient des cris stridents alors que les câbles de chanvre de la mâture les sciaient en mille sifflements rageurs. La proue ne cessait de s'élever vers les cieux assombris pour s'abattre ensuite au fond de la vague suivante. Plusieurs soldats furent atteints du mal de mer et quelques-uns tombèrent de leur branle tellement le navire tanguait fortement. Simon et Antoine ne fermèrent l'oeil que vers les trois heures du matin, exténués par le roulis et l'anxiété. L'apparition du vaisseau mystérieux avait semé la crainte parmi les passagers et l'équipage de *L'Actif*. La veille avait été renforcée sur le pont et une dizaine de marins scrutaient la mer depuis le gaillard d'arrière, cherchant la lueur faible qui trahirait le vaisseau qui les suivait discrètement. Or, ce dernier ne devait pas

être commandé par un novice puisque tous les feux du navire étranger étaient masqués ou éteints. Se rapprochait-il hypocritement à la faveur de la nuit ou conservait-il une respectueuse distance par rapport à l'escadre ? Avait-il viré de bord après la tombée du jour ? Avait-il seulement le moindre lien avec les navires sous le commandement du Comte du Bois de la Mothe ? Personne ne pouvait trancher la question et le chevalier de Caumont, à l'instar des autres capitaines, avait reçu l'ordre de ne jamais prendre ce genre de situation à la légère.

Après le déjeuner qui fut aussi triste que froid, le capitaine donna l'ordre aux maîtres-canonnières de préparer leurs armes en vue d'une éventuelle attaque. *L'Actif* avait abandonné plus des deux tiers de ses canons lors de sa transformation en flûte, mais le reste de ses fûts n'en requérait que davantage de soins car en cas d'avaries ou d'explosions, les armes ne pourraient être remplacées ou compensées par d'autres pièces. Les vingt-deux canons que *L'Actif* comptait désormais étaient répartis aux endroits stratégiques et ils faisaient plus que jamais l'objet d'inspections plus sévères qu'à l'ordinaire. Pour les sabords désertés par leurs gueules d'acier, le capitaine avait usé d'un vieux stratagème pour tromper l'ennemi sur l'état réel de sa puissance de feu. Sur la moitié des sabords ouvrant sur le vide, les matelots avaient peint en trompe-l'oeil de faux canons pour abuser l'ennemi. Dans les sabords les plus exposés aux regards, des canons de bois peint pointaient leurs gueules inoffensives vers la mer. De loin, *L'Actif* avait l'air aussi menaçant que s'il avait toujours ses soixante-six canons prêts à tonner contre les intrus.

Les canonnières étaient toujours triés sur le volet. On choisissait de préférence des marins d'expérience que leur robustesse désignait au maniement difficile de ces armes. Les canonnières avaient généralement la responsabilité de deux pièces et les boute-feux étaient placés par groupes de deux pour autant de canons, sans compter les hommes qui étaient chargés d'approvisionner les pièces en minutions et en poudre, un travail assez risqué lors des affrontements. Lorsque les canons étaient prêts à tonner, le maître-canonnier lançait son ordre de mise à feu et les gueules d'acier éructaient leur charge par groupe de six à huit, provoquant un vacarme d'enfer et un nuage de poudre brûlée qui sentait terriblement mauvais. Le fait d'armer un canon n'était jamais une opération facile. Il n'y avait pas moins de cinquante-neuf gestes réglementaires avant d'enflammer l'amorce pour canarder l'adversaire, ce qui en dit long sur la discipline nécessaire dans l'exercice de cette tâche délicate. Ces armes étaient très lourdes et, entre deux décharges, il fallait retirer les cales, reculer le canon, le nettoyer, introduire de la poudre, la tasser, introduire un boulet, le caler bien au fond, remettre le canon devant le sord et attendre l'ordre de tirer à nouveau. Toutes ces opérations se faisaient sous le feu de l'ennemi. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que les canonnières fussent mieux payés que les autres matelots.

Malgré l'attention des canonnières à leur tâche, ils n'étaient jamais à l'abri d'un accident. En effet, outre la possibilité d'être fauchés par le tir de l'adversaire, la force de l'explosion au moment de la mise à feu pouvait repousser le canon avec violence s'il n'était pas bien calé. Un canon monté sur des roues qui échappait à ses fixations pour se promener sur le pont ou dans le navire était l'un des pires dangers qui guettaient les matelots. Non seulement pouvait-il blesser plusieurs hommes dans son vagabondage aveugle, mais encore pouvait-il endommager sérieusement le vaisseau lui-même, soit en défonçant la coque, ou pire, en provoquant des incendies ou des explosions. L'équipage de *L'Actif* avait connu sa part de malheur avec les canons et leurs mauvaises surprises. Un page et deux boute-feux avaient déjà été écrasés à

mort par un canon qui allait au roulis. Quatre canonniers avaient été blessés par l'explosion d'un canon de fer, accident qui survenait plus ou moins souvent. En effet, les canons de fer n'étaient pas coulés d'une pièce mais fabriqués avec des bandes de métal que l'on enroulait à chaud avant de les ferrer. A la moindre résistance d'un boulet trop ajusté dans le canon ou sous la pression exercée par une poudre plus puissante que d'autre, l'arme pouvait exploser au visage de ses fidèles servants. Lorsque les canonniers avaient affaire à ce type de fût, ils s'assuraient de ne pas prendre de boulets qui soient trop ajustés au calibre de la pièce, une prudence élémentaire qui contribuait à réduire les accidents, mais sans les éviter totalement. Les défauts de fabrication n'étaient pas toujours visibles à l'oeil nu et la mise à feu était toujours la meilleure manière de s'assurer du bon fonctionnement d'un canon.

Les pièces pouvaient tirer des boulets de fonte de fer, de plomb ou de pierre, tout dépendant du type de canon, soit : en fer, en fonte verte, en cuivre ou en bois. On pouvait aussi bourrer la gueule de la pièce avec de la mitraille qui, si elle ne causait pratiquement aucun dommage aux navires, pouvait faire une hécatombe parmi les matelots ennemis, voire endommager la voilure si on était suffisamment près de l'adversaire, une situation qui ne se présentait que rarement.

La voilure constituait toujours une cible de choix. Il y avait la méthode des vieilles chemises trempées dans de l'huile ou de l'eau-de-vie que l'on envoyait depuis les canons vers les voiles de l'ennemi dans l'espoir d'y mettre le feu. L'autre méthode consistait à réunir plusieurs boulets par une chaîne et de mettre le feu aux canons au même instant de façon à ce que les boulets enchaînés puissent plus facilement démâter l'adversaire. Lorsque l'on était assez près pour tirer dans ses voiles, c'était en général parce que l'abordage était imminent. Chaque canonnier disposait d'un sabre pour le corps à corps, advenant le cas où ils auraient à monter sur le pont afin d'en déloger les envahisseurs. Simon et ses compagnons de branle avaient chaudement discuté entre eux sur leur position de combat en cas d'attaque rapprochée. Les ferait-on monter sur le pont ou resteraient-ils dans le navire pour aider à colmater les brèches et acheminer les munitions et la poudre ? Si leurs soldes n'avaient pas été engagées dans les paris sur leur destination, il n'y a aucun doute que les soldats auraient profité de l'occasion pour le faire. Cette habitude de miser au sujet de tout et de rien était pour ces hommes une façon d'entretenir leurs rapports sociaux, de régler des discussions qui n'en finissaient plus et, plus simplement, de passer le temps.

Les officiers du régiment vinrent trouver leurs hommes pour leur transmettre les directives spéciales qui prenaient le pas sur toutes les autres considérations vu la menace qui mouillait dans leur sillage. A la consternation générale, les soldats reçurent l'ordre formel de ne pas se mêler aux diverses manoeuvres qui suivraient, qu'il s'agisse ou non de défendre *L'Actif*. Sanschagrin et Sansfaçon protestèrent énergiquement contre cette tactique qui, selon eux et les autres, consistait à laisser la défense militaire du navire à des civils. Cette envolée provoqua le rire des matelots qui les entendirent. En effet, rien n'était moins efficace en mer que les soldats de terre. Ces derniers furent donc avertis de ne pas traîner dans les étroits chemins ménagés entre les empilements de matériel afin que les marins puissent aller et venir sans encombre dans l'exercice de leurs fonctions. On réduisit les feux aux trois quarts et les sabords furent ouverts. Les soldats purent profiter d'un peu d'air pur, une chose très rare dans leur cage de bois.

Tandis que les officiers tentaient tant bien que mal de gagner leurs hommes à l'idée de ne

pas quitter leur branle en cas d'attaque, des matelots avaient transporté des sacs de sel qu'ils laissèrent un peu partout dans le navire. Si l'alerte était donnée, les soldats devraient se précipiter sur les poches de sel et en répandre le contenu sur le sol afin de minimiser les risques de glissade et, plus encore, pour étouffer les flammes si un incendie se déclarait. C'était à peu près la seule tâche que les soldats auraient à accomplir pour participer au branle-bas de combat. Malgré la clarté des consignes, les fantassins de Rennepont les interprétèrent de travers et entreprirent immédiatement de répandre le sel qui leur avait été confié. Lorsque les prévôts et les maîtres-canonnières s'en aperçurent, leurs voix retentirent jusque sur le pont tant ils invectivèrent les soldats tout dépités. Le sel, tout comme l'eau, la nourriture, le combustible et tout ce qui se trouvait à bord, était un élément aussi rare que précieux. La compagnie de Rennepont venait donc de commettre une bétise qui les suivrait tout au long du reste du voyage. Les marins les surnommèrent dès lors les saleurs du Roi, terme qu'ils chargeaient d'autant de mépris que pour toutes autres manières de qualifier les soldats de terre. Simon et Antoine s'étaient hissés jusqu'au pont supérieur pour prêter main-forte aux matelots. Étant donné que l'équipage avait été réduit de plus d'une centaine d'hommes avant leur départ, toute aide était la bienvenue dans les circonstances présentes. Les deux fantassins furent assez surpris du nombre de matelots qui étaient montés dans les cordages et sur les vergues. Tandis qu'ils s'activaient tous les deux à préparer des cordages de rechange, Simon s'ouvrit de son étonnement à La Vermine qui vérifiait attentivement les pièces de l'un des canons installés sur le pont.

- Eh ! La Vermine ! Pourquoi ces hommes ne descendent pas sur le pont ?

- Hein ? ! Ah ! C'est toi. Ne t'approche plus jamais de moi comme ça dans un moment pareil ou tu vas te retrouver avec mon sabre planté au-travers des tripes ! Qu'est-ce que tu veux ?

- Je te demandais pourquoi les marins dans les mâts ne descendent pas sur le pont, répéta le Mirecurtien avec impatience. Quand la bagarre va commencer, ils vont devoir faire vite pour arriver jusqu'ici !

- C'est justement parce que la bataille risque d'éclater qu'ils se tiennent dans les voiles. Ils ne participeront pas directement à la bagarre, sauf si elle se déroule sur le pont. Ça veut dire que s'il n'y a pas d'abordage, ils resteront là où ils sont jusqu'à ce que le danger soit écarté.

- S'il y a autant d'hommes dans les mâts, le navire va manquer de combattants sur le pont ! Et dire que le capitaine a fait passer l'ordre de nous tenir dans notre coin et de nous mêler de nos affaires.

- Est-ce que t'as déjà assisté à un combat en mer ? répliqua La Vermine.

- Euh ! Non, mais c'est évident que le capitaine prend des risques qui ...

- Laisse-moi t'expliquer quelque chose, petit hale-bouline ! l'interrompit brusquement le matelot.

- Petit quoi ?

- Hale-bouline, répéta La Vermine en appuyant d'une manière moqueuse sur la prononciation des mots. C'est une expression de marin. Tu vois les hommes dans la mâture ? Pour eux, toi et moi sommes des hale-bouline ; des tireurs de câble à voile. Autrement dit : des bons à rien !

- J'leur en foutrai, moi, des bons à rien !

↳ Si nous sommes attaqués, il y a de bonnes chances pour que tu n'aies pas l'occasion de

les rosser : ils seront peut-être déjà morts.

- Comment ça, ils seront morts ?

- J'y viens. Le navire qui nous suit doit être une frégate, donc un vaisseau rapide. En comparaison, nous sommes plus lents que lui. Si ce bateau cherche à nous affronter, le capitaine va tenter de l'éviter tout en se plaçant assez bien pour le canonner au passage. Si les vents sont avec nous, ce qui n'est pas tout à fait le cas, nous échapperons à la frégate ennemie. C'est pour cette raison que les matelots sont dans la voilure. Pour arriver à déjouer une frégate rapide, il faut absolument que les matelots manoeuvrent rapidement avec les voiles. Si cette tactique échoue, la frégate va nous canonner un peu pour nous immobiliser. Elle va donc tirer en premier lieu dans les voiles et les matelots qui s'y trouvent. Ils tombent comme des mouches dans certaines batailles ! C'est pour ça que t'as de bonnes chances de pas pouvoir les rosser : l'ennemi l'aura fait, et mieux que toi !

- C'est là que je ne comprends plus ! s'exclama Simon sur un ton qu'il prendrait pour s'adresser à un faible d'esprit. Le capitaine va avoir besoin de soldats sur le pont s'il y a un abordage.

- T'oublies que t'es un hale-bouline, rétorqua La Vermine en riant de plus belle.

- Arrête ça, veux-tu ? T'es pas dans les cordages toi non plus !

- Tu m'as pas laissé terminer mon histoire.

- Alors ! Qu'est-ce que t'attends ? !

- Que tu fermes ta gueule ! s'emporta le matelot, feignant la colère d'une manière assez comique. Tu parles tellement qu'on dirait que toute la France discute en même temps ! Si on se fait aborder, le combat va se dérouler dans le désordre alors que vous, les soldats de terre, vous êtes habitués à vous battre en ordre de bataille. La marine a déjà essayé de garder des soldats en mer pour la protection des navires. Paraît que ça n'a pas été brillant comme résultat. Alors, c'est nous, les matelots, qui allons nous battre, et pas les soldats qui vont sagement dormir dans leurs branles !

- On n'a peut-être pas votre habileté au sabre, mais nous avons d'excellents fusils ! Quelques salves suffiraient pour libérer le pont, objecta Sanschagrin.

- Oh ! Mais, t'inquiète pas : ça joue aussi avec la poudre ici. C'est d'ailleurs ça, le problème : avec toute la fumée que les mousquets dégagent, plus personne ne sait qui est qui parce qu'on ne se voit pratiquement plus ! Vous ne feriez qu'empirer les choses. C'est pour ça que vous êtes des hale-bouline pour n'importe quel marin.

Un rire retentit dans le dos du fantassin qui se retourna vivement. L'Isariote était appuyé sur le mât de misaine et son visage était encore plus effroyable que jamais. Simon se fit la réflexion qu'il ne s'habituerait jamais à ce faciès aussi ravagé que celui d'un démon.

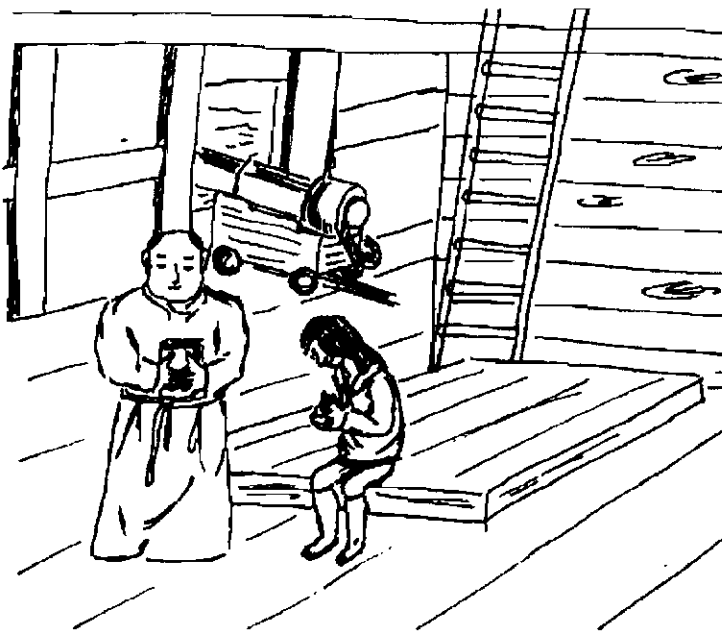
- Soldats sont hale-bouline, prononça-t-il péniblement. Bons à rien ! Ha ! Ha ! Ha ! Soldats vont dans le territoire du Gougou : bons à rien p'tre pas assez bons pour Gougou ! Ha ! Ha ! Ha !

Le fantassin outré lança sur La Vermine et L'Isariote un regard noir. Celui qui venait de s'exprimer intimidait grandement Sanschagrin qui se retint de répliquer pour ne pas indisposer le matelot qui le dominait de deux bonnes têtes. S'il était aussi laid quand il souriait, combien plus le serait-il en colère ! Le Mirecurtien attendit en bouillant que les matelots eussent fini de se tordre les boyaux à ses dépens, ce qui prit tout de même un certain temps.

Pendant que Simon Roux recevait sa petite leçon d'humilité, le frère Antoine visitait

toutes les parties internes du vaisseau pour confesser et donner la communion à ceux qui le désiraient. Il disparut aux regards pour réapparaître une heure plus tard en tanguant dangereusement d'un côté et de l'autre. A la prière du matin, il avait déjà béni l'équipage en fonction de ce qui arriverait si la frégate passait à l'attaque. Ses devoirs accomplis, l'aumônier était descendu dans le navire pour s'y cacher afin d'assouvir son vice immodéré de la dive-bouteille. Il était ressorti de son coin secret avec ses habits sacerdotaux, ses livres saints et la panse pleine de bon cidre.

Le pauvre homme tenait à peine sur ses pieds et n'entendait plus la moitié de ce qu'on lui disait. Plusieurs matelots en profitèrent pour confesser leurs plus grandes fautes, sachant bien que dans l'état où se trouvait l'aumônier, la pénitence ne serait pas très lourde, si toutefois frère Antoine pensait à leur en infliger une. L'aumônier leur donnait ensuite la communion et se dirigeait ensuite vers le marin suivant. Lorsqu'il eut complété sa visite interne de *L'Actif*, il



rangea son calice avant de monter sur le pont pour en finir avec sa tournée du Pardon. Il en profita pour avaler quelques lampées supplémentaires et ramassa sa bible avant d'escalader péniblement les échelles de coupée qui menaient à l'air libre. Frère Antoine fit le tour du pont en prenant soin d'éviter le gaillard d'arrière où se tenaient toujours le capitaine de Caumont et ses officiers-mariniers. Les matelots firent un à un leur acte de contrition et l'aumônier se rendit en dernier lieu sur le gaillard d'avant où se tenaient Simon Roux, Jean La Vermine et quelques autres marins.

- Alors, mon b-brave garçon, dit-il en poussant son haleine avinée au visage du Mirecurtien. C'est le moment de vous m-mettre en paix avec votre Pieu, euh ! Votre Dieu.

- Je vous en remercie bien, mon père, répondit le fantassin en jetant un oeil rapide en direction de La Vermine. Il se trouve justement que nous nous sommes croisés tout à l'heure et vous avez entendu ma confession. Vous ne vous en souvenez pas ?

- V-vraiment ? fit l'aumônier avec un rien de suspicion dans la voix. Attendez que j'y pense... Oui, en effet, je crois bien vous avoir absous.

- Et je ne vous en remercierai jamais assez, l'encouragea Sanschagrïn avec un sourire mi-figue mi-raïsin. S'il y a combat et qu'je meurs, je dirai personnellement un mot en votre faveur dans le royaume de Dieu !

- Que v-voilà un soldat qui n-n'est point ingrat ! s'exclama bruyamment frère Antoine en souriant stupidement à la ronde. Bon ! A ton tour, La Vermine. Il ne me reste plus que toi et j'ai autre chose à faire. Alors, ne perdons pas de temps !

L'aumônier entraîna le matelot à l'écart et tendit l'oreille aux aveux de ce dernier, qui d'ailleurs mêla à sa confession quelques invraisemblances pour se moquer de son confesseur

qui ne semblait pas faire de différence entre un navire et un tonneau. Ayant enfin terminé sa liste de péchés, La Vermine resta la tête inclinée et les mains jointes en attendant l'absolution.

- Dites, mon père, fit le marin d'une voix obséquieuse, est-ce que je pourrais communier ?

- Tu devrais sa-savoir que je ne dois jamais me promener sur le p-pont avec les Saintes Espèces. Si le vent les faisait s'envoler, ce serait un sacrilège, r-rien de moins. Ça ne fait r-rien : j'ajusterai ta pénitence de m-manière à ce que-que, en cas de m-malheur, Notre Divin Créatoir, euh ! Créateur ne te rejette pas. Voyons voir : pour les pensées impures au sujet des femmes, tu me r-réciteras un chapelet et t-trois Mea Culpa. Pour les manques de respect en-envers tes supérieurs et ton aumônier, la m-même chose. Et, pour la recette du r-rat crevé farci de fur-ru, de froum... De merde, ce sera ceci...

Étirant son bras gauche en arrière de La Vermine, le frère Antoine mit tout son poids dans l'élan qu'il donna à sa bible qui frappa vigoureusement le matelot derrière la tête. Le choc produisit un bruit sourd et La Vermine partit vers l'avant en piquant du nez vers les planches humides du gaillard d'avant, complètement étourdi par le coup. Il tenta maladroitement de reprendre son équilibre et termina sa course dans les jambes de L'Isariote qui roula sur le plancher avec son complice. L'aumônier les bénit et se détourna d'eux avec un sourire de satisfaction.

- Oh ! Ma tête ! poussa faiblement le matelot alors que L'Isariote le relevait tant bien que mal.

- Eh ! La Vermine, lança gaiement Sanschagrin ; on ne supporte plus la foi ?

- Y'a pas besoin d'un faucon avec un aumônier pareil pour nous massacrer ! s'exclama le matelot.

- Me dis pas que le coup a été si dur que tu vois des faucons maintenant !

- Idiot ! C'est un autre nom pour désigner les pirates, répondit La Vermine en se palpant délicatement la nuque. Non, mais, il est devenu complètement fou cet aumônier de malheur. Il aurait pu me tuer !

- C'est douloureux ? s'enquit Simon.

- Et comment !

- Y'a qu'une chose à faire, conclut le fantassin.

- Quoi donc ?

- Bouffer un rat crevé à la merde !

- Ah ! Va te faire foutre ! cracha le matelot avec humeur.

Le pauvre marin se dirigea vers le gaillard d'arrière, s'éloignant rapidement du fantassin et du Huron qui se riaient de lui, comme d'ailleurs tous ceux qui avaient assisté à la scène. Le calme revint et avec lui, l'anxiété inhérente à la menace qui voguait toujours derrière *L'Actif*. Le capitaine descendit à sa cabine pour ouvrir le paquet contenant les ordres de la cour. Tout indiquait que le moment en était venu. Il remonta peu après sur le pont et rejoignit ses hommes sur le gaillard d'arrière pour leur faire part de leurs nouvelles consignes.

L'un des quartiers-mâîtres qui observaient le faucon avec une lunette d'approche poussa une exclamation. Le capitaine se précipita à ses côtés et tous ceux qui étaient sur le gaillard d'arrière firent un cercle autour des deux hommes qui discutaient vivement. Le capitaine prit la lunette et la braqua sur le sillage lointain de l'escadre. La frégate faisait maintenant pleines voiles sous le vent, se lançant dans une course éperdue derrière ses proies. Il était impossible

de savoir quel navire de l'escadre serait attaqué, mais comme *L'Actif* fermait la marche, il était plus que probable qu'il serait le premier à en découdre avec l'ennemi. Le capitaine se tourna vers les hommes qui l'entouraient et distribua rapidement des ordres avant de donner de la voix pour être entendu par tous les matelots qui se tenaient sur le pont. Une vingtaine de soldats de Rennepont venaient de déboucher à l'air libre avec le prévôt La Rage qui les pressait de se bouger plus rapidement. Bien que le ciel fût couvert et le temps sombre, les fantassins étaient tout de même aveuglés et quelques-uns butèrent sur ce qui encombrait le pont. Le capitaine se pencha sur la lisse du gaillard d'arrière et interpella durement les nouveaux venus.

- Non, mais ; regardez-moi ça ! Si c'est pas nos saleurs du Roi ; quel plaisir de les rencontrer ! Maintenant, écoutez-moi bien, bande de hale-bouline. J'ai déjà eu des soldats du pape à mon bord et j'ai toujours considéré qu'ils devaient faire leur part. Eh bien ! C'est votre tour ! J'ai appris que vous m'avez salé la cale comme une morue. Au prix que nous coûte le sel, vous rendez-vous compte ! ? Alors vous allez vous bouger un peu pour réparer vos erreurs. La prochaine fois, vous saurez que vous n'avez pas à vous mêler du travail des marins avant qu'on vous le dise. Et maintenant, puisque vous me semblez être de bons hale-bouline, vous allez vous exécuter sur le champ et sans discuter ou je vous fais mettre aux fers !

Les hommes se répartirent en groupes de trois ou quatre et furent affectés en divers points du pont. Les ordres de la Cour dont le capitaine venait de prendre connaissance stipulaient clairement que le combat rapproché était strictement interdit. Trop peu armé et trop lourdement chargé, *L'Actif* ne faisait pas parti des navires en état de répondre à une attaque. Les matelots et les soldats s'activèrent sur les voiles et les cordages, essayant de tirer le maximum de vitesse. Le but du capitaine était de se diriger entre les deux colonnes de l'escadre et de serrer de près un navire mieux armé et capable de le couvrir en cas d'attaque. Trois heures plus tard, les vigies annonçaient que la frégate faisait toujours toutes voiles sous le vent et qu'elle réduisait lentement la distance qui la séparait de *L'Actif*. Le vent commençait à faiblir et le faucon était avantagé par ce revirement de fortune. Les servants de pièces prirent position près des fûts et les maîtres-canonnières donnèrent leurs instructions. L'exécution des manoeuvres était plutôt rapide pour autant de commandements.

- Canonnières ; prenez garde à vous ! Détapez les canons, démarrez vos canons, prenez la platine, découvrez la lumière, prenez la sonde, mettez-la dans la lumière, crevez la gargousse, hors la sonde, passez-la sur la main, prenez le poulevrin, débouchez-le avec les dents, amorcez, bouchez le poulevrin, joignez la main gauche au poulevrin, écraser la poudre...

Les gueules des canons étaient toujours bouchées quand les armes étaient au repos. Ils étaient inspectés chaque jour et l'on vérifiait toutes les attaches avec attention. Les canonnières avaient l'une des plus lourdes tâches sur le navire. Leur vie dépendait entièrement du bon fonctionnement de ces armes dangereuses et capricieuses. *L'Actif*, bien que ne possédant plus que le tiers de ses canons, pouvait quand même compter sur la qualité et la puissance des vingt-deux pièces qui lui restaient. Il y avait huit coulevrines pouvant éjecter un boulet de seize livres sur l'adversaire avant même que la flûte ne soit à distance des canons ennemis. Les autres fûts étaient des canons de batteries qui crachaient des boulets de trente-trois livres, de quoi faire éclater la coque et les sabords du corsaire. Ces pièces étaient particulièrement lourdes, ce qui ralentissait les manoeuvres pour les reculer et les repousser ensuite aux sabords. Néanmoins, l'expérience des canonnières ferait en sorte que les fûts crachent avec régularité leurs perles de mort.

La frégate continuait toujours à fendre l'eau à la vitesse d'un requin sur la piste d'un banc de poissons. Inexorablement, il gagnait sur *L'Actif* qui perdait toujours de la vitesse. Les officiers hurlaient vers la voilure où les hommes ne cessaient de s'agiter sur les vergues et dans les haubans. Le capitaine se préparait à faire louvoyer son navire pour tenter d'échapper au faucon qui fondait dans leur étrave. Une chaîne de matelots s'était constituée pour approvisionner les canons sur le pont. Avec le vent qui faiblissait lentement mais sûrement, *L'Actif* avait bien peu de chance de pouvoir trouver refuge au sein de l'escadre. Simon Roux préférait davantage être sur le pont que dans le ventre du navire qui serait peut-être éventré sous peu par le tir de l'ennemi. Au moins verrait-il d'où viendraient les coups. Bien que les marins échangeassent entre eux mille et une plaisanteries, le Mirecurtien se rendait bien compte qu'ils étaient inquiets. A chaque minute qui s'écoulait, la frégate ennemie gagnait sur eux, les voiles gonflées comme la bure de la Mort.

- Qu'on fasse venir le mousse ! hurla le capitaine du gaillard d'arrière. Qu'on l'emmène sur le pont !

Le mousse, que l'on nommait aussi page ou faradin, était un jeune homme qui pouvait avoir entre quatorze et dix-huit ans. En temps normal, ses tâches étaient multiples. Il devait assurer la propreté du navire, à l'exception des travaux trop pénibles, appeler les matelots à leur poste lors des changements de quart, servir aux tables, surveiller les lampes, monter au besoin aux perroquets, faire la criée pour la vente des objets ayant appartenu à un matelot décédé et, bien sûr, entretenir la bonne humeur par ses chants et ses danses. Le mousse était celui qui avait la vie la moins dure à bord. Cependant, lorsque les vents se faisaient contraires, le mousse, à cause d'une très ancienne coutume, était toujours tenu pour responsable de ce fait. En conséquence, il n'était pas rare que les capitaines de navire fissent fouetter le mousse pour infléchir le caractère capricieux d'Éole. Selon les superstitions qui avaient cours chez les marins, un changement défavorable des vents était toujours le résultat des mauvaises actions, connues ou non, de l'un ou l'autre des membres de l'équipage. L'usage prescrivait que quelqu'un devait payer en guise de sacrifice propitiatoire et ce quelqu'un, c'était le mousse.

Ce dernier, malgré son âge, n'était jamais un jeune inconscient. Au contraire, le mousse apprenait vite à se servir de la force de sa faiblesse pour échapper aux mauvais traitements qu'il s'attirait contre lui, à tort ou à raison. Le principal allié du mousse et non le moindre était sans contredit l'aumônier. En effet, ce dernier voyait très souvent les superstitions des matelots comme des errances païennes qu'il fallait bannir. C'est donc en vain que les matelots cherchèrent pendant plus d'une heure le jeune Normand qui tenait le rôle de mousse. Bien que la flagellation du faradin fût une coutume barbare et cruelle, elle ne procédait ni de l'un ni de l'autre. Ce n'était jamais de gaieté de coeur qu'on le malmenait ainsi. Or, avec la menace qui fendait l'eau dans le sillage de *L'Actif*, les matelots n'étaient plus dominés par autre chose que la peur, oubliant pour l'instant le sort malheureux et injuste du pauvre page qui se cachait quelque part dans les entrailles de bois du navire.

Une heure plus tard, les matelots remontèrent sur le pont en tirant le mousse qui se débattait en implorant la pitié. Il s'était habilement caché parmi les tonneaux de la cale et, n'eut été de sa toux due aux vents frais du large, il était fort probable que les marins ne l'auraient jamais trouvé. Les hommes le traînèrent à bâbord, là où le capitaine souhaitait que le vent vienne souffler. Tandis qu'on ficelait étroitement le faradin sur un canon, un quartier-maître préparait sans conviction un bout de corde pour le sacrifice. Le malheureux garçon, les joues

recouvertes de larmes, tournait vers son bourreau des regards à la fois implorants et accusateurs. Le quartier-maître faisait tout pour ne pas voir la figure juvénile qui serait sous peu transformée en masque grimaçant de douleur.

Le quartier-maître se tourna ensuite vers l'arrière du navire, attendant l'ordre du capitaine de commencer le sacrifice. Ce dernier était en discussion avec le pilote et ses officiers, apparemment inconscient du fait que l'attente était plus cruelle pour le mousse que la morsure du chanvre sur son dos. Sur ces entrefaites, frère Antoine refit son apparition sur le pont. En le voyant, le quartier-maître s'écarta du mousse en laissant tomber son instrument de torture. Le jeune garçon poussa un glapisement pitoyable qui alerta immédiatement l'aumônier. Ce dernier, apercevant la pauvre victime des superstitions des marins, laissa échapper un juron qui seyait mal à sa tonsure et se précipita à la défense de l'adolescent. Il défit en un tournemain les attaches et le page fila comme une flèche par la première écouteille venue.

La barbe dressée par l'indignation, frère Antoine se rendit d'un pas lourd vers le gaillard d'arrière pour exprimer au capitaine sa façon de penser. Se plantant posément devant le maître du navire, l'aumônier prit une inspiration et éclata de colère au nez du capitaine, lui lançant des injures rendues encore plus douloureuses par l'haleine qu'il dégageait. En temps normal, l'aumônier d'un navire n'aurait pas pris une telle initiative. Libérer le mousse et s'en prendre au capitaine étaient deux erreurs qui lui auraient largement mérité une sanction de la part du seul maître à bord après Dieu. Cependant, rien de ce que faisait cet aumônier ne ressemblait à ce qu'un autre aurait fait. De plus, bien qu'il fût encore sous l'effet de l'alcool, le frère Antoine avait assez d'aplomb pour savoir que le capitaine perdrait la face devant les officiers des compagnies franches de la marine s'il osait sévir contre lui.

- Vous n'êtes qu'un rustre païen, capitaine, pour oser, sous les yeux de Dieu, offrir à une divinité païenne un sacrifice ! Et qui plus est, vous n'avez pas le courage de faire votre besogne impie vous-même : il faut que ce soit l'un des quartiers-mâîtres qui s'en charge. J'ai honte, capitaine, oui, la honte me confond à cause de vous et vos errements ! Vous êtes fou si vous croyez que Dieu vous accordera son aide après que le mousse ait été sauvagement battu par vos brutes de matelots !

- Que voudriez-vous que je fasse ? ! L'ennemi arrive sur nous, le vent nous trahit et vous, vous jouez les grands seigneurs avec ce qui ne vous appartient pas ! Si les vents favorables ne reviennent pas, mon navire ainsi que nous tous, vous y compris, seront à la merci de l'ennemi !

- Vous voulez que le vent revienne ?

- Bien sûr, que je le veux ! Qu'est-ce qu...

- Alors, à genoux ! Vous êtes le seul de l'équipage à ne pas s'être confessé de ses fautes et, par mon ministère, je peux parier tout ce que vous voudrez que ce sont vos péchés qui nous alourdissent. Faites acte de contrition et si Dieu vous en juge digne, vous l'aurez votre vent, et vous ne le devrez pas au diable, pour une fois !

Le capitaine regarda rapidement autour de lui : tous les hommes sur le pont le fixaient avec des visages inexpressifs. L'aumônier avait vociféré de telle manière que même un sourd l'aurait entendu. Malgré l'apparente naïveté de ses propos, le frère Antoine savait très bien ce qu'il faisait. En exposant à tous le fait que le capitaine ne se fût point confessé, l'aumônier jouait la carte de la superstition car, si la faute d'un marin peut se répercuter sur tout l'équipage, la faute d'un capitaine était toujours bien pire et bien plus lourde de conséquences.

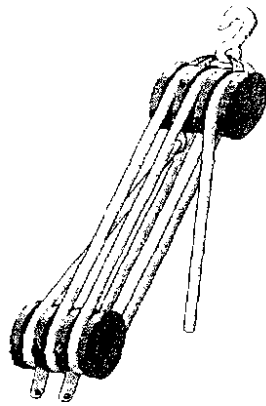
A voir le visage de ses hommes, le capitaine se rendait bien compte que le frère Antoine avait marqué un point et qu'il ne serait pas tranquille tant qu'il n'aurait pas satisfait aux exigences de l'aumônier et de l'équipage. De mauvaise grâce, le capitaine mit un genou au plancher et offrit sa confession en serrant les dents de rage. Le frère Antoine écouta les aveux du capitaine, lui imposa sa pénitence et le bénit. Se tournant ensuite vers le pont, l'aumônier murmura une courte prière, bénit le navire et, pour finir, s'adressa l'équipage.

- Frères matelots, je ne sais pas si le repentir du capitaine adoucira l'humeur du Très-Haut, mais je lui adresse votre prière à tous, lui demandant de nous aider, en échange de quoi, votre capitaine ici présent s'engage à ne plus faire fouetter le mousse, à ne plus mettre aux fers votre humble aumônier et à réciter un rosaire en l'honneur de la Sainte Trinité. Avez-vous tous entendu ses mots ?

L'équipage lança un oui retentissant et tous se signèrent, autant par peur du Très-Haut que du capitaine qui avait pris une teinte écarlate aux paroles de l'aumônier qui ne l'avait nullement consulté avant de faire des promesses en son nom. Le capitaine avait si peur de perdre la face devant les officiers militaires qu'il ne savait plus comment réagir et le frère Antoine, parfaitement au fait de cette hésitation, en profitait allègrement, autant pour sauver son protégé que pour se venger de la cale où il avait croupi quelques temps. C'est alors que le miracle se produisit.

Un claquement paresseux retentit au-dessus du pont et toutes les têtes se levèrent au ciel : le vent reprenait de la vigueur. Transportés de soulagement, les matelots lancèrent une ovation pour le frère Antoine et pour leur Créateur qui daignait enfin se pencher sur leur sort pour les aider. Le capitaine en oublia sa colère et se redressa rapidement pour tonner ses ordres aux hommes dans la voilure et sur le pont. Au fur et à mesure que le vent grandissait en force, les matelots manipulaient les voiles pour en tirer le meilleur parti. Néanmoins, ce vent qui soufflait pour *L'Actif* soufflait aussi pour la frégate ennemie qui parut bondir sur l'eau. Le capitaine hurla un ordre et l'homme de barre dévia de quelques degrés à tribord, plaçant le vaisseau directement sous le vent. Le sprint final commençait.

L'Actif se rapprochait sans cesse du reste de l'escadre, mais il ne pouvait rivaliser avec le faucon qui arrivait derrière lui. Pendant plus d'une heure, le vaisseau de guerre multiplia les manoeuvres pour échapper à l'ennemi qui redoublait d'effort pour remonter la piste de sa proie. Étant donné la proximité de l'escadre, le capitaine de la frégate ennemie joua le tout pour le tout. La seule chance de forcer *L'Actif* à se rendre ou à engager le combat était de lui couper la route en s'interposant entre l'escadre et le dernier vaisseau de guerre, le privant ainsi de sa seule chance de s'en sortir. Le faucon fendit les eaux et commença la manoeuvre de dépassement. Les efforts désespérés des hommes de *L'Actif* furent impuissants contre l'habileté et la maniabilité de la frégate. Tous les regards se tournaient vers cet ennemi qui était sur le point de faire une prise de guerre aux dépens de la France. Puis, contre toute attente et pour la deuxième fois de la journée, la chance changea encore de camp. La voilure de la frégate était soumise à trop rude épreuve pour la robustesse de ses mâts. Une bourrasque de vent frappa le vaisseau poursuivant et le mât de misaine s'abattit avec un craquement sinistre dans la mer. Le faucon, privé de l'une de ses ailes, tourna sur lui-même par l'effet du mât qui traînait dans l'eau. Le pont de *L'Actif* explosa de joie : le danger était passé !



CHAPITRE 8



La séparation

Le faucon disparut rapidement derrière *L'Actif*. Les matelots laissaient libre cours à leur joie et Simon entama un pas de danse avec un Breton pour fêter l'heureux dénouement. Le frère Antoine adressa un regard hautain au capitaine, ramassa le pan de sa cape et, se drapant comme un empereur romain, il se dirigea vers l'échelle de coupée. Parvenu sur le dernier degré, il se prit les pieds dans son vêtement et tomba en avant sur le pont, amortissant sa chute grâce au matelot qui tenta de le rattraper. Le chevalier de Caumont affichait un sourire féroce : l'honneur était sauf.

L'un des maîtres-canonnières donna l'ordre à ses hommes de déclencher la mise à feu de six canons pour saluer, c'est-à-dire narguer leur poursuivant avant qu'il ne disparaisse définitivement à leurs yeux. Glissant le long des vergues et des cordages aussi rapidement que des araignées, les matelots qui étaient dans la voilure descendirent sur le pont pour se joindre à la liesse. Le mousse apparut avec un tambourin et fit le tour du pont en scandant un chant de victoire que tous les hommes reprirent. Le capitaine fit donner une mesure d'eau de vie à ses hommes pour les récompenser de leurs efforts. L'aumônier perdit immédiatement son air renfrogné car, puisque c'était son intervention qui l'avait sauvé, le faradin lui servit une double ration et plusieurs matelots lui offrirent une rasade à même leur pot.

La vigie envoya par signaux la nouvelle au reste de l'escadre qui diminua sa vitesse pour permettre à *L'Actif* de rattraper le reste des navires. Dans l'après-midi, les soldats qui

croupissaient à fond de cale furent autorisés à monter sur le pont pour la première fois depuis que le navire ennemi avait été repéré. Les officiers en profitèrent pour leur faire exécuter l'exercice. Sanschagrin éprouva quelque honte en voyant ses compagnons d'arme si fiers dans leurs uniformes et si inutiles à bord du navire. Maintenant que le danger était passé, les soldats pouvaient sortir ! Il réalisa alors pleinement la profondeur du mépris qu'ils inspiraient aux matelots. Le terme de bagage n'était que trop vrai lorsqu'ils parlaient des soldats. Pour la première fois depuis leur départ, Simon ressentit les atteintes de la nostalgie. Il était si étranger à ce qui se passait sur l'océan qu'il soupirait maintenant après la terre que ses pieds avaient quittée. La garde de nuit se posta sur le vaisseau et le silence tomba sur le pont. Le Mirecurtien descendit dans le navire pour rejoindre sa branle où il se vautra du mieux qu'il le pût. Accablé par ses pensées, le jeune fantassin resta un long moment à fixer le plafond qu'il devinait plus qu'il ne le voyait à cause de l'obscurité. Sansquartier lui demanda de raconter la bataille qui avait eu lieu et si toutes les rumeurs qui couraient étaient vraies, à savoir que le navire ennemi avait été incendié par la canonnade de *L'Actif*. Le récit qu'en fit Simon fut de loin plus enlevé que ce qui s'était réellement passé. L'une des rares distractions des soldats étaient les histoires plus ou moins exagérées qui s'étaient déroulées à bord. Peu importait au fond qu'elles fussent vraies ou fausses ; là n'était pas leur intérêt. Elles permettaient aux soldats de s'occuper l'esprit durant les heures interminables qu'ils passaient à fond de cale.

Tandis que les hommes s'endormaient un à un, monsieur de MacNemara quittait son navire pour rejoindre *L'Entreprenant*, un vaisseau de soixante-quatorze canons sur lequel naviguait le comte du Bois de la Mothe. Les deux hommes discutèrent fort longtemps des événements des deux derniers jours, évaluant la situation et les risques d'attaque de la part des Anglais. Le Comte émit l'idée que le faucon qui avait pris *L'Actif* en chasse faisait peut-être parti d'une flottille qui n'attendrait que son heure pour fondre sur les navires français. MacNemara penchait plutôt pour la thèse d'un navire espion dont le seul but avait été de s'approcher d'assez près pour dénombrer les vaisseaux et évaluer leur puissance. Du Bois de la Mothe se rangea finalement à son avis et l'incident du faucon fut classé.

L'escadre qui avait quitté Brest était constituée en fait de deux flottilles distinctes. MacNemara était sur le vaisseau amiral *Le Formidable*, un nom parfaitement en accord avec le navire qui pointait quatre-vingt canons. Cinq vaisseaux de guerre le suivaient et trois frégates, l'ensemble des navires totalisant trois mille sept-cent cinquante marins et quatre cents quatre-vingt-dix canons. L'escadre du Comte du Bois de la Mothe était sous la gouverne du navire *L'Entreprenant* qui portait soixante-quatorze canons, précédant dix-sept vaisseaux de guerre escortés par sept frégates. En tout et pour tout, du Bois de la Mothe disposait de mille quarante-huit canons pour repousser l'ennemi en cas de besoin. Or, malgré cette impressionnante puissance de feu, l'escadre du Comte était particulièrement vulnérable. En effet, *L'Entreprenant*, *Le Bizarre* et *L'Alcide* étaient les seuls vaisseaux à être réellement armés pour faire face à une attaque. Tous les autres navires ne possédaient qu'un armement réduit puisqu'on les avait transformés en flûtes. Comme les navires devaient naviguer en conservant toujours une généreuse distance entre eux, il pouvait s'avérer difficile pour les bâtiments de guerre de manoeuvrer avec célérité afin de porter secours à une flûte en mauvaise posture. Si, de plus, les vents étaient capricieux comme cela avait été le cas lors des derniers jours, l'escadre pouvait perdre au profit de l'ennemi un ou plusieurs navires.

C'était pour cette raison que MacNemara avait reçu l'ordre d'escorter l'escadre en chef.

On se doutait bien que si les Anglais avaient une chance d'arraisonner un navire, ils n'y manqueraient certainement pas ! MacNemara avait donc pris la tête avec une flotte de guerre pour ouvrir la mer devant les navires du Comte. Ce dernier était le seul à transporter des hommes de troupe et il fallait à tout prix qu'ils arrivassent à destination. Mais voilà : l'ennemi n'avait pas tenté de leur bloquer le passage, ce qui aurait équivalu à un suicide étant donné la puissance de feu de MacNemara. Les Anglais avaient plutôt cherché à les prendre par derrière, une manoeuvre à laquelle personne ne s'était attendu. Le faucon n'était-il qu'un navire espion ou était-il un vaisseau corsaire ? Personne ne pouvait répondre à cette question de manière absolue, mais comme il ne représentait plus de danger, la réponse n'importait plus. Selon le plan initialement prévu, si l'escadre ne rencontrait aucun ennemi, MacNemara devrait virer et revenir sur ses pas pour se diriger vers l'Espagne. Ce dernier avait donc fait ses adieux à du Bois de la Mothe et donné le signal à ses vaisseaux de rester en passe. L'escadre transportant les troupes doubla les navires de MacNemara pour prendre la tête. Aux premières lueurs du jour, l'escadre de MacNemara disparut sur l'horizon, abandonnant le Comte du Bois de la Mothe à sa propre mission. Lorsque les soldats à fond de cale furent tirés de leur branle, leur escadre naviguait déjà seule depuis un bon moment sans que personne ne les prévint du changement intervenu à la fin de la nuit.

Les vents soufflaient désormais avec régularité, quoiqu'ils fissent parfois preuve d'une certaine violence qui n'allait pas sans risque pour les navires lourdement chargés. Les matelots ne cessaient de tirer sur les boulines et de monter aux mâts pour réduire la voilure. Personne ne signala la présence de vaisseaux ennemis et tout portait à croire que monsieur de MacNemara avait eu raison de supposer que le danger était écarté. Simon et Antoine étaient sous leur branle quand le sieur de Fréville vint les trouver. Le lieutenant les pressa de le suivre immédiatement jusqu'à la Sainte-Barbe où ils s'isolèrent des oreilles indiscrettes. C'était la première fois que les deux Mirecurtiens voyaient leur officier aussi excité. Les trois hommes s'assirent et, ô surprise !, un laquais servit une coupe de vin aux deux fantassins qui n'en revenaient tout simplement pas de cette attention de la part du jeune lieutenant.

- Messieurs, si je vous ai fait venir jusqu'ici pour vous offrir quelques gouttes de cet excellent vin, c'est que, bien sûr, l'occasion s'y prête à merveille ! Tenez-vous bien : en ce jour du 9 mai 1755, nous allons nous enrichir de plusieurs dizaines de sols bien mérités !

- Est-ce que vous voulez dire qu'on va annoncer notre destination aujourd'hui ? demanda Harmand.

- C'est cela même, cher Sansfaçon ! Le grand jour est arrivé. D'ici quelques heures, des estafettes vont aborder notre navire et nous remettre les plis annonçant notre destination. Et je peux déjà vous confirmer que ce ne sera pas l'Espagne, au grand dam de tous ceux qui n'ont pas eu la chance de profiter de mes lumières en ce qui concerne le soi-disant Gougou et autres terreurs des marins.

- Comment savez-vous que ce ne sera pas l'Espagne ? s'enquit Roux. Vous venez de dire que les estafettes ne se présenteront que plus tard dans la journée !

- J'ai deux réponses à vous offrir, ô incroyant ! En premier lieu, comme vous le saviez déjà, notre destination ne pouvait pas être l'Espagne pour la bonne et simple raison que Scylla n'a jamais baigné dans les eaux hispaniques, mais uniquement dans la Méditerranée, sur les falaises de l'Italie pour être plus précis. En second lieu, pendant que tous rêvaient de gloire, de richesse et, pour ma part, de jolies femmes, monsieur de MacNemara nous a quittés discrète-

ment avant l'aube. Il s'en retourne sur ses pas, paraît-il, pour rejoindre sa propre destination. Or, si son escadre avait dû se rendre en Italie et non en Espagne, c'est nous et non lui qui serions revenus sur nos pas. La conclusion s'impose d'elle-même : si nous n'allons pas en Espagne, où donc allons-nous, messieurs ?

- En Italie ! clamèrent les deux soldats au comble de la joie.

- Tu vois ! s'écria Antoine à son ami. Je te l'avais bien dit à l'auberge que nous deviendrions riches en entrant dans l'armée française !

- Tu parles ! Ça aura tout de même pris cinq ans de vache maigre avant de voir la couleur des richesses que tu nous avais garanties.

- Et alors ? Tu croyais pas que ça arriverait tout seul ! Je savais que Charles Mondat ne m'avait pas menti. On va s'en mettre plein les poches !

- Oh, là ! Vous n'allez pas me dire que vous avez mis quelqu'un d'autre au courant de nos affaires, monsieur Sansfaçon ! s'exclama de Fréville.

- Pour sûr que non, mon lieutenant ! Je voulais parler de celui qui nous a convaincus de nous enrôler dans l'armée du Roi de France. Nous ne l'avons pas revu depuis des années.

- Voilà qui est mieux ! Car, enfin, pourquoi partager une richesse quand on peut l'avoir pour soi tout seul ? !

Les trois hommes éclatèrent de rire et le laquais fut invité à remplir les coupes pour qu'ils puissent porter un toast à leur victoire sur la misère. En tout et pour tout, selon les estimations du sieur de Fréville, les paris conclus par les deux Mirecurtiens leur revaudraient des profits d'environ deux cent vingt sols et des poussières. Si l'on retranchait les trente cinq pour-cent qui reviendrait au lieutenant, Simon et Antoine auraient de quoi se payer les plus belles Italiennes sous le soleil méditerranéen. Encore une fois, le jeune lieutenant ne comptait pas son profit en argent, mais plutôt en droit monnayable de cuissage ! Et c'était sans compter le vin qui coulerait à flot, la bonne chaire qui embaumerait et les nombreuses choses qu'ils pourraient s'offrir, les jouvencelles y comprises ! Les trois hommes éclusèrent quelques coupes de plus en discutant de leurs rêves les plus chers. Le sieur de Fréville voulait revenir en France auréolé de gloire et les poches pleines de pièces d'or, épouser la plus belle dame de Paris, recevoir un titre de noblesse et une rente famineuse pour ses bons et loyaux services. Pour ce qui était des deux jeunes soldats, le rêve était presque identique : rentrer à Mirecourt couverts d'honneurs, la bourse débordante de pièces étincelantes, marier les deux plus belles damoiselles de la rue Haute et, surtout, ne plus jamais connaître la misère qu'ils avaient quittée.

Ce n'était bien sûr que des rêves. Même si les profits des paris étaient à leur plus haut niveau, ils ne garantiraient jamais la réalisation d'autant de paradis. Néanmoins, l'argent attirant toujours l'argent, ce serait le coup d'envoi vers une nouvelle vie où la misère serait moins grande et, qui sait, abolie. Le vin leur échauffait l'esprit et les trois hommes montaient des plans pour les futurs paris qui se feraient. Avec l'avance qu'ils prenaient sur les autres, ils pourraient facilement devenir de redoutables joueurs par qui tout passerait, surtout les meilleurs profits !

Le prévôt La Rage avait effectué une ronde d'inspection avec les quartiers-mâtres pour s'assurer que tout était en ordre. Il avait donné la consigne aux soldats de la compagnie de Rennepont de ramasser tout le sel qu'ils avaient inutilement répandu. L'opération était loin d'être facile puisque les hommes ne disposaient d'aucune pelle ou balai. Ils durent donc faire le travail de nettoyage avec leurs seules mains qui se retrouvèrent crevassées par l'action du

sel. Lorsque les soldats eurent terminé leur corvée aussi déplaisante qu'humiliante, on leur fit laver trois fois le plancher pour éviter qu'il ne soit trop glissant. Comme les saeurs du Roi ne disposaient pas d'eau douce pour se rincer les mains, ils souffrirent pendant plusieurs jours des effets irritants du sel. Ceux qui en pâtirent le plus étaient les hommes qui avaient oeuvré à titre de hale-bouline durant la poursuite. Le sel s'était infiltré dans les plaies qu'ils s'étaient faites aux paumes, provoquant de cuisantes brûlures qui les incommodèrent plus que les autres. C'est durant cette corvée que se produisit un incident qui faillit bien tourner au meurtre.

L'un des matelots était descendu à la cale pour une raison quelconque et, en remontant, il s'était arrêté à l'étage des saeurs du Roi pour les narguer. Les fantassins supportèrent stoïquement les sarcasmes du marin qui prit un malin plaisir à les insulter et ce, jusqu'à ce que l'un des soldats se relève pour affronter le matelot. Il y eut un échange de mots et les deux hommes en vinrent aux mains. Sentant qu'il perdait du terrain devant la fureur du fantassin, le matelot s'empara d'une pièce de bois et décocha un coup sauvage à son adversaire qui n'eut que le temps de lever le bras pour se protéger la tête. Les hommes se précipitèrent sur le matelot pour le désarmer, mais ils arrivèrent trop tard. La pièce de bois s'abattit avec une telle force qu'elle brisa le bras du fantassin à quelques pouces au-dessus du coude. Le matelot releva son gourdin improvisé pour frapper à nouveau, mais les autres soldats l'en empêchèrent et lui arrachèrent son arme de fortune. Le prévôt La Rage arriva sur ces entrefaites et ses cris de rage eurent tôt fait de calmer la mêlée. Seul le soldat blessé continua de faire entendre sa plainte tandis que ses compagnons faisaient tout en leur pouvoir pour lui venir en aide. Le matelot fut immédiatement traîné sur le pont avec une douzaine de témoins.

Le capitaine quitta sa cabine où il prenait le repas du soir pour s'enquérir de la raison de tous ces cris de fureur qui dérangaient ses nobles convives. Son expression se rembrunit lorsqu'il aperçut le matelot au centre de toute cette agitation. Ce dernier s'appelait Joseph Dufour et il était l'un des pires agitateurs que le chevalier de Caumont eût connu. Il avait souvent provoqué des rixes et des disputes à bord, à tel point qu'il détenait à lui seul un record de sanctions pour ses comportements délictueux. Personne ne l'aimait beaucoup car il ne cessait de répandre les plus méchantes affirmations sur le compte de tout un chacun. Cette fois-ci, la coupe débordait !

Le prévôt La Rage fit un rapport aussi bref qu'incriminant sur les agissements du matelot. Les soldats furent appelés à témoigner et leur compte rendu des événements renforça les accusations du prévôt qui réclamait un châtement exemplaire pour le contrevenant. Le capitaine demanda à voir le soldat qui avait été brutalement assailli et ce dernier fut conduit jusque sur le pont où le chirurgien de *L'Actif* l'inspecta précautionneusement avant de laisser tomber son diagnostique, à savoir que le soldat avait une vilaine fracture. Le capitaine s'accorda quelques instants de réflexion et retourna auprès de ses invités pour leur demander conseil.

L'affaire était délicate. En effet, bien que les marins n'eussent que mépris pour les soldats de terre, ces derniers avaient jusqu'alors supporté sans réagir les sarcasmes parfois douloureux de l'équipage. Mais pour l'heure, la situation prenait un tournant dangereux. Le capitaine ne pouvait ni ne voulait laisser cette agression impunie afin d'éviter une émeute de la part des soldats de plus en plus excédés par l'attitude de l'équipage. D'autre part, le matelot fautif méritait une bonne leçon qui montrerait que le capitaine du navire ne tolérerait plus aucune incartade de la part de ses hommes d'équipage aussi bien que des passagers. Lorsqu'il

revint sur le pont, sa décision était prise : il ferait un exemple qui ne serait pas oublié de sitôt ! D'une voix chargée de colère, le chevalier annonça la sentence de façon à ce que tous l'entendent clairement. En premier lieu, le matelot devrait payer à même sa solde les services du chirurgien pour le travail qu'il aurait à faire afin de réparer le bras du soldat blessé. En second lieu, le matelot serait soumis séance tenante au supplice de la grande cale devant tout l'équipage réuni. A ces paroles, le visage du condamné se décomposa sous l'effet de la peur. De toutes les punitions qui pouvaient être infligées aux marins, la grande cale était la plus terrible.

Le mousse sonna la cloche et tous les matelots montèrent sur le pont. On fit passer un câble sous la quille de *L'Actif* et on fixa l'une de ses extrémités aux poignets du matelot Dufour qui se débattait inutilement en implorant la clémence du capitaine. Néanmoins, si le premier avait perdu toute son arrogance, le second ne maintenait que plus fermement ses intentions de le châtier avec la plus extrême rigueur. La seconde extrémité du câble fut passée dans un réa que L'Isariote venait de fixer à l'extrémité de la grande vergue. Une quinzaine de matelots furent mis en position pour tirer le câble et le condamné fut emporté contre la lisse bâbord du navire. Le silence tomba sur le pont.

- Matelots ; prenez gardes ! Jetez le marin à la mer !

La voix du capitaine avait retenti d'une sinistre manière. Les quatre marins qui maintenaient fermement le coupable s'exécutèrent après une seconde d'hésitation. Le supplicé tomba lourdement dans les flots qui se refermèrent sur lui. Sur un ordre bref du prévôt La Rage, les matelots commencèrent à haler le câble qui faisait lugubrement crisser le réa. Près de deux minutes plus tard, le mousse qui surveillait les flots donna de la voix.

- Il apparaît !

Les hommes tirèrent vigoureusement sur le câble et le matelot Dufour apparut par-dessus la lisse tribord, dégoulinant d'eau froide et inconscient, se balançant en tournant sur lui-même au-dessus de la mer. L'Isariote se pencha et agrippa la corde de chanvre pour hisser le matelot jusqu'à lui. Il défit rapidement les liens qui enserraient ses poignets et, le tenant suspendu dans le vide par l'un de ses bras inertes, il le ramena vers la plus proche bouline par laquelle il descendit jusque sur le pont avec son fardeau. Se servant de sa vaste bedaine comme d'un éperon, le frère Antoine se fraya un chemin entre les matelots jusqu'au supplicé qu'on venait d'étendre sur les planches. Il s'agenouilla près du malheureux et colla son oreille sur sa poitrine pour surprendre les battements de coeur qui indiqueraient qu'il était toujours en vie. Le silence était toujours aussi oppressant, personne n'osant parler ou s'enquérir de l'état du matelot. Leurs superstitions voulaient que les voix des vivants effrayent toujours l'âme d'un noyé qui ne peut plus retourner à l'intérieur de son corps. Le frère Antoine se releva enfin, fit un signe de croix sur le front du matelot inanimé et se tourna ensuite vers le capitaine.

- Son coeur bat et il respire faiblement. Je pense qu'il va s'en tirer, avec la Grâce de Dieu.

- Qu'on l'emmène à sa branle ! ordonna le capitaine.

Quatre matelots s'avancèrent et saisirent Dufour pour l'emporter à l'intérieur du navire. Personne ne pipa mot et chacun retourna à son poste en échangeant des regards entendus. Le chevalier rejoignit ses invités et les marins qui devaient assurer la veille libérèrent le pont de tous ceux qui n'avaient pas de raison de s'y trouver. L'incident était clos. Le marin fut dévêtu et enroulé dans une couverture avant d'être hissé jusqu'à sa branle où on le laissa reprendre ses

»

forces. Le châtement dont il avait été l'objet n'avait pas cours dans la marine française, du moins pas ouvertement, car il provoquait souvent la mort. Le fautif était tiré par le câble sous le navire où il se heurtait à la coque et à la quille, s'éraflant cruellement les membres contre le bois chargé de coquillages incrustés aussi coupant que des rasoirs. Il n'était pas rare que le condamné fut noyé avant de refaire surface. Néanmoins, le capitaine de *L'Actif* n'éprouvait aucun remords. Le matelot Dufour était un fauteur de trouble impénitent qui encourageait souvent la colère des officiers et de l'équipage en général. Les choses auraient pu être bien pire. Si Dufour avait tué ou mortellement blessé le fantassin, il aurait alors été attaché à sa victime dos à dos, lesté d'un ou deux boulets, puis précipité dans la mer pour aider sa victime à creuser sa fosse. En un sens, il avait eu beaucoup de chance de s'en tirer vivant. Il serait désormais beaucoup plus prudent, y pensant à deux fois avant de troubler l'ordre sur le navire.

Peu de temps avant l'extinction des feux à l'intérieur de *L'Actif*, une nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, sautant de branle en branle comme un singe dans les branches d'un arbre : l'escadre de MacNemara avait pris la direction de l'Espagne ! Simon et Antoine se regardèrent avec les yeux aussi brillants que des étoiles. L'annonce tant attendue venait d'être faite ! Les feux furent éteints et le ventre de *L'Actif* redevint d'un noir abyssal. Néanmoins, les soldats murmurèrent longtemps entre eux, certains se réjouissant, d'autres se lamentant. Le pécule de tout un chacun venait de s'enrichir ou de s'appauvrir instantanément. Bien peu d'hommes réussiraient à s'endormir rapidement, les uns rêvant de leurs profits et les autres songeant sombrement à leurs pertes.

La journée de samedi se révéla assez pénible. La mer était démontée et les vents se moquaient des matelots qui devaient constamment manipuler la voilure pour que les navires puissent suivre leur route. Sanschagrin et Sansfaçon firent la tournée des bas de laine pour empocher leurs gains, du moins ceux que les parieurs pouvaient leur donner immédiatement. Suivant les conseils du sieur de Fréville, ils se firent discrets dans leurs allées et venues afin de ne pas trop attirer l'attention des autres soldats. En effet, mieux valait ne pas faire montre de leur succès car même le plus idiot devinerait que la chance ne pouvait pas à elle seule être tenue pour responsable du succès de leurs paris. Il fallait à tout prix éviter que quelqu'un en vienne à penser que les deux Mirecurtiens et le lieutenant avaient eu accès à des informations privilégiées, ce qui serait une source de contestations qui mettrait en péril leurs profits plus ou moins frauduleusement acquis. Ils attendirent donc d'être introduits auprès du lieutenant dans la Sainte Barbe avant de laisser libre cours à leur joie. L'officier fit servir un excellent vin que les trois compères éclusèrent sans retenue tout en faisant le partage de la récolte matinale. Le reste de la journée s'écoula dans une euphorie plus ou moins bien cachée de la part des deux soldats qui venaient d'écumer les goussets de leurs camarades. La nuit suivante fut aussi désagréable que la journée qui venait de s'écouler. Le navire tanguait à tel point qu'aucun soldat ne put bénéficier d'un sommeil réparateur. On entendit souvent des hommes précipités au bas de leur branle et qui tentaient maladroitement d'y remonter dans l'obscurité la plus complète. Près de soixante pour cent des soldats étaient victimes du mal de mer et plusieurs souffraient des atteintes de la claustrophobie. L'air était saturé par les relents des vomissures, excréments et autres déjections causées par les malaises qui frappaient les soldats. L'eau s'infiltrait parfois par les sabords et les planches des ponts étaient traîtreusement glissantes. Plusieurs hommes se retrouvèrent les quatre fers en l'air, récoltant de vilaines foulures et contusions après avoir été projetés contre les parois de la coque ou les caisses qui encom-

braient les étages.

La situation se compliquait par le fait que les soldats ne pouvaient pas mettre le pied sur le pont supérieur pour y prendre de l'air frais. Le mauvais temps ne permettait pas les promenades si nécessaires à la santé psychologique des hommes qui menaient une existence de troglodyte. Les divertissements étaient fort rares et les résultats des derniers paris interdisaient à la plupart des hommes de jouer leur pécule pour passer le temps. C'est dans ces circonstances que les soldats se tournèrent vers un jeu d'un genre nouveau : le rêve. En effet, chaque homme avait plusieurs espoirs liés à leur carrière et les soldats prirent l'habitude d'en discuter entre eux pour passer le temps. Il y en avait de tous les genres et pour tous les goûts. Cependant, la morosité avait si bien gagné ces hommes que leur nouveau divertissement versa rapidement dans l'apitoiement, chacun étant victime d'une forme ou d'une autre de nostalgie qui rendait leurs pensées et leurs propos mélancoliques. Pour sa part, Simon pensait souvent à sa famille qu'il n'avait pas revue depuis cinq ans. Une nuit, il se réveilla en sursaut, absolument convaincu d'avoir entendu sa mère lui demander de rentrer à la maison. Il se retourna dans sa branle et pleura longuement en silence, le coeur étreint par le désespoir. Jamais il ne s'était senti aussi seul qu'en ces heures sombres. Il regrettait plus que jamais son départ de Mirecourt.

L'escadre poursuivait sa route, affrontant tantôt des vents capricieux qui menaçaient de déchirer les voiles des navires, tantôt connaissant des journées ensoleillées mais froides. *L'Espérance*, une flûte qui contenait les régiments de L'Artois et de Bourgogne, fut démâtée par un violent assaut d'Éole. Le reste des navires fut dans l'obligation de carguer les voiles pour permettre au vaisseau handicapé de les suivre sans se perdre. Ce coup du sort indisposa fortement le comte de Bois de la Mothe qui devint de plus en plus pessimiste. Son escadre comptait neuf flûtes lourdement chargées et presque sans aucune défense contre une attaque ennemie. Si les Anglais les prenaient en chasse, l'escadre risquait fort de se retrouver éparpillée partout sur l'horizon puisque les flûtes avaient pour consigne de fuir devant l'ennemi. Avec *L'Espérance* qui venait d'être démâté, l'escadre se trouvait retardée et la flûte frappée par le mauvais sort serait une proie si facile que les Anglais pourraient la prendre sans coup férir. Le chef de l'escadre se remit à la prière en déployant une ferveur dont il n'avait jamais fait preuve auparavant.

Le 15 mai, les navires commencèrent à changer de cap. Ils avaient jusqu'alors navigué au sud-ouest avec quelques déviations quand le temps et les vents les y obligeaient. Les matelots montèrent dans les voilures et les pilotes donnèrent de nouvelles indications aux hommes de barre. Ils devraient désormais faire route au nord, nord-ouest. Bien que Simon Roux eût davantage que quiconque l'opportunité de faire son tour sur le pont, il ne remarqua la nouvelle route que trois jours après qu'elle eût été changée. Croyant qu'il s'agissait d'une manoeuvre pour semer d'éventuels poursuivants, il ne s'intéressa pas outre mesure au changement de cap. Après tout, les marins avaient des raisons que la raison ignorait !

Le temps avait considérablement fraîchi, au point où le jeune Mirecurtien écourta ses visites sur le pont pour se réfugier dans le ventre de *L'Actif*. De la neige avait même recouvert le pont à quelques reprises, signe certain que l'escadre entrait dans des eaux plus nordiques que celles sur lesquelles elle avait navigué jusqu'alors. Ces chutes de neige n'étaient pas très importantes ni de longue durée et le blanc tapis fondait presque aussitôt tombé sur le pont. Néanmoins, cette dernière le rendait dangereusement glissant et les vents humides et froids

causèrent des rhumes qui indisposèrent l'équipage. Le jeune fantassin jugea préférable de ne pas ajouter à la liste des maux dont il souffrait celui d'un rhume désagréable pour lequel le chirurgien ne possédait aucun remède, d'autant plus qu'il ne se préoccupait des passagers que lorsque leur cas était des plus graves.

Le dimanche 25 mai, des coups de canons firent dresser tous les hommes sur *L'Actif*. Les soldats étaient réveillés depuis à peine une heure et plusieurs échappèrent leur biscuit sur le plancher plus froid et humide que jamais. On entendit les matelots courir de part et d'autre du pont et le navire commença à ralentir sa course. Les voiles furent carguées et tous les vaisseaux de l'escadre se mirent en passe. Simon et Antoine en profitèrent pour sortir à l'air libre.

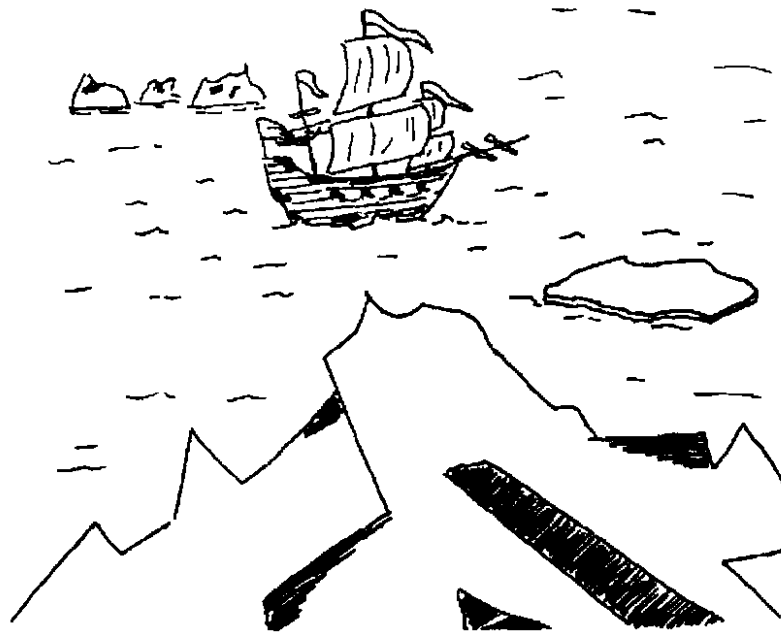
La mer s'était faite plus calme et *L'Actif* escaladait lentement les vagues pour les redescendre paresseusement. De navire en navire, les matelots firent passer des signaux lumineux à l'aide de torches pour transmettre un ordre que les deux Mirecurtiens ne purent interpréter. Le capitaine se tenait sur le gaillard d'avant en compagnie de ses officiers où ils discutaient avec animation. Le maître de *L'Actif* se détourna enfin de ses hommes et descendit sur le pont pour rejoindre les quartiers-mâîtres qui attendaient patiemment de savoir à quoi rimait toute cette histoire. Le chevalier s'adressa à eux à voix basse et les quartiers-mâîtres s'égaillèrent ensuite pour donner leurs consignes aux matelots. Une chaloupe fut hissée par la grande vergue jusqu'au-dessus de la mer et un officier-marinier se prépara à y embarquer avec des matelots pour manipuler les avirons. Lorsque tous furent assis au fond de l'embarcation, les marins sur le pont laissèrent les câbles filer doucement par les réas jusqu'à ce que la chaloupe touche l'eau. Les amarres furent défaites et les avirons plongèrent dans les flots pour virer en direction du vaisseau amiral. Simon et Antoine remarquèrent que le même manège avait lieu sur les autres navires.

Les officiers de régiment profitèrent de l'occasion pour faire sortir les hommes du navire où ils subissaient le voyage depuis bientôt deux mois. Fait exceptionnel, la durée de la promenade fut laissée au goût des soldats, ce qui indiquait que *L'Actif* resterait probablement assez longtemps en passe. Le calme de la mer permit aux cuisiniers de concocter un repas chaud qui fut accueilli avec des sourires ravis par les hommes qui n'en avaient plus mangé depuis près de deux semaines. Le vent s'était calmé et quelque peu réchauffé par rapport aux dernières semaines. Les soldats laissèrent le vent leur caresser le visage, respirant délicieusement à pleins poumons l'air pur du large. La Vermine eut même l'idée géniale de lancer quelques lignes à l'eau, bientôt imité par les matelots et les soldats qui goûtèrent pleinement la distraction de cette pêche inattendue.

Le brouillard commença à se lever pour envahir peu à peu de ses écharpes le spectacle tranquille de l'escadre en passe. En un peu plus d'une heure, il devint si épais qu'il masqua complètement les autres vaisseaux aux regards de ceux qui se tenaient sur le pont de *L'Actif*. Les lignes à pêche furent sorties des eaux et le capitaine ordonna que tous observassent le silence le plus total. Lorsque le brouillard se levait en mer et que plusieurs navires croisaient dans les mêmes eaux, les risques de s'éperonner les uns les autres étaient très grands, ce qui était la plus grande frayeur de tous les capitaines. Seul le bruit étouffé des vagues venant mourir contre la coque des navires pouvait indiquer la proximité des autres vaisseaux. Les maîtres-canonniers reçurent l'ordre de tirer des coups de canon pour que les autres navires puissent juger au son de la position approximative de *L'Actif* afin d'éviter les collisions, de

même que pour permettre aux matelots qui étaient partis vers *L'Entreprenant* de retrouver leur route.

Malgré cette précaution, plusieurs chaloupes eurent toutes les peines du monde à rejoindre leur navire d'attache. Certaines errèrent pendant toute la nuit avant de retrouver leur vaisseau respectif. Lorsque la chaloupe partie de *L'Actif* vint cogner contre la coque de la flûte, les matelots laissèrent descendre les câbles qui furent attachés à la frêle embarcation pour être ensuite remontée sur le pont. Les matelots sautèrent lestement sur les planches et l'officier-marinier se rendit dans la cabine du capitaine pour y faire son rapport. Bien que la curiosité des deux Mirecurtiens fût à son comble, la bonne odeur de la soupe chaude qui montait du ventre de *L'Actif* eut raison de leur patience et ils descendirent bientôt pour y faire bombance. Les soldats eurent l'heureuse surprise de trouver des morceaux de poisson frais dans leur gamelle, fruits de la pêche de la journée dont chacun se régala goulûment. Ce repas inespéré balaya toutes les appréhensions des hommes qui se trouvèrent tout ragaillardis par cette manne de la mer. Lorsque les feux furent éteints pour la nuit, le moral était revenu chez les soldats qui se taquinèrent encore quelques minutes par mille et une gamineries. Cependant, il était écrit que cette bonne humeur ne durerait pas.



CHAPITRE 9



Montagnes sur la mer !

Le jour se leva lentement, comme si le soleil répugnait à se redresser au-dessus de l'horizon. Les matelots firent la prière, avalèrent leur déjeuner et s'activèrent sans plus tarder pour que *L'Actif* reprenne sa route. Plusieurs vaisseaux s'étaient égarés durant la nuit. Le brouillard épais avait forcé les capitaines à prendre le maximum de distance par rapport aux autres navires, une mesure pleinement justifiée comme en témoignait l'expérience de *L'Illustre* qui avait passé bien près de se faire éperonner par le vaisseau amiral. La plus extrême prudence était donc de mise. Les vents commençaient à peine à balayer le rideau opaque de la brume que cette dernière riposta en s'épaississant davantage. Les pilotes pouvaient gouverner à vue sur une distance d'à peine cinq cents mètres, ce qui revenait à dire qu'ils ne verraient un autre bâtiment faisant obstacle qu'une fois arrivés dessus. A intervalles réguliers, le chevalier de Caumont faisait donner du canon pour indiquer sa position aux autres

bâtiments pour éviter les collisions. Les vigies étaient sur un pied d'alerte et des matelots avaient été postés tout autour de *L'Actif* pour s'assurer que rien n'échapperait à ceux qui étaient tourmentés par les vents froids qui fouettaient le haut des mâts.

Simon, Antoine et plusieurs autres fantassins avaient été appelés sur le pont pour aider l'équipage dans les manoeuvres très délicates de l'art de la navigation dans une purée de pois. Lorsque les deux amis eurent fini de tirer sur les boulines, ils se joignirent aux matelots qui se trouvaient sur le gaillard d'avant afin de participer à la surveillance des eaux. Bien que leur situation fût des plus périlleuses, les deux soldats étaient davantage émerveillés par le spectacle étrange de la brume qu'ils étaient conscients du péril. Les pans de brume prenaient tour à tour des formes fantastiques et les deux amis s'amusaient à interpréter ces voiles opaques selon leurs ressemblances avec des animaux. Les marins leur jetaient des coups d'oeil écocurés car, pour eux, la situation n'avait rien de nouveau ou de divertissant. Si *L'Actif* se faisait éperonner, les dégâts encourus par la collision pourraient signifier la mort de tous ceux qui se trouvaient à bord, les vaisseaux de cette époque n'ayant pas de chaloupe de sauvetage pour parer aux naufrages.

L'Isariote leur fit signe et les deux Mirecurtiens s'avancèrent jusqu'à ses côtés, tout contre la lisse avant. Pour un peu et ils auraient pu toucher la base du mât d'hune qui pointait au-dessus de la figure de proue. A chaque fois que le navire plongeait dans la vague, les deux soldats avaient l'impression que *L'Actif* allait s'enfoncer dans l'écume pour y être avalé par la mer. Le Huron entra dans le jeu des soldats, nommant des monstres connus ou non des jeunes fantassins. De tous les matelots, L'Isariote était celui qui était le plus enclin au jeu. Il aimait rire, ce que Simon et Antoine savaient parfaitement, et un rien le divertissait. Tandis que les trois compères s'amusaient à faire montre de leur imagination fertile, un bruit étouffé comme celui d'un soufflet glissa jusqu'à leurs oreilles, interrompant momentanément leur jeu. Les trois hommes cherchèrent pendant quelques instants la provenance du son étrange et, ne voyant rien, ils se remirent à leur compétition ludique. Quelques minutes plus tard, Simon aperçut brièvement un câble qui fendit l'eau devant l'étrave du navire. Cependant, les deux autres ne virent que de l'eau et Antoine en profita pour pousser une pointe sarcastique à son compagnon, se riant de le voir pousser le jeu un peu trop loin.

L'Isariote posa rapidement sa large main sur l'épaule de Sanschagrin en montrant un lambeau de brume qui ressemblait curieusement à un gigantesque poisson nageant dans les airs. Il allait dire quelque chose quand son visage se transforma subitement, perdant en une fraction de seconde le sourire grimaçant qui le déformait. Sa bouche s'ouvrit largement et son bras descendit vers les flots pour indiquer quelque chose d'autre que les chimères qui flottaient doucement dans l'air froid. Son autre main se crispa si fortement sur l'épaule de Simon qu'il en suffoqua de douleur. Il allait protester quand il vit à son tour ce que L'Isariote fixait.

- Gougou ! Là, là : Gougou ! !

A quelques dizaines de mètres devant l'étrave de *L'Actif*, le câble que Simon avait aperçu précédemment avait refait son apparition. Il remarqua que le câble n'était pas animé par les mouvements de la vague, mais bien plutôt de lui-même. Il se souleva à quelques pieds au-dessus de l'écume et les deux Mirecurtiens purent voir à leur plus grande épouvante un authentique monstre marin. Il était impossible de se faire une juste idée de la taille de la chose. Le peu qui en était visible suggérait que la masse cachée sous l'eau était certainement très grande, à en juger par la dimension des quatre ou cinq tentacules qui venaient de se dresser

au-dessus des vagues. Ils étaient blanchâtres sur la surface des ventouses et plus foncés sur l'autre. Deux palpes aussi larges et longs que le tronc d'un homme apparurent brièvement aux regards des trois témoins qui se tenaient maintenant serrés les uns contre les autres comme des enfants terrifiés.

Un corps en forme de barrique remonta à la surface et un oeil aussi gros qu'un plat de service les fixa froidement d'un regard dépourvu de toute intelligence. Le monstre émit un bref souffle de siphon semblable à celui qu'ils avaient entendu un peu plus tôt et plongea sous les flots pour ne plus reparaitre, laissant derrière lui une nappe d'encre. Simon regarda son compagnon d'arme avec le visage aussi long qu'un aviron, lui demandant silencieusement s'il avait bien vu la même chose que lui. Les dents claquantes de son ami lui répondirent amplement. L'Isariote répéta encore une fois le nom du Gougou et urina dans sa culotte tant sa terreur était grande.

Les trois hommes quittèrent prestement leur position pour se rendre près du mât de misaine, loin de la lisse d'où le monstre pourrait les saisir. Personne d'autre ne semblait avoir aperçu le calmar géant. Simon se souvint de l'image de la chose que le Huron avait gravée sur le pont avant leur départ de la rade de Brest. Ce que le soldat avait pris pour un peigne étroit représentait en fait un calmar stylisé. Le pauvre matelot faisait peine à voir tant il tremblait de tous ses membres, ne cessant de psalmodier le nom étrange comme pour en exorciser la présence malsaine. Le sieur de Fréville et l'un des quartiers-maîtres venaient de quitter le gaillard d'arrière pour remonter lentement le pont, ce qui les amena à la hauteur des trois hommes qui n'étaient toujours pas revenus de leurs vives émotions. Le quartier-maître tenait à la main un broc rempli d'eau-de-vie qu'il faisait boire aux matelots pour les réchauffer un peu. Le jeune lieutenant avait l'air assombri et perdu dans ses pensées. C'était bien la première fois que Simon voyait cet officier afficher un air aussi grave.

- Alors, les hale-bouline ! On prend le frais ? les apostropha joyeusement le quartier-maître.

- Le Gougou, là ! fit L'Isariote en montrant la mer d'une main tremblante.

- Ah, bon ? Eh, bien, gou-goûte-moi ça, matelot ! Y'a rien comme un coup d'eau-de-vie pour calmer les coups de froid. Mais, regardez-le donc trembler comme une feuille ! Avale ta gorgée et va tout de suite voir le chirurgien pour qu'il te donne quelque chose contre ce mal avant que tu ne le transmettes à quelqu'un d'autre.

Le pauvre matelot horrifié ingurgita sa rasade bruyamment en manquant de s'étouffer puis il disparut en un clin d'oeil sous le pont principal. Les deux soldats prirent à leur tour un coup d'eau-de-vie qui leur brûla l'estomac et leur fit monter les larmes aux yeux. Le quartier-maître les gratifia d'une généreuse claque dans le dos et continua sa distribution auprès des autres matelots, laissant le sieur de Fréville avec ses hommes. Le lieutenant leur décocha un regard sombre.

- Si j'avais le coeur à rire, je dirais que vous avez vu le diable en personne. Cependant, étant donné les circonstances, j'en déduis plutôt que vous avez appris la nouvelle.

- Mon lieutenant, répondit Sansfaçon d'une voix chargée d'émotion, si vous aviez pu voir c'que nous avons aperçu dans l'eau !

Les deux soldats firent un compte rendu assez confus de l'incident du Gougou au jeune lieutenant qui les dévisageait avec étonnement. Ils ne possédaient pas dans leur vocabulaire les mots exacts pour décrire toute la scène à laquelle ils venaient d'assister ni même de mot pour

nommer la créature marine. A leur grand étonnement, le sieur de Fréville ne mit pas leur parole en doute et, chose plus ahurissante encore, il ne s'en moqua aucunement. Lorsque les deux fantassins eurent complétés leur récit, l'officier les regarda pendant quelques instants avant de détourner la tête en haussant les épaules, comme si toute cette aventure ne représentait aucun intérêt. Simon Roux se risqua à demander ce qui assombrissait l'humeur du lieutenant.

- Vous paraissez contrarié, mon lieutenant ; quelque chose ne va pas comme vous le voudriez ?

- Un peu, oui ! Messieurs, j'ai le triste devoir de vous annoncer une nouvelle des plus bouleversantes pour nous tous. Je l'ai apprise hier soir et je dois vous avouer que je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Je ne savais pas que le Gougou du Sauvage existait vraiment ailleurs que dans son imagination, mais je me suis apparemment trompé lorsque je l'ai rapproché de Scylla.

- Qu'est-ce que vous voulez dire, mon lieutenant ? demanda Sansfaçon d'une voix où sourdait la méfiance. Vous ne nous dites tout de même pas que les paris sont perdus ?

- Au diable les paris, manant ! Si ce n'était que cela, j'accepterais la défaite avec joie. Il se trouve que les officiers-mariniers ont reçu leurs ordres du comte du Bois de la Mothe au sujet de notre destination. Le chef de l'escadre a brisé les scellés hier au matin et il a pris connaissance des directives de la Cour au sujet de notre flotte. Enfin, bref ; nous n'allons pas en Italie. *L'Actif* doit poursuivre sa route jusqu'au port de Québec !

Les deux Mirecurtiens le regardèrent sans comprendre, attendant que leur officier veuille bien leur donner plus de détails. En effet, leur ignorance était telle qu'ils ne savaient absolument pas où ce port se trouvait. Québec, Cathay ou Karnak, c'était du pareil au même : ils en ignoraient jusqu'à l'existence du nom ! Le lieutenant tourna la tête vers les deux soldats et les regarda tour à tour avant de comprendre qu'ils n'avaient justement rien compris du fin de l'affaire.

- Diantre ! Ce peut-il que j'aie sous mes ordres d'aussi parfaits béotiens ? ! Cela signifie que nous n'irons pas profiter des jolies femmes de la Méditerranée et que nous aurons plutôt à nous contenter des semblables de cet Iscariote. Nous allons au Canada, en Nouvelle-France !

- Oh ! Non !

Le soupir de désespoir s'échappa des lèvres des deux soldats à l'unisson. Simon Roux eut l'impression que le pont tanguait brusquement dans toutes les directions à la fois. Il s'adossa au mât pour ne pas tomber sur les planches humides. Les deux fantassins mirent plusieurs minutes avant de réaliser pleinement le sens des paroles du lieutenant. Le Canada... Comme par enchantement, toutes les pièces du casse-tête se mettaient d'elles-mêmes en place. Voilà donc pourquoi le ministère de la Guerre avait envoyé quatre mille miliciens pour veiller à l'embarquement des troupes au port de Brest ! Si les soldats avaient eu vent de leur destination avant le départ, il ne faisait nul doute qu'il y aurait eu une émeute incroyable. Personne n'aurait été assez fou pour s'embarquer à destination du Canada de son plein gré.

Même le plus parfait des béotiens savait que cette colonie lointaine était l'enfer sur terre. Ce pays était peuplé de Sauvages qui assassinaient sans aucune pitié les missionnaires et les colons, quand ils ne se livraient pas entre eux à des guerres fratricides et sans merci. Les bêtes les plus hostiles à l'Homme y étaient tellement nombreuses que bien des récits mentionnaient que certaines espèces étaient suffisamment diaboliques pour se liguer entre elles afin d'éliminer

les nouveaux arrivants de leurs territoires. Le climat lui-même était d'une malveillance intolérable, paralysant les navires dans la glace en hiver et provoquant la mort de tout ce qui vivait, les animaux sauvages y compris. Tous avaient entendu parler des races d'hommes étranges qui y proliféraient, tels les Sans-têtes, les Monopodes, les Hommes-velus et combien d'autres rebuts de la création que Dieu abhorait tellement qu'il les avait placés sur la terre la plus lointaine et la plus isolée qui fût, hors des yeux de la Chrétienté qui avait toujours cru que Son Oeuvre était parfaite.

Les officiers avaient réuni leurs hommes pendant que Simon et Antoine étaient sur le pont afin de leur révéler la destination réelle des troupes. Auparavant, ils s'étaient assurés que les fusils, les épées et les baïonnettes avaient bien été entreposés loin des mains des soldats pour éviter que certains n'attendent à leur vie ou, pire encore, à celle de leurs officiers. Cette précaution s'était en partie justifiée par la réaction générale des hommes. Certains entrèrent dans une colère terrible et se dressèrent pour exiger que *L'Actif* fit demi-tour alors que d'autres s'effondraient de désespoir et posaient des gestes malheureux. Deux grenadiers avaient tenté de se pendre dans l'entrepont et, malgré l'intervention rapide de leurs camarades, l'un des deux n'avait pu être réanimé. Il irait bientôt rejoindre la quinzaine de soldats que la maladie avait terrassés pendant les deux dernières semaines, allant creuser sa fosse loin de chez lui dans des eaux inconnues.

- Je ne sais si cette autre nouvelle vous sera d'un certain réconfort en cet instant de profonde déception, messieurs, mais j'ai pu nous éviter une partie de la catastrophe qui nous touche aujourd'hui. Je veux parler des paris, bien sûr ! Il a été entendu avec les soldats que les mises ne seront remboursées qu'à la moitié de leur valeur puisque ceux qui avaient parié sur la destination de l'Espagne ont été les premiers à se tromper. Si toutefois vous aviez affaire à quelques fortes têtes, vous n'aurez qu'à m'en prévenir et je me ferai un devoir de leur faire entendre raison. Cependant, je ne saurais trop vous conseiller de vous montrer discrets dans vos démarches de recouvrement. Tous les hommes vont être de mauvais poil dans les jours à venir et il vaudrait mieux ne rien faire qui puisse jeter de l'huile sur le feu.

La cloche sonna pour appeler les soldats à la gamelle. Les deux Mirecurtiens se dirigèrent d'un pas lourd vers l'écoutille où ils disparurent aux regards de l'officier. Bien que le capitaine de Caumont eût la généreuse idée de faire servir un repas chaud pour leur remonter le moral, peu de soldats avalèrent leur soupe avec appétit et plusieurs ne prirent même pas la peine de se rendre au service. Les officiers durent leur donner l'ordre de se présenter avec leur gamelle sous peine d'être calés avant qu'ils ne se décident enfin à se rendre jusqu'au point de distribution. Les officiers des troupes régulières suggérèrent au capitaine d'organiser un bal pour faire oublier aux soldats la triste nouvelle qu'ils venaient d'apprendre. Cette idée, quoique bonne en elle-même, ne fut pas retenue car la situation qui prévalait interdisait que le pont fut envahi par une troupe de soldats moroses. Il fut plutôt décrété que des tonneaux seraient mis en perce afin que les hommes puissent noyer leur humeur sombre. Le frère Antoine en profita pour divertir lui-même les soldats par ses facéties dionysiaques. La Vermine et quelques matelots, moyennant quelques rasades d'eau-de-vie, firent une tournée des étages pour amuser les soldats avec des histoires grivoises et les nombreuses anecdotes à avoir eu lieu en mer, aussi bien sur *L'Actif* que sur d'autres navires. L'alcool aidant, les hommes se fendirent de quelques sourires et lorsque l'extinction des feux fut effectuée, la tempête était passée. Les hommes enrégimentés s'assoupirent, à la fois résignés et inquiets de ce que

l'avenir leur réservait.

Le lendemain matin, la plupart des hommes souffraient d'une gueule de bois comme ils n'en avaient plus connue depuis leur départ de Bordeaux pour rallier le port de Brest. Le temps était tout aussi brumeux que la veille et les canons reprirent leur ronde de détonations pour avertir les autres navires de la position de la flûte. Après la prière du matin, le frère Antoine présida aux obsèques de deux soldats, l'un décédé des suites de la maladie et l'autre de la pendaison. Malgré le fait que le suicide fut considéré comme un péché mortel par l'Église de Rome, les officiers du régiment de Languedoc se firent si pressants que l'aumônier accepta à contrecoeur de lui accorder les prières d'usage. Le canon salua le départ de ceux qui prenaient le chemin de l'éternité. Cette lugubre cérémonie produisit un impact terrible sur les soldats. Cette disparition sous les flots était presque une abomination pour ces hommes frustrés qui croyaient qu'ils ne pourraient jamais reposer en paix ailleurs que sous la terre de leurs pères. Ceux qui caressaient encore des idées suicidaires eurent amplement matière à réflexion, d'autant plus que le frère Antoine avait clairement signifié qu'il n'accorderait plus les derniers sacrements en cas de suicide. Les soldats furent ensuite renvoyés à leur branle et les officiers firent une tournée pour leur expliquer ce qui les attendait à leur arrivée à destination.

L'escadre n'était pas destinée à un seul port car les troupes envoyées en Nouvelle-France n'allaient pas toutes au même endroit. Les bataillons d'Artois et de Bourgogne s'arrêteraient à l'Île Royale pour renforcer la garnison de Louisbourg, la sentinelle de la Nouvelle-France. Le vaisseau de guerre *Le Bizarre* ouvrirait la marche aux flûtes *Le Défenseur*, *Le Dauphin Royal* et *L'Espérance*, et les frégates *L'Aquilon* et *La Comette* fermeraient la flottille. Le fort de Louisbourg connaissait une réputation enviable et plusieurs fantassins du régiment de Languedoc ressentirent une certaine jalousie envers ceux qui s'y rendraient, d'autant plus que cela signifierait que leur voyage en mer serait enfin terminé, alors que les autres soldats continueraient leur route pour s'enfoncer au coeur d'un pays sauvage et cruel. Avec le départ des deux frégates et du vaisseau *Le Bizarre*, les six flûtes du reste de l'escadre ne bénéficieraient plus que d'une faible protection. En effet, il ne resterait plus que deux vaisseaux de guerre totalisant cent trente-huit canons et quatre frégates pointant cent deux petites gueules d'acier pour défendre les autres navires. C'était peu en comparaison de ce que des corsaires anglais possédaient pour les menacer, d'autant plus que chaque flûte ne disposait que de vingt-deux canons chacune pour riposter à une attaque. Les matelots redoublèrent d'ardeur dans leurs prières matinales afin d'être dispensés par la Providence d'avoir à croiser l'étrave avec l'Anglais.

Le capitaine de Caumont accorda le droit aux soldats de monter sur le pont pour y prendre l'air, ce qui contribua à dissiper l'humeur morose des hommes. Simon et Antoine restèrent accoudés à la lisse durant tout l'après-midi, ressassant continuellement les dernières nouvelles et recomptant avec dépit les profits qui leur restaient sur les paris. Eux qui s'attendaient à débarquer en Italie les poches pleines de sols, voilà qu'ils échoueraient au Canada avec un magot réduit des deux tiers par rapport à leurs prévisions initiales. Les deux compagnons descendirent dans le navire pour y prendre le repas du soir puis revinrent prendre un peu d'air avant l'extinction des feux pour la nuit. Antoine regardait au large d'un air absent quand quelque chose scintilla devant la proue du vaisseau. Quelques secondes plus tard, *L'Actif* arriva en haut de la vague suivante et le scintillement lointain se produisit à nouveau. Le Mirecurtien espéra que ce ne fût pas l'éclat d'une voile ennemie qui arrivait à leur rencontre.

La voix de la vigie claqua dans l'air froid et humide.

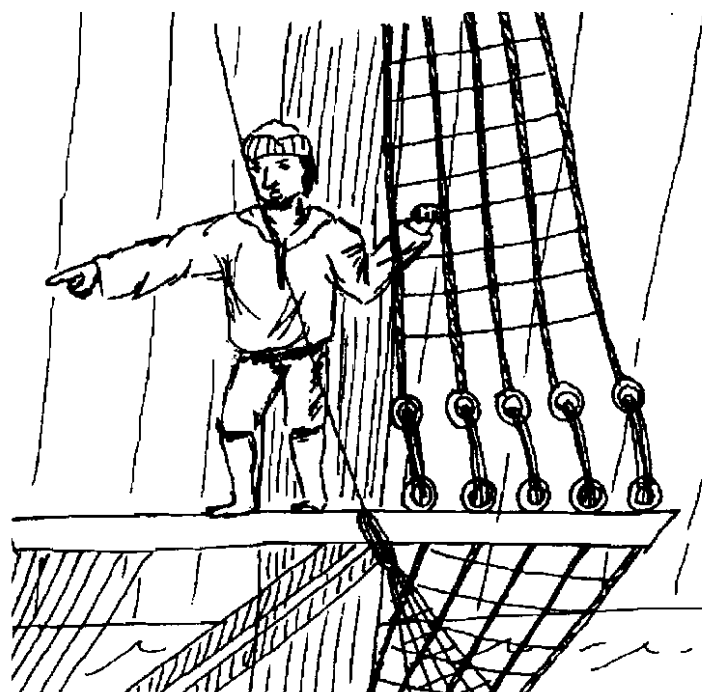
- Montagnes sur la mer ! Glaces droit devant ! Glaces droit devant !

Le capitaine de Caumont et le pilote remontèrent rapidement le pont jusque sur le gaillard d'avant avec sa lunette d'approche en main. Le pilote jeta un oeil à l'horizon puis tendit la lunette à son supérieur en lui murmurant quelques mots. Le capitaine braqua à son tour l'oeil de verre au loin et resta figé comme une figure de proue pendant plusieurs minutes. Il se détourna enfin de l'horizon pour ordonner à ses matelots de jeter la sonde. Deux marins s'avancèrent rapidement et laissèrent filer le plomb qui disparut sous l'écume. Lorsque la sonde racla le fond, les matelots la remontèrent en comptant les noeuds de la corde pour calculer la profondeur qui les séparait du fond océanique.

- On est à quatre-vingt dix brasses, mon capitaine ! cria le premier matelot.

- J'crois bien qu'on est sur le Grand Banc, mon capitaine, compléta le second.

Les marins saluèrent la nouvelle par des cris de joie et des plaisanteries. Le chevalier de Caumont descendit sur le pont et se rendit jusqu'à sa cabine avec un large sourire en travers du



visage. Les deux Mirecurtiens ne savaient trop s'ils devaient ou non se réjouir avec les matelots car plusieurs d'entre eux firent des remarques enjouées sur le nombre de soldats qui croupissaient à fond de cale, se frottant les mains de plaisir pour le baptême qui aurait lieu le lendemain.

- Alors, les soldats du pape ! s'exclama La Vermine. Êtes-vous prêts à rencontrer le Grand Bonhomme Terre-Neuve ? Ça fait un bon moment qu'on prépare votre rencontre avec notre roi des mers et, demain, ce sera le grand jour ! Dormez bien, mes petits. Demain vous allez vivre l'instant le plus fabuleux de votre voyage !

- Qu'est-ce que c'est encore que toutes ces bêtises ? ! s'exclama Sanschagrin avec humeur. J'ai pas le coeur à rire avec ce qu'on vient d'apprendre. C'est qui, ce Grand Bonhomme Terre-Neuve ?

- C'est le roi de cette partie de l'océan et demain, il viendra pour recevoir le ramassis de bons à rien que vous êtes. Une fois que vous aurez été baptisés, vous serez des nôtres... Enfin, presque ! Bonne nuit, chers petits, et préparez bien vos coeurs et vos âmes pour le baptême du banc de Terre-Neuve !

Les deux compagnons se regardèrent sans comprendre. Leur expérience sur *L'Actif* leur avait appris à se méfier des jeux et des cérémonies des matelots. La Vermine venait donc de leur donner de quoi rester éveillés une partie de la nuit. Le prévôt La Rage fit quitter le pont à tous ceux qui n'étaient pas de quart ou de veille et fit ensuite la tournée des feux pour les

éteindre avant la nuit qui, d'ailleurs, fut plutôt agitée. En effet, les soldats furent durement malmenés dans leur branle car *L'Actif* changea souvent de direction pour éviter les glaces qui commençaient à se faire de plus en plus nombreuses. Aucun des soldats n'avaient jamais vu ces gigantesques montagnes de neige et de glace qui dérivait sur les mers du Nord et bien peu en avaient entendu parler. Cependant, ces colosses flottants étaient au moins aussi craints que les incendies. Plusieurs récits faisaient mention de navires qui avaient été écrasés comme de vulgaires noix après s'être aventurés imprudemment entre deux montagnes de glace aussi dure que du roc. *L'Actif* louvoya toute la nuit pour les éviter et les soldats se tinrent agrippés à leur branle pour ne pas être précipités sur le plancher.

Lorsque le jour pointa à l'horizon, les hommes eurent droit au plus beau spectacle que la mer puisse offrir. Les rayons du soleil glissaient sur les montagnes de glace dont la plupart était deux ou trois fois plus grandes que les vaisseaux de guerre qui luttait contre le vent et les courants marins pour les contourner. La blancheur de ces monstres flottants paresseusement blessait les yeux, ce qui ne leur enlevait rien de leur tranquille majesté. Si les soldats étaient tous émerveillés par cette rencontre, l'équipage de *L'Actif* était loin d'éprouver leur ébahissement. Quand le navire se retrouva entre deux de ces montagnes, les marins furent pris de peur et les officiers hurlèrent les ordres avec beaucoup moins d'assurance. Afin de détendre un peu l'atmosphère et pour donner aux soldats l'occasion de se défouler un peu, le capitaine de Caumont se laissa fléchir à la demande des officiers de l'armée de terre de donner du canon sur les icebergs qui dérivait à leur portée. Les artilleurs du régiment de Languedoc eurent donc l'insigne honneur de faire entendre raison à ces menaces imposantes de beauté et de puissance. Les sabords éruèrent un à un des boulets qui, ô surprise !, ne troublèrent nullement les géants d'albâtre. Les boulets disparaissaient dans la glace sans laisser de trace ou alors ne délogeaient à peine que quelques éclats insignifiants. Les soldats comprirent enfin pourquoi les matelots craignaient tant les icebergs ; ils étaient indestructibles autrement que par l'effet des rayons du soleil qui les feraient fondre lentement dans les eaux plus au sud.

Tandis que les artilleurs s'amusaient comme des enfants, les matelots disposèrent rapidement sur le pont une grande baille pleine d'eau sous la grande vergue. Une dizaine de marins se hissèrent sur cette dernière et fixèrent des seaux d'eau au-dessus de la baille. Lorsque ces préparatifs furent complétés, le capitaine fit sonner la cloche pour appeler les matelots sur le pont. Les officiers du régiment de Languedoc descendirent dans le navire pour ramener ensuite leurs hommes à l'extérieur. Le baptême du Grand Banc de Terre-Neuve allait commencer. Le mousse parcourut le pont d'une lisse à l'autre avec son tambourin pour annoncer l'arrivée du Bonhomme Terre-Neuve tandis que les matelots scandaient son chant et sa danse en tapant du pied et des mains. Deux matelots se tenaient à quatre pattes et cul à cul. On disposa une toile sur leur dos et le prévôt La Rage descendit du poste de vigie jusque sur le pont. Il portait une perruque d'officier de régiment et une longue barbe faite avec une corde échevelée. Sur ses épaules flottaient doucement une couverture brune après laquelle des queues de poisson avaient été épinglées. Il portait aussi une large ceinture faite de queues et de têtes de poisson. Quatre matelots se placèrent immédiatement de chaque côté du Bonhomme Terre-Neuve pour lui servir d'escorte. Les marins s'étaient noircis le visage avec de la graisse mêlée de suie et tenaient des cabestans en guise de hallebardes. Se moquant allègrement de la démarche et des manoeuvres des soldats lors de leurs exercices sur le pont, le groupe de matelots déguisés se rendit vers les deux marins à quatre pattes et le Bonhomme Terre-Neuve

s'assit sur leur dos en prenant une attitude royale. Les soldats trouvaient tout ce déploiement assez comique et chacun attendait avec impatience la suite des événements.

- D'où vient le navire ! ? hurla le Bonhomme Terre-Neuve.

- De Brest, votre Majesté du Grand Banc ! répondirent les matelots.

- A la bonne heure : j'en suis bien aise ! rétorqua le monarque. Quel est le nom du navire et celui du capitaine ?

- *L'Actif*, votre Majesté, et notre capitaine est le chevalier de Caumont.

- Ah, mais ! Nous avons déjà vu ce navire et son capitaine. De même qu'il nous semble avoir aussi vu tous les matelots de ce vaisseau. Mais, qu'en est-il des passagers ? Chambellan : notre registre !

Un matelot lui présenta une série de feuillets tout dégoulinant d'eau de mer. Le Bonhomme Terre-Neuve l'ouvrit et affecta de se plonger dans l'étude de ce qui y était inscrit. Le monarque se décrota le nez, essuya sa trouvaille dans le registre et le referma en poussant un cri.

- Ah-ah ! C'est bien ce que je pensais : il n'y a pas un seul de ses blancs-culs de la terre qui ait son nom parmi mes sujets ! Pour un peu et ils seraient passés sans nous honorer ! C'est intolérable ! Mais, comme nous sommes réputés sur toutes les mers pour notre indulgence sans pareille, nous recevrons tout de même les nouveaux venus. Et nous commencerons par tous les soldats du pape et autres saleurs du Roi qui ont travaillé sur le pont sans jamais nous saluer lorsqu'ils regardaient la mer. Chambellan : appelez le premier de ces Messieurs !

L'interpellé sortit de sous sa chemise une liste des noms des soldats embarqués sur *L'Actif*. Faisant semblant de les lire, puisqu'il ne savait justement pas le faire, il promena un gros doigt sale sur la feuille de papier en poussa une exclamation en s'arrêtant sur un nom.

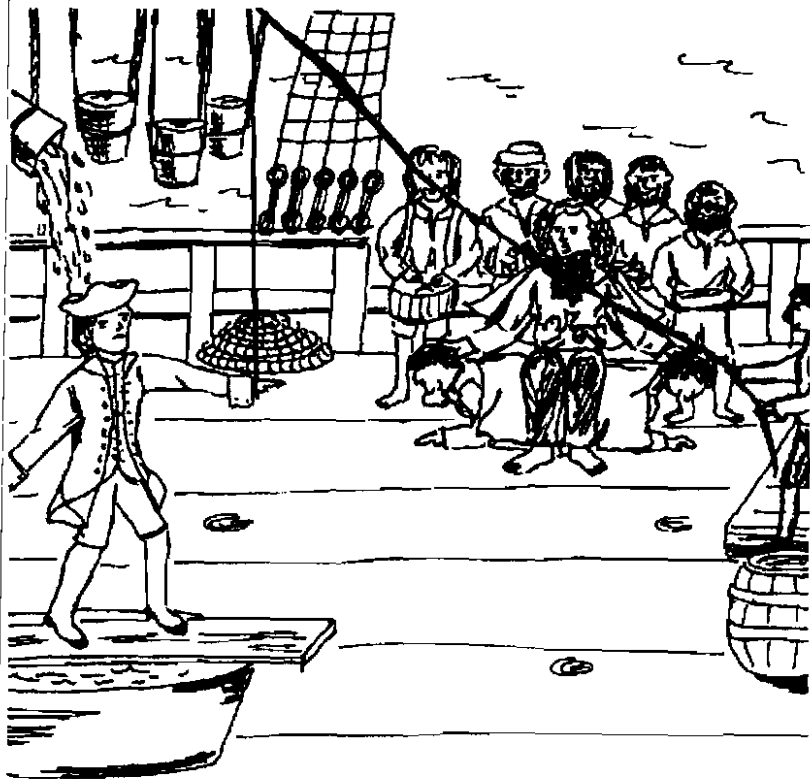
- La cour du Bonhomme Terre-Neuve appelle le hale-bouline Roux, dit Sanschagrin. Qu'il s'avance !

La Vermine donna une bonne poussée dans le dos du fantassin qui se retrouva devant le Bonhomme Terre-Neuve. Ce dernier le toisa avec suspicion tandis que Simon attendait nerveusement la suite du programme. La Vermine lui passa une corde au poignet droit et le Mirecurtien fut ensuite installé en équilibre précaire sur une planche au-dessus de la baille. La position était des plus inconfortables et Sanschagrin devait faire attention afin de ne pas faire un plongeon dans la baille. Le bonhomme Terre-Neuve le pressa de questions toutes plus farfelues les unes que les autres. Quelle que furent les réponses, elles n'eurent pas l'heur de plaire au monarque qui ordonna que l'un des seaux suspendus au-dessus de la tête du Mirecurtien lui soit versé sur le tricorne, ce que les matelots firent avec zèle. On lui tendit finalement un plateau et le Bonhomme Terre-Neuve exigea que le soldat y mit une obole pour payer son baptême. Ce dernier donna deux sols qui furent présentés au monarque. S'estimant bien honoré, le Bonhomme Terre-Neuve relaxa le fantassin qui fut remplacé par un autre. Et la ronde se poursuivit.

Cette cérémonie burlesque avait lieu à plusieurs endroits sur les mers. Lorsqu'un passager ou un matelot franchissait le grand banc de Terre-Neuve, la ligne des Tropiques, le détroit de Gibraltar ou tout autre point éloigné des côtes de France, l'équipage organisait une variante de ce rituel comique. Ceux qui avaient déjà passé la ligne de l'équateur étaient dispensés des autres baptêmes. C'était l'occasion pour les marins de s'amuser en faisant un peu d'iconoclastie sans conséquences fâcheuses de la part de l'Église et, surtout, de faire

quelques profits aux dépens des novices de l'océan. Les officiers aussi bien que les soldats étaient soumis au baptême. Le sieur de Fréville se fit un point d'honneur à recevoir son baptême avec le sourire, ajoutant ses propres plaisanteries aux sarcasmes des matelots et du Bonhomme Terre-Neuve. Le capitaine Lafarre commit l'erreur de chercher à amadouer les marins pour obtenir un traitement plus indulgent. Mal lui en prit car les hommes de la mer n'étaient jamais complaisants et toute basse flatterie était perçue comme une tentative de corruption, voire une insulte. Le capitaine Lafarre se retrouva assis dans le fond de la baille tandis que les cinq seaux d'eau glacée furent déversés sur sa tête. Il ne retrouva sa liberté qu'après avoir donné vingt sols et quatre louis au Bonhomme Terre-Neuve.

Malgré ses plus vives protestations, le frère Antoine fut lui aussi amené devant le Bonhomme Terre-Neuve pour son baptême. Lorsque les matelots le hissèrent par le bras droit,



le pauvre homme tomba à la renverse dans la baille, éclaboussant tous ceux qui se trouvaient autour de lui. Les matelots ne le relâchèrent que lorsqu'ils lui eurent fait dire mille et une insanités sur le clergé et le vice de l'ivrognerie. Comme à tous les autres, on lui fit promettre de toujours observer la coutume du baptême du banc de Terre-Neuve et, bien que cela le mit en colère, de ne pas coucher avec une femme de marin, à moins que ce ne soit la sienne ! Les soldats et l'équipage s'écroulèrent de rire et le pauvre aumônier quitta le pont aussi trempé qu'un rat à fond de cale. Le capitaine de Caumont décréta qu'un bal aurait lieu pour fêter l'événement. On mit

des tonneaux en perce et le frère Antoine fut le premier à être servi par un La Vermine au sourire aussi large que la grande vergue. Les hommes tordirent leurs vêtements mouillés et se réchauffèrent ensuite avec quelques coups d'eau-de-vie. On chanta, on dansa, on but, on raconta des histoires, des charades, on fit des compétitions d'agilité et de force... Jamais Simon Roux n'aurait cru que l'on pût s'amuser autant sur un navire. Il déchanterait bien vite au réveil avec la gueule de bois qu'il aurait et le rhume qui le ferait éternuer à s'en éclater les poumons.



CHAPITRE 10



La couvée égarée

Les dernières montagnes d'albâtre glissèrent lentement derrière *L'Actif*, disparaissant sous l'épais manteau de brume qui environnait le vaisseau de toute part. De temps à autre, de longs et lugubres appels parvenaient aux oreilles de Simon et Antoine qui scrutaient la mer sans relâche. Tantôt les cris rappelaient ceux d'infortunés marins perdus en mer et implorant le ciel de les délivrer de l'eau froide où ils seraient tombés, alors qu'à d'autres moments, les appels ressemblaient aux pleurs d'un enfant abandonné dans son landau sur l'océan. Il y avait aussi de longues plaintes aiguës qui naissaient de nulle part et se terminaient sur des notes tristes ou menaçantes. Les deux compagnons ne distinguaient pas l'origine de toutes ces voix surnaturelles, mais leur imagination leur fournissait amplement

matière à spéculer.

Qu'il s'agisse de sirènes ou de tritons, du Gougou ou du Kraken, de matelots noyés et appelant les vivants à une mort prochaine, rien de tout ce que les soldats imaginaient n'était fait pour les rassurer. Cinq nouvelles victimes de la fièvre de mer avaient été jetées par dessus bord au début de la journée et Simon commençait à croire, à l'instar du prévôt La Rage, que les morts les suivaient pour les vouer à d'innombrables malédictions. Ce qui n'était pas pour rasséréner les deux amis, l'équipage lui-même semblait encore plus nerveux qu'à l'ordinaire et chaque matelot exhibait son porte-bonheur ou son talisman bien en vue pour éloigner les créatures maléfiques qui remplissaient l'air froid de leurs imprécations.

L'Actif se sentait désespérément seul sur toute cette étendue d'infinité. Depuis que les navires étaient entrés dans le champ de glaces flottantes, le capitaine de Caumont avait perdu le contact visuel et auditif avec le reste de l'escadre. Les canonnières avaient beau donner de la poudre dans le vent, aucune réponse ne leur parvenait. Où que fût le reste des vaisseaux, ils étaient trop éloignés pour que l'on pût les contacter. Le vaisseau amiral était introuvable au sein de la purée de pois qui s'éclaircissait parfois pour révéler brièvement une mer animée d'une houle paresseuse et vide de toute présence. La couvée était dispersée aux quatre points cardinaux et chaque navire gouvernait à l'estime.

- Alors, les enfants, on écoute le Chant de la mort ?

Le prévôt La Rage s'était rapproché silencieusement des fantassins accoudés au gaillard d'avant. Il mâchonnait consciencieusement une chique de pétun, appelé aussi tabac, et recrachait le jus brunâtre dans les flots sombres et inquiétants. L'air sombre de l'officier de bord ne laissait aucun doute sur l'angoisse réelle qui lui étreignait le coeur. Une longue plaine glissa dans le vent, faisant courir un frisson désagréable sur l'échine des trois hommes.

- Qu'est-ce que c'était ? demanda Harmand d'une voix faible.

- Les Sentinelles des Glaces, mon garçon, répondit le prévôt sur le même ton. J pense bien qu'le palais du Roi d'la Mer doit pas être loin. C'que vous entendez depuis l'début du jour, c'est les plaintes des habitants des océans. Les vieux d'la mer racontent qu'les habitants des océans se rendent parfois chez leur roi pour se plaindre de c'que les hommes leur font subir. Si les hommes sont trouvés coupables, les dieux des tempêtes reçoivent l'ordre de nous punir en nous envoyant des typhons, des brumes comme celle d'aujourd'hui, des vents destructeurs ou des monstres marins comme celui que L'Isariote m'a dit avoir vu.

- C'est pas des blagues, c'que vous racontez ? demanda Sanschagrin. Je veux dire, c'est vrai qu'il y a un roi sous la mer ?

- Qui peut savoir ? répondit La Rage d'une voix douce. Les mers contiennent tellement de mystères et de dangers sans nom que personne ne peut jurer de rien. On est p'tre entré dans la Mare Tenebrosus. Et ça, ce serait bien pire que tous les autres dangers.

- Mais comment on va se sortir de là ? ! s'exclama Sansfaçon.

- J'sais pas, mon garçon, j'le sais vraiment pas. La Mare Tenebrosus est un lieu étrange et surnaturel. C'est une région entre les deux mondes, une région qui se déplace sur les mers. D'année en année, elle est jamais au même endroit. On raconte que cette Mare Tenebrosus est le piège des navires qui ont coulé avec leurs équipages et qu'les malheureux doivent éternellement revivre leur mort atroce sur toutes les mers où cette région se déplace. On voit parfois des vaisseaux fantômes traverser lentement les eaux, on entend des cris de détresse comme ceux qu'vous écoutez depuis l'début d'la journée ; on entend parfois l'bruit des canons des

navires qui se sont affrontés y a longtemps et qui continuent de s'battre sans fin pour échapper à leur malédiction. J'me souviens d'avoir vu une galère romaine fendre le sillage d'un navire sur lequel j'servais quand j'étais plus jeune. Tous ceux qui s'y trouvaient avaient le visage blême d'la mort et ils nous montraient le poing en criant des blasphèmes contre nous. Plusieurs d'mes compagnons ont défailli en les voyant.

- Est-ce qu'ils peuvent nous attaquer ? demanda Roux.

- J'crois pas, non. J'ai traversé quatre fois la Mare Tenebrosum au cours d'ma vie d'marin et j'en suis toujours sorti indemne. Il suffit d'être calme et d'faire attention aux illusions qui cachent les récifs ou les montagnes de glace sur lesquelles le vaisseau pourrait s'briser. Avec un peu d'chance, on devrait ressortir d'la Mare Tenebrosum d'ici un jour ou deux. En attendant, prenez votre mal en patience et priez l'Ciel qu'il nous vienne en aide !

Sur ces mots, le prévôt laissa les deux hommes à leurs pensées et se dirigea vers la grande écoutille où il se glissa par un câble. Simon remonta le collet de sa veste et éternua bruyamment. Il sortit son mouchoir de fine dentelle et se moucha. Avant de remettre le mouchoir dans sa poche, il s'attarda quelques instants à le contempler. C'était le seul souvenir palpable qu'il lui restait de sa famille et de son pays. La nostalgie, loin de se calmer, grandissait davantage de jour en jour, au fur et à mesure que le navire s'éloignait du Continent pour se rapprocher de la terre des Sauvages du Canada.

Qu'allait-il y trouver ? Quel sort l'y attendait ? Reverrait-il un jour le soleil se lever sur les toits de Mirecourt ? Ces questions qui lui revenaient sans cesse à l'esprit ne trouveraient pas de réponse aujourd'hui. Le fantassin se replongea dans la contemplation angoissée des rideaux de brume qui semblaient vouloir envelopper tout ce qui existait dans un suaire vapoureux.

La brume se leva enfin deux jours plus tard, signe que *L'Actif* quittait le royaume maudit de la Mare Tenebrosum. Les vigies repèrent quatre mâts loin devant l'étrave de la flûte, ce qui signifiait que le reste de l'escadre faisait bonne voile vers sa destination. Le temps que le soleil se lève et se couche trois fois, *L'Actif* avait rejoint le reste des navires. Seul *L'Illustre* demeurait introuvable. Soit les Anglais l'avaient arraisonné, soit il s'était perdu, ou alors il avait coulé après avoir frappé un iceberg. A la vérité, monsieur de Choiseul, capitaine de *L'Illustre*, désespérant de retrouver le reste de l'escadre, avait viré de bord pour rallier le cap Rosier, conformément aux consignes qu'il trouva dans les paquets que la Cour lui avait fait transmettre.

Les jours qui suivirent furent marqués par des vents changeants et des pointes de froid qui firent de nouvelles victimes parmi l'équipage et les passagers. Le mousse tomba gravement malade et, en l'espace de deux jours, la maladie le terrassa à mort. De tous les décès que *L'Actif* avait connus jusque là, ce fut celui qui produisit l'effet le plus dramatique. La mort d'un mousse était toujours un signe de malheur et chaque matelot faisait preuve en de telles circonstances d'une tristesse bien plus grande que celle que provoquerait la mort du capitaine. Plusieurs marins considéraient que la Mare Tenebrosum avait choisi le mousse en échange de la vie des autres matelots. Simon surprit plusieurs marins à verser des larmes sincères lorsque la dépouille du petit homme disparut avec son tison dans la mer.

Le 4 juin, les navires de l'escadre ralentirent sensiblement leur course pour que les officiers-marinières puissent monter à bord du vaisseau amiral afin d'y présenter leurs rapports. Les hommes en profitèrent pour pêcher la morue que le cuisinier apprêta avec soin. Les matelots et les passagers purent ainsi se rassasier avec un repas bien chaud, le premier depuis plusieurs jours. Le frère Antoine dit une messe en l'honneur des disparus et, surtout, du

mousse pour qui il avait éprouvé une grande affection. La cérémonie fut empreinte de beaucoup de tristesse et chaque homme versa une partie de sa ration d'eau-de-vie à la mer en signe d'adieu à ce petit bout-en-train qui avait si bien égayé leurs voyages. Les officiers-mariniers revinrent à bord de leur navire et les voiles furent déployées le lendemain pour la dernière partie de la course. Ça et là, quelques plaques et collines de glaces aussi blanches que l'âme d'un nouveau-né passèrent lentement de chaque côté des navires pour se perdre en direction du sud. Le matin suivant, peu après le déjeuner, la voix de la vigie mit tous les hommes en alerte.

- Voiles en vues! Voiles à tribord !

L'alerte fut donnée et les officiers coururent jusqu'à la lisse pour se rendre compte de la situation. Bien qu'étant fort éloignés, les navires inconnus remontaient lentement du sud-est vers les vaisseaux de l'escadre. Le capitaine ne pouvait distinguer que la partie supérieure de leurs mâts, mais il était cependant convaincu qu'il s'agissait de bateaux anglais. De Caumont donna rapidement ses ordres et les matelots grimpèrent à l'assaut du ciel pour ouvrir largement les voiles de la flûte. Tandis que le lourd vaisseau prenait un peu de vitesse, un officier-marinier qui scrutait l'horizon avec la lunette d'approche annonça que quatre navires avaient viré de quelques degrés en direction de *L'Actif* qui était toujours à la queue de l'escadre. Il n'y avait aucun doute sur le fait que l'ennemi avait aperçu la flotte française et qu'il se lançait à sa poursuite. Les maîtres-canonnières firent mettre les gueules d'acier en batterie et les sacs de sel furent à nouveau distribués aux soldats, qui cette fois-ci prirent bien soin d'attendre les ordres avant d'en répandre le contenu sur les planches.

D'après les estimations de la vigie, il y avait maintenant environ une quinzaine de navires anglais aux trousses de l'escadre. Étant donné leur nombre, il était à exclure qu'il puisse s'agir de navires de pêche ou de commerce. C'était donc des vaisseaux de guerre bien armés et capables à eux seuls d'arraisonner toute l'escadre pour la ramener en Angleterre. Les sauteurs du Roi furent à nouveau appelés sur le pont pour participer aux manoeuvres de la fuite. La peur et la tension encourues en début de course à cause du faucon n'étaient rien comparés à ce que les hommes éprouvaient maintenant, alors que toute une flotte d'éperviers se jetait sur eux. En cas de capture, les navires et leur contenu, tant les marchandises que les hommes, seraient ramenés en Angleterre. Les hommes pourraient bien y passer des années avant d'être autorisés à retourner en France. Bien que cette éventualité fût des plus déshonorantes, une bonne part des soldats la préférait à leur destination. Au moins seraient-ils les prisonniers d'un peuple plus civilisé que les tribus païennes du Canada qui, racontait-on, étaient aussi friandes de torture que de chair humaine.

Néanmoins, il devait y avoir un saint pour les protéger car, vers les onze heures du matin, un brouillard encore jamais vu se leva sur les eaux et la flotte ennemie fut cachée aux regards, ce qui signifiait du même coup que l'escadre aussi était invisible. Les hommes adressèrent quelques remerciements au Ciel car c'était bien la seule façon d'échapper aux poursuivants. Les canonnières reprirent leur manège qui consistait à donner du canon pour signaler leur position aux autres navires. Le reste de la journée s'écoula sans incident.

Le rideau de brouillard se dissipa le lendemain, peu après le repas de midi. Il n'y avait plus aucune trace des navires anglais qui avaient pris l'escadre en chasse. Le reste de cette dernière avait aussi disparu dans le courant de la nuit et *L'Actif* se retrouvait encore seul sur les flots. Comme la mer se montrait assez calme, les matelots sortirent leur attirail de pêche et les

morues furent prises en si grand nombre que le cuisinier put en préparer une grande quantité pour le repas de midi et le souper. Les marins en salèrent suffisamment pour remplir plusieurs dizaines de tonneaux qui rapporteraient un bon prix dès que le vaisseau reverrait les côtes de la Douce France.

Peu après le dîner, les soldats furent autorisés à monter sur le pont pour y faire la promenade, ce qui leur plut grandement car la préparation des morues avait généré une odeur lourde et écoeurante qui avait envahi la cale. Tandis que les matelots jetaient par-dessus bord les abats des poissons, on vit arriver de partout des oiseaux de mer qui vinrent s'en emparer en se chamaillant. Ces oiseaux que les marins appelaient hapefoys avaient des ailes d'une envergure étonnante. Lorsqu'ils repéraient un morceau de poisson, ils repliaient leurs interminables ailes et fondaient sur les flots, s'enfonçant sous la vague avec le bec largement ouvert, seules leur queue et les extrémités de leurs ailes restant à la surface.

Un boute-feu se présenta sur le pont avec un mousquet et commença à tirer sur les oiseaux pour s'amuser. Voyant cela, les officiers du régiment virent une excellente occasion de soumettre leurs hommes à un exercice de tir et ils se retrouvèrent bientôt sur le pont, pariant avec les matelots sur le premier qui abattrait le plus grand nombre d'hapefoys. Les fantassins apprécièrent d'autant plus ce prétexte à l'exercice de tir que c'était bien la première fois qu'ils faisaient la barbe aux matelots, de même qu'ils purent reprendre une partie des sols qu'ils avaient perdus lors de leur baptême du grand banc de Terre-Neuve. Le jeu fut interrompu par la cloche qui annonçait le repas du soir et les soldats, mis en appétit par le grand air et l'excitation des paris, descendirent rapidement au pont inférieur pour s'y restaurer.

Les matelots reprirent les sacs de sel qu'ils remisèrent dans la cale et les sabords furent ouverts pendant quelques heures afin d'aérer les lieux. Néanmoins, lorsqu'on les referma, l'odeur revint hanter les hommes, presque aussi suffocante qu'auparavant. Tandis que les feux étaient éteints les uns après autres, la morosité recommença à s'abattre sur les soldats qui oublièrent les plaisirs de la journée pour se morfondre davantage. Cela faisait deux mois qu'ils vivaient entassés comme des morues dans un tonneau et même les distractions ne parvenaient plus à alléger leur humeur au-delà de leur durée. L'exaspération poussait les soldats à faire preuve d'impatience les uns envers les autres et les rixes éclataient de plus en plus souvent pour des prétextes de plus en plus anodins.

Cette nuit-là, Simon fit un rêve qu'il ne serait pas près d'oublier avant longtemps. Il se vit sur le pont de *L'Actif* qui avait terriblement rétréci, au point de n'être guère plus grand et large que deux chaloupes mises bout à bout. Le vent soufflait du nord et transportait les voix de créatures qu'il devinait des plus effroyables par leurs seuls cris et chants lugubres. De temps à autre, de grands bruits d'éclaboussement écrasaient les autres bruits inquiétants, mais sans que le Mirecurtien pût en déterminer l'origine. Il n'y avait que peu de matelots et aucun de ceux-ci ne semblaient le voir ou l'entendre. La voix de la vigie creva la nuit comme un poignard, annonçant l'arrivée d'une créature dont le fantassin ne put saisir le nom, bien que l'homme perché en haut du mât démesuré eût hurlé comme un diable. Instantanément, tous les marins se précipitèrent par l'écouille où l'eau de mer atteignait le rebord, signe que la cale était inondée, sans pour autant que cela ne gêne le vaisseau qui continuait à naviguer comme si de rien n'était. Le dernier matelot referma le panneau d'écouille et, malgré ses efforts et ses cis désespérés, le soldat ne put l'ouvrir pour se réfugier avec les autres.

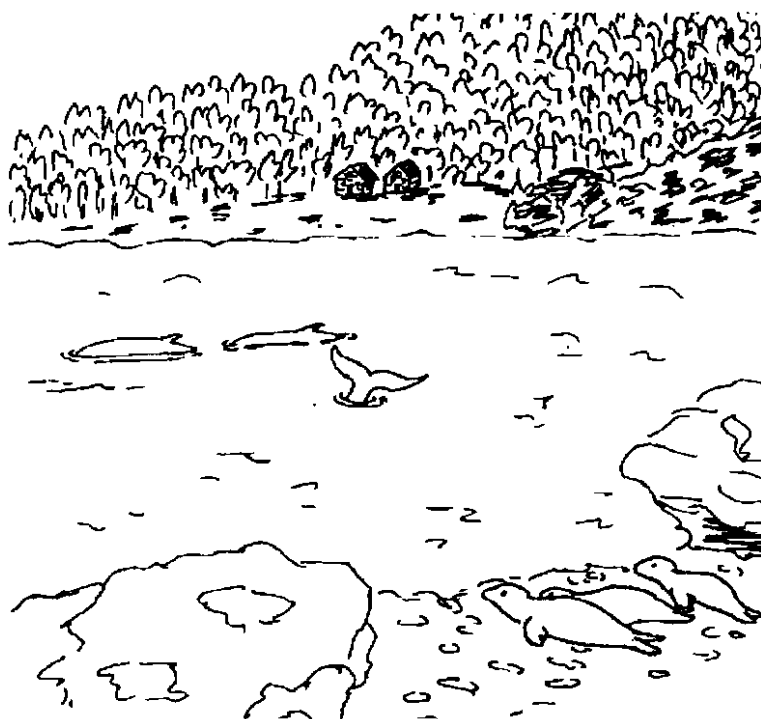
Une trompe d'eau aussi blanche que le voile d'une mariée s'éleva brusquement vers le ciel.

Sur le faite de la colonne liquide, le mousse décédé depuis quelques jours à peine se tenait assis sur une créature au corps de femme, mais nantie de crocs aussi longs que des baïonnettes. Le pauvre garçon avait le visage et les membres gonflés par l'eau de mer et sa peau avait une teinte verdâtre des plus écoeurantes. Ses traits étaient déformés par un affreux rictus de haine et il hurlait des malédictions contre le jeune soldat pour l'avoir abandonné à la mer alors qu'il était toujours vivant. Tout en promettant au soldat de l'entraîner avec lui jusqu'en enfer, il sauta du dos du monstre jusque sur le pont de *L'Actif* et chercha à saisir le fantassin complètement terrorisé. Ne pouvant fuir par la mer et incapable d'ouvrir l'écouille, Sanschagrín n'eut d'autre choix que de se hisser après le mât jusqu'au poste de vigie. L'homme qui s'y trouvait précédemment avait du prendre la fuite d'une façon ou d'une autre car Simon n'en vit aucune trace. Il se pencha par-dessus les câbles qui servaient de garde-fou pour voir où en était le jeune mousse. Ce dernier tournait autour du mât en feulant comme un tigre et en frappant du pied de frustration. Le soldat jeta un oeil autour du navire dans l'espoir de trouver de l'aide. C'est alors qu'il remarqua que tous les hommes morts durant la traversée nageaient vers *L'Actif*, les uns assis sur les autres et ramant avec leur fusil.

Le fantassin se réveilla en poussant un hurlement, désorienté par l'obscurité et l'atmosphère de son cauchemar, et paniqué par la vive douleur qu'il ressentit alors que quelque chose venait de lui mordre l'index. Sanschagrín referma vivement ses mains sur une boule de poils graisseux et serra jusqu'à étouffer le rat qui l'avait mordu. Antoine Harmand sauta au bas de sa branle et enlaça son

compagnon pour qu'il cesse de s'agiter et de crier comme un damné avant de réveiller le navire au grand complet. Les deux amis restèrent dans cette position pendant une dizaine de minutes, soit le temps que Simon finisse par se calmer. Lorsque Sanschagrín s'éveilla à l'aube, il serrait toujours le rat sur sa poitrine comme un enfant le ferait avec sa poupée de chiffon.

Le soleil se leva sur une mer assez calme et l'activité des matelots reprit lentement sur le pont. Le reste de l'escadre était toujours hors de vue et les oiseaux de mer se faisaient de plus en plus nombreux. Peu après le déjeuner, les montagnes de l'île de Terre-Neuve apparurent à bâbord à une douzaine de lieues de *L'Actif*. L'équipage relâcha quelque peu son attention sur la mer car la proximité du Canada rendait peu probable la présence de navires de guerre anglais dans les parages. La flûte continua sa course sous des vents favorables et le capitaine put faire le point sur leur position avec beaucoup plus d'exactitude. Ayant aperçu Terre-Neuve et les caps de Raze, de Pène et Sainte-Marie, de Caumont en déduisit que *L'Actif* avait parcouru à



peu près huit cents lieues, ce qui signifiait que le navire arriverait sous peu au port de Québec. Néanmoins, ce ne fut pas avant le 15 juin que le vaisseau entra dans le golfe de la rivière du Canada, aussi appelée rivière de Saint-Laurent. Il restait donc encore plus ou moins deux cents lieues à franchir avant que les soldats ne puissent quitter le navire pour mettre pied à terre.

L'Actif entra dans la rivière deux jours plus tard, passant devant la baie de Gaspé où se pratiquaient la pêche à la morue et la chasse aux loups marins. Les soldats purent apercevoir les premières cabanes de pêcheurs qui bravaient courageusement les vents du large. La navigation sur cette rivière, un fleuve en fait, était particulièrement dangereuse. Les eaux étaient très sombres, les courants traîtres et les hauts fonds avaient souvent provoqué des échouements, voire des naufrages. En temps normal, un navire ne pouvait se risquer sur cette route fluviale sans l'aide d'un pilote expérimenté. Pour le moment, le capitaine de Caumont pouvait encore naviguer sans trop de problèmes, faisant jeter la sonde fréquemment pour éviter d'éventuels bancs de sable. Cependant, lorsque la flûte arriverait plus loin, les connaissances de L'Isariote deviendraient indispensables pour le reste du voyage. En effet, c'était la raison pour laquelle on l'avait embarqué sur *L'Actif* avant le départ de Brest. Comme ce dernier provenait de ce pays et comme il avait souvent remonté le fleuve avec les siens alors qu'il était encore enfant, il connaissait assez bien les eaux du Saint-Laurent pour être en mesure de guider le capitaine sur la route à prendre.

Tout au long de sa remontée sur la rivière du Canada, le vaisseau croisa plusieurs îles qui semblaient habitées. En regardant la nature aussi sauvage que belle, Simon se demandait continuellement quel genre d'hommes et de femmes pouvaient être assez fous ou désespérés pour venir y vivre. Les rives de la côte nord de la Nouvelle-France étaient couvertes par des arbres qui lui apparaissaient si tassés les uns contre les autres que c'était à croire que les forêts serraient leurs rangs pour couper la voie à toute incursion humaine. Les quelques maisons qu'il voyait ici et là semblaient écrasées par le paysage, comme si la nature désapprouvait leur présence. Lorsque la nuit tombait, on entendait des cris de bêtes sauvages qui glissaient rapidement sur l'eau. A n'en point douter, le loup régnait sur cette contrée abandonnée de Dieu et de la civilisation. La lune avait une apparence menaçante quand elle traversait le ciel vers la fin du jour, semblable à un fruit bouffi et empoisonné que le soleil fuirait de peur d'y mordre et d'en mourir.

D'énormes poissons venaient parfois retourner les flots autour de la flûte, soufflant vers le ciel des panaches d'embrun et claquant les vagues de leur large queue. Quelques fois, l'un des léviathans roulait sur le côté et présentait aux regards étonnés des soldats des nageoires encore plus grandes que les plus larges avirons tout en les fixant avec des yeux où se lisait une certaine intelligence. Des loups de mer quittaient précipitamment les grèves où ils se doraient au soleil pour se réfugier dans les eaux froides de cette rivière qui apparaissait aux hommes aussi sombre et inquiétante que le Styx. Les rugissements des gros mâles qui chargeaient en direction du vaisseau depuis les plages indiquaient clairement que ces bêtes étaient aussi agressives qu'énormes. Sanschagrín se félicitait d'être à bord d'un vaisseau de guerre plutôt que sur un esquif. Dieu seul savait ce qui serait advenu d'eux si ces animaux les avaient attaqués. Ce fut probablement la seule fois où les soldats furent heureux d'être sur *L'Actif*.

La flûte poursuivit inexorablement sa pénétration à l'intérieur du pays. L'Isariote dirigeait l'homme de barre, le faisant tantôt virer à bâbord pour éviter un danger qui demeurait invisible aux regards, lui intimant à d'autres moments de louvoyer pour dépasser des périls tout

aussi mystérieux. Néanmoins, l'expérience du matelot ne put empêcher tout à fait le risque d'un échouement qui se concrétisa contre Ste-Anne dans l'île d'Orléans, tôt le matin du 26 juin. Le navire racla un banc de sable et s'y embourba de telle manière que seule la marée montante put l'en dégager deux heures plus tard, au grand soulagement de l'équipage.

Les voiles furent réduites davantage et le vaisseau reprit lentement sa route. Au fur et à mesure que la flûte approchait de Québec, *L'Isariote* devenait de plus en plus agité, tremblant d'impatience à l'idée qu'il foulerait bientôt la terre qui l'avait vu naître. Il lançait des chants dans sa langue natale tout en faisant une sorte de danse en apparence fort simple, mais qui s'avéra des plus compliquées lorsque les matelots et les soldats essayèrent de lui emboîter le pas. Le capitaine de Caumont dut le rappeler à l'ordre à quatre reprises, lui signifiant qu'ils n'étaient toujours pas arrivés à destination et que ces connaissances sur le fleuve seraient plus utiles que ses gesticulations. *L'Isariote* répondait par un rire hoquetant et revenait docilement se placer près de l'homme de barre.

Le vaisseau commença à croiser quelques bateaux de pêcheurs et de commerçants qui remontaient la rivière du Canada ou la descendaient paresseusement vers une destination inconnue. Un peu plus tard, *L'Actif* rencontra des navires de guerre qui le saluèrent avec des salves de canon auxquelles la flûte répondit aussitôt. L'équipage et les soldats lançaient des cris de joie devant ses marques de bienvenues et quelques hommes de troupes furent morigénés pour avoir lancé leur tricorne en l'air. En effet, le vent fit en sorte que plusieurs couvre-chefs furent emportés par le vent jusque dans Le-Père-des-grandes-eaux, comme le nommait *L'Isariote*. En fin de compte, le navire de transport de troupes arriva en vue de la ville de Québec qui dominait la rivière du Canada depuis un promontoire élevé. Les canons de la ville firent entendre leurs détonations, autant pour souhaiter la bienvenue au capitaine que pour prévenir la citadelle de l'arrivée d'un nouveau navire de Sa Majesté.

Le soleil déclinait trop rapidement pour que la flûte pût se diriger immédiatement vers le port qui, d'ailleurs, était fort encombré par une foule de bateaux. Les hommes reconnurent quelques-uns des navires qui avaient fait parti de l'escadre et qui mouillaient l'ancre à quelque distance des quais. Une embarcation partit du port pour se diriger vers *L'Actif*. Ses occupants furent hissés sur le pont et les officiers se saluèrent avec élégance. Ils se dirigèrent ensuite vers la cabine du capitaine de Caumont qui fit servir un vin d'honneur à ses invités. Les fonctionnaires du port n'en ressortirent que fort tard pour retourner à terre afin de transmettre les rapports des officiers-mariniers et ceux du régiment de Languedoc au commandant de l'escadre qui avait été bien en peine devant le retard de *L'Actif*. La flûte était arrivée avec cinq jours de retard sur le dernier navire et le comte du Bois de la Mothe avait craint que les Anglais n'aient abordé *L'Actif* pour le détourner vers l'Angleterre. Cette crainte était parfaitement justifiée puisque l'ennemi avait fait main basse sur le vaisseau de guerre *L'Alcide* qui, malgré ses soixante-quatre canons, n'avait pu échapper à la flotte que la vigie de *L'Actif* avait aperçue alors qu'il traversait le grand banc de Terre-Neuve. Qui plus est, *Le Lys* avait aussi été arraisonné et les trois cents soldats du régiment de la Reine et les quatre dernières compagnies du régiment de Languedoc avaient été faits prisonniers.

L'Actif jeta l'ancre pour la nuit en amont de Québec et les soldats se préparèrent à passer leur dernière nuit à son bord. Ils avaient manifesté un certain mécontentement à devoir encore endurer les odeurs putrides de la cale qui semblaient encore plus insupportables maintenant que la terre ferme se trouvait à quelques portées de fusil du navire. Mais comme le port n'était pas

prêt à les recevoir immédiatement avec armes et bagages, les soldats durent faire contre mauvaise fortune bon coeur et descendre une dernière fois dans le vaisseau pour y rejoindre leur branle. Après quatre-vingt-trois jours passés sur *L'Actif*, les hommes s'endormirent difficilement alors que les faibles lumières du port et des postes de garde miroitaient sur l'eau, leur parvenant par les sabords que l'équipage laissa ouverts pour la nuit. Simon sombra dans les bras de Morphée avec les effluves du printemps qui réveillait lentement la terre de la Nouvelle-France.



CHAPITRE 11



En terre sauvage

Les amarres volèrent en direction du quai et *L'Actif* fut immobilisé pour permettre le débarquement tant attendu. Les soldats piétinaient d'impatience à l'idée de quitter enfin cette prison flottante dans laquelle ils croupissaient depuis trop longtemps. Simon et Antoine avaient fait leurs adieux aux matelots avec lesquels ils avaient connu de bons moments. Le frère Antoine, toujours aussi imbibé qu'à l'ordinaire, les avait bénis une dernière fois avant qu'ils ne quittent le navire pour de bon.

- Eh, Simon ! s'écria La Vermine. Attends un peu ; j'ai quelque chose pour toi.

Le matelot accourut du gaillard d'avant en remettant son couteau dans la gaine qui pendait à son cou. Arrivé près du fantassin, il lui tendit un bout de câble qu'il venait de couper.

- Tiens, prends ça ! Quand t'auras la nostalgie de la mer, ça te rappellera le bon vieux temps de *L'Actif* et tu pourras t'exercer pour pas perdre la main. T'es le meilleur hale-bouline que j'ai jamais vu. J crois bien que tu vas me manquer avec ta tête de morue !

Le Mirecurtien rit de bon coeur avec le matelot qui, décidément, ne perdait jamais l'occasion d'en placer une. La Vermine fit l'accolade normande au soldat et lui asséna une claque sur l'épaule.

- Fait attention à ton cul, soldat du pape ! Si je repasse par ici un jour, prépare-toi à me

servir une bonne cruche d'eau-de-vie.

- T'en fais pas pour moi ! La mer, c'est pas mon affaire, mais la terre, c'est autre chose ! Moi-aussi j'ai un petit quelque chose pour toi, en souvenir de tes recettes miraculeuses !

Le Mirecurtien tendit au matelot un petit baluchon de toile grossière. Le marin s'en empara avec un coup d'oeil à la fois soupçonneux et amusé vers Sanschagrin. Il dégaina son couteau et trancha la corde qui maintenait le paquet fermé. Ce dernier s'ouvrit tout grand et le rat que le fantassin avait étouffé dans son sommeil tomba pesamment sur le pont.

- Mais qu'est-ce que...? Espèce de faux cul, va ! tonna La Vermine en s'esclaffant. J'aurais dû me douter que t'essaierais d'avoir le dernier mot. Pouah ! Mais, c'est qu'il pue la charogne, ton cadeau. Eh ! Attends un peu : je sais à qui tu aurais dû le donner. Ohé ! Frère Antoine ! V'nez voir un peu par ici c'que j'ai pour vous !

L'aumônier se retourna vers le matelot mâtin et, apercevant le rat, il fit les yeux ronds et partit à toute jambe vers le gaillard d'arrière, poursuivi par La Vermine et les éclats de rire des témoins de la scène. Le marin retourna une dernière fois vers le Mirecurtien en entraînant avec lui L'Isariote qui tenait à la main un sac de toile où il avait mis ses maigres effets.

- Une dernière chose avant que t'partes courir après tous les jupons de la Nouvelle-France : tu prendras soin de mon compagnon de gamelle. J crois bien qu'il trouve qu'on pue trop pour lui parce qu'il descend ici. Allez, L'Isariote, bon retour chez toi et fais attention aux sauteurs du Roi. Ils seraient bien capables de te sécher pour te mettre en tonneau !

Les hommes de peine sur le quai avancèrent une grande et large passerelle de bois. Ils lancèrent ensuite les extrémités des câbles fixées à cette dernière sur le pont de *L'Actif* où les matelots s'en emparèrent pour tirer la passerelle vers eux. Lorsqu'elle fut convenablement assujettie, les officiers s'avancèrent de leur démarche fière et hautaine pour descendre sur le quai. Des hommes de pieds les y attendaient et, après leur avoir souhaité la plus cordiale des bienvenues en terre de Canada, ils les conduisirent à l'extérieur du port pour que les officiers soient présentés aux autorités civiles, militaires et religieuses de la citadelle de Québec. Les soldats reçurent à leur tour l'ordre de débarquer, ce qu'ils firent avec un tel empressement qu'il s'ensuivit une bousculade qui faillit en précipiter quelques-uns dans l'eau. Les hommes déboulèrent sur le quai et Simon piqua du nez contre le fantassin qui marchait devant lui.

- Tудieu, Sanschagrin ! Pour un peu et je dirais que vous tenez absolument à débarquer de la même façon que vous vous êtes embarqué. Un peu de discipline, que diable ! Videbouteille, ramassez votre tricorne ! Ladéroute, reprenez votre place !

Le lieutenant de Fréville fustigea ses hommes sans grand ménagement, non qu'il fût vraiment en colère, mais bien parce que des civils, dont quelques belles dames, assistaient aux manoeuvres, ce qui le poussait à se faire remarquer par tous les moyens. Après un si long voyage sur le pont d'un navire qui tanguait continuellement, les hommes éprouvaient quelques difficultés à marcher sur la terre ferme. Tandis que les soldats quittaient *L'Actif* rang après rang, les matelots ouvraient les panneaux des écoutes pour commencer le déchargement du matériel des troupes et des marchandises destinées au commerce avec la colonie.

Les soldats furent menés à distance des quais et les officiers les placèrent contre les entrepôts sur cinq rangées pour l'inspection que le marquis de Vaudreuil ne manquerait pas de faire. Ce dernier avait été envoyé en Nouvelle-France en même temps que les trois mille hommes de troupe pour y prendre le poste de gouverneur de la colonie. Il avait fait le voyage à bord de *L'Entreprenant* avec son épouse la Marquise. Le lieutenant de Fréville donna l'ordre

de mettre l'arme aux pieds et les soldats essayèrent de se détendre un peu en attendant l'arrivée du gouverneur et de sa suite.

La ville de Québec était le centre névralgique de la colonie et le siège de son administration. L'armée envoyée en Nouvelle-France représentait autant la force militaire que la police. La colonie avait à faire face à trois ennemis tenaces, à savoir : les Britanniques, leurs alliés amérindiens et les colonies anglaises du sud. La présence de soldats bien armés et bien entraînés était on ne peut plus nécessaire sur ce continent où la Douce France et la Blanche Albion se faisaient une guerre sans merci pour le contrôle du commerce. Durant les cent-cinquante dernières années, les colonies canadiennes et américaines n'avaient pas connu plus d'un demi-siècle d'une paix plus ou moins stable.

Lors de la fondation des colonies, les deux ennemis héréditaires de l'Europe avaient cherché à se gagner la confiance et l'aide des tribus amérindiennes, exploitant leurs nombreuses rivalités, ce qui provoquait parfois de sanglants affrontements, aussi bien entre les tribus qu'entre les colons. La France avait revendiqué un vaste territoire qui prenait naissance dans les glaces du nord pour se perdre dans le golfe du Mexique, ne laissant qu'une étroite bande de terre aux colons anglais qui s'entassaient le long de la Côte Est. Peu à peu, les colonies du sud avaient pris conscience de l'importance stratégique et commerciale des terres qui s'étendaient vers l'ouest, mais les frictions entre les divers états américains avaient toujours fait avorter les projets d'expansion vers l'ouest ou de conquête de la Nouvelle-France. De plus, la présence de forts français dans la vallée de l'Ohio rendait presque impossible toute tentative durable d'implantation de comptoirs commerciaux de l'autre côté des Grands Lacs. Malgré l'étendue démesurée des territoires français en Amérique, le nombre d'habitants de la Nouvelle-France était franchement dérisoire. À peine soixante-dix mille habitants, hommes de troupes inclus, pour faire face à un million et demi de colons anglais ! Néanmoins, ce n'est qu'en 1632 que Champlain vit arriver les premières troupes de soldats de métier. Jusqu'alors et dans la suite, c'étaient les habitants du Canada qui avaient assuré leur propre défense contre les menées anglaises visant à les écraser. Des compagnies de miliciens avaient été créées et chaque homme devait fournir ses propres armes. Il arrivait encore que l'on vit des Habitants enrôlés dans la milice et ne possédant qu'un armement désuet en comparaison des lourds fusils des soldats réguliers. Les miliciens ne recevaient aucun salaire et devaient s'exercer au maniement des armes une fois par mois.

Il fallut attendre en 1663 pour que Sa Majesté Très Chrétienne le roi Louis XIV se décide à prendre la situation au sérieux. Dans les années qui suivirent, mille deux cents soldats furent envoyés en renfort pour faire entendre raison aux Iroquois qui menaçaient plus que jamais la colonie française. Les militaires se livrèrent à deux expéditions qui ne débouchèrent sur aucune bataille. Ils en profitèrent pour ériger quelques forts le long de la rivière Richelieu. L'effet de ces expéditions en fut un de dissuasion et les belliqueux Iroquois se tinrent tranquilles pour un temps. Cinq ans plus tard, les troupes furent rappelées en France, à l'exception de quatre cents hommes démobilisés qui s'installèrent au pays en tant que colons. L'année suivante, on vit débarquer trois cent autres soldats qui participèrent à la défense de la colonie. Ces derniers se fixèrent à leur tour plus ou moins rapidement sur les terres pour les défricher, échangeant leur fusil pour la bêche.

En janvier 1755, l'Angleterre fit traverser trois mille hommes de troupes qui se joignirent aux forces des colonies atlantiques. Prévenu de la manœuvre par des espions, le roi de France

jugé que ce mouvement de militaires vers le Nouveau Continent ne présageait rien de bon. C'est pourquoi Simon Roux et ses compagnons d'arme furent expédiés dans le plus grand secret vers la Nouvelle-France pour équilibrer les forces en présence. Cependant, si l'on soustrayait les décès survenus en mer et l'étendue incroyable du territoire à couvrir, le débarquement des troupes de 1755 ne pouvait pas avoir une grande incidence sur l'issue d'une guerre totale. La Nouvelle-France avait toujours compté beaucoup moins de colons et de soldats que les états atlantiques et les régiments convoyés par l'escadre du comte du Bois de la Mothe restaient somme toute insignifiants pour les besoins de la colonie.

Un air de marche militaire joué par des tambours et des flûtes parvint aux oreilles des soldats. Le sieur de Fréville fit mettre ses hommes au garde-à-vous, le fusil sur l'épaule et la tête droite. Une compagnie élégante apparue en provenance de la citadelle. Le marquis de Vaudreuil, le baron de Dieskau, le comte du Bois de la Mothe et leurs hauts-officiers débouchèrent sur la place d'arme, suivis par la marquise de Vaudreuil et les dames de la haute société qui marchaient dans son sillage. Le gouverneur général passa lentement devant les hommes en arme en s'appuyant sur sa canne à pommeau dorée. Il revint lentement sur ses pas et s'arrêta devant les soldats pour leur adresser la parole.

- Messieurs, c'est avec plaisir que nous constatons que l'ennemi ne vous a pas fait subir l'affront de la capture. Nous ne vous cacherons pas que nous étions fort inquiétés par votre retard, au sujet duquel nous ne vous tenons aucune rigueur. Des observateurs arrivés il y a quatre jours nous ont informés que les vaisseaux *Le Lys* et *L'Alcide* ont été pris par les Anglais, ce qui nous faisait craindre le pire pour vous. Force est de vous signifier notre soulagement à vous voir ici-même en ce jour pour participer à la défense des intérêts de notre Roi. Nous avons pleinement conscience du fait que pour plusieurs d'entre vous, la Nouvelle-France n'est pas le théâtre rêvé pour une carrière militaire. Sachez cependant que la Cour n'est pas ingrate envers ceux qui font sacrifice pour Sa plus grande gloire. Vous toucherez, pour les simples soldats, une solde de six livres et quinze sols par mois, en plus d'être logés aux frais du Roi ou chez l'Habitant, selon le lieu de votre affectation. De plus, vous serez nourris aux frais de la colonie, ce qui signifie en clair que vous n'aurez aucune retenue pour la table, le bois de chauffage ou l'éclairage, selon quoi vous n'êtes pas si mal tombés que certains d'entre vous pourraient le craindre. Je laisse maintenant le soin à vos officiers de vous conduire à votre lieu de séjour en attendant que nous vous informions plus avant de vos affectations respectives. Sur ce, messieurs : Vive le Roi !

Les soldats reprirent l'acclamation d'une seule voix en lançant leur tricorne au-dessus de leur tête. Les officiers s'inclinèrent galamment devant le gouverneur et sa suite qui reprirent le chemin de la citadelle, laissant sur place des fonctionnaires qui donnèrent les instructions pour le casernement. Les compagnies quittèrent les docks les unes après les autres pour aller



prendre possession de leurs quartiers. Les hommes reçurent un pain d'une livre et demie, un quart de livre de lard et un quart de livre de pois séchés, soit la ration quotidienne prévue par le règlement militaire. Les hommes étaient si affamés qu'ils dévorèrent leur nourriture à peine cuite, arrosant le tout avec de la bière d'épinette, une boisson de fabrication coloniale qui était très répandue.

Les casernes étaient installées à trois endroits dans la ville de Québec. Les deux premières se trouvaient à l'intérieur des limites des fortifications de la cité et la troisième à l'extérieur. C'était des édifices de taille moyenne construits en pierres du pays. La compagnie de Lafarre se retrouva dans la caserne de la redoute Dauphine. Elle était constituée de deux parties accolées l'une sur l'autre, la première comptant trois étages et quatre pour la seconde. Quatre cheminées se dressaient sur les toits et servaient autant au chauffage qu'à la cuisson des repas. Les hommes se servaient à tour de rôle des mêmes chaudrons et partageaient les mêmes assiettes.

Le confort des chambrées, sans être d'un luxe effarant, était tout de même mieux que ce que les soldats avaient connu en France ou, pire encore, sur *L'Actif*. Les pièces étaient petites et à moitié occupées par des lits de six pieds par quatre qui couraient le long du mur le plus long. Il y avait un foyer ou un poêle pour le chauffage et la préparation des repas qui se faisait dans les chambrées. On trouvait aussi des coffres pour remiser les baïonnettes et les épées. Au-dessus des lits couraient des tablettes étroites où les hommes disposaient leurs vêtements et leurs ustensiles, plus quelques crochets pour les sacs et les vestes. Les soldats couchaient par groupe de deux dans les lits, soit un de moins qu'en France, et le code militaire exigeait que les chambrées soient bien entretenues. Le plancher devait être balayé à tous les jours et les officiers se montraient inflexibles sur les manquements aux règles. La construction de ces casernes avait coûté cher à la colonie et il n'était pas question de les voir se délabrer par l'incurie des soldats.

Lorsque le repas fut terminé, Simon sortit sur la rue pour satisfaire sa curiosité en échangeant des commentaires avec son ami Antoine sur ce qu'il voyait. La cité possédait de vastes demeures construites en pierres des champs et les fortifications n'avaient que peu à envier aux cités européennes. La ville avait toujours l'air d'être en effervescence. Il y avait de nombreuses boutiques, des ateliers de toutes sortes et plusieurs cabarets d'où s'échappaient des rires et des chansons accompagnées d'instruments de musique. Des calèches parcouraient les rues en tous sens. Les Habitants n'avaient pas cet air malheureux que Sanschagrín avait imaginé. Pour autant qu'il pouvait en juger, les hommes étaient de nature joviale et les femmes bien plus jolies et coquettes qu'il ne l'aurait cru. Des coureurs de bois traversaient parfois la foule pour se rendre à leurs affaires et quelques Sauvages étaient assis contre les murs des habitations, apparemment insensibles à ce qui les entourait. Cependant, la chose la plus surprenante que le Mirecurtien vit fut sans conteste les hommes qui tiraient sur des pipes de terre cuite. Il avait déjà vaguement entendu parler de cette habitude curieuse qui consistait à pétuner, mais c'était la première fois qu'il voyait quelqu'un se livrer à cette activité.

Un cocher était en arrêt devant la caserne, attendant qu'un officier ou un soldat eût besoin de ses services. Il venait de fixer un sac d'avoine à la bride de son cheval pour qu'il puisse manger et s'était ensuite installé bien à l'aise dans sa calèche. Il sortit alors une longue pipe brune et une vessie de porc contenant du pétun. Il bourra soigneusement le fourneau de la pipe et, se servant de la flamme du fanal qui était accroché au devant de son véhicule, il tira

rapidement sur le tuyau de sa pipe pour enflammer le tabac. Lorsqu'il obtint une bonne braise, il se carra avec nonchalance sur son siège et avala une longue bouffée de fumée qu'il rejeta lentement par le nez. Le plus surprenant pour les deux fantassins était que l'homme, loin de s'étouffer avec la fumée, leur adressa un large sourire de contentement en leur faisant signe d'approcher. Il se présenta comme étant Bertrand Le Mouleur, ancien soldat du régiment de Béarn, et les invita avec un éclair malicieux dans les yeux à goûter l'excellent tabac iroquois qu'il savourait.

Antoine s'empara de la pipe et écouta les conseils du cocher sur la façon de fumer le tabac. Le fantassin vida ses poumons, suçà rapidement le tuyau jusqu'à s'emplier la bouche de fumée, puis l'avalà en fermant les yeux. Il la recracha aussitôt en toussant, se frappant la poitrine, les yeux remplis de larmes. Sanschagrin prit la pipe que lui tendait son compagnon et, après un regard vers le cocher qui riait doucement, il essaya à son tour d'inspirer la fumée sans s'étouffer. Il se retrouva aussitôt en train de tousser comme un tuberculeux devant le cocher qui riait maintenant à gorge déployée. Le capitaine de Lafarre sortit de la caserne sur l'entrefaite et monta dans la calèche en intimant l'ordre aux Mirecurtiens de rentrer dans la caserne et de ne plus en sortir sans autorisation. Les deux amis s'exécutèrent sans discuter et se rendirent à leur chambrée pour y avaler quelques rasades d'eau afin de soulager leur gorge qui piquait de manière fort désagréable.

- Eh bien, messieurs ? Ne me dites pas que vous êtes déjà souffrants ! lança de Fréville à leur entrée.

- C'est pas ça, mon lieutenant, finit par répondre Sansfaçon. Un cocher nous a fait goûter à sa pipe. Croyez bien qu'on ne m'y reprendra plus !

- Ah ! Bon ?

- Oui ; c'est atroce ! Je ne sais pas comment il peut faire pour avaler de la fumée sans cracher ses poumons. Le plus incroyable dans tout ça, c'est qu'il avait l'air d'apprécier sa pipe, le bougre. Mais comment fait-il, nom de Dieu !

- Je vous en prie, monsieur Sanschagrin, tousser jusqu'à rendre l'âme si vous voulez, mais ne jurez pas en ma présence. C'est d'un vulgaire ! Pour ce qui concerne le pétun, que cela vous serve de leçon : les habitudes de ce pays sauvage ne s'acquièrent pas en une journée. Pour ma part, je connaissais déjà cet usage. Ce sont les Indiens qui l'ont transmis aux colons. Les Sauvages disent que le tabac aide à penser calmement, que cela les rapproche de leurs dieux, éloigne la maladie et les tient chauds. On ne le croirait pas en vous voyant ! A l'avenir, soyez plus prudents avec les habitants de la Nouvelle-France. Je me suis laissé dire qu'ils ont tendance à se montrer farceurs, particulièrement avec les nouveaux arrivés. Je ne saurais trop vous conseiller de vous renseigner avant de faire l'expérience de ce que vous ne connaissez pas.

- Vous saviez, pour le tabac ? demanda Harmand.

- Depuis peu, je l'avoue. Le Sauvage qui est débarqué de *L'Actif* m'en a parlé tout à l'heure.

- Où est-il ? La Vermine me l'a confié et je l'ai complètement oublié !

- Eh bien, monsieur Sanschagrin ! On ne peut pas dire que vous soyez digne de confiance ! Enfin ; il est ici, à la caserne, et je vous précise qu'il est désormais mon domestique. Alors, n'allez pas lui faire commettre des bévues ! Au prix où j'ai obtenu ses services, ce n'est pas de sitôt que je tomberai sur une affaire aussi avantageuse. Et puisque nous parlons affaires, je vous signale que la solde sera distribuée demain en même temps que les nouveaux uniformes.

J'ose espérer que vous prendrez les moyens qui s'imposent pour recouvrer vos gains afin de me rendre les miens. Rappelez-vous que si vous avez quelques difficultés à ce sujet, faites-le moi savoir et je mettrai un terme aux tergiversations inutiles des récalcitrants. Et maintenant, faites-moi le plaisir d'aller vous coucher. La journée sera longue demain et il se peut que nous soyons appelés à quitter la ville pour rejoindre nos cantonnements définitifs. Allez, hop ! Au lit, et plus vite que ça !

Les deux compagnons obéirent docilement à leur lieutenant et se rendirent à leur chambrée où les autres soldats étaient déjà couchés, brisés de fatigue. Après plus de quatre-vingt jours passés à dormir dans une branle où ils avaient le dos continuellement courbé, les soldats éprouvèrent une sensation d'étrangeté à se retrouver allongés de tout leur long sur une paille qui ne tanguait pas. Antoine souffla la flamme de la chandelle qu'on fournissait gratuitement aux soldats et se carra le dos contre celui de son ami pour se tenir au chaud. Bien que l'été fût commencé, les nuits étaient encore fraîches et les pailles avaient toujours tendance à retenir l'humidité. Malgré tout, une fois bien installés sous la couverture, les Mirecurtiens s'assoupirent sans s'en rendre compte et dormirent d'un sommeil sans rêve. Afin de donner un répit aux soldats, les officiers ne firent sonner la diane qu'à six heures du matin, soit deux heures plus tard qu'à l'ordinaire. Les hommes s'étirèrent péniblement, les membres craquant de toutes leurs articulations. Le lieutenant de Fréville vint faire l'inspection des chambrées avant que les soldats ne prennent leur déjeuner composé de pain et d'un peu de soupe aux pois et au lard. Ils furent ensuite appelés dans la cour pour la distribution des nouveaux uniformes et de la solde. Bien que leurs fusils eussent été remplacés avant le départ de Brest pour le Canada, les autorités militaires avaient préféré attendre leur arrivée en Nouvelle-France avant de leur donner les nouveaux uniformes. Les conditions de vie à bord des navires étant ce qu'elles étaient, la tenue des soldats aurait eu tôt fait de se retrouver en mauvais état !

Les responsables de l'intendance ouvrirent les guichets des magasins de la caserne et les soldats défilèrent à tour de rôle pour y recevoir leurs effets. On leur donna un justaucorps de drap gris blanc à parement bleu, une veste, une culotte bleue, une chemise de toile de chanvre, des bas de laine bleue, des souliers en cuir noir et un nouveau tricorne en feutre noir bordé d'un galon d'or faux. On s'assura ensuite que tous avaient un ceinturon de cuir, son épée et sa baïonnette. Quelques soldats avaient perdu des pièces de leur équipement, très probablement disparues aux profits des matelots qui avaient la fâcheuse habitude de s'appropriier tout ce qui était laissé sans surveillance. Les officiers vilipendèrent les victimes de vol, mais on leur donna quand même les pièces manquantes sans les faire payer, spécifiant bien que c'était la dernière largesse du Roi à l'endroit des soldats peu soigneux. Ici comme en France, les pièces d'équipements perdues ou brisées seraient remplacées aux frais du soldat négligent. On vérifia ensuite que toutes les poires à poudre étaient bien remplies, de même que les cartouchières. Les soldats se débarrassèrent immédiatement des vieux uniformes tout rapiécés et saturés de sueur rance qui furent jetés au feu. Lorsque tous les hommes furent revêtus de leurs nouveaux uniformes, on les fit remettre en rang et les inspecteurs du gouverneur général s'avancèrent pour faire l'appel. Chaque fois qu'un soldat manquait à l'appel, l'officier auquel il avait appartenu devait donner la raison de l'absence, la mort dans le cas présent. Les noms étaient inscrits sur des feuillets ainsi que les causes du décès et la date. Le tout serait expédié aux soins du ministère de la Guerre par le prochain navire en partance pour la France.

Les hommes s'avançaient dès qu'on les nommait et les fonctionnaires du gouverneur leur remettaient leur solde pour le mois, contrairement aux usages ayant cours en France où le salaire était versé aux cinq jours. Les hommes reprenaient ensuite leur place dans les rangs en attendant que la distribution soit terminée. Les fonctionnaires refermèrent le coffre cerclé de fer et quittèrent la caserne, non sans avoir donné à chaque soldat un billet sur lequel était inscrit leur nom et celui de l'Habitant chez lequel il serait logé après avoir quitté la caserne.

Le régiment de Languedoc devrait sous peu se rendre à Chambly où il prendrait ses quartiers d'hiver. Hors des limites de la ville de Québec, il n'y avait plus de caserne à proprement parler et les soldats étaient envoyés la plupart du temps chez l'Habitant qui leur fournissait une chambre, un lit garni, un pot de chambre, une écuelle, l'éclairage et le chauffage, le tout selon l'ordonnance du gouverneur. Les soldats étaient rarement plus de deux par maisonnée et ils avaient l'ordre formel de ne pas troubler la paix des lieux ou de renâcler sur ce que l'hôte mettait à leur disposition. Très souvent, les soldats remettaient leurs rations à l'Habitant, ce qui avait le double avantage de leur épargner la tâche d'avoir à préparer eux-mêmes leurs repas et de manger une nourriture familiale. En dehors du service pour le Roi, les soldats pouvaient travailler pour les habitants de la Nouvelle-France, ce qui leur permettait de faire des profits supplémentaires. De plus, la discipline étant plus relâchée du fait qu'il n'était pas dans une caserne, le soldat disposait de plus de liberté de mouvement, ce qui fournissait maintes occasions de fréquenter les cabarets ou les auberges du coin de pays où d'acheter de l'alcool d'un des nombreux vendeurs ambulants de bagosse. Les officiers laissèrent les hommes retourner à leur chambrée. Simon et Antoine en profitèrent pour faire la tournée des soldats pour récolter les fruits de leurs paris. Ils se retirèrent ensuite pour compter leur petite fortune afin d'établir leur part respective. Comme les soldats étaient nourris aux frais du Roi, ils n'avaient pas fait trop de manières pour rembourser les deux Mirecurtiens qui allèrent ensuite trouver le lieutenant de Fréville qui les attendait avec impatience.

- Alors, messieurs : il semble bien qu'à malheur quelque chose soit bon ! Non seulement sommes-nous plus riches de sols facilement gagnés mais, de plus, il apparaît que le Canada ne comporte pas que des désavantages en ce qui à trait aux jolies dames !

- Dites, mon lieutenant ; savez-vous combien de temps on va nous laisser en Nouvelle-France ? s'informa Harmand dit Sansfaçon.

- Cela dépend avant tout de votre engagement, messieurs. Pour combien d'années aviez-vous signé ?

- Huit ans, mon lieutenant. Ça fait déjà cinq ans qu'on est en uniforme.

- Eh, bien, voilà ! Il vous reste encore trois ans à tirer et, si vous ne voulez pas prolonger votre engagement et si vous ne décidez pas de rester en Nouvelle-France - qui le voudrait ? - vous serez ramenés en France par le premier bateau qui pourra vous y conduire. Je ne vois pas de quoi vous vous inquiétez.

- Quand partons-nous pour Chambly, mon Lieutenant ? demanda Simon.

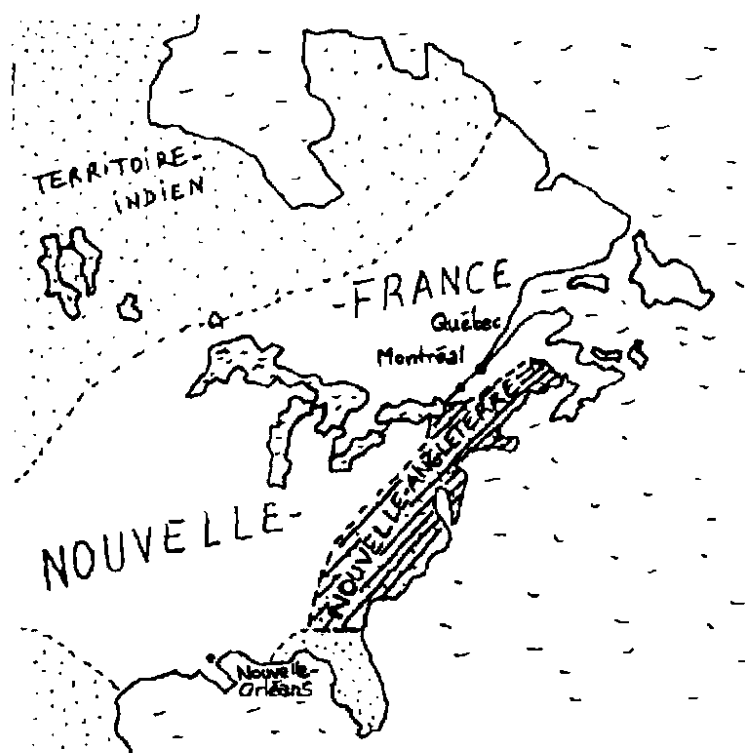
- Ah ! Je vois que vous êtes empressés de voir la couleur des jupons des filles du pays. Moi-aussi, d'ailleurs ! Si j'ai bonne mémoire, le capitaine de Lafarre a dit que nous prendrons la route dans quatre jours au plus tard.

- Et c'est loin d'ici ?

- Tudieu, l'ami ! Vous me demandez cela comme si je connaissais le pays. Je ne sais pas où est cette ville de Chambly, ni combien de temps nous mettrons à l'atteindre. Alors, prenez

votre mal en patience et astiquez vos langues pour la séduction !

Le lieutenant se leva en riant et quitta la pièce en poussant les deux soldats devant lui jusque dans la rue. Il les invita à prendre un pot à la première auberge qu'ils rencontrèrent pour fêter leur nouvelle fortune. Lorsqu'ils revinrent à la caserne vers les six heures, les deux Mirecurtiens avaient peine à tenir sur leurs pieds tant ils avaient bu et dansé, sans compter les parties de cartes qu'ils jouèrent avec le lieutenant qui trouva ainsi le moyen de leur soutirer une vingtaine de sols.





CHAPITRE 12



Dieskau s'en va en guerre

Le départ pour Chambly eut lieu le surlendemain, au grand déplaisir des soldats qui goûtaient les joies de Québec d'autant plus que le voyage pour venir au Canada était loin d'avoir été oublié. Les hommes avaient besoin de se détendre et de se remettre de cette dure épreuve. Cependant, bien que ces motifs fussent légitimes en soi, ils n'avaient rien à voir avec la décision du baron de Dieskau et du gouverneur général de Vaudreuil. Des rapports avaient été portés à la connaissance du Baron concernant la situation prévalant aux frontières de la colonie. Les Anglais commençaient à s'agiter sérieusement et les éclaireurs mentionnaient tous que l'ennemi avait manifestement l'intention d'ériger quelques forts dans la vallée de l'Ohio pour briser le monopole français sur la traite des fourrures dans la région des Grands Lacs.

Des espions avaient rapporté que la Grande-Bretagne avait envoyé une escadrille sous le commandement de l'amiral Boscawen pour intercepter la flotte du comte du Bois de la Mothe avant qu'elle ne parvienne en Nouvelle-France. C'était d'ailleurs à cette flottille que le Comte devait la perte du *Lys* et de *L'Alcide*. Il apparaissait clairement que l'Angleterre cherchait à affaiblir la position de la colonie française en Amérique du Nord, ce qui obligeait le gouverneur général à renforcer les quatre voies de pénétration qui pourraient permettre à l'ennemi d'isoler

la Nouvelle-France, voire de marcher sur elle jusqu'à sa capitale.

Il y avait tout d'abord la voie fluviale du Saint-Laurent dont l'accès était défendu par la forteresse de Louisbourg à l'Île Royale, vulgairement appelée le Cap Breton. Nantie de fortifications réputées imprenables, cette place forte avait pourtant déjà été enlevée par les Anglais en 1745. Trois ans plus tard, le traité d'Aix-la-Chapelle l'avait rendue à la France qui en avait grossi les effectifs afin de la rendre inexpugnable. Louisbourg offrait maintenant aux yeux du gouverneur général une garantie de sécurité inébranlable contre la marine anglaise.

Il y avait ensuite les trois voies terrestres que constituaient à l'ouest le Haut Saint-Laurent, au centre celle des Lacs St-Sacrement et Champlain qui se prolongeait par la rivière Richelieu menant à Montréal et, enfin, la rivière Saint-Jean qui conduisait de l'Atlantique à Québec à travers le sud-est canadien. La voie du sud paraissant la plus exposée, le marquis de Vaudreuil décida de se débarrasser du fort Chouagen. De plus, il jugeait nécessaire d'établir un fort à Carillon pour contrôler les débouchés des rivières La Chute et Au Chicot. Mais, avant tout, il fallait s'assurer de la sécurité du fort Frontenac qui était constamment menacé par la présence du fort Chouagen. Les troupes et le matériel indispensable à la campagne furent acheminés par le Saint-Laurent jusqu'à Montréal où la compagnie de Lafarre s'arrêta pour attendre le reste de l'armée.

Cette ville était très différente de Québec. Il s'y voyait beaucoup moins de gentils-hommes en riches atours et de dames coquettes. Les constructions étaient loin d'être aussi belles et grandes, ce qui donna immédiatement à Simon l'impression de déjà vu. C'est en détaillant les gens qui circulaient sur la place du marché qu'il comprit ce à quoi Ville-Marie lui faisait penser. Les vêtements élimés et empoussiérés, les visages abrutis par le travail et les soucis, les enfants qui marchaient pieds nus ; c'était à s'y méprendre l'image de...

- On se croirait sur la rue Basse de Mirecourt, laissa tomber Antoine Harmand.

Simon fut à peine surpris d'entendre son compagnon lui souffler une telle comparaison. L'endroit ressemblait vraiment à n'importe quelle place publique d'un chef-lieu de la Lorraine ou de la France campagnarde. La misère humaine côtoyait quelques îlots de bonne fortune où les marchands faisaient des affaires d'or avec la traite des fourrures ou la vente de produits que la France exportait dans la colonie, interdisant tout sujet de se les procurer autrement qu'en passant par les magasins du Roi. Sanschagrin promena lentement ses regards sur ce qui l'entourait, éprouvant un sentiment confus de nostalgie devant cette scène qui lui rappelait son patelin d'origine et, aussi, de colère en constatant que, où qu'il aille, la misère était toujours présente et affichait les mêmes apparences. Son attention fut retenue par une silhouette courtaude qui avançait d'une démarche chaloupée, bringuebalant sur son dos courbé un panier lourdement chargé, le corps entièrement caché sous plusieurs couches de vêtements mal assortis et rapiécés de toute part.

- La Bleue-Oultre ! souffla Simon au comble de la surprise.

Le fantassin fendit la foule pour rejoindre la vieille lavandière de Mirecourt. Elle pourrait très certainement lui donner des nouvelles de sa famille, lui dire comment son grand-père se portait, si sa mère allait bien, si... Il franchit les derniers mètres qui le séparaient de la vieille femme presque au pas de course et l'agrippa par l'épaule pour qu'elle se retourne vers lui.

- Eh, oh ! Qu'est-ce que t'me veux, toi ? Va donc courir après les Sauvages et les voleurs au lieu d'arrêter les gens honnêtes !

Ce n'était pas la Bleue-Oultre. La jeune femme qui venait d'apostropher le Mirecurtien

pour ses manières audacieuses le repoussa avec le panier de légumes qu'elle tenait avec ses deux mains. Ses vêtements trop larges et trop grands l'avaient fait paraître plus costaud que'elle ne l'était en réalité. Simon bafouilla quelques excuses maladroites, s'offrant à porter le panier de la jolie fille qui fronçait les sourcils en le dévisageant. Il déposa son fusil contre l'étau d'un vendeur de poissons sans trop faire attention, le faisant tomber dans la boue alors qu'il se jetait presque sur le panier avant que la jeune femme n'eût le temps de refuser. Cette dernière fit un sourire pincé devant l'air penaud de Sanschagrin qui profita de l'ouverture pour se présenter en s'excusant encore une fois pour sa méprise.

La demoiselle s'appelait Marie-Louise Lemay. Elle était venue avec son père de St-Pierre-les-Becquets pour écouler leurs produits de la ferme au marché public de Ville-Marie. Simon engagea la conversation par des banalités sur le temps qu'il faisait, l'état des récoltes, etc. Lemay se montrait vive d'esprit et possédait un sens de la répartie qui plut immédiatement au fantassin. Il passa désormais le plus clair de son temps à se rendre sur la place du marché pour y discuter de chose et d'autre avec la jolie demoiselle.

Le sieur de Fréville faisait de même avec son laquais huron, manifestant une grande curiosité pour tout ce que l'ancien matelot pouvait lui apprendre à propos de la Nouvelle-France. Son véritable nom était Tsahahissan, ce qui signifiait dans sa langue Celui-qui-se-tient-près-du-chemin. Alors qu'il était tout jeune, il avait fait un rêve dans lequel il vit un sentier noyé dans les ténèbres. Des voix l'appelaient du sentier où des bruits de guerre retentissaient avec force. Les sages de son village en avaient déduit que le Guitchi Manito lui avait envoyé un songe prémonitoire et il fut nommé Tsahahissan pour cette raison. Bien qu'il fût parti de chez les siens depuis fort longtemps, il n'avait pas oublié les us et coutumes de son peuple, de même que leurs croyances. Le plus étrange que Simon et Antoine entendirent de sa bouche fut la narration de la Fête générale des Morts, un ensemble de rites funéraires qu'ils appelaient aussi le Festin des Âmes.

A tous les huit à dix ans, les Hurons se réunissaient afin de tenir de grands conseils pour fixer le lieu et la date du Festin des Âmes. Lorsque ces détails étaient réglés, chacun repartait de son côté pour se rendre sur la sépulture des siens et les fosses mortuaires étaient ouvertes. On exhumait les dépouilles, quelque fût leur état de putréfaction, et on les nettoyait avec un soin empreint d'affection pour le disparu. La seule émotion qui transparissait malgré la puanteur des cadavres était le chagrin devant la perte du parent ou de l'ami à qui on réservait ce dernier honneur. Lorsque les vers et la terre étaient entièrement retirés des dépouilles, les Sauvages plaçaient les restes dans des sacs ou des robes faites en peau de castor et chacun se retirait dans sa cabane pour y prendre un festin en l'honneur du disparu. Quelques jours avant le départ pour la Fête générale des Morts au lieu convenu par les conseils, les Hurons étalaient ou suspendaient les corps dans l'une des Cabanes du Conseil et on eut offert à nouveau un festin de grande envergure. Les Hurons sortaient ensuite de la-dite cabane en chantant " Haé! Haé! ", le chant qui, selon leurs croyances, imitait le cri des âmes.

Lorsque ces cérémonies préliminaires étaient complétées, on se préparait pour le grand voyage qui conduirait les Hurons vers le lieu où les dépouilles seraient réinhumées en grandes pompes et pour toujours. Chacun prenait alors le corps du parent ou de l'ami sur ses épaules et tout le village partait vers son pèlerinage, ne se plaignant jamais de l'odeur parfois insupportable de la chair en décomposition ni des fatigues et des difficultés du voyage. On emportait aussi des masses de cadeaux qui seraient donnés aussi bien aux défunts qu'aux autres

participants de la Fête des Morts. Une fois arrivés sur les lieux du grand rassemblement des villages hurons, on dansait, on chantait, on festoyait, on pleurait et on procédait aux échanges de cadeaux. Ces exigences accomplies, on faisait de nouveaux paquets pour les morts qui étaient ensuite enterrés tous ensemble dans une grande fosse commune où l'on disposait des dizaines, voire des centaines de belles peaux entre chaque strate de cadavres, le tout enchevêtré de couches de branchage et de lattes en écorce. On comblait ensuite la fosse et les morts étaient laissés à leur repos définitif.

De tout ce que Tsahahissan leur apprit sur les Sauvages, c'était aux yeux des soldats réguliers la coutume la plus barbare et la plus révoltante qui fût. Néanmoins, Simon et Antoine comprenaient dans une certaine mesure ce qui pouvait pousser certains Sauvages à agir ainsi. Après tout, n'y avait-il pas une niche pour les crânes dans le cimetière de la chapelle de la Oultre ? N'y observait-on pas la coutume du baiser du crâne ? Simon finit par se dire avec un sourire intérieur qu'il fallait bien qu'il soit aussi loin de chez lui pour rencontrer une pratique qui lui rappela Mirecourt.

Bien que l'on usât du terme de " Sauvages " pour désigner les populations indigènes de l'Amérique, cette dénomination n'avait pas le sens de cruel ou de barbare. On entendait bien plus par " Sauvages ", l'idée d'hommes vivant libres des entraves de la civilisation. Ces peuples avaient de quoi surprendre à plusieurs chapitres. Les membres d'une même tribu vivaient dans un climat d'harmonie qui confondait les Européens, se faisant un point d'honneur à ne jamais s'infliger entre eux les épines de la colère et veillant constamment au bien-être de la collectivité avec laquelle ils partageaient tout. Ils pouvaient endurer des jeûnes de plusieurs jours sans se départir de leur sourire, donnant tout ce qu'ils possédaient à l'ami d'un jour et repartant le cœur léger, chantant de joie pour s'être prouvés à eux-mêmes que les possessions de ce monde n'avaient pas d'emprise sur leurs âmes. Une promesse les liait jusqu'à la mort et ils vouaient à la bravoure un culte qui surprenait d'autant plus les Français que même les pires tortures ne leur faisaient pas perdre le sourire moqueur qui naissait plus facilement sur leurs visages fiers que les fleurs dans les champs au printemps. Leur patience était aussi proverbiale que leur instinct de vengeance était implacable. Pour ces peuples, le mensonge était le pire crime que l'on pût commettre, chose qui expliquait en partie pourquoi les Européens, férus de cette pratique dans leurs politiques, les méprisaient souvent sous de faux prétextes.

Les soldats avaient été informés qu'ils partiraient sous peu, non pour Chambly, mais plutôt pour mener une campagne dans la région des Grands Lacs. Plusieurs hommes s'étaient fait dire que les cinq lacs en question étaient si vastes que l'escadre qui les avait emmenés en Amérique aurait pu s'y perdre. Les officiers donnèrent les ordres pour les préparatifs entourant le départ des troupes. Pour soutenir cette expédition martiale, Dieskau s'était mis d'accord avec le marquis de Vaudreuil sur la nécessité de conduire dix-huit compagnies des régiments de Guyenne, du Béarn, de la Reine et du Languedoc sur le théâtre des opérations. Mille six-cents miliciens les accompagneraient, ainsi qu'un contingent important de Sauvages. Le mot d'ordre était des plus clairs : *delendo Chouagen* !

En avril 1755, les Anglais étaient résolus à prendre les forts de Beauséjour et de Saint-Frédéric. Le duc Braddock partit à la tête de deux mille soldats réguliers pour marcher sur les forts dont la prise constituerait le premier mouvement devant mener à l'invasion du Canada. Bien mal lui en fit car le commandant du fort Du Quesne, Contrecoeur, en bon Français, ne l'entendit pas de cette façon. Rassemblant trente-six officiers et cadets, soixante-

douze soldats réguliers, cent quarante-six miliciens et six cent trente-sept Sauvages, le capitaine de Beaujeu se porta à la rencontre des forces ennemies. Étant donné la disproportion entre les troupes anglaises et les effectifs français, il fut décidé qu'une embuscade serait tendue pour prendre au piège les hommes de Braddock. Cependant, les retards empêchèrent l'officier français de mettre son plan à exécution. Les deux corps d'armée se rencontrèrent par hasard à la fin du jour.

Braddock ne perdit pas de temps. Il fit mettre un petit canon en batterie et les artilleurs fauchèrent les soldats français avec de la mitraille. Beauséjour fut abattu avant même d'avoir pu donner ses ordres pour la bataille ! Néanmoins, ce coup du destin n'eut pas le même effet sur les miliciens et les Sauvages que sur les soldats réguliers qui se retrouvèrent désorganisés par l'attaque anglaise. Les miliciens et les Sauvages qui les accompagnaient étaient rompus depuis belle lurette à la guerre dans les bois et ils n'avaient pas besoin d'ordres explicites pour se déployer devant l'ennemi. Les troupes américaines furent encerclées en un tournemain et l'affrontement qui s'en suivit dura cinq heures et tourna rapidement au massacre.

Habitué au combat à l'euro-péenne, les soldats réguliers anglais ne savaient absolument pas comment réagir en pareille circonstance et Braddock commit l'erreur aussi fatale que stupide de maintenir sa position alors que la retraite aurait été la seule issue. Il ne fallut que quelques minutes pour que les rangs anglais perdent toute leur cohésion. Incapables de repérer l'ennemi qui tirait depuis le couvert des arbres, les Anglais et les troupes de miliciens américains furent massacrés : neuf cent soixante-dix-sept soldats



tombèrent avec Braddock qui mourut de ses blessures quelques jours plus tard. Toute l'artillerie anglaise, ses vivres et cinq cents chevaux furent pris par les Français qui, en contrepartie, perdirent à peine trois officiers, trois miliciens, deux fantassins et quinze Indiens ! Preuve fut à nouveau faite que la guerre à l'indienne était encore la seule façon efficace de se battre dans ces régions.

Cette défaite des Anglais avait permis aux Français de mettre la main sur des documents importants où l'on faisait état des plans de conquête ennemie. D'après les informations contenues dans les documents saisis, les Anglais projetaient de s'emparer du fort Saint-Frédéric. Le baron de Dieskau, qui était déjà en marche vers le fort Chouagen, abandonna immédiatement l'attaque prévue pour se porter au lac Champlain. La stratégie consistait à heurter l'ennemi pour briser son élan vers le fort Saint-Frédéric dont la prise pourrait menacer les frontières de la Nouvelle-France. Les éclaireurs de la compagnie de Lafarre avaient rencontré un prêtre qui s'était échappé après avoir été capturé par les Agniers qui détenaient

toujours un jeune vicaire. Il avait exigé qu'on lui donne un fusil, bien déterminé à se défendre contre les Sauvages s'ils attaquaient. Les miliciens qui le connaissaient bien l'avaient tout de suite adopté et veillaient constamment sur lui.

Le capitaine de Lafarre donna le signal du départ. Le tambour roula un air bref et la troupe s'ébranla lentement. Les soldats du régiment de Languedoc échangeaient des regards surpris devant l'ordre que le capitaine avait imposé à ses corps de combattants. Devant les soldats de l'armée régulière, de Lafarre avait envoyé en éclaireurs des miliciens et des Sauvages qui avançaient par groupes de deux. Deux autres groupes de vingt Habitants assuraient la couverture des flancs. Le reste des Canadiens-français formait l'arrière-garde. Les soldats marchaient sur quatre colonnes plus ou moins bien disciplinées à cause des accidents de terrain encombrant leur chemin. Simon se rapprocha du sieur de Fréville.

- Mon lieutenant ?

- Quoi encore ? répondit l'interpellé, excédé par les attaques incessantes des maringouins. Que voulez-vous, monsieur Sanschagrin ? Du diable si Dieu avait besoin de créer des insectes aussi incommodants !

- Je voudrais savoir pourquoi ce sont les miliciens qui ouvrent la marche et qui nous couvrent ? C'est nous les soldats, il me semble ! conclut le Mirecurtien d'un air hautain.

Le lieutenant tourna son visage constellé de piqûres vers le fantassin et plongea son regard dans celui du soldat. Son expression était sans équivoque : Roux dit Sanschagrin venait de dire une bêtise. Le milicien qui se tenait à droite et au plus près du fantassin trop bavard fit un pas de côté et décocha au soldat un méchant coup de crosse dans l'abdomen. Simon ouvrit la bouche en se pliant en deux, cherchant à reprendre son souffle.

- Maltais ! tonna le lieutenant. Rejoignez immédiatement le flanc droit !

- A mon grand dam ! répliqua le milicien avec une pointe d'ironie parfaitement décelable. Il fila comme une flèche au travers des fourrés. Le sieur de Fréville se retourna pour apostropher le récalcitrant mais il ne vit que des branches de sapins s'agitant sous son nez. L'Habitant était disparu comme par enchantement.

- Jésus, Marie ! Ces maudits diables d'Habitants me rendront fou avant les moustiques !

- Lieutenant de Fréville ! Vous vous oubliez devant Dieu et vos hommes !

L'abbé Rousseau chargeait au-travers des rangs, poussant les soldats en uniforme pour rejoindre le blasphémateur par le plus court chemin. Personne ne résista devant le prêtre bien connu pour son caractère colérique et obstiné. Il se planta devant le lieutenant en bombant le torse, faisant exprès de lui heurter le genou avec la crosse de son arme, mais en affichant toutes les apparences d'un mouvement involontaire.

- Lieutenant de Fréville, si ce jeune papiot retenait un peu plus sa langue, il ne lui arriverait rien de fâcheux. Alors, ne vous en prenez surtout pas à mes ouailles pour ce qui est de vos propres erreurs. Vous n'avez qu'à retenir un peu mieux vos moulins à paroles !

- Mais...

- Il n'y a pas de mais qui tienne ! Je vous somme de faire preuve d'un peu plus de respect envers l'Église : vous n'avez jamais été aussi près que maintenant de rejoindre votre Créateur étant donné les dangers qui nous guettent !

Le lieutenant devint aussi raide qu'un mousquet et fit un pas en direction de l'abbé Rousseau. Ce dernier releva le menton en devenant aussi écarlate qu'un jeune coq de basse-cour. Les deux hommes s'affrontèrent du regard pendant quelques instants. Sanschagrin

sentit qu'il était temps de trouver un endroit où retraiter discrètement, mais les rangs serrés ne le lui permirent pas. Il n'eut d'autre choix que de rester coincé là où il était, trop près à son goût des deux représentants des plus grandes puissances de la Nouvelle-France : l'armée et l'Église.

Le sieur de Fréville finit par se détourner en poussant un grognement de frustration. Il lâcha une volée d'injures en langue huronne. L'abbé Rousseau fit les yeux ronds et ouvrit la bouche pour la refermer la seconde d'après : il ne comprenait pas un mot de ce dialecte. Tsahahissan et les Montagnais qui avaient assisté à la scène se fendirent la figure d'un large sourire. L'abbé les regarda tous avec l'oeil noir de colère, les soupçonnant à juste titre de se moquer de lui. Il retourna à sa position sans rien ajouter. L'honneur était à peu près sauf pour les deux meneurs d'hommes. La troupe reprit sa marche sur un ordre sec du lieutenant.

- Monsieur Sanschagrin !

- Oui, mon lieute...

- Silence, je vous prie, et portez bien attention à ce que je vais vous dire ! Tout d'abord, vous auriez intérêt à faire attention à ce que vous dites devant les miliciens. Ils sont de biens meilleurs soldats que vous ne l'êtes vous-mêmes, ne vous en déplaise. Ces hommes connaissent le terrain et ils sont rusés pour ce qui est de déjouer l'ennemi. Ils ont maintes fois prouvé leur valeur aux armes.

- Mais, et nous alors ? Il me semble que nous sommes ici pour affronter et défaire l'ennemi, pas pour nous contenter de le déjouer !

- Oh! Mais que voilà un fin stratège ! Dites-moi, ô digne représentant d'Alexandre le Grand : comment vous y prendriez-vous pour affronter et défaire une bande d'Agniers qui nous tirent dessus depuis le couvert des arbres ?

- Euh !... Eh bien... Nous sommes assez nombreux pour concentrer un tir de barrage efficace et...

- Et vous parviendrez peut-être à abattre une trentaine d'arbres si chaque homme dispose d'un canon, ce qui ne semble pas être le cas, je me permets de vous le faire remarquer ! Les Agniers ne sont pas assez stupides pour nous attaquer en rang de bataille. En cas d'affrontement, il faudra les déloger un à un de leurs positions. Votre belle et longue expérience de la guerre à cinquante pas vous vaudrait le discutable honneur d'être le premier à tomber. Lorsque l'on affronte un Iroquois, ce n'est ni l'honneur ni le Roi que l'on défend, mais bien plutôt sa vie. Pour les Sauvages, vous sauvez l'honneur si vous abattez un ennemi sans coup férir.

- Mais, mon lieutenant, c'est de la sournoiserie pure et simple. C'est du meurtre !

- Absolument pas, ô hale-bouline ! Ils ont tout simplement une autre conception de la guerre. Je crois bien qu'il y a cinq nations iroquoises qui vont vous en apprendre long sur le sujet si jamais vous êtes fait prisonnier.

- Je ne comprendrai jamais la façon de penser de ce pays. Ce n'est pas une façon civilisée de faire la guerre, un point c'est tout ! s'entêta le Mirecurtien.

- Entendez-vous cela ? Que voilà un morceau choisi de logique militaire ! Vous prendrez note, cher plieur de draps, que je ne vous conseille pas de répéter ces mots trop souvent si vous ne voulez pas devenir la risée de toute la Nouvelle-France !

- Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans ce que j'ai dit, répliqua Sanschagrin.

- C'est la conception même de votre vision de la guerre qui est risible de naïveté. Sur le Continent, la guerre sert les intérêts commerciaux d'une nation, alors qu'ici, la guerre est plutôt

destinée à préserver les territoires de chasse et de labour. En d'autres termes, vous devez vous assurer que personne ne viendra vous prendre votre assiette. Les guerres des Sauvages sont motivées par l'instinct de survie et le prestige de faire quelques prisonniers. La cupidité n'a rien à y voir.

- Je ne vois toujours pas où est la différence. En Europe, nous faisons la guerre pour contrôler les routes de commerce et pour l'honneur du Roi. Ici, on se bat pour les richesses d'une région, pour sauver l'honneur et pour défendre les traditions héritées des Anciens. Où est la différence ?

- Feriez-vous de la philosophie, maintenant ? Ce pays arrivera peut-être à faire quelque chose de vous en fin de compte ! Vous avez raison sur un point : les enjeux restent les mêmes dans toutes les guerres. Mais là où vous avez tort, c'est que les moyens jugés acceptables pour y parvenir varient considérablement d'un endroit à l'autre. Dans ce pays, c'est souvent la mort de l'un des belligérants qui met un terme au conflit. Un ennemi en déroute n'est pas vraiment vaincu puisqu'il peut revenir plus tard, et autrement plus décidé à gagner que la première fois ! Ce pays est très dur pour tout ce qui y vit : jusqu'aux animaux sauvages qui meurent en hiver à cause du froid ! Il faut donc s'attendre à ce que les gens qui vivent ici pendant un certain temps apprennent à devenir aussi implacables que ce pays ne l'est envers eux. En définitive, c'est la survie qui demeure au centre de cette situation particulière au Nouveau Monde.

- Vraiment ? ! Il me semble pourtant avoir entendu Tsahahissan nous dire que les Iroquois ont mené une guerre d'extermination aux dépens de la Huronnie.

- Et alors ? commenta distraitemment le lieutenant, apparemment de plus en plus ennuyé par les moustiques que son eau de toilette attirait.

- Ils ont fait cette guerre pour couper la route des Grands Lacs où nous faisons le commerce de la pelleterie. C'est aussi ce que nous faisons en ce moment. Alors, nom de nom, où est la différence ?!

- La voici, parbleu ! C'est nous qui avons changé la situation. Il n'y aurait jamais eu de guerre pour les fourrures si nous n'avions pas été là. Les Agniers n'auraient jamais détruit la Huronnie si nous n'avions sans cesse poussé les Hurons et les Andastes à s'en prendre aux Iroquois parce qu'ils préféraient commercer avec les Hollandais et les Anglais qui les payaient mieux que nous. Cette course au commerce de la fourrure n'existait tout simplement pas avant que nous ne l'introduisions dans ce pays. Il faut ajouter à cela que les Anglais incitent fortement les Agniers à se dresser contre nous pour accroître leurs parts du marché. S'ils avaient été laissés à eux-mêmes, les Iroquois n'auraient pas eu de motif ou de profit à entreprendre une telle guerre d'extermination. Ils ont réglé ce conflit par la seule issue qu'ils ont toujours entrevue dans une guerre : la mort de l'ennemi.

- C'est bien vrai, ça ! s'exclama le fantassin avec humeur. Si ces chiens d'Anglais ne tramaient pas continuellement dans notre dos, ils n'auraient pas besoin des Sauvages pour faire exécuter leurs sales besognes !

- Mon cher ami, encore une fois, que de naïveté dans vos propos ! Que croyez-vous donc que l'on soit en train de faire en ce moment à Versailles ? Et puisque vous en parlez, que croyez-vous que le gouverneur général et le baron de Diëskau cherchent à faire en emmenant des Sauvages pour prendre Chouagen ? Ils sont là pour faire la sale besogne, précisément ! Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un ici qui n'ait de sales besognes à faire exécuter par les Sauvages. Dites-vous bien que, lorsqu'un travail devient trop sale pour nos tricornes, le marquis de

Vaudreuil joue à Ponce Pilate en incitant les Abénakis à massacrer quelques bourgs anglais mal défendus. Tout peut y passer : hommes, femmes, enfants, cheptel : tout vous dis-je ! Nous, nous sommes français : nous n'oserions jamais faire une telle chose ! Nous avons appris beaucoup de choses aux Sauvages, mais nous leur avons laissé leur idée de la guerre, nous défendant bien d'exiger d'eux qu'ils s'initient à des manières plus civilisées devant l'ennemi. Cela servait nos intérêts et nous allons jusqu'à les récompenser lorsqu'ils nous aident dans nos entreprises, peu importe les moyens.

- Mon lieutenant ! s'exclama Sanschagrin.

Le sieur de Fréville se retourna vers le jeune soldat scandalisé. Il ralentit légèrement le pas pour permettre au fantassin de s'approcher un peu plus près.

- Je sais ce que vous pensez, cher ami. Vous trouvez sûrement que ce n'est pas là un langage digne d'un représentant de Sa Majesté Très Chrétienne le Roi de France. Néanmoins, écoutez encore ceci avant de déchirer votre uniforme en signe d'indignation devant le blasphème. Lorsque nous sommes arrivés ici, j'étais tout comme vous plein d'ardeur, de rêves de gloire et du sentiment rassurant que je me battrais pour une cause juste : celle de la France. Je peux vous dire qu'à écouter tout ce qui se dit sur cette colonie, je commence à trouver la cause moins évidente dans son bon droit. Le sieur Bigot de Québec vole le cheptel des Habitants pour garnir ses tables lors de ses orgies, les seigneurs entaillent sans vergogne leurs cerfs pour augmenter leurs profits. Pour sûr, ce sont bien des saigneurs ! Et, j'ajouterais que je sais de source sûre que votre Marie-Louise...

- Qu'est-ce que vous allez dire sur le compte de Marie-Louise ? Je préférerais, mon lieutenant, que vous ne disiez pas trop de mal sur les gens que je connais.

- Tiens donc, l'ami : la friponne serait-elle devenue gente dame ?

- Friponne ?! Je vous répète que je n'aime pas que l'on dise du mal de mes gens.

- Je crois savoir qu'étant donné la place qu'occupe votre paternel dans votre estime, à en juger par vos paroles, vous dérogez assez souvent de vos beaux principes !

Simon Roux décocha un regard venimeux dans le dos du lieutenant. Ce n'était un secret pour personne que Sanschagrin avait quitté la maison familiale dans un climat de discorde et de rancunes tenaces. Il se demandait bien pourquoi le sieur de Fréville lui cherchait des puces. Étant donné les conditions de vie qui régnaient au sein des corps d'armée, le lieutenant avait bien assez à s'occuper en grattant les siennes sans chercher à exciter celles des autres !

- Qu'est-ce qui ne vous plaît pas au sujet de la Marie-Louise ? demanda le Mirecurtien avec suspicion.

- Elle n'a pas de couverture, répondit laconiquement le lieutenant avec un sourire en coin qui releva une branche de sa fine moustache.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous me dites là ? !

- Dame Marie-Louise n'a pas de couverture-re ! chantonna le sieur de Fréville, suscitant quelques rires entendus derrière Simon.

Manifestement, tous semblaient partager une plaisanterie dont lui seul ignorait les termes.

- Qu'est-ce que ça signifie, elle n'a pas de couverture ? insista-t-il.

- Correction, mon très cher ami : jusqu'à tout récemment, elle n'en avait pas. Maintenant, elle en a une !

- Mais qu'est-ce que vous racontez à la fin ? Vous divaguez ou quoi ? ! rétorqua le fantassin qui commençait à s'échauffer sérieusement.

➤

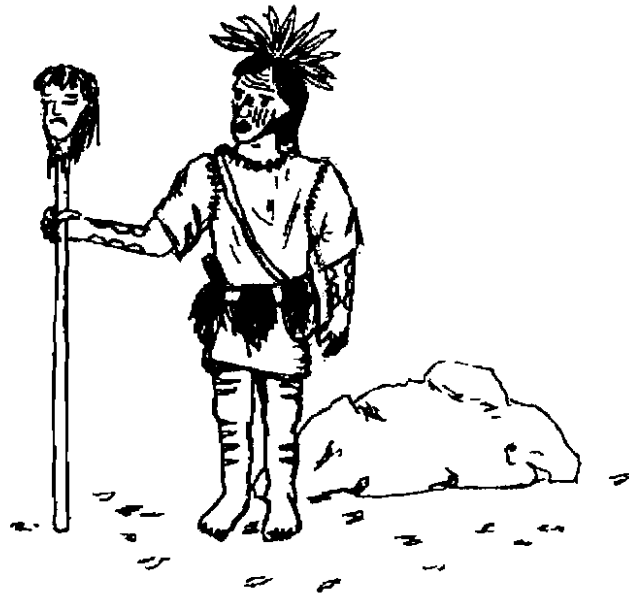
- Comme vous le savez probablement, il y a beaucoup de gens, mon bon et humble ami, qui n'ont pas dans leur chaumière le minimum requis pour vivre décentement en France alors que ce pays est bien moins clément que la mère-patrie. Certains n'ont même pas de couverture pour se protéger du froid. Êtes-vous capable d'imaginer une situation plus abjecte que celle-ci ? La misère que vous avez connue à Mirecourt était bien moindre que celle que l'on retrouve en général sur le territoire de la Nouvelle-France. Quand les colons s'embarquent pour le Canada, ils emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent et ils font confiance à ceux qui leur promettent une vie nouvelle et moins pénible que celle qui était la leur en France. Ils arrivent ici après un long et dur voyage en croyant pouvoir s'établir dans un pays immense qui n'appartient à personne, du moins selon ce qu'on leur en a dit. Mais, une fois débarqués à Québec, ils découvrent le cens et l'obligation d'acheter tout ce dont ils ont besoin de la mère-patrie uniquement. Ils s'aperçoivent bien vite qu'ils ne sont en réalité que de vulgaires mamelles que la France tète jusqu'à la dernière goutte de lait.

- Monsieur !

- Quoi ? ! Encore le coup de l'indignation ! Qu'est-ce qui vous vexe cette fois-ci : les mamelles ? Eh, bien ! Qu'est-ce que ce sera lorsque vous reverrez votre friponne de Marie-Louise ? !

Une vague de rires paillards déferla dans les rangs. Pour une fois que quelqu'un faisait taire Sanschagrin dit Grandegueule ! Le lieutenant de Fréville se retourna vers ses hommes, tout rayonnant de la finesse de sa réplique. Il exécuta quelques révérences polissonnes qui accentuèrent l'humeur joyeuse de la troupe. Roux dit Sanschagrin ne savait plus où donner de la tête.

- Et, puisque nous revenons sur le sujet de votre délicieuse Marie-Louise, sachez donc que je l'ai vue de mes propres yeux voler votre couverture sous votre nez que vous aviez davantage fixé sur son corsage que sur vos effets. En conséquence, lorsque vous frissonnez par les nuits qui courent, pensez donc à votre gente tire-laine qui est bien au chaud grâce à votre esprit lubrique !



CHAPITRE 13



Le prix de l'honneur

Les troupes continuèrent leur harassante progression jusqu'à ce que le soleil soit à son zénith. Les hommes se déplaçaient parfois sur des routes étroites et inégales qui n'en n'avaient que le nom. A d'autres occasions, ils peinaient sur de misérables sentiers et traversaient des zones boisées où les soldats restaient accrochés aux branches par leurs équipements. Le capitaine de Lafarre fit sonner l'arrêt et le tambour roula brièvement. Les soldats laissèrent vivement tomber leur sac à dos pour s'étendre sur le sol qui était plus frais que l'air ambiant. Certains furent désignés pour la corvée du repas et les fantassins mangèrent lentement leurs rations.

Simon Roux resta silencieux tout au long de la pause de midi. Il était fatigué par la marche forcée, dérouté par les paroles du lieutenant et blessé dans son amour propre pour avoir été la risée de ses compagnons d'arme. Bien qu'il ne le ferait jamais à haute voix, il admettait que le sieur de Fréville avait raison sur plusieurs points. Il était entré au service de l'armée du roi Louis XV pour échapper à la famine et voilà qu'on l'envoyait dans une colonie où

la pire misère de toute la France était expédiée. Il tenta mais sans succès de chasser les pensées moroses qui l'habitaient. Son attention fut distraite par le retour des éclaireurs qui arrivèrent alors que la pause de midi prenait fin. Ils avaient relevé les traces d'une importante compagnie et ils n'étaient pas très rassurés car tout indiquait qu'il s'agissait de Sauvages, probablement des ennemis provenant des nations iroquoises venus faire la petite guerre dans la région pour le compte des Anglais.

Les hommes firent passer la nouvelle d'un bout à l'autre de la colonne de soldats, de miliciens et d'Indiens. Les réactions naturelles de chacun n'étaient pas, et de loin, les mêmes pour les trois corps d'armée. Les miliciens ramassèrent en vitesse leurs effets et se cachèrent sans perdre de temps derrière le moindre obstacle qu'offrait le terrain pour ensuite scruter attentivement les profondeurs de la forêt. Les Abénakis s'écartèrent du gros de la troupe et s'enfoncèrent délibérément sous les frondaisons avec la souplesse et la discrétion de fauves en chasse. Les soldats de l'armée régulière firent preuve d'un peu moins de velléité à provoquer un affrontement. L'épouvantable réputation des Iroquois n'était pas faite pour les rassurer, d'autant plus que les propos du sieur de Fréville avaient fait le tour de tous les hommes. Simon et ses compagnons tenaient leurs fusils prêts à tirer, scrutant eux aussi les alentours pour découvrir avant qu'il ne soit trop tard lesquels de ces arbres se transformeraient en Agniers assoiffés de sang.

L'un des éclaireurs revint pour avertir le capitaine de Lafarre qu'il venait de découvrir une preuve formelle de la présence d'Iroquois dans la région. Un masque avait été placé en travers du chemin que suivait les soldats à moins d'un mille devant eux. Le capitaine donna pour consigne de se faire aussi silencieux que possible. Les soldats se mirent sur deux colonnes et serrèrent les rangs pour reprendre leur progression. Ils furent bientôt obligés de traverser une série de buissons particulièrement denses. Les fantassins durent faire des efforts surhumains pour éviter de faire craquer des brindilles et des branches mortes sous leurs pas.

Le capitaine donna l'ordre aux soldats de s'arrêter et de se tenir prêts à tirer. Un éclaireur le conduisit à une centaine de mètres de là pour lui montrer le masque iroquois. Ce dernier était de forme ovale et de couleur noire. Sa surface de bois peint était lisse et aucun trait n'était précisé, à part les ouvertures pour les yeux et la bouche. Le masque sans expression était moucheté par des épis de cheveux humains piquetés un peu partout. Il n'y avait aucune autre trace de l'ennemi.

De Lafarre fit demander un Abénakis pour qu'on lui explique ce que signifiait cette manifestation de la part des Agniers. L'interprète n'était pas sitôt arrivé que deux coups de feu éclatèrent devant la troupe. Malgré la tension presque palpable qui régnait, les soldats réguliers réagirent avec discipline et diligence. Ils formèrent immédiatement trois rangées pour ensuite pointer leurs armes droit devant eux, prêts à offrir un tir de barrage en cas de besoin. Comme la compagnie se trouvait dans une sapinière aux branches hautes et aux arbres bien distancés, les fantassins purent manoeuvrer assez efficacement.

Les secondes s'écoulèrent si lentement que Simon avait l'impression que le temps s'était arrêté. Il n'y eut pas d'autres coups de feu pour troubler le silence. Les soldats s'avancèrent sur l'ordre des officiers tout en s'efforçant de garder leur formation, ce qui n'était pas des plus évidents avec les accidents de terrain. De plus, les boucles, les ceinturons et les bretelles des fusils ne cessaient de se prendre dans les branches pour retenir les hommes dans leurs mouvements. Les arbres se resserraient au fur et à mesure qu'ils marchaient en direction des

détonations entendues plus tôt. C'est dans un ordre assez quelconque que les fantassins débouchèrent enfin sur une zone sablonneuse où seuls poussaient des buissons chétifs et épars. Trois autres coups de feu retentirent dans la forêt et le silence retomba à nouveau. Tous les soldats fixaient attentivement la ligne des arbres, attentifs aux moindres bruits ou mouvements qui trahiraient la position de l'ennemi.

Simon Roux comprit subitement toute l'acuité des affirmations du lieutenant de Fréville au sujet de leur habitude de la guerre à cinquante pas de distance, isolés au centre d'une plaine et bien en vue d'un adversaire tout aussi visible. En cas d'attaque, les fantassins ne verraient pas leurs ennemis qui les tireraient un à un comme des cibles sur un champ d'exercice. Les regards inquiets de son ami Jeunessant lui indiquèrent qu'il pensait exactement à la même chose que Sanschagrin. Il ressentit cette impression toute nouvelle qu'était la peur de l'inconnu, de l'ennemi dont on ignore le nombre, la position, les intentions et la puissance de feu.

Bien que la plupart des soldats fussent conscients de leur gaucherie et de la précarité de leurs positions, aucun ne rompait la formation pour s'abriter. Ces hommes étaient victimes de la pire plaie qu'une armée étrangère à son cadre naturel puisse connaître : son entraînement qui la pousse à suivre une stratégie précise et ce, malgré le fait que les circonstances exigeraient que l'on adopte une autre tactique. Les fantassins n'étaient pas formés pour faire preuve d'initiative et encore moins d'individualisme. C'était leur nombre qui faisait leur force sur les champs de bataille de l'Europe. Cependant, en terre de Nouvelle-France, l'ennemi agissait toujours par ruse et sans avertissement galant. Il y avait rarement des provocations officielles avec les Sauvages. Ils attaquaient sans sommation et ne faisaient pas de quartier. Ils disparaissaient ensuite bien avant qu'on ne les trouve et resurgissaient en hurlant quand on s'y attendait le moins. Les Iroquois s'entendaient très bien à ce jeu, à tel point que certains disaient qu'un Agnier se déplaçait plus vite qu'une balle de fusil ! C'était le genre de pensées qui galopaient dans l'esprit des soldats réguliers. Néanmoins, aucun fantassin ne pouvait échapper à des années de discipline sévère, ce qui les empêchait d'adopter une meilleure façon de se disposer sur le terrain. Les hommes restèrent donc en formation sur deux rangées, plus inquiets du silence que du claquement du silex contre le percuteur d'un mousquet. Des éclaireurs firent lentement leur apparition devant les soldats réguliers, indiquant par des gestes que ces derniers pouvaient se détendre, ce qu'ils ignorèrent d'une façon hautaine. Le capitaine se porta au-devant d'eux et s'entretint quelques minutes avec celui qui était à la tête des voltigeurs. Il revint ensuite vers ses hommes et donna l'ordre de reprendre la formation sur deux colonnes. Le tambour claqua d'un air martial et les hommes ajustèrent leurs pas aux coups des baguettes qui s'immobilisèrent après avoir donné la cadence.

Ils se retrouvèrent à leur grand soulagement sur une route forestière qu'ils suivirent pendant plus d'une heure avant qu'on ne signale la présence d'une patrouille de miliciens qui arrivaient dans leur direction. Les deux groupes de combattants se croisèrent en silence. La patrouille était composée de dix Habitants et de six Abénakis. Les premiers étaient sobrement vêtus et armés légèrement, sauf un milicien qui portait une arquebuse à croc sur l'épaule. Il avait suspendu les oreilles de ses victimes après le canon de son arme lourde. Les Sauvages portaient des habits faits de peaux de bêtes cousues avec des nerfs. Leurs visages étaient peints et ils arboraient tous des scalps fraîchement prélevés et accrochés à la ceinture. Trois d'entre eux exhibaient fièrement des têtes placées au bout de piques qu'ils agitaient avec le même plaisir que des enfants jouant avec des marionnettes. Simon éprouva quelques difficultés à

retenir la nausée qui l'assailit à la vue de ce triste spectacle. " On scalpe ses ennemis dans le coin, pensa-t-il. Par Dieu, dans quoi suis-je tombé ?! "

Les fantassins reprirent leur marche et butèrent une heure plus tard sur les corps des ennemis que la patrouille avait éliminés. Le sieur de Fréville plissa le nez de dégoût et plus d'un soldat détournèrent les yeux de ces cadavres atrocement profanés. Le capitaine les fit rapidement ensevelir et la colonne de soldats remonta vers la source d'un ruisseau important sur une distance de trois milles avant de s'arrêter pour dresser le campement. Les hommes ingurgitèrent avidement leur repas. Ils se préparèrent ensuite à passer la nuit et les tours de garde furent assignés. Simon Roux en profita pour chercher une couverture parmi ceux qui veilleraient.

Les Abénakis et les Montagnais donnèrent un coup de main aux soldats réguliers pour monter des abris de fortune. Les Sauvages coupèrent des branches de feuillus qu'ils fichèrent dans le sol par groupes de trois de façon à former un cadre rectangulaire. Ils disposèrent ensuite de longues perches sur lesquelles ils étendirent des branches de sapin. Trois hommes pouvaient s'y tenir serrés les uns contre les autres. Simon laissa son paquetage près de Sansfaçon et de Jeunessant et partit encore une fois à la recherche d'une couverture. Il passait lentement au travers du campement de nuit quand le sieur de Fréville l'appela pour lui montrer un groupe de Montagnais qui s'apprêtaient à jouer à un jeu de leur façon. L'officier voulait que Sanschagrín assiste à la démonstration afin qu'il affine son expérience du jeu. Depuis que le fantassin s'était associé au lieutenant sur *L'Actif* pour prendre le contrôle des paris, Simon était devenu un poulain que l'officier entraînait pour son profit. A chaque fois qu'il en avait la chance, il apprenait au Mirecurtien un tour ou deux pour confondre ses adversaires aux cartes ou aux dés. Cette fois-ci, c'était les Abénakis qui offraient la leçon.

Ils avaient étalé plusieurs couvertures sur le sol et l'un d'eux avait coupé une bonne poignée de brins d'herbe parmi les plus gros qu'il trouva. Il les laissa tomber en désordre au centre des couvertures et le joueur principal s'avança. Un Montagnais lui tendit une longue alène taillée dans un os de chevreuil. L'homme se mit à genoux et se pencha au point et reposa le haut de son corps sur ses coudes afin de piquer les brins d'herbe avec l'alène. Les autres Sauvages qui l'entouraient commencèrent à exécuter mille et une pitreries pour le distraire alors qu'il ramassait les tiges. De temps à autre, le joueur se relevait et criait " Chok-chok ! ", comme s'il aboyait aux visages de ceux qui le harcelaient de toutes parts avec des cris secs et des gesticulations. Le sieur de Fréville crut bon d'indiquer au fantassin qu'il s'agissait là d'une façon pour le joueur de manifester son plaisir. Au fur et à mesure que le jeu avançait, les Sauvages laissaient tomber une foule d'objets sur les couvertures ; scalps, haches, poires à poudre, coutcaux, peaux de fourrure, etc. Il n'y avait apparemment pas de limite aux mises. Lorsque le joueur se releva enfin, son alène ne pouvait plus contenir un brin de plus. Le Montagnais qui la lui avait donnée la reprit et imposa le silence. Il conta rapidement les brins enfilés par groupes de vingt qu'il déposait sur les couvertures. Le total arrivant à un chiffre pair, le joueur fut déclaré vainqueur de la partie et les paris furent réglés entre les Sauvages.

Le sieur de Fréville se retira dans sa tente et Simon reprit sa recherche pour obtenir une couverture. Un Abénakis en tendit une au fantassin qui retourna ensuite s'étendre auprès de ses deux compagnons. Tandis qu'il essayait de trouver la meilleure façon de se coucher à l'aise sur le sol humide, Sanschagrín pensa à la petite friponne qui, au même moment, devait se vautrer dans le confort de sa propre couverture. Il s'endormit rapidement en se disant qu'il ne lui

manquerait plus qu'un lit que lui volerait sûrement la friponne. Il pourrait alors en déferer aux tribunaux de Mirecourt qui...

Le sommeil le prit sans même que le soldat ne s'en rende compte. Il se vit de retour dans son patelin d'origine et obligé de fuir avec la Marie-Louise, tous deux poursuivis par des Iroquois qui brandissaient des casse-tête démesurés. Chaque fois que le Mirecurtien se retournait pour tirer sur les Sauvages, le canon de son fusil devenait aussi mou qu'un linge. C'est alors qu'il reprenait la fuite qu'il s'aperçut enfin qu'ils étaient dans les champs entourant Mirecourt. Il y entraîna la Marie-Louise, cherchant à semer les Agniers dans les rues qui avaient changé au point que le Mirecurtien ne les reconnaissait plus. Il pensa soudainement que les Agniers ne devraient pas se trouver dans cette ville avec lui et se retourna pour leur signifier qu'en tant que soldat du roi de France en service au Canada, il avait le devoir de les arrêter puisque les Sauvages n'avaient pas reçu l'autorisation des notables de la cité pour entrer dans la ville. Les Agniers s'immobilisèrent instantanément et prirent des mines de gamins pris en flagrant délit. L'un d'eux s'avança plus près du fantassin tandis que la Marie-Louise descendait jusqu'au Madon pour laver la couverture qu'elle lui avait volée.

- Bien parlé, vilain petit lorrain ! Alors, viens dans mes terres pour que ma chasse puisse se terminer avant que l'ennui ne nous tue.

L'Iroquois avait le visage tellement tatoué qu'on ne pouvait distinguer ses traits. Simon s'en approcha et les autres Sauvages se désintéressèrent de ce qui se passait pour s'amuser à lancer des flèches en direction de la lune pour l'abattre. Le fantassin leva plus haut la lampe qui se retrouva par enchantement dans sa main libre. La lumière releva l'ombre du visage de l'Iroquois comme les rideaux d'un théâtre. Simon reconnut la figure juvénile du sieur de Fréville.

- Il faut ce qu'il faut pour arriver à survivre dans ce maudit pays ! lâcha le lieutenant en guise d'explication.

Les autres Sauvages se retournèrent pour regarder plus attentivement leur porte-parole. Reconnaisant finalement l'identité de l'officier, les Agniers poussèrent des cris d'enfants apeurés et s'enfuirent à leur tour à bord de rabaskas qui glissèrent comme des serpents sur le moutonnement des collines qui bougeaient comme si elles étaient faites d'eau. Une grande clameur s'éleva de l'horizon tandis que les Agniers viraient de bord pour revenir dans sa direction en poussant des hurlements de fous furieux. Le sieur de Fréville éleva son casse-tête et le tint comme un fusil. Il tira un coup vers les Sauvages, suivi aussitôt par le fantassin dont le canon de son fusil s'était inexplicablement allongé de plusieurs mètres. Un Agnier tira un ballot de fourrures sur le soldat qui grimaça de douleur sous le sac de peaux. Une autre cacophonie de cris explosa à ses oreilles... Et Simon s'éveilla juste à temps pour éviter d'être piétiné par les Agniers qui envahissaient le campement du capitaine de Lafarre.

Un coup de feu éclata tout près de Sanschagrin alors qu'il se levait en empoignant son mousquet. Il sentit une vive brûlure quand la balle lui frôla la nuque pour terminer sa course dans la tête d'un Agnier. Le guerrier fauché en pleine course s'effondra sur l'abri de fortune et Antoine se retrouva coincé sous les branches et le corps de l'Iroquois. Roux le tira péniblement par les bras pour le dégager de cette position qui ne lui permettait pas de se défendre.

Un groupe d'Iroquois avait profité de l'obscurité pour s'approcher subrepticement du campement. L'attaque surprise avait échoué dès le départ car, si les soldats réguliers ne virent les Agniers que lorsqu'ils envahirent le camp, les Abénakis, les Montagnais et les Habitants les

avaient repérés un peu plus tôt. Ils s'étaient mis en position et avaient attendu que la première ligne d'assaillants soit assez près pour pouvoir la faucher. Les coups de feu déclenchèrent l'alarme et les fantassins n'eurent que le temps de sortir des abris pour se saisir de leurs armes avant que l'ennemi n'arrive sur eux. La lutte qui s'engagea ensuite fut totale des deux côtés, personne ne demandant de quartier et personne n'en accordant.

Sansfaçon déchargea son fusil dans l'abdomen d'un Agnier qui fondait vers lui à la vitesse de l'éclair en faisant tourner son tomahawk au-dessus de sa tête. Le Sauvage s'écroula dans l'herbe en se tordant de douleur. Le sieur de Fréville mit fin à ses souffrances en lui enfonçant son épée dans le coeur. Un cri de guerre retentit au-dessus de la mêlée et Simon se retourna pour voir d'où il provenait. Un guerrier iroquois l'avait choisi pour cible. Il arrivait dans la direction du Mirecurtien en courant comme un daim et poussant sans arrêt un sinistre appel au meurtre. Sanschagrin épaula rapidement son mousquet pendant qu'Antoine rechargeait le sien aussi vite qu'il le pouvait. Simon mit en joue son adversaire, ramena le silex et serra son index sur la détente. Cependant, il ne tira pas immédiatement parce que fasciné par ce jeune guerrier qui fondait à chaque foulée vers sa mort. Le Mirecurtien savait très bien qu'il n'y avait aucune chance pour que le Sauvage arrive jusqu'à lui avant de mourir. Ce n'était pas la certitude de pouvoir le tuer à sa convenance qui le retenait d'écraser la détente, mais plutôt le fait que l'Agnier devait certainement savoir qu'il mourrait sous peu, ce qui ne l'empêchait pas de charger sans aucune considération pour sa vie. L'Iroquois voulait tuer et peu lui importait sa propre mort.

Le canon de 69 du Mirecurtien éructa bruyamment son panache de fumée à l'odeur infecte et le guerrier s'abattit lourdement sur l'un des trois feux qui brûlaient à l'intérieur du bivouac. Il gisait si près de lui que Simon aurait pu lui prendre la main. L'Iroquois fut agité de quelques spasmes et râla en émettant un gargouillis qui sonna aux oreilles de Sanschagrin comme un rire dément. L'Agnier se détendit et resta figé dans la mort qui reprenait ses droits sur cette vie d'à peine douze printemps. L'odeur de la chair brûlée se répandit dans l'air chaud et immobile de la nuit. Simon commit l'erreur de porter davantage attention aux yeux révulsés de sa victime qu'à ce qui se passait autour de lui. Un autre Iroquois fondait vers lui et, lorsque le fantassin s'en aperçut, il était trop tard pour recharger son arme. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire pour se défendre et il ne perdit pas une seconde pour fixer la baïonnette au canon de son fusil. Il releva ensuite la pointe de fer à la hauteur des yeux de son ennemi, attendant le choc de la rencontre.

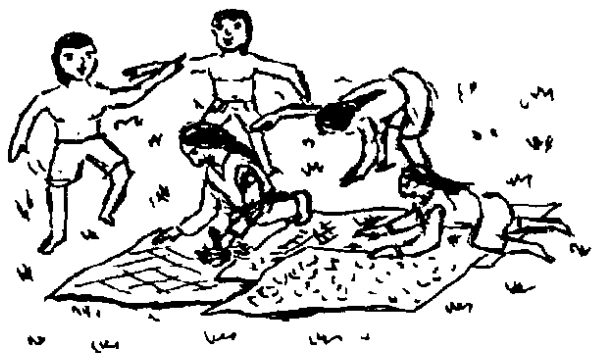
La montagne de muscles et de furie arrivait avec la force d'un taureau, semblable à un tourbillon de tatouages, de peintures de guerre et de cheveux aussi noirs que la mer où flottaient les étoiles. Sanschagrin étreignit désespérément son arme qu'il trouva bien ridicule devant son adversaire qui brandissait une énorme palette de bois sertie d'une pierre ronde à une extrémité et d'un pic de fer à l'autre. Néanmoins, si le jeune Agnier qu'il venait de tuer avait pu affronter son destin sans défaillir, alors par Dieu, il en ferait autant ! Simon écarta les jambes en essayant vainement de se rappeler les paroles de l'acte de contrition qu'il voulait adresser au Ciel.

Le guerrier iroquois ramena ses bras au-dessus de sa tête en maintenant fermement son monstrueux casse-tête piqué de clous sur toute sa surface pour l'alourdir davantage. Une fraction de seconde avant que l'Agnier n'abatte son arme au-travers de la tête de Sanschagrin, un fusil détonna contre l'oreille de ce dernier et un nuage de poudre brûlée lui irrita les yeux.

L'instant d'après, le fantassin aveuglé fut violemment heurté et tomba à la renverse, écrasé par son ennemi. Quelque chose de chaud et de visqueux tomba dans la bouche de Sanschagrin.

Lorsque les étoiles eurent cessé de danser devant lui, Simon aperçut tout contre son visage un faciès horrible. Le front et l'oeil gauche du monstrueux Sauvage avaient été emportés par la décharge du fusil d'Antoine Harmand qui avait mis deux balles dans le canon. Simon poussa un cri d'effroi tout en se débattant de manière frénétique pour se dégager du cadavre encore animé de soubresauts, crachant avec dégoût le morceau de cervelle pulvérisée qu'il avait failli avaler en s'étouffant. Il ramassa son arme à feu et vit que la baïonnette n'était plus au bout du canon. Elle avait traversé le poumon droit de l'Iroquois et s'était fichée dans sa colonne vertébrale. Simon dut s'y prendre à deux mains pour l'arracher à son fourreau de chair et d'os.

Le campement n'était plus que cris, roulements de tambours et morts cruelles. L'odeur écoeurante de la poudre et du sang se mêlait dans l'air humide et stagnait sans vouloir se dissiper. Le Mirecurtien vit l'abbé Rousseau descendre un Agnier avec son mousquet. S'il avait clairement donné son refus pour tirer sur des Anglais ou des Américains, il avait en revanche juré que les Iroquois qui l'avaient capturé n'y arriveraient pas une seconde fois. Les



hommes tombaient les uns sur les autres et tous les abris étaient sans dessus dessous. Antoine culbuta sur le corps du Sauvage qui avait remporté la partie de Chok-chok, comme l'avait nommée le lieutenant. Un caprice du destin avait voulu qu'une flèche ennemie trouvât son chemin jusqu'au coeur de l'Indien en passant par l'oeil droit du masque iroquois qu'il portait accroché sur la poitrine depuis qu'il l'avait gagné. Les Agniers tirèrent encore quelques coups de

feu, puis se désengagèrent pour prendre la fuite. Les soldats profitèrent du répit pour dégainer leurs épées afin d'achever les Agniers qui se mouraient. La compagnie de Lafarre avait perdu huit soldats, cinq Habitants et neuf Sauvages. L'ennemi laissa plus d'une quarantaine des siens sur le sol. Les Abénakis filèrent immédiatement dans l'obscurité profonde des bois pour rattraper les fuyards. La bataille s'était terminée aussi rapidement qu'elle s'était engagée.

L'aube se leva lentement, comme si le soleil hésitait à jeter un oeil sur la scène du carnage nocturne. Le Pays-Cruel, ainsi que l'avait surnommé le sieur de Fréville, avait reçu son offrande, buvant à même les veines des hommes la vie qu'ils avaient durement arrachée à cette terre. Les premiers clignotements du jour révélèrent à Simon et aux autres soldats réguliers que les Sauvages et les Habitants n'avaient pas laissé passer la chance de signer leur travail : tous les ennemis qui étaient tombés durant l'attaque avaient été pillés et scalpés. Les officiers français ne firent aucun commentaire, mais leurs airs renfrognés indiquaient clairement ce qu'ils pensaient de soldats n'ayant aucun respect pour les dépouilles de leurs ennemis, fussent-ils des Sauvages.

Les Habitants et les Sauvages savaient très bien que la petite guerre était encore la plus efficace dans ces contrées où l'humanité avait l'air déplacé, comme si le Créateur avait dédié ce Nouveau Monde à une autre race d'êtres humains. Les Français ne comprenaient pas que les

miliciens canadiens et les guerriers des tribus alliées à la France pratiquassent une guerre si étrangère à leur conception. L'effet psychologique était l'une des armes les plus efficaces que les Habitants et les Sauvages utilisaient couramment. En effet, il était toujours très démoralisant pour une armée de retrouver ses effectifs portés disparus dans l'état où ils mirent les cadavres avant le départ de la compagnie de Lafarre.

Les miliciens et les Sauvages dévêtirent les cadavres et réduisirent les habits en lambeaux avec leurs couteaux. Les officiers de l'armée régulière les regardèrent sans comprendre à quoi rimait tout cela. Les Abénakis et les Montagnais éventrèrent les cadavres et répandirent leurs boyaux dans l'herbe, après quoi ils trempèrent les vêtements en lambeaux dans le sang et les humeurs pour les jeter ensuite sur le sol. Avec la chaleur qu'il ferait durant le jour, les insectes et les animaux nécrophages seraient immanquablement attirés par la charogne et, lorsque les Agniers reviendraient, ils croiraient que les soldats français avaient des démons qui se battaient pour eux. Si c'était des miliciens américains ou des soldats anglais, ils découvriraient une scène si épouvantable qu'ils éviteraient de croiser la route des Habitants, un comportement qu'ils avaient appris à développer au fur et à mesure que des inconscients avaient perdu leur vie pour n'avoir pas changé de chemin.

Sanschagrin se rappela que le capitaine de Lafarre avait dit un jour que la seule motivation qu'un noble français pouvait avoir de se rendre en Nouvelle-France était de vouloir faire fortune rapidement et de gagner des campagnes militaires qui les couvriraient de gloire. Plusieurs personnages de la cour de Versailles n'hésitaient pas à affirmer que la Nouvelle-France n'était rien de plus que les écuries du Roi. Les colons n'étaient pas vus autrement que comme des cerfs en dessous de la condition la plus misérable du paysan français. N'était-



ce point pour cette raison qu'ils étaient partis vers les terres vierges du Canada ? C'est ce qui, entre autres choses, faisait dire à Voltaire : " Il faut plaindre le pauvre genre humain qui s'égorge sur notre continent à propos de quelques arpents de neige au Canada. "

Les Français se battaient pour le Roi ; les Habitants se battaient pour leurs terres. Rien n'aurait pu être plus étrangère l'une à l'autre que ces deux conceptions d'un même conflit. Aucun militaire, qu'il fût anglais ou français, n'avait la moindre idée d'une façon de concevoir la guerre autrement que selon les méthodes indiquées dans les manuels d'instruction faits pour des conditions complètement différentes de celles régnant en Amérique. En conséquence, lorsque Nicolas Jeunessant aperçut le cadavre du vicaire que cherchait l'abbé Rousseau et qu'il alerta les autres soldats, ces derniers subirent immédiatement les effets de la mise en scène qu'avaient monté les Agniers pour intimider leurs ennemis.

Quelques siècles auparavant, un personnage tristement célèbre, Vlad Tepes, fit empaler des centaines de prisonniers de guerre devant la ville où il était assiégé. Lorsque les Turcs

arrivèrent devant la ville et qu'ils virent l'inconcevable massacre, ils abandonnèrent le projet d'attaquer l'armée transylvanienne. Une forêt d'arbres aux frondaisons de chair humaine les en dissuada. Les soldats de l'armée régulière eurent la même réaction devant les restes du vicaire sur lesquels se repaissait une gente immonde d'asticots et de mouches qui collaient littéralement aux vêtements déchirés et couverts de sang et d'humeurs. S'il n'en avait tenu qu'à eux, les fantassins n'auraient pas continué plus loin.

Pour qui connaissait la guerre en Nouvelle-France, un tel spectacle aurait dû soulever une envie de vengeance sauvage. Les soldats de l'armée régulière jetèrent un oeil sur ce qui restait du vicaire : quelques-uns eurent des nausées et la plupart des hommes se sentirent pris d'une haine aveugle pour ce pays, pour cette guerre sans rime ni raison et, en somme, pour tous les Habitants et les Sauvages qui les entouraient. Ceux qui avaient imaginé cette Dernière Cène pour le vicaire avaient atteint leurs buts. Les troupes se retrouvèrent divisées entre elles, le fossé s'élargissant entre les méthodes des soldats français et des Sauvages, indiens ou canadiens, de ce continent à la mesure de l'Enfer.



CHAPITRE 14



Rumeurs de guerre

Les forces de Dieskau avaient fini par se rassembler tant bien que mal, aidées en cela par le manque de velléité de l'ennemi à leur donner la chasse dans les bois. Les miliciens et les Sauvages avaient déployé des efforts incroyables pour rameuter les troupes françaises en déroute. Les soldats avançaient maintenant d'un pas lent et pesant, encore sous le choc de la défaite cinglante qu'ils avaient essuyée. Personne ne pouvait comprendre comment le destin avait pu leur ravir cette victoire qu'ils avaient pourtant tenue dans leurs mains jusqu'au dernier moment.

Au lendemain de l'attaque nocturne menée par les Iroquois, Dieskau avait conduit ses troupes le long du bras du lac Champlain jusqu'à un point situé entre le fort Edward et le camp de Johnson sur le lac Georges. Le Baron avait décidé de couper le chemin aux troupes anglaises lorsqu'elles tenteraient de passer. Les Agniers qui avaient survécu à l'attaque de nuit avaient prévenu les Anglais de la présence et des intentions de Dieskau et Johnson savait fort

bien que le Baron disposait de troupes importantes. Néanmoins, les Anglais ne prirent pas la menace française suffisamment en sérieux et, lorsque la colonne américaine tomba sur les hommes de Dieskau, la bataille s'engagea sur un terrain où les premiers n'avaient pas l'avantage. Si le baron de Dieskau ne se trouvait pas sur son propre terrain, il faisait preuve en revanche d'un esprit tactique bien plus développé que Johnson. Les Français les renversèrent comme un jeu de cartes.

Les miliciens et les Sauvages profitèrent à nouveau de l'occasion qui s'offrait en pillant les cadavres de leur argent, objets de valeurs, armes... et scalps. Les corps furent démembrés ou mutilés comme pour les Iroquois quelques jours plus tôt. Le capitaine de Lafarre fut pris d'un malaise en assistant à cette boucherie. Tsahahissan en profita pour expliquer au sieur de Fréville que les Sauvages procédaient souvent ainsi pour une autre raison que celle donnée précédemment, à savoir que la vue d'un tel massacre horrifiât l'ennemi et lui fit perdre toute combativité. Les Amérindiens croyaient que l'âme de l'ennemi dont on lacérait le cadavre était stigmatisée de telle sorte que, si l'ennemi se réincarnait, il serait frappé par une infirmité qui le rendrait inoffensif. En somme, le Sauvage l'emportait au point de vue de la tactique militaire et spirituelle. Antoine et Simon l'écoutèrent avec un mélange de dégoût et de peur tandis qu'ils regardaient en même temps un milicien et un Abénakis exercer leur imagination sur la dépouille d'un officier anglais. Ils lui découpèrent un sourire de la bouche jusqu'aux oreilles et l'éventrèrent ensuite pour remplir la plaie du visage avec ses entrailles.

Les Français reprirent ensuite leur route en direction du fort George où Johnson tenait son quartier général. Le sieur de Fréville écoutait de plus en plus avidement ce que son laquais lui apprenait de l'Amérique précolombienne. Le lieutenant livrait ensuite ses impressions sur le sujet aux deux Mirecurtiens, supportant son discours avec la littérature qu'il avait déjà lue à propos du Nouveau Monde comme, par exemple, le *Cosmographiae Introductio* de Martin Waldseemüller publié en 1507 à Saint-Dié, dans la lointaine Lorraine qui manquait toujours plus à ceux qui l'avaient quittée pour venir se perdre et mourir dans les forêts de la Nouvelle-France.

Il existait une grande variété d'ouvrages sur les Amériques et la plupart étaient remplis de fabulations mêlées à des observations souvent mal comprises par les auteurs qui, d'ailleurs, n'avaient pas tous vu ce dont ils parlaient. Le navigateur anglais Francis Drake avait affirmé et soutenu le plus sérieusement du monde que les sorciers brésiliens savaient déclencher des ouragans à volonté sur leurs ennemis. Le poète Pierre de Ronsard affirmait quant à lui que les peuples du nouveau continent ne connaissaient rien des usages moraux et spirituels des vertus et de l'aversion des vices. Thomas Hobbes les avait décrits comme étant dénués d'intelligence, d'industrie, de culture de la terre et de toute forme de navigation. Il disait aussi que le pire était bien les risques de mort violente, l'affreuse solitude de l'homme sauvage qui vivait en bête et mourait jeune. Plusieurs auteurs parlaient des hommes sans bouche ou sans anus. Il y avait aussi des Sauvages aux oreilles si développées qu'ils s'en servaient comme couverture la nuit, s'y enroulant comme les chauves-souris pendues dans les cavernes obscures. On allait même jusqu'à garantir pour très véridique l'existence d'Indiens ne se nourrissant que d'odeurs et, plus inquiétant encore, de tribus qui étaient entièrement composées de sorciers puissants et dangereux, comme les Megmoowesoo.

Il y avait bien peu de vrai dans tous ces mythes occidentaux, mais ces derniers étaient tenaces et les confidences du Huron balayaient ces idées folles pour faire place à d'autres, plus

»

étranges et encore plus inquiétantes que les premières. Lorsque les troupes du baron de Dieskau arrivèrent en vue du fort George, Simon était plus que jamais convaincu de se battre avec des représentants d'une humanité totalement étrangère à la sienne ; une humanité plus innocente que celle du lendemain de la faute originelle, insouciant et désinvolte devant la vie et la mort qui se confondaient en une seule et même conception.

Le fort George, aussi appelé le Nouveau-Chouagen, n'en était un que de nom. Le fort Ontario à l'embouchure de la rivière Oswégo possédait un fossé de dix-huit pieds de large par huit de profondeur. Il adoptait la forme d'une étoile, une très bonne disposition pour permettre des tirs d'artillerie et pour maintenir l'adversaire à distance. Le fort George n'avait rien de tout ça. Le fort Pepperell, ou Vieux-Chouagen n'était qu'une maison à mâchicoulis possédant des murs de trois pieds d'épaisseur avec deux étages de meurtrières, des créneaux et deux tours carrées, le tout encerclé par une muraille de trois pieds d'épais par dix de haut. Bien que d'une moindre efficacité que les défenses de fort Ontario, c'était encore plus que ce dont le Nouveau-Chouagen disposait.

Les Français encerclèrent ce dernier, sûrs de prendre le fort en peu de temps. Tandis que les fantassins préparaient leurs retranchements, les officiers donnèrent des ordres aux artilleurs pour qu'ils installent leurs pièces de manière à bombarder le fort. Cependant, le Baron manquait de pièces d'artillerie lourde, ce qui ferait toute la différence dans la bataille. Bien que les choses se soient bien passées contre la colonne américaine qu'il avait renversée, Dieskau oublia qu'il ne menait plus une guerre à l'indienne, mais un siège conçu et pensé en fonction des idées militaires de l'Europe. De plus, les miliciens aussi bien que les Sauvages ignoraient superbement cette façon de faire la guerre.

Le 13 août, le fort avait accueilli le lieutenant-colonel James Mercer qui avait fui le fort Ontario sous la pression des canons français, des miliciens et des Sauvages. Tandis que Monsieur de Rigaud rejoignait péniblement une petite baie à un mille et demi du fort avec mille cinq cents miliciens et deux cent cinquante Indiens, les officiers de l'armée régulière avaient installé leurs canons contre l'ennemi. L'attaque conjuguée des trois corps d'armée avait eu raison des Anglais en une journée ! L'ennemi défait avait depuis grossi les rangs du fort George qui, pour mal défendu qu'il était en l'absence de fortifications adéquates, n'en était pas plus vulnérable pour autant. Les troupes étaient très bien outillées pour faire face aux Français.

Le Baron donna l'ordre de se porter à l'assaut et les quelques pièces dont il disposait se mirent à tonner. Les belles amazones de Guillaume d'Orange s'avancèrent effrontément sur l'ennemi dans un ordre quelque peu relâché. Le terrain était inégal et jonché de troncs d'arbres qui brisaient les rangs des Français. Les miliciens et les Sauvages apprécièrent la situation et, plutôt que de se porter à l'assaut du fort avec les soldats réguliers, ils jugèrent plus à propos de s'enfoncer dans les bois pour y arrêter la progression de rangers américains et d'Iroquois Tsonnontouans. Dieskau se méprit sur cette manoeuvre et crut à la désertion des miliciens et des Sauvages, alors qu'en réalité, ces derniers couvraient le flanc droit des Français. Le Baron se porta lui-même au-devant de l'ennemi dans l'espoir naïf que les miliciens soient assez impressionnés par son courage qu'ils ne puissent faire autrement que de le suivre. Le Baron venait de commettre une erreur irréparable en se laissant emporter par le romantisme et le patriotisme d'un noble français dans lesquels les miliciens et les Indiens alliés des Français ne se reconnaissaient pas.

Bien que la Nouvelle-France disposât de troupes régulières très limitées et de miliciens,

les États du sud éprouvaient une peur bleue envers les Habitants. Un gouverneur américain avait même affirmé que les colonies atlantiques pourraient être facilement envahies par ce petit peuple belliqueux et implacable, car la seule mention de leur arrivée suffirait à provoquer des exodes massifs. En cet âge du glaive, l'agneau mordait plus que le loup ! Les postes frontaliers étaient souvent l'objet d'attaques brutales et sanglantes où tout était passé par les armes. Cependant, dans les circonstances présentes, les miliciens savaient très bien qu'il fallait d'abord nettoyer les bois et harceler le fort pendant un certain temps pour démoraliser l'ennemi. Comme il a été dit précédemment, fort Edward n'était pas encore un fort digne de ce nom. Un prisonnier anglais avait révélé à Dieskau que les ouvrages défensifs étaient loin d'être terminés et qu'il n'était défendu que par cinq cents provinciaux. Le Baron avait immédiatement vu une excellente occasion d'infliger aux Anglais une défaite aussi facile que les précédentes. Bien que le gouverneur Banyar eût encouragé Johnson à construire des forts à la française, cette recommandation n'avait toujours pas été suivie et fort Edward avait un destin tout tracé selon Dieskau.

Les Habitants et les Indiens avaient constamment suivi les troupes régulières en passant par les bois et les crêtes des collines et des montagnes, ce qui les avait beaucoup trop fatigués pour qu'ils soient en mesure de porter une attaque dès leur arrivée sur les lieux. Les plus offensifs montèrent aux arbres pour tirer à l'intérieur du camp tandis que les autres prenaient position dans la forêt pour isoler le campement des Anglais. Après six heures de combats acharnés, les Français lâchèrent leurs positions et abandonnèrent la lutte, vaincus par l'artillerie et les fortifications pourtant sommaires de l'ennemi. De plus, honte suprême, le baron de Dieskau, gravement blessé et refusant d'être porté par ses hommes, fut abandonné sur le champ de bataille durant la retraite que provoqua la contre-attaque des soldats retranchés. Le général d'origine allemande fut pris par Johnson qui le ramassa parmi les corps des soldats tombés sous les balles et les boulets de canon.

Alors que les rangs de l'armée régulière se préparaient à une nouvelle offensive, Tsahahissan s'était placé derrière le lieutenant de Fréville, disant vouloir le protéger contre l'ennemi, ce que l'officier accepta sans discuter. Quand les mousquets anglais commencèrent à tonner dans leur direction, les Français serrèrent les rangs et appuyèrent plus fermement sur le pas, bravant encore une fois le feu ennemi avec une nonchalance incroyable aux yeux des provinciaux américains. Puis vint la contre-attaque. Toutes les pièces d'artillerie explosèrent une dernière fois et les troupes encerclées par les Français tentèrent une sortie en force. Dieskau eut un sourire d'aise car, enfin, l'ennemi se décidait à affronter ses hommes sur leur propre terrain. Espérant que les Habitants sortiraient enfin des bois avec les Sauvages pour porter l'assaut final, le Baron se risqua une seconde fois à marcher trop près de l'ennemi, ce qui déclencha immédiatement le tir anglais avec une fureur encore plus grande qu'auparavant. Au moment où le sieur de Fréville levait son épée pour ordonner la charge, Tsahahissan le saisit par le collet et se jeta sur le sol en entraînant l'officier et les deux Mirecurtiens avec lui. Les balles passèrent au-dessus de leurs têtes et touchèrent ceux qui les suivaient. Les Français refluèrent en désordre pour la dernière fois. Le siège de fort Edward fut abandonné. Les miliciens canadiens avaient perdu un peu moins de cent-vingt hommes et comptaient cent trente-trois blessés. Les réguliers français déplorèrent vingt-sept morts et cinquante-et-un blessés. Les forces britanniques perdirent cent quatre-vingt onze morts, soixante-deux disparus qui étaient passés par le poteau de torture des Sauvages alliées des Français et cent

blessés dont la plupart périrent dans les jours qui suivirent. En effet, les miliciens avaient empoisonné leurs balles avant la bataille, s'assurant ainsi qu'un ennemi touché serait un ennemi mort avant longtemps.

Le lieutenant de Fréville piqua une colère telle que ni Simon ni Antoine ne l'en auraient cru capable. Le jeune officier traita son laquais de tous les noms et lui promit une sanction exemplaire pour l'avoir déshonoré sur le champ de bataille. Le Huron écouta son employeur sans broncher en le regardant droit dans les yeux. L'officier finit par s'étrangler avec le flot d'injures qui coulait de sa bouche. Il se détourna et sanglota longuement en silence, en proie à la vive morsure de la honte car, non seulement avait-il abandonné son général à l'ennemi mais, de plus, son laquais l'avait soustrait au feu des Anglais sous les regards de ses hommes, une chose que le lieutenant trouvait insupportable.

Lorsque la colonne de soldats en retraite s'arrêta pour la nuit, Tsahahissan s'approcha lentement de son maître et fit mille et une gentillesses afin de sortir le sieur de Fréville de son humeur macabre. Par chance, le geste salvateur du Huron avait échappé à l'attention des soldats pris dans le feu de l'action. S'il en avait été autrement, le lieutenant aurait couru le risque d'être relevé de son grade et renvoyé en France couvert de déshonneur. Voyant que l'officier s'entêtait dans son mutisme, le Huron s'en alla à quelques pas de là et s'empara de son couteau. Tsahahissan posa sa main gauche bien à plat contre le tronc d'un érable à sucre en écartant ses doigts. Le sieur de Fréville ainsi que les deux Mirecurtiens le regardèrent sans comprendre à quoi rimait ce jeu. Avant que quiconque eût pu faire ou dire quoi que ce fût, Tsahahissan se trancha l'auriculaire et l'annulaire au ras de la paume. Son visage ne laissa rien transparaître de la douleur. L'Amérindien pressa vivement sa main contre sa chemise pour réduire l'épanchement du sang. Il se pencha, ramassa les doigts tombés dans l'herbe et les présenta au sieur de Fréville en guise de paiement pour sa faute, lui offrant de les monter sur un collier qu'il pourrait porter par-dessus son uniforme d'officier. Le lieutenant regarda tour à tour les membres sectionnés et le visage du Huron sans mot dire. Le sieur de Fréville déglutit difficilement et ordonna ensuite au laquais d'enterrer ses doigts et de ne plus jamais recommencer sans d'abord en demander la permission. Tsahahissan répliqua en s'informant s'il était pardonné et, l'officier l'en ayant assuré, il partit enterrer ses doigts le coeur léger et chantant comme si de rien n'était. L'attitude stoïque des Sauvages devant la souffrance avait toujours provoqué un étonnement sans borne chez les Européens. D'un naturel rieur, les peuples du Nouveau Monde pouvaient supporter de longs jeûnes sans se départir de leur sourire. Mêmes les pires tortures ne les empêchaient pas de rire et de se moquer de leurs tortionnaires. Bien que les Indiens de l'Amérique du Nord n'eussent pas de religions comme celles des Mexicains ou des Aztèques, ils n'entretenaient pas moins des croyances très complexes que les Européens ne comprenaient pas. Les Sauvages croyaient que s'ils affrontaient avec courage les tortures imposées par l'ennemi, ils obtiendraient en retour une meilleure place dans les Terres-éternelles. Et les sévices, loin de les handicaper dans leurs prochaines vies, leur donneraient plutôt une plus grande force et une meilleure existence.

Les jours qui suivirent furent sombres pour les Français qui ramenaient avec eux la défaite et la honte dans la colonie. Chemin faisant, les soldats achetaient de l'alcool aux marchands ambulants qui parcouraient la Nouvelle-France comme des missionnaires de Dionysos. Les officiers affichaient des mines graves et les soldats baissaient les yeux lorsque les curieux s'arrêtaient pour les regarder passer. Au fur et à mesure que les troupes

approchaient de Montréal, les miliciens et les Sauvages abandonnaient le gros de l'armée pour rentrer chacun chez soi. Lorsqu'ils parvinrent à Ville-Marie, les soldats étaient presque seuls car les miliciens et les Indiens ne tenaient pas vraiment à ce qu'on les associât trop directement à cette armée défaite. Le capitaine de Lafarre mena ensuite ses hommes jusqu'à Chambly où ils prirent leurs quartiers pour l'hiver qui viendrait sous peu. Pour Simon, la campagne qui se terminait n'aurait rien de glorieux dans son souvenir.



L'automne arrivait à grands pas, ensanglantant le paysage de millions de feuilles mourantes qui recouvriraient le sol dans quelques semaines. La campagne de fort Edward n'était pas encore oubliée, laissant aux soldats un goût amer dans la bouche. Les autorités militaires rejetèrent la faute sur les miliciens et les Indiens qui répliquèrent en disant que si les Français en avaient fait moins à leur tête, le Baron serait revenu victorieux au lieu d'être resté sur le champ de bataille comme un bagage oublié. Bien que le marquis de Vaudreuil se montrât prudent envers les officiers de l'armée régulière, il n'en pensait pas moins que ces derniers auraient mieux fait de se fier davantage à l'expérience canadienne qu'au manuel militaire européen. Pour leur part, lesdits officiers murmurèrent entre eux qu'il fallait bien que le Marquis fut un Canadien pour couvrir les miliciens alors que l'esprit militaire condamnait leur refus de l'autorité et leur entêtement à faire la petite guerre. Le gouverneur tempêta contre le manque de préparation du baron de Dieskau qui avait mené les miliciens et les Indiens comme des bêtes de somme sans leur donner ensuite le temps de se reposer et de se préparer à la bataille. Les officiers français protestèrent de la valeur de leur général pour la forme, s'estimant satisfaits en leur for intérieur qu'un seul coupable soit désigné pour porter l'odieuse de la défaite.

Le gouverneur général retourna à ses plans de défense et d'attaque et les soldats connurent une trêve. Simon eut l'occasion de revoir la Marie-Louise alors qu'elle et son père passaient dans la région de Chambly pour y visiter de la famille. Il avait travaillé toute la semaine sur la terre à bois de l'Habitant qui l'hébergeait et, lorsqu'il vit la charrette du père de la friponne, il se jeta sur le chemin et les invita à s'arrêter. Comme midi approchait, il disposait d'une excuse toute trouvée pour les enjoinde à prendre quelque repos, ce qui lui permettrait du même coup de passer une heure ou deux avec la tire-laine.

Après le repas partagé entre les deux routiers et le soldat, Simon entraîna Marie-Louise pour faire quelques pas dans l'herbe tandis que son père, François Lemay dit Poudrier, prenait le frais sous les branches d'un chêne. La jeune fille posa plusieurs questions au sujet de la campagne du baron de Dieskau, principal objet de la conversation chez les colons qui se régalaient toujours des récits guerriers. Si le fantassin voyait leur mission comme un échec, les Habitants considéraient les choses d'un autre oeil. Le Baron avait heurté de plein fouet Johnson et, ce faisant, Dieskau avait mis fin à ses plans d'attaque du fort Frédéric. Loin d'être perçu comme une défaite, les Canadiens voyaient fort Edward comme le récif sur lequel avait péri les rêves de conquête de l'ennemi. La dimension de l'honneur militaire des soldats français n'avait strictement aucune importance en regard du résultat, du moins pour les Canadiens.

- Comment c'est, là-bas ? demanda la jeune fille qui ne tarissait pas de questions.

> - C'est un peu comme ici, répondit le fantassin de plus en plus agacé de la voir s'intéresser

à tout sauf à lui. Les bois se ressemblent, les Sauvages sont les mêmes et il fait toujours froid quand on s'est fait voler sa couverture sur le marché de Ville-Marie par une Habitante.

- Ah ! T'es au courant. Qui te l'a dit ? J'parie que c'est un de tes propres à rien de camarades ! Ce serait tout à fait d'eux.

- C'est p't'être pas les meilleurs du monde, mais au moins ils ne t'ont pas volé tes couvertures. Moi non plus, si tu veux savoir !

Le Mirecurtien lui adressa un regard sombre et appuyé. La jeune effrontée, nullement impressionnée par le soldat, s'immobilisa en croisant les bras et en prenant un air menaçant.

- Tes copains bouseux nous ont pris deux paniers de légumes, réquisitionnés par l'enfariné qui vous commande ! Ton capitaine de Lafarre s'est offert un festin à nos frais, alors ne viens pas râler si tu n'y as perdu que ta couverture ! Vous passez votre temps à entrer dans les fermes et à prendre ce que vous voulez en disant que c'est pour le service du Roi, que c'est pour le service du gouverneur général, que c'est pour le seigneur... Au nombre de fois où on donne dans l'année, les papiots du Roi pourraient nous en laisser un peu plus !

- Je savais pas pour les légumes. Mais c'est pas une raison pour me faire porter le chapeau.

- J'te ferai remarquer que tu portes exactement le même que ton capitaine et que s'il se bourre la panse avec ma nourriture, c'est dans ton écuelle que le surplus tombe, pas dans la mienne !

- Ben, euh...

Sanschagrin se retrouva à court de mots pour répliquer. Le temps qu'il se reprenne un peu, son attention fut captée par une scène encore jamais vue pour lui. Leur promenade les avait fait longer la lisière de la forêt où une baie de verdure s'enfonçait dans le fjord menaçant des bois. Une assez grande superficie de terrain semblait avoir été labourée par un géant fou. La



terre avait été retournée en plusieurs endroits et les arbres trop frêles étaient brisés. Les autres avaient été pelés de leurs écorces, révélant leur chair blanche. Quelque chose s'était sûrement fait la guerre ici pour défigurer ainsi les lieux. A voir les mottes de terre encore humides, il était évident que ce bouleversement était récent. Le Mirecurtien ressentit cruellement l'absence de son lourd fusil. La jolie Lemay n'eut pas besoin de poser la question pour comprendre que le soldat n'avait jamais rien vu de tel et qu'il en ignorait les responsables.

- C'est le Carcajou qui a fait ça, dit-elle au fantassin qui n'en revenait pas encore de ce qu'il voyait.

- Qu'est-ce que c'est ? C'est dangereux, cette chose ?

- Tu parles, si c'est dangereux ! D'abord, c'est énorme au point de pouvoir tuer un ours d'un seul coup de patte. Quand il sort des bois, il se couche dans l'herbe haute et ses poils se confondent avec les herbes. Il est aussi large que deux vaches et il a une tête tellement laide qu'elle tue les Indiens quand ils la voient en pleine face. Cette créature à tellement de crocs que lorsqu'elle ouvre la bouche, c'est aussi grand qu'un canot avec des dents partout !

- Et comment on peut tuer ça ? répliqua nerveusement le soldat.

- Y'a qu'une chose à faire : t'enlèves tes vêtements pendant que tu cours et tu les lances derrière toi. Le Carcajou est peut-être dangereux, mais il n'est pas très malin. Il va croire que parce que tes vêtements ont ton odeur, ils sont des morceaux de toi et il va les manger. T'as une chance de pouvoir lui échapper, mais faut pas que tu perdes de temps pour enlever tes vêtements car, sinon, le Carcajou t'attrape et te mange. Tu peux pas savoir ce...

Un craquement sonore déchira la dernière phrase de la jeune fille et une montagne de chair déboucha sur la plaine, suivie immédiatement de deux autres créatures semblables avec sur la tête des choses incroyables. Les deux dernières bêtes arrivées sur la plaine ressemblaient à des chevaux avec de larges palettes hérissées de pointes tordues.

- Vite, cours ! lui lança Lemay. Reste pas là ; sauve-toi avant que les Carcajous t'attrapent !

L'un des animaux poussa un beuglement bizarre qui grondait dans la caverne de son poitrail. C'en était trop ! Le Mirecurtien tourna les talons devant la jeune fille qui arrivait vers lui. Il se mit à courir en lançant son tricorne, sa cravate, sa veste, son baudrier... Il allait retirer sa chemise quand il perçut le rire moqueur de la Marie-Louise dans son dos. Il ralentit l'allure et se retourna pour voir ce qui amusait à ce point l'Habitante. Il comprit que la jeune fille avait trouvé le moyen de profiter de la situation pour se rire de lui. Elle arrivait sur ses talons en ramassant ce que le fantassin avait abandonné en toute hâte.

- C'est des originaux, papiot ! Ils te mangeront pas, mais si tu traînes encore dans le coin quand ils auront fini de se battre, le gagnant va te charger.

Les deux mâles étaient en position d'attaque. Ils se tenaient à quelques pas l'un de l'autre et se faisaient face en silence. Ils enfonçaient la pointe de leurs sabots dans la terre et la rejetaient loin derrière eux afin d'intimider l'adversaire, ce qui n'était pas probant pour l'un ou l'autre des originaux. Le plus jeune des mâles baissa la tête et chargea. Son panache heurta violemment celui de son opposant. Le choc produit résonna dans l'air au point de pouvoir s'entendre de loin. Le père de la Marie-Louise se réveilla brusquement et tendit l'oreille. Quand les originaux se heurtèrent pour la seconde fois, l'ancien fantassin courut prendre son mousquet dans sa charrette et repartit sans perdre un instant dans la direction d'où provenaient les rumeurs de lutte animale.

Les deux bêtes s'affrontèrent pendant deux ou trois minutes avant que le plus jeune des originaux ne s'avoue vaincu et ne prenne sans tarder le chemin de la forêt. Le vieux boc, selon l'expression pittoresque de la Marie-Louise, dressa ses larges naseaux vers le ciel et poussa un mugissement de victoire qui couvrit les bois des échos de sa puissance. La jeune fille poussa le fantassin pour qu'ils quittent immédiatement les lieux. Un vieux boc savait de longue expérience que si les environs n'étaient pas vides de toute présence, il risquerait fort d'être dérangé dans ses ébats. Deux misérables créatures humaines ne représentaient aucun risque avec une tonne et demie de muscles, d'os et de panache. Si le vieux mâle les rattrapait, il ne ferait pas de quartier.

Le père de la Marie-Louise arriva sur la scène et posa immédiatement un genou en terre en épaulant son lourd fusil. L'Habitant pressa la détente et la balle fila à une dizaine de pieds à la droite des fuyards pour atteindre la bête dans le poitrail. Le vieux boc s'abattit en poussant une plainte rageuse. Ses membres furent parcourus d'un dernier frisson et l'animal s'immobilisa pour toujours. Lemay dit Poudrier rabroua sévèrement le soldat pour avoir entraîné sa fille aussi loin sans avoir une arme pour la défendre. En guise de réparation, le fantassin dut aider

l'Habitant à dépecer la bête. Lorsqu'il rentra chez l'Habitant où il logeait, Sanschagrin ramenait quelques livres d'une viande fraîche et au goût exquis. Il se coucha sans manger tant il était épuisé. Il s'endormit en songeant au léger baiser sur la joue que la Marie-Louise lui avait donné avant de reprendre la route avec son père.

La fin de l'année 1755 n'avait pas grand chose de positif pour les Anglais. Les campagnes britanniques avaient toutes échoué, exception faite de la déportation d'environ six à sept mille Acadiens vers les colonies du sud. Si plusieurs Anglais voyaient la campagne d'Acadie comme un succès militaire, il y en avait d'autres pour affirmer que la déportation de civils désarmés ne donnait pas vraiment de quoi pavoiser. Les Anglais avaient commencé par essayer de se gagner les Acadiens en les achetant, chose tout à fait contre-indiquée avec un peuple aussi fier que fidèle au Roi de France.

Les menaces s'étaient heurtées au même esprit rebelle des Acadiens qui furent en fin de compte traqués comme des bêtes et embarqués pêle-mêle sur des navires de guerre. Les Anglais ne firent preuve d'aucune humanité envers leurs captifs. Ils séparèrent des familles, exécutèrent les résistants et déposèrent leurs prisonniers dans les colonies du sud par petits groupes, espérant que le milieu amènerait les Acadiens à l'assimilation. Cependant, si on pouvait sortir quelqu'un de la France, on ne pouvait aussi aisément sortir la France de quelqu'un ! C'était une vérité que les Anglais ne cesseraient plus de retrouver sur leur chemin dans l'avenir.

Si l'on mettait cette soi-disante campagne victorieuse de côté, les autres actions militaires, les vraies, s'avéraient des échecs lamentables : la flotte du comte du Bois de la Mothe avait échappé à Boscowen, la marche sur l'Ohio pour en chasser les Français était un désastre et la poussée vers le lac Ontario annulée. Sur terre, les Anglais avaient le malheureux destin de prendre des coups qu'ils ne pouvaient rendre que rarement. La Nouvelle-France n'était pas inquiétée outre mesure de ses frontières : la naine avait conservé son jardin aux dimensions d'un géant. C'est alors que l'Angleterre décida de porter le conflit sur les mers.

Au mois de juillet, le vice-amiral Hawke reçut l'ordre de capturer tous les navires français qu'il rencontrerait. Les routes maritimes étaient les artères des nations européennes vers leurs colonies. Si l'Angleterre pouvait détourner le commerce entre la France et ses colonies, cette dernière s'inclinerait probablement avant la déclaration de guerre que tous savaient imminente. Avec une flotte réduite à l'impuissance, les commerçants français verraient leurs négoce bouleversés, provoquant ainsi une crise économique qui réduirait le moral national à zéro.

Deux mois plus tard, la marine anglaise était prête pour la revue : cent quarante-huit vaisseaux de cinquante à cent canons, cent trois frégates, quatre-vingt voiliers, sloops, galliotes



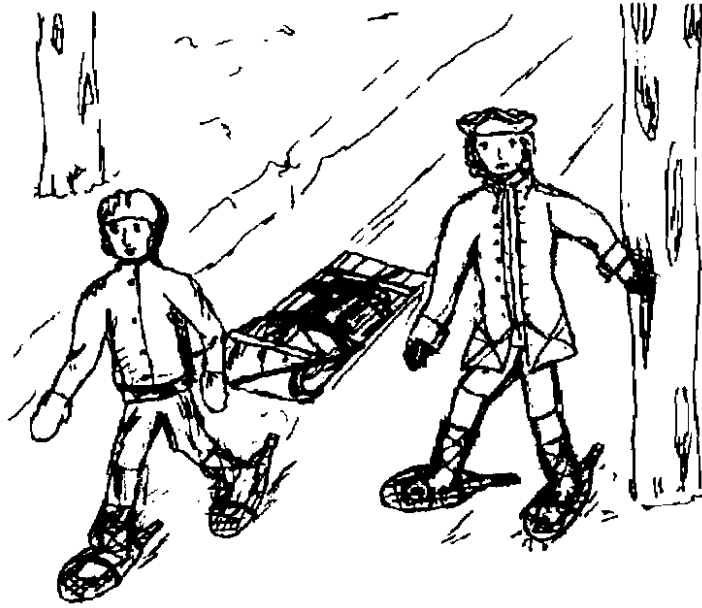
L'intendant Bigot

et brûlots. En tout et pour tout, trois cent trente-six unités comptant quarante-deux mille matelots prêts à faire oeuvre de corsaire pour le Roi d'Angleterre. Bien que les premiers mois de l'opération anglaise de piraterie fussent riches en prises, le but visé était loin d'être atteint. En effet, abstraction faite de quelques faillites isolées en France, les captures de navires battant pavillon français ne firent que peu d'impressions sur les affaires et la confiance des Français en leur Roi. Et, phénomène surprenant, la Nouvelle-France fut à peine touchée par l'appauvrissement de la marine française.

Depuis 1746, les navires anglais et français qui mouillaient dans les ports des colonies pratiquaient la contrebande sans vergogne. Les vaisseaux se croisaient dans les îles hollandaises et espagnoles pour échanger leurs denrées. Cette façon de faire déjoua le blocus de l'Angleterre contre la Nouvelle-France. La contrebande de nourriture ou de matériel militaire passait par la sentinelle du Canada, Louisbourg, puis les produits étaient acheminés vers les forts canadiens de l'Ohio. Ces excellents produits venaient de New York et de Philadelphie ; la farine, le pain, le lard et le boeuf étaient échangés contre du rhum, de la mélasse et du sucre des Antilles françaises. En y mettant le prix, les contrebandiers français pouvaient aussi fournir aux troupes régulières et aux Habitants de quoi tirer sur les colons anglais du sud.

Tandis que les Anglais frappaient encore une fois un coup d'épée dans l'eau, le gouverneur général de Vaudreuil chargea Lotbinière de construire un fort à Ticondéroga. L'intendant Bigot s'y opposa autant qu'il le put. Ce dernier était un phénomène en lui-même. Petit et grassouillet, Bigot était affligé d'ulcères sur le nez qui le rendaient encore plus laid, l'obligeant à se tamponner souvent le visage avec un mouchoir parfumé afin de masquer la mauvaise odeur qui émanait de ses plaies. Ses multiples cicatrices à la beauté ne l'empêchaient nullement d'êtreindre celle qui était considérée comme la plus belle femme de la haute société, dame Angélique-Geneviève Renaud d'Avène des Méloizes Péan.

Plus corrompu que n'importe qui en Nouvelle-France, cet intendant était reconnu pour ses orgies de table qu'une bande de voleurs à son service se chargeait de remplir en pillant les Habitants. Toujours soucieux de tirer le moindre profit de la colonie à son avantage personnel, Bigot voyait d'un mauvais oeil ce projet du fort Carillon qui représenterait une dépense par trop énorme selon lui. Mais le marquis de Vaudreuil n'était pas de l'avis de l'intendant et ordonna que l'artillerie prise aux Anglais sur la Monongahéla aille à fort Frontenac pour affermir sa défense. L'avenir démontrerait combien le gouverneur général avait encore une fois vu juste.



CHAPITRE 15



Lydius descend du Léopold

Le vaisseau de guerre *Le Léopold* se coucha lentement sur tribord tandis que les flammes finissaient de détruire l'orgueilleux thalassarque. Quelques heures plus tard, le fond des battures de Beauport accueillirent pour l'éternité les restes du navire pourtant encore dans son jeune âge où les éléments n'ont pas laissé leurs marques. Le gouverneur général avait jugé que seul le feu pourrait mettre fin aux risques d'épidémie découlant de la maladie qui avait déjà décimé l'équipage et les soldats qui arrivaient de France. La peste de mer avait même eu raison du navire ! Bien avant que le vaisseau n'arrive en vue de Québec, le capitaine du navire avait décrété la quarantaine afin que personne ne transmette la terrible épidémie aux gens de terre ou à d'autres équipages. Certains avancèrent que le manque évident de salubrité avait amplement fourni de quoi provoquer cette maladie qui emporta jusqu'au capitaine peu après son arrivée en vue de Québec. Ce dernier fut jugé sévèrement pour ne pas avoir fait laver assez souvent le navire où s'entassaient de plus en plus d'immondices, la matrice la plus propice au développement des maladies les plus graves en mer. Que cette explication fût juste ou non importait peu et n'évita nullement aux Français l'obligation de brûler le vaisseau de guerre.

Les canons furent ramenés à terre, de même que tout ce qui pouvait être sauvé de la flamme purificatrice. L'une des embarcations qui assuraient les manoeuvres déposa sur la Côte Nord de la Nouvelle-France l'un des meilleurs officiers supérieurs de son époque : le marquis de Montcalm.

La cour de Versailles avait envoyé le Marquis en Nouvelle-France pour prendre la place laissée vacante par le baron de Dieskau. Ses lettres de créances stipulaient qu'il devrait exercer les mêmes pouvoirs que son prédécesseur en tant que général des troupes au Canada. Le marquis de Montcalm serait subordonné au gouverneur général qui, pour sa part, devrait louer la prudence du premier. Le marquis de Vaudreuil avait une vision très offensive de la participation de la Nouvelle-France dans un conflit armé, choisissant des tactiques propres au pays et qui donnaient d'excellents résultats lorsqu'elles étaient appliquées correctement, ce que le Baron n'avait pas fait. La Cour estimait que le choix d'un officier au caractère moins provocateur compenserait pour limiter les risques d'un échec tel celui de fort Edward.

Le gouverneur général pouvait compter sur la participation active de mille miliciens canadiens et de deux mille Sauvages, des Loups, Chaouanons, Illinois, Miamis, et Outaouais pour dévaster les bourgs anglais du sud. Né au Canada et fils du précédent gouverneur du même nom, Vaudreuil était un provincial qui se comportait en fonction du pays qui l'avait éduqué. Il savait d'expérience que seule la guerre à la canadienne pouvait garantir la victoire de la France en Amérique du Nord. Il se souciait donc peu de la guerre à l'europpéenne et de la façon dite civilisée de la faire. Cette manière de penser et d'agir était étrangère au marquis de Montcalm qui avait plutôt tendance à adopter une stratégie défensive sur le terrain des affrontements en Europe. De plus, les ordres de la Cour étaient très précis sur le rôle du général : les soldats convoyés par le comte du Bois de la Mothe ne devaient servir principalement qu'à maintenir la France dans ses justes possessions. Alors que Vaudreuil jouait à Hannibal, Montcalm se faisait Lydius. Les soldats réguliers arrivaient au Canada pour défendre les prétentions françaises en Amérique du Nord et les Habitants se battaient pour leurs terres : du haut en bas de l'échelle, tous étaient opposés par les buts, les intérêts et les opinions. La Nouvelle-France avait en elle son propre germe de la défaite.

L'hiver de 1755 fut assez supportable de l'avis des Habitants, mais pas de celui des soldats qui étaient arrivés au printemps précédent. Si l'été pouvait tuer avec les incendies de forêt, les bêtes sauvages, les Iroquois et les Anglais, l'hiver n'était pas en reste et disposait de toute une panoplie d'armes implacables. Simon Roux n'avait jamais imaginé un pays où il pouvait tomber autant de neige en quelques heures à peine. Les tempêtes s'abattaient sans prévenir et laissaient tellement de neige que les maisons se retrouvaient isolées les unes des autres pendant plusieurs jours, forçant leurs habitants à creuser des tunnels qui partaient de la porte pour remonter à l'air libre au-dessus du blanc tapis. Le froid était si mordant qu'il faisait éclater les arbres, produisant des détonations semblables à ceux d'un canon. Sanschagrïn apprit aussi que lorsque le soleil était visible dans le ciel, il faisait toujours plus froid que lorsque les nuages s'étiraient d'un horizon à l'autre, une chose qui ne manquait pas d'ajouter aux nombreux contrastes de cette terre hostile à l'humanité.

Le Mirecurtien découvrit aussi bien d'autres aspects qui découlaient des conditions de survie en Nouvelle-France. D'abord, l'uniforme militaire n'était absolument pas adapté aux conditions de l'hiver canadien. Faits de draps minces, les vêtements des soldats n'offraient aucune protection contre le vent et le froid qui sévissaient. L'Habitant chez qui Simon logeait lui avait vendu une paire de bottes en cuir mou doublées de fourrure. Il fallut quelques semaines avant que le soldat n'apprenne à marcher avec des chaussures sans talon, mais il s'aperçut bien vite que ses bottes à

l'indienne s'enfonçaient moins dans la neige que ses souliers à boucle, de même qu'ils se fixaient beaucoup mieux aux raquettes que les Sauvages et les Habitants utilisaient pour marcher dans la neige sans pratiquement s'y enfoncer plus de quelques pouces. Sanschagrin n'en revenait pas de l'agilité avec laquelle les miliciens savaient utiliser les raquettes lors de leurs missions. Ils couraient plus vite que quiconque et se jetaient rapidement au sol pour tirer, sans pour autant être gênés le moins du monde par leurs raquettes longues et étroites. Ils se relevaient aussi prestement et repartaient de leurs pas longs et traînants, glissant et courant tout à la fois. Cette aisance était d'autant plus remarquable que chaque milicien tirait derrière lui un traîneau de bois, appelé aussi traîne-sauvage à cause de son origine amérindienne. Ils y plaçaient leurs vêtements de rechange, leurs rations, leurs armes et du bois pour faire du feu. Les miliciens attachaient le traîneau à leur ceinture et ne semblaient pas du tout importunés par leur attirail.

La vie chez l'Habitant et les exercices para-militaires des miliciens en apprirent beaucoup au Mirecurtien. Ces hommes étaient façonnés par un pays qui dominait ceux qui y vivaient. Alors que les Européens avaient une vision dominatrice de la Création, conforme en cela au testament biblique, les Habitants vivaient en symbiose avec la nature indomptable et ses forces implacables, lui prenant peu à peu ce qu'ils voulaient à force de travaux éreintants et de combats acharnés. Les Habitants payaient moins cher pour leurs terres que les paysans français, mais les conditions de travail et de vie étaient fort différentes. Ils vivaient avec le cycle du soleil, se levant à l'aube et se couchant peu après les derniers rayons de l'astre qui réglait leur existence. Le gouverneur général lui-même ne faisait pas exception, tenant audience dès sept heures du matin ! Les hommes de ce pays avaient développé un esprit rebelle mais subtil, opposant la résistance passive à tout ce qui ne leur plaisait pas, surtout quand il s'agissait d'une consigne. Depuis que la Nouvelle-France existait, les colons labouraient la terre à la charrue et au mousquet, survivaient relativement bien à l'hiver de même qu'aux attaques des Anglais et de leurs alliés. Malgré toute la dureté dont faisait preuve ce pays contre ceux qui le foulaient, les Habitants et les Sauvages semblaient des plus à leur aise, allant jusqu'à pratiquer des sports et des activités ludiques du plus haut intérêt. A ce sujet, le sieur de Fréville avait caressé l'idée de former Simon et Antoine à un jeu où les mises étaient plus considérables qu'au Chok-chok. Le lieutenant n'avait pas retenu le nom que les Sauvages lui donnaient, aussi l'avait-il baptisé le jeu du serpent de bois.

Au plus fort de cet hiver qui s'installait en maître absolu durant plusieurs mois, les Indiens se réunissaient parfois pour s'affronter amicalement à des jeux tout en profitant de l'occasion pour faire des paris phénoménaux en regard de leurs avoirs. Ils confectionnaient une rampe de neige dont la longueur pouvait atteindre un mille de long, selon les possibilités qu'offrait le terrain. Haute d'environ un mètre, la rampe était creusée de manière à ce qu'une baguette de bois puisse glisser aisément sur les courbes et les descentes qui l'agrémentaient. Les Indiens arrosaient ensuite la rampe jusqu'à ce qu'elle soit aussi solide que bien glissante. Il fallait compter quelques jours pour ces seuls préparatifs auxquels les Sauvages s'adonnaient en chantant et en riant, car c'était toujours l'occasion de grandes réjouissances.

Les Sauvages commençaient par se rassembler sur les lieux du jeu et on assistait à des danses savamment exécutées et à des chants ancestraux. Les joueurs étaient alors désignés, généralement au nombre de quatre ou cinq, et tout un chacun se rangeait derrière son champion, lançant des paris audacieux ou certains misaient jusqu'à leur épouse. On apportait de grandes baguettes de bois polies avec soin et abondamment huilées avec de la graisse de loup marin. Les joueurs de haut niveau laissaient leurs baguettes à tremper pendant toute une année dans la graisse afin qu'elles soient des plus parfaites. Les joueurs s'avançaient alors à tour de rôle pour propulser

leur baguette sur la rampe. Les paris reprenaient de plus belle tandis que les joueurs exécutaient des pas de danse pour impressionner leurs adversaires et pour se concilier l'aide des Esprits. Le lanceur finissait par se mettre en position de tir, concentrant toute sa force dans le bras qui allait peut-être lui assurer la victoire. Il prenait son élan et la baguette au bout recourbée partait si vite que l'oeil n'arrivait pas à la suivre. Une explosion de cris de victoire et de défi montait à l'assaut du ciel tandis que le champion retournait auprès de ses bruyants supporteurs. Les Sauvages s'entendaient si bien à ce jeu que le serpent de bois franchissait facilement plusieurs centaines de mètres avant de s'immobiliser sur la rampe. Les maîtres du jeu plantaient un mât aux couleurs du joueur et on lui rendait sa baguette pour faire place au champion suivant.

Une partie de serpent de bois pouvait durer plusieurs jours et se terminait habituellement par un banquet. Certains repartaient totalement ruinés alors que d'autres ployaient sous la charge de leurs gains. Cependant, l'un comme l'autre s'en retournaient heureux d'avoir participé à cette fête où l'on se riait de l'hiver et de ses attaques, repoussant par la danse, le chant et la gaieté les mauvais esprits qui s'en prenaient aux hommes en les faisant souffrir et mourir.

Le lieutenant de Fréville avait été vivement impressionné par l'ampleur des paris et il avait tôt fait de mettre Sanschagrin et Sansfaçon dans le coup. Plusieurs Habitants s'adonnaient à ce jeu et certains étaient considérés comme de véritables champions parmi les Sauvages eux-mêmes. Le sieur de Fréville en avait déduit que ses hommes pourraient apprendre le serpent de bois et y gagner gros. Simon s'y mit le premier et, après une semaine d'efforts louables mais vains, il céda la baguette à son ami d'enfance. Antoine obtint des résultats nettement meilleurs en propulsant le serpent de bois à presque cent mètres au-delà du meilleur lancer de son compagnon. Malgré cela, le Mirecurtien restait bon dernier en comparaison des Habitants et des Sauvages. C'est seulement au deuxième échec que le lieutenant se souvint qu'il avait sous la main le meilleur candidat au poste de joueur du serpent de bois, c'est-à-dire son laquais Tsahahissan. Le Huron dépassa largement les lancers des soldats mais il ne pouvait rivaliser avec des joueurs qui s'exerçaient depuis des années alors que lui venait à peine de reprendre contact avec ce jeu et le pays qui l'avait vu naître. Le lieutenant fut dans la triste obligation d'oublier ses rêves de fortune au serpent de bois et revint sagement à ce qu'il connaissait le mieux, à savoir les cartes et les dés. Le dégel du printemps mit fin au jeu de la baguette huilée en même temps qu'on annonçait l'arrivée du marquis de Montcalm à Québec.

Le 17 mai 1756, l'Angleterre déclara ouvertement la guerre à la France qui s'empressa de relever le gant. Cette déclaration d'hostilité ne fut une surprise pour personne. De fait, plusieurs se demandaient bien comment il se faisait qu'elle n'eût pas été faite plus tôt. Les provocations et les agressions s'étaient multipliées de part et d'autre à un tel point que la déclaration de guerre n'avait été qu'une simple formalité reconnaissant un fait accompli. L'agitation monta sensiblement aux frontières de la Nouvelle-France où les soldats des deux puissances en présence se préparaient à se jeter les uns sur les autres pour s'entre-tuer sans faux remords puisque la guerre était maintenant un fait officiel. Le gouverneur général de Vaudreuil décida de renforcer et d'officialiser sa campagne de terreur contre les états du sud afin de provoquer le dégoût dans leurs mères patries. Les Sauvages et les miliciens firent donc preuve d'une plus grande cruauté envers leurs ennemis et la violence connut une recrudescence marquée.

Le marquis de Montcalm avait pour sa part une vision bien à l'opposée de celle de Vaudreuil, condamnant énergiquement les actions des Sauvages et des miliciens qui descendaient au sud pour en ramener quelques chevelures avec la même excitation et le même plaisir que des nobles se livrant à une chasse à courre. De plus, le Marquis avait une opinion très pessimiste de la

situation défensive de la Nouvelle-France avec ses fronts ouverts à tous les vents. Il en découlait donc que pour le général des troupes régulières, les attaques contre les postes frontaliers étaient une pure provocation qui inciterait sûrement les Anglais à répondre par leurs canons, une chose que le Marquis voulait éviter à tout prix. Le général s'était bien rendu compte que la Nouvelle-France ne pouvait assurer sa défense par des méthodes classiques et qu'il fallait donc se montrer prudent avec l'adversaire. Vaudreuil pensait plutôt que plus les colons anglais seraient terrorisés, plus ils éviteraient de se frotter aux Canadiens, ce en quoi le gouverneur général n'avait pas tout à fait tort. Néanmoins, le marquis de Montcalm ne pouvait échapper à cette civilisation qui l'avait envoyé au Canada et ses méthodes militaires restaient des plus classiques. De jour en jour, les relations entre le gouverneur général et le marquis de Montcalm se détériorèrent davantage, les deux hommes se campant dans leur expérience réciproque, l'une canadienne et l'autre européenne.

A la fin de l'année précédente, le gouverneur général avait prévu que les Anglais reprendraient leurs attaques contre les forts Saint-Frédéric, Niagara et Du Quesne. Les fortifications en cours d'érection à Carillon couvraient déjà le fort Saint-Frédéric tandis que le fort Niagara était devenu une place forte respectable sous Pouchot qui avait réussi à y maintenir trois cents hommes de garnison durant l'hiver. La situation semblait si prometteuse que le marquis de Vaudreuil estimait que les Anglais n'arriveraient jamais à faire des progrès sur le terrain et qu'ils y perdraient des hommes et des possessions, ce en quoi l'intendant général Bigot croyait aussi.

Une expédition française avait pris la route au milieu du mois d'avril en direction de l'Ohio et les petites armées canadiennes étaient prêtes à défiler vers les lacs Champlain et Ontario. Les Britanniques avaient essayé durant l'hiver de se gagner des alliés parmi les tribus indiennes, mais la victoire de la Monongahéla avait laissé une impression si vive chez les Sauvages qu'ils refusèrent tous de se liguer contre les Français. Jusqu'aux puissants Iroquois qui commençaient à courber l'échine, songeant très sérieusement à envoyer une grande ambassade à Montréal afin d'obtenir la paix avec la Nouvelle-France. Les Anglais virent leurs espoirs fondre comme neige au soleil. Eux qui auraient voulu prendre le fort Saint-Frédéric, la porte sud du Canada, voilà que leurs plus vieux alliés montraient des signes de découragement. Les Britanniques auraient voulu plus que toute autre chose détruire le fort Du Quesne puisque c'était de là que partaient les bandes de miliciens et d'Indiens qui ravageaient les colonies du sud.

Le mois de juillet venait à peine de débiter que six mille sept cent soixante-quinze miliciens anglais prenaient le sentier de la guerre sous le commandement de Winslow. Chemin faisant, d'autres combattants s'ajoutèrent aux troupes provinciales qui dépassèrent bientôt les sept mille hommes armés. Winslow les conduisit autour des forts Edward et William-Henry tandis que deux mille soldats réguliers restaient à l'arrière pour le cas où les miliciens auraient besoin de soutien, de même que pour assurer les communications. Malheureusement pour le commandant de toute cette imposante armée, les provinciaux et les soldats réguliers ne s'entendaient pas plus entre eux que les soldats des compagnies franches de la marine et les Habitants. La discorde existant entre les deux corps d'armées anglaises fit en sorte que les hommes de Winslow s'empêtrèrent à fort William-Henry. Ce délai allait leur être fatal.

Le gouverneur général fut informé de la présence des troupes anglaises dans la région des Grands Lacs. Vaudreuil donna l'ordre du départ pour le sud à trois bataillons de réguliers et huit cents miliciens et Sauvages. Un quatrième bataillon fut dépêché sur le lac Champlain avec des corps de miliciens et des troupes de la colonie. Dans la troisième semaine de juin, le marquis de Vaudreuil avait aussi envoyé le général de Montcalm et le chevalier de Lévis pour mener des

attaques contre les retranchements anglais. Pendant les mois de juillet et août, l'ennemi fut maintenu sous un feu incessant où se mélangeaient les tirs d'artillerie et les tirs de miliciens embusqués. Pour le marquis de Montcalm, le manque de réaction de la part du milord Loudon était très surprenant car, enfin, la situation commandait que ce dernier tenta une sortie par tous les moyens afin de briser l'encerclement des Français ! Ce que le général français ignorait, c'est qu'une épidémie avait commencé à ravager les rangs des Anglais. En août, mille cinq cents soldats étaient désormais incapables de porter les armes, les Anglais perdant dix des leur en moyenne par jour. Il fallait ajouter à cela que les Britanniques avaient encore une fois été rudement menés depuis le début de la campagne de 1756.

S'il y avait un trait de caractère qui ressortait clairement chez les Canadiens, c'était cette obstination dans une idée ou un plan, attitude que les Européens ne comprirent jamais vraiment. Vaudreuil avait exigé de Dieskau qu'il lui servit Chouagen pieds et poings liés. Les aléas de la guerre avaient fait en sorte que ce projet n'avait pu se concrétiser durant la campagne de l'année précédente et, maintenant que l'occasion se présentait à nouveau, le gouverneur général entendait bien en profiter. Le marquis de Montcalm n'avait été absent de Montréal que du 27 juillet au 19 août, mais lorsqu'il y revint, quel ne fut pas son mécontentement mêlé de surprise en apprenant que le gouverneur général avait déjà donné des ordres pour organiser une campagne contre Oswégo ! Il avait même fait l'inspection des troupes, renvoyant chez eux les miliciens qui n'étaient pas en état de se battre et ceux qui ne lui apparaissaient pas assez résolus. Un peu moins de quatre cents hommes prirent le chemin de Chouagen. Le 27 mars, les miliciens réussirent à prendre le fort Bull qui était le poste le plus rapproché d'Oswégo. Les Habitants firent sauter le fort, détruisirent d'énormes quantités de nourriture et de poudre et, pour terminer, brûlèrent une petite flottille. Il n'y eut que quatre prisonniers. Les Sauvages s'étaient occupés des autres...

La stratégie de Vaudreuil était assez claire : il tenait à mettre les Anglais dans l'impossibilité d'arrêter ses menées dans la région des Grands Lacs. Le gouverneur général ordonna donc au fort Niagara d'envoyer des détachements aussi souvent que possible afin de harceler les Anglais dans la région de Chouagen. Des commandos ne cessèrent de se succéder sur le terrain pour scalper les ouvriers et capturer des soldats sous les murs mêmes des Anglais. Le 19 mai, le sieur Coulon de Villiers quittait Montréal avec six cents hommes pour couper les communications ennemies. Après avoir fixé son quartier général à la baie de Niaouré, de Villiers poursuivit sa route jusqu'à arriver en vue de Chouagen le 16 juin. Les miliciens se disposèrent rapidement sur le terrain et les pièces d'artillerie furent mises en batterie. Coulon de Villiers commanda la mise à feu des pièces qui crachèrent la destruction sur l'ennemi durant plusieurs heures d'affilées. Bien que les assiégés ripostassent avec leurs pièces, ils ne tentèrent aucune sortie, ce que de Villiers interpréta à juste titre comme un signe certain de démoralisation chez les troupes anglaises. Lorsque de Villiers ordonna la retraite, l'ennemi ne tenta aucune manoeuvre pour lui faire payer le dérangement et les dégâts. Le major général James Abercromby avait cherché à fournir au fort des troupes et, surtout, du ravitaillement. Cependant, l'absence de moyen de transport et les destructions des miliciens canadiens avaient eu le dernier mot sur les intentions de l'officier anglais. Oswégo n'avait donc reçu aucune aide et se trouvait en fâcheuse posture. Quelques sujets du roi d'Angleterre murmuraient que si Chouagen n'était pas encore tombé aux mains des Français, cela tenait tout simplement au fait de la maladresse et de l'incapacité de l'ennemi. L'insécurité était grande chez ces gens qui tombaient sous les balles et les casse-tête des Habitants et de leurs alliés indiens.

Le 27 juillet, les troupes de Coulon de Villiers étaient montées à mille deux cents hommes dont il remit le commandement à Rigaud, le frère du gouverneur général. Le fort Frontenac

connaissait dans le même temps une grande effervescence à cause des trois régiments qui s'y réunissaient en prévision des plans du marquis de Vaudreuil. Des vaisseaux canadiens sillonnaient le lac Ontario pour intercepter tout navire cherchant à passer dans la région comprise entre le fort Frontenac et le fort Niagara, dont une goélette anglaise qui rendit les armes le 30 juin.

De Vaudreuil jouait à la guerre comme il l'aurait fait aux échecs. Il avait placé ses troupes de façon à encercler les positions de Chouagen tout en créant des diversions pour égarer l'ennemi sur ses intentions. Le général de la Nouvelle-France arriva à son tour le 29 juillet à fort Frontenac. Bien que la volonté et les ordres du gouverneur général fussent des plus précis en ce qui concernait la campagne de Chouagen qui s'amorçait, le marquis de Montcalm n'était pas convaincu de la sagesse de ce plan.

Le Marquis avait eu l'occasion de voir à quel genre de guerre se livraient les miliciens et les Indiens qui suivaient les troupes régulières. Pour un noble français, les scènes de massacre de prisonniers et les prises de scalps ne pouvaient être considérées que comme une cruauté gratuite des plus révoltantes. Le général considérait les Sauvages comme étant peu fiables parce que portés à abandonner la lutte lorsqu'ils disposaient de quelques prisonniers à torturer. Ils apparaissaient bien plus intéressés à faire quelques trophées sanglants qu'à contribuer à la victoire du Roi en terre de Canada. En ce qui concernait les miliciens, le Marquis les savait dissipés, du moins en regard de la discipline française, et continuellement en butte contre l'autorité des officiers de l'armée régulière, allant jusqu'à refuser de leur obéir. Alors qu'un lieutenant français avait confié un prisonnier anglais à un milicien avec ordre de ne pas lui faire de mal, l'Habitant le donna à un Montagnais en échange d'une dette de jeu et celui-ci s'empressa de massacrer le provincial. Ainsi, le milicien n'avait pas directement désobéi au lieutenant puisqu'il n'avait pas laissé le prisonnier s'échapper et qu'il ne lui avait fait aucun mal. Le marquis de Montcalm fut plus d'une fois excédé par cette résistance passive aux ordres de la part des Canadiens, mais il ne put rien y changer. Ce peuple avait décidément la nuque la plus roide de toute l'Amérique !

Les miliciens n'étaient jamais payés pour leurs services et devaient toujours fournir eux-mêmes leurs armes, leurs munitions de même que leur nourriture. Aucun frais ne leur était remboursé et, en cas de décès, la pension accordée aux veuves était bien plus symbolique que suffisante. C'était pour les miliciens quelques excellentes raisons de plus pour envoyer paître plus ou moins poliment les officiers français qui faisaient la guerre par goût, et non pour défendre leurs terres comme le faisaient les Habitants et les Indiens. Le marquis de Montcalm se sentait davantage dans le rôle d'un brigand que d'un militaire de carrière et son hésitation à s'embarquer dans une sale guerre était aggravée par le fait que les troupes régulières ne pouvaient pas manoeuvrer correctement dans le paysage des Grands Lacs.

La marche sur Oswégo avait été prévue en trois étapes. Les troupes devaient en premier lieu se rendre à la baie de Niaouré qui était déjà aux mains des miliciens et des Indiens. De là, les soldats rejoindraient l'anse aux Cabanes à trois lieux de Chouagen et, dernière étape, les hommes rallieraient une autre anse découverte par Le Mercier. Arrivé sur place, le Marquis convoqua son conseil de guerre pour établir la meilleure stratégie possible. D'après l'état du terrain, si son armée devait battre en retraite, les soldats seraient dans l'obligation d'abandonner sur place l'artillerie qu'on ne pourrait évacuer en temps voulu. Pour la seconde fois depuis son départ de fort Frontenac, le Marquis dut être convaincu par ses officiers de la nécessité d'emporter ce qu'il fallait pour soutenir un siège. Lorsqu'il lui fut démontré par Le Mercier que des canons pouvaient être transportés et installés rapidement, le général se laissa fléchir et l'artillerie suivit les troupes vers le fort Ontario, premier objectif de la campagne de Chouagen. Malgré le manque de facilité pour

retraiter ou acheminer l'intendance, le Marquis donna l'ordre de se mettre en route pour Oswégo.

Parvenu à moins d'une demi-lieu du fort britannique, les tergiversations reprirent de plus belle. En effet, comment se rendre jusqu'à portée de tir de l'ennemi et s'installer dans des retranchements avant que les Anglais ne donnent l'assaut contre l'avant-garde et ne brisent ainsi l'élan destructeur des corps d'armée française ? Rigaud s'avança comme volontaire pour mener l'avant-garde jusqu'au premier des trois forts constituant le complexe défensif d'Oswégo afin de l'investir, ce qui permettrait au reste des troupes de s'approcher des Anglais sans être inquiétées. Le général s'accorda quelques minutes pour réfléchir à la question. Si l'avant-garde rencontrait l'ennemi sur sa route, les hommes pourraient toujours se replier vers le gros des forces qui les couvrirait. Par contre, si Rigaud parvenait jusqu'au fort Ontario, il aurait l'occasion rêvée de tester les défenses de l'ennemi, ce qui permettrait au Marquis de prendre une décision plus éclairée quant à la meilleure façon de déployer ses forces. Le général de Montcalm accepta finalement la proposition de Rigaud et lui confia cinq cent cinquante miliciens pour accomplir sa tâche. Le reste des miliciens seraient affectés à la construction de routes carrossables pour les canons que les soldats réguliers tiraient derrière eux. Le général avait essuyé tellement de frustrations en peu de temps avec les Canadiens qu'il s'était bien promis de leur rendre la monnaie de leur pièce. Le Marquis n'avait pas l'intention de leur mener la vie facile, espérant vainement que le travail éreintant du génie militaire leur apprendrait le sens de la discipline et de l'obéissance.

Le 11 août suivant, les hommes de Rigaud prenaient position autour du fort Ontario. L'officier les fit s'installer sur une éminence près du fort pour le bombarder plus efficacement tandis que le reste des hommes montèrent aux arbres et se camouflèrent dans les broussailles pour soumettre les assiégés à un tir de harcèlement continu. Curieusement, les Anglais ne répondirent que faiblement aux attaques des miliciens. Les expéditions des Habitants et des Sauvages avaient si bien terrorisé les soldats britanniques qu'ils avaient cessé de patrouiller autour du fort. Ils n'avaient donc appris l'arrivée de l'armée française que trop tard pour faire venir des renforts ou pour consolider la place forte. Les tireurs embusqués et l'artillerie clouèrent les Anglais sur place pendant deux jours.

Les assiégés envoyèrent des estafettes qui furent prises par les Français avant qu'elles n'atteignent leurs destinations. Les troupes du général de Montcalm arrivèrent sur les lieux et ce dernier fit monter une batterie pour parachever l'oeuvre de destruction de Rigaud et de ses hommes. Le commandant du fort Ontario, Mercer, donna l'ordre à ses artilleurs de faire feu de toutes leurs pièces sur les Français pendant qu'il discuterait avec ses officiers sur la conduite à adopter. Quelques fussent les solutions envisagées, les Anglais n'avaient aucune chance de conserver le fort Ontario contre une telle offensive. Le 13 au matin, la décision était déjà prise d'abandonner la position et de retraiter dans le fort George de l'autre côté de la rivière. Les artilleurs anglais firent tonner leurs pièces au risque de les faire exploser tandis que les troupes assiégées passaient dans l'autre fort. Il n'avait fallu que trois jours aux Français pour se rendre maîtres d'un fort pourtant réputé imprenable. Le marquis de Montcalm y vit un signe incontestable d'abatement chez les Britanniques qui n'osaient plus opposer de résistance contre l'envahisseur. Le Marquis reprit peu à peu confiance en ses moyens et commença à entrevoir une fin heureuse à la campagne, pour peu que Dieu leur vienne en aide. Le général décida d'exploiter sa chance au maximum. Sa chance mais, surtout, l'incroyable manque de prévoyance du génie militaire anglais.

Dans la nuit du 13 au 14 août, le marquis de Montcalm fit aligner une nouvelle série de canons destinés à renverser les fortifications anglaises. Les tirs dévastèrent entièrement le fort

George qui, aussi incroyable que cela puisse être, était ouvert aux tirs français comme le corsage d'une intrigante à Versailles. En effet, les concepteurs du complexe fortifié d'Oswégo avaient ordonné la construction de trois forts se couvrant les uns les autres contre l'ennemi en cas d'attaque. Suivant leur logique, les Anglais n'avaient pas construit de fortification devant la rivière puisqu'elle était sous le contrôle de fort Ontario. En prenant ce dernier, les Français ouvraient la boîte de Pandore des ingénieurs militaires anglais. Tous les défauts découlant de leur manque de rigueur apparaissaient dans cette place forte. Les soldats encore une fois assiégés n'eurent d'autres choix que de se jeter dans les tranchées et les fossés pour échapper aux armes de l'ennemi.

Les bombes et les boulets tombaient sur les Anglais avec régularité et efficacité. Il leur était pratiquement impossible de braver l'artillerie française pour mettre la leur en action et la présence de Rigaud et de ses hommes coupait toute retraite. L'armée française se dirigeait rapidement et sûrement vers une victoire facile et presque sans coup férir. C'est alors que le destin fit montre de son caractère capricieux en décidant de favoriser les Anglais de plus en plus désespérés. Le soleil fut caché vers les huit heures du soir par des nuages sombres et menaçants. Les premières gouttes



de pluie s'abattirent sur les fûts des canons en sifflant tant ces derniers étaient brûlants. Moins d'une minute plus tard, les cieux crevèrent et un orage terrible ajouta ses détonations à celles des artilleurs français. L'eau de pluie commença à ruisseler autour des canons, détremplant le sol et le rendant instable et sujet aux éboulements. Le marquis de Montcalm perdit vite son optimisme devant cette fâcheuse situation. Les pièces d'artillerie n'avaient pas été montées sur des plates-formes tant on s'était empressé de les mettre rapidement en position de tir. Avec la terre qui se changeait en boue, chaque coup de canon enfonçait la pièce dans le sol et il devint bientôt impossible de bombarder le fort George. En effet, l'instabilité des pièces faisait en sorte que les coups étaient soit trop hauts, soit trop courts, trop à droite ou trop à gauche : tout sauf

précis ! Une heure plus tard, Mercer comprit enfin quel était le problème des Français qui tiraient toujours autant qu'avant l'orage, mais n'atteignaient plus leur cible. Le commandant anglais n'aurait pas deux fois la même chance de donner le change à l'ennemi.

Mercer donna des ordres pour que les assiégés se préparent à tenter une sortie contre les positions françaises. Malheureusement, le destin de la guerre n'a pas toujours partie liée avec la bravoure : la chance a aussi son mot à dire ! Un boulet français, l'un des derniers que les artilleurs tirèrent, atteignit le commandant qui mourut de ce coup qui le frappa par pur hasard. Les assiégés retournèrent immédiatement dans leurs fossés pour y croupir dans leur désespoir. Au moment où la chance se présentait de renverser les positions ennemies et au moment où le premier Anglais sortait la tête de son trou, un boulet perdu anéantissait du même coup l'instigateur de la sortie en force et l'action projetée en elle-même. Et, comme pour mettre fin à tout espoir, Rigaud et ses cruels miliciens firent leur apparition derrière les positions anglaises.

Le décès du commandant Mercer propulsa à l'avant-scène le lieutenant-colonel Littlehales

qui se retrouva avec le triste honneur d'être à la tête de deux forts assiégés et cernés de partout, sans possibilité de secours extérieurs et presque sans protection. Les défenses de la garnison se retrouvant derrière les Anglais, elles ne servaient qu'à les empêcher à fuir et à rester sous le tir des artilleurs français. De plus, les alliés sauvages des Anglais commençaient sérieusement à songer à changer de camp, ce qui les pousserait sûrement à se retourner contre les Britanniques qui seraient alors massacrés afin que les Sauvages aient une preuve d'allégeance à déposer aux pieds des Français. A dix heures du soir, Littlehales décida de déposer ce douloureux commandement de fortune. Les Anglais hissèrent le drapeau blanc : fort George et fort Oswégo venaient de tomber. Moins de quatre jours avaient suffi aux Français et aux Canadiens pour bouter l'Anglais hors du lac Ontario. Le marquis de Montcalm venait de racheter l'honneur bafoué des Français à fort Edward l'année précédente.

C'est au cri de « Vive le Roi ! Vive le Marquis ! » que les assiégeants saluèrent la montée du pavillon blanc.



CHAPITRE 16



De fort William-Henry à Carillon

Simon était étendu sur le dos dans le champ pour observer le spectacle hallucinant des tourtes traversant le ciel. La Marie-Louise lui avait parlé de ces oiseaux que d'aucun considérait comme la manne céleste de la Nouvelle-France. Lorsque le Mirecurtien les avait aperçues pour la première fois, il en était presque tombé à la renverse en constatant que, pour une fois, la jeune fille ne lui avait pas menti en lui racontant une autre de ses histoires destinées à le mettre en boîte. Lemay dit Poudrier avait fait un récit haut en couleur des migrations dévastatrices de ces oiseaux aussi innombrables que profondément stupides.

Elle avait décrit les volées de tourtes comme de vastes nuages d'ailes qui remplissaient le ciel d'un horizon à l'autre en laissant tomber des fientes qui recouvraient tout, changeant le vert du feuillage des arbres pour une teinte grisâtre semblable à une annonce prématurée de l'arrivée des neiges. Marie-Louise évoqua aussi les plumes et le duvet qui tombaient sur le sol après le passage des oiseaux. Les enfants en ramassaient à pleines mains pour la confection d'oreillers ou tout simplement pour se maquiller à l'indienne et jouer à la guerre contre les Anglais. L'Habitante avait aussi tenté de reproduire le piaillage omniprésent qui couvrait tout autre bruit de la nature, comme si les tourtes étaient les seules créatures vivantes dans tout le pays. La jolie demoiselle raconta en riant comment ces oiseaux les plus naïfs de la Création se laissaient prendre à tous les

pièges imaginables, même les plus grossiers. Et, pour finir, elle parla aussi au soldat du goût incomparable de cette manne qui fournissait les plus délicieux pâtés qui aient jamais été cuisinés en Amérique du Nord. Les escadrilles de tourtes s'abattaient les unes après les autres sur les arbres, les buissons et le sol pour piller tout ce qui pouvait servir de nourriture. Leur nombre était si démesuré que les arbres ployaient sous les oiseaux et leurs branches se brisaient parfois en craquant. Les tourtes prenaient alors leur envol pour se reposer presque aussitôt sur les autres branches de l'arbre, ce qui les faisait ployer davantage.

Le Mirecurtien se releva lentement en soufflant de chaleur et d'effort. Depuis que Sanschagrin était logé chez les Habitants, sa figure s'était peu à peu arrondie et son ventre qu'il n'avait jamais connu autrement que plat ou creux s'enrobait maintenant d'une couche de lard qui distendait la ceinture de sa culotte. Lui qui avait cru débarquer dans un monde de famine et de mort, il avait découvert que la vie en Nouvelle-France, pour dure qu'elle demeurait, était tout de même adoucie par certaines largesses inconnues en Europe. Il n'avait jamais mangé autant de viande de toute sa vie, à tel point qu'un simple repas campagnard en offrait plus qu'une semaine de table chez un paysan français ! La forêt foisonnait de gibier de toutes sortes, les eaux étaient poissonneuses au point que, selon l'expression du sieur de Fréville, les poissons sortaient presque d'eux-mêmes des rivières, préférant l'espace torride d'une poêle à frire à l'étouffement dû à leur multitude dans leur milieu naturel !

Simon secoua paresseusement ses vêtements pour se débarrasser des brindilles d'herbe sèche et prit le chemin de son logeur, rien moins qu'heureux de son sort. Bien que les apparences eussent été dès le départ contre lui, le destin s'était finalement chargé de lui faire gagner son pari contre la misère de Mirecourt et de l'Europe en général. La campagne environnante était magnifique et le fantassin se laissa aller à pousser une chanson grivoise pour souligner l'heureux dénouement de ses aventures. Le Mirecurtien avait d'abord été affecté à la défense de Chambly en 1755, puis à celle de Montréal l'année suivante. En 1757, le sort favorisa encore le Mirecurtien de bien des façons après avoir été bien près de le placer dans une position très inconfortable lors d'une beuverie dans l'un des cabarets de Montréal.

Simon et Antoine s'étaient rendus à l'occasion d'une permission à Ville-Marie pour y faire la tournée des établissements de jeux. C'est au hasard d'une partie de billard qu'ils avaient rencontré le lieutenant de Fréville qui entraînait dans le cabaret au moment où les deux Mirecurtiens en sortaient avec les poches pleines de sols gagnés au jeu. Après quelques effusions bruyantes entre ivrognes, les trois hommes s'étaient rendus dans un autre établissement pour compléter leurs huit heures quotidiennes de goulot. Cependant, si cette activité remplissait les permissions des soldats, il en allait autrement des officiers qui étaient presque tous en congé perpétuel, préférant les charmes de la vie citadine à la monotonie de la tranquillité campagnarde. Depuis leur retour de la campagne de 1755, le sieur de Fréville avait visité tous les établissements de jeux qu'il avait croisés, ne se présentant à ses fonctions que lors des inspections officielles.

Les trois hommes en étaient donc à leur énième pichet de vin quand les choses commencèrent à se gâter. Un lieutenant du régiment de Guyenne fit son entrée, escorté par trois fantassins tout aussi ivres que leur officier. Le sieur de Fréville et ses deux compagnons ne leur prêtèrent qu'un regard distrait avant de se replonger dans la partie de cartes qui les opposait à trois grenadiers du régiment de Royal-Roussillon. Ces derniers déclarèrent forfait un peu plus tard et l'officier du régiment de Guyenne s'avança pour prendre leur place. Sans même se présenter, les joueurs des deux régiments annoncèrent immédiatement leurs mises et la partie s'engagea sans plus tarder.

La lutte fut chaude des deux côtés. Ils étaient tous des joueurs expérimentés et la partie ne manquait pas de piquant. La chance sembla d'abord favoriser les soldats de Guyenne qui misaient gros et remportaient deux fois sur trois. Néanmoins, le sieur de Fréville prit leur mesure et cibra leur principale faiblesse : ils ne savaient pas bluffer convenablement. Axant toute sa stratégie sur cette lacune dans le jeu de ses adversaires, le lieutenant fit discrètement à ses compagnons le signal convenu depuis longtemps et qui signifiait d'orienter leurs efforts sur la feinte. En moins d'une demie-heure, les soldats de Guyenne furent complètement désarçonnés par leurs adversaires. Quelques mains plus tard, le sieur de Fréville souriait ouvertement en défiant ses vis-à-vis. Il commanda à l'aubergiste de remplir les pots et les joueurs se replongèrent dans leur duel de cartes.

L'officier de Guyenne poussa un juron sonore quand le lieutenant de Fréville mit la main sur la mise qui atteignait près de soixante-dix sols. Les autres joueurs s'étaient retirés les uns après les autres au fur et à mesure que les relances de la mise initiale devenaient par trop importantes pour leurs moyens. Le sieur de Fréville finit par l'emporter avec un bluff magistral car, si son opposant avait persévéré, sa main lui aurait permis de battre facilement le lieutenant qui ne cachait pas son contentement. L'officier de Guyenne commença à maugréer contre la chance qui le trahissait et la boisson qui lui troublait les idées. Quelques pertes plus tard, il s'insurgeait ouvertement contre le sieur de Fréville qui avait trop de chance pour qu'il fût honnête et qui payait pot par-dessus pot pour affaiblir davantage ses adversaires. Le ton monta, les insultes commencèrent à fuser de part et d'autre et l'officier de Guyenne décida en fin de compte de provoquer le lieutenant en duel, défi que ce dernier releva aussitôt. Les hommes se levèrent et quittèrent l'établissement pour se rendre à l'extérieur de la ville afin de se livrer bataille sans que les autorités de Ville-Marie n'en soient informées, ce qui leur éviterait de sérieux ennuis.

Le combat entre les deux officiers n'eut rien de bien enlevant. Les duellistes étaient beaucoup trop ivres pour se battre efficacement, ce qui ne réduisait pas vraiment les risques de blessures ou de mort. Il se trouvait plusieurs voix pour s'élever contre ces duels dans la colonie. Il était de notoriété publique que ces affrontements n'avaient que peu à voir avec l'honneur bafoué. Il s'agissait presque toujours de bagarres d'ivrognes cachées plus ou moins habilement sous l'apparence de combats singuliers aux nobles motifs. Les deux lieutenants ferraillèrent pendant plus d'un quart d'heure sans s'atteindre l'un l'autre. Ils étaient tous deux conscients que leur état ne leur permettait pas de faire d'audacieux jeux de lame, ce qui les rendait prudents et davantage défensifs qu'offensifs. Ce genre d'affrontement prenait généralement fin par la première blessure de l'un des duellistes.

Des lueurs de fanaux firent leur apparition sur la route et les deux escrimeurs prirent une pause pour observer les nouveaux venus. Une quinzaine de soldats remontaient la route en patrouillant. L'un d'eux aperçut le groupe debout dans le terrain vacant et les duellistes furent interpellés. Sans perdre un seul instant, les soldats de Languedoc et de Guyenne prirent la fuite dans deux directions opposées. Il valait mieux éviter la patrouille et les questions embarrassantes qu'elle ne manquerait pas de soulever à propos de la présence de soldats en permission et perdus à l'extérieur de la ville à une heure du matin.

La malchance voulut que l'un des patrouilleurs identifia le sieur de Fréville qui fut inquiété dès le lendemain en rapport au duel de la veille. Sitôt prévenus de la chose, Simon et Antoine se chargèrent de trouver plusieurs faux témoins qui vinrent jurer que le lieutenant de Fréville était avec eux au moment où la joute honorable avait eu lieu. L'insistance des enquêteurs ne put venir à bout des soi-disant témoins qui, en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes, maintinrent leurs propos. Le lieutenant sentit passer sur lui le regard pesant des autorités, mais il fut tout de

même laissé en paix. En guise de remerciement, l'officier fit tant et si bien que Sanschagrin put bénéficier d'une affectation toute spéciale pour les années 1757 et 1758. Le Mirecurtien reçut l'ordre de se présenter chez François Lemay dit Poudrier pour y prendre ses quartiers. Le sieur de Fréville lui remit son billet en précisant, sourire coquin aux lèvres, qu'il serait ainsi plus près de son ancienne couverture et, donc, de celle qui y trouvait refuge depuis son larcin.

La colonie française repoussait les Anglais depuis deux ans, cumulant victoire sur victoire avec, en contrepartie, à peu près aucune défaite. Pendant l'année 1756, les Britanniques avaient perdu quatre mille hommes qui avaient déserté les rangs de cette armée apparemment faite pour servir de faire-valoir à celle de la France. Se battre pour l'Angleterre était devenu synonyme de morts cruelles et de revers honteux. Même la guerre navale que la Blanche Albion menait contre la Douce France ne donnait pas beaucoup de résultats, les prises de navires étant à peu près égales des deux côtés. La France ne s'en privait pas pour montrer à l'ennemi comment on s'y prenait pour faire bonne oeuvre de corsaire. En mars 1757, les capres français mirent la main sur dix-neuf des vingt-et-un navires partis de la Caroline du Sud avec de l'indigo pour cargaison, une très grosse prise qui fit très mal aux Anglais qui voulaient justement provoquer la faillite de la marine française en employant la piraterie. La côte est de l'Amérique était plus ou moins activement parcourue par des navires à la propriété d'armateurs corsaires confortablement installés à Louisbourg. La Nouvelle-France s'enorgueillissait de trente-neuf captures totalisant une valeur de plus de huit cent mille livres. Les Anglais étaient si déroutés par les succès inconcevables du Petit Peuple qu'ils se crurent victimes de trahison, ce qui déboucha sur une chasse aux traîtres dans les états du sud. Bien peu de réels coupables furent démasqués. Par contre, nombre d'innocents en payèrent le prix !

Dans les premiers mois de 1757, le gouverneur général avait envoyé son frère Rigaud pour affaiblir la position du fort William-Henry. Prenant la tête d'un détachement de mille cinq cents miliciens, Rigaud arriva sur place le 17 mars pour en repartir le 23. Trois cents bateaux avaient été brûlés, de même que quatre barques et deux galères. Les miliciens ravagèrent aussi deux hangars remplis de matériel de campagne et de bois de construction, un hôpital, deux entrepôts de nourriture et un moulin. Ils repartirent ensuite, non sans d'abord avoir incendié le pâté de maisons qui se dressait près du fort. Les Anglais virent les miliciens retourner lentement chez eux sans s'attaquer au fort William-Henry. En effet, Rigaud n'avait pas eu pour consignes de prendre le fort mais d'en affaiblir la position. Les Britanniques comprendraient bientôt le pourquoi de toute cette dévastation. Pour sa part, le gouverneur général de la Nouvelle-France était très satisfait des résultats obtenus, jugeant que la situation critique de la colonie était désormais plus avantageuse qu'auparavant, d'autant plus que le fort tomba aux mains de Montcalm qui n'en fit qu'une bouchée au mois d'août suivant. La vallée de l'Hudson n'était plus protégée que par le fort Edward qui était sous le commandement d'un officier qui avait si peur de prendre des coups qu'il n'avait rien fait pour empêcher les Français de l'emporter sur le fort William-Henry.

Tandis que les frontières subissaient des saccages encore jamais vus, les colons du sud devenaient de plus en plus anxieux quant à leur sort. L'ordre avait été donné de pratiquer la tactique du pays brûlé pour empêcher l'ennemi de faire des prises de guerre ou de s'avancer dans les états américains. En conséquence, les colons mettaient le feu à tout ce qui pouvait se consumer et détruisaient les routes et les ponts qui conduisaient les bandes de pillards jusqu'à leurs

portes. Le marquis de Vaudreuil, bien que très satisfait des résultats de la campagne, n'en éprouvait pas moins une vive déception devant l'occasion manquée de prendre le New-Jersey et le Connecticut. Si le général de Montcalm avait poursuivi sa route et qu'il avait renversé le fort Edward, les territoires américains auraient perdu une bonne partie de leur superficie, en plus de mettre sur les routes des colonnes de réfugiés que la peur des miliciens et des Sauvages auraient chassés vers le sud-est.

Le matin du 10 août avait laissé les Anglais dans le plus profond des désespoirs. Une partie de la garnison de fort William-Henry avait impitoyablement été massacrée par les Sauvages. Des rumeurs qui circulaient dans le sud affirmaient que les femmes avaient été égorgées, éventrées et leurs entrailles jetées sur leurs visages. Les enfants avaient été saisis par les chevilles et fracassés sur les pierres et les arbres. Les malades et les blessés avaient été tués à coup de casse-tête. Néanmoins, bien que ces récits provoquassent le dégoût et l'horreur, ils ne contenaient que peu de vérité, sauf en ce qui concernait le traitement réservé aux soldats par les Indiens.

Après la reddition du fort, les Sauvages avaient rapidement mis la main sur des tonnelets d'alcool qui furent ouverts et les guerriers s'en régalerent. Cela ne prit que peu de temps avant que les Indiens soient si ivres qu'ils en perdissent toute retenue. Ils achevèrent les blessés et les malades avec leurs tomahawks pour ensuite piller les cadavres. Ils prirent les épées, les montres, les chapeaux et jusqu'aux chemises des officiers. Quelques rasades d'eau-de-vie de plus et les guerriers commencèrent à prélever quelques scalps. Les officiers français réagirent avec diligence dès que le pillage vira au massacre. Que les Sauvages et les miliciens pillent les corps de leurs victimes était une chose, mais qu'ils massacrent des prisonniers pour les piller ensuite sans honte, voilà qui en était trop ! Le général de Montcalm fit montre de beaucoup d'autorité pour maintenir les Sauvages à l'écart des prisonniers.

Le Marquis n'avait jamais éprouvé un dégoût aussi profond devant toute cette barbarie. Non seulement les massacres étaient-ils une abomination pour un homme de son rang mais, de plus, la cruauté sans égale des miliciens et des Sauvages jetait l'opprobre sur l'armée française. Un général ne pouvait affronter cette honte sans éprouver continuellement une réticence bien légitime à se mêler à de telles menées. Fort Du Quesne que les Anglais rêvaient de prendre plus que toute autre position française était décrit comme un monstrueux entrepôt de chevelures. A chaque fois que le Marquis se retournait pour regarder derrière lui, il constatait avec horreur que le pays était dévasté. Lui qui voulait être moins Hannibal que Lydius, c'est en Attila qu'il parcourait la région des Grands Lacs, essayant vainement de cacher les scènes de démence et d'horreur derrière les couleurs de la bannière française. Il reconnaissait la valeur des hommes, mais il abhorrait leurs manières de défendre l'honneur et les intérêts de la France, d'autant plus que le général savait très bien que les miliciens et les Sauvages ne guerroyaient que pour la Nouvelle-France. Lorsque le Marquis apprit que le gouverneur général avait envoyé des Loups, des Mississagués et des Iroquois ravager les agglomérations sises sur les rivières Hudson et Mohawk, il sut que cette abomination de la guerre ne se terminerait qu'avec l'extermination des colons du sud. D'ici peu, les colonnes de réfugiés reprendraient d'assaut les routes pour fuir cette France en costume de Huns. L'année 1757 se termina comme elle avait commencé, c'est-à-dire en cauchemar pour les colonies américaines et leurs alliés. Puis, l'hiver fondit sur la Nouvelle-France comme un faucon sur sa proie.

Les pires fléaux du nord s'abattirent sur le Canada sans crier gare. Les froids furent si terribles que des patrouilles de soldats disparurent corps et bien dans l'enfer blanc. Parfois, les patrouilles suivantes retrouvaient les disparus complètement frigorifiés, semblables à des argo→

nautés blottis les uns contre les autres au moment où la Méduse les aurait pétrifiés de son regard. Les visages avaient tous les lèvres étrécies par le gel, semblables à des masques de la tragédie grecque représentant des figures de damnés lançant des cris silencieux et figés. Étant dans l'incapacité de les arracher à leurs linceuls de glace et de neige, les malheureux étaient abandonnés sur place en attendant les crocs des carnassiers qui se chargeraient d'eux au printemps.

La saison meurtrière s'étira fort loin sur celle de l'été. A la mi-juin, les Habitants étaient encore obligés de chauffer leur maison. On comptait de nombreux cas de mort par inanition et les Micmacs racontaient que le Wendigo avait sévi dans leurs villages, ce qui signifiait qu'on y avait pratiqué le cannibalisme. Les secours de la mère-patrie se révélèrent insuffisants pour la population qui n'avait plus droit qu'à une ration de quatre onces de pain par jour. Les froids finirent par lâcher prises, cédant la place à des pluies abondantes qui nuisirent terriblement à l'agriculture. Depuis une quinzaine d'années, la Nouvelle-France avait connu une économie de guerre qui ne lui avait pas permis de faire des réserves en cas de besoin. Les seuls qui échappaient un peu à cette triste situation le devaient à leurs positions sociales ou, comme Sanschagrin et ses semblables, à leur habilité à faire de l'argent par le biais de la contrebande.

L'état de la colonie était si désastreux que le gouverneur général en était réduit à envoyer des soldats sur le lac Champlain ou le lac Ontario dans le seul but d'éviter de nourrir quelques bouches. Néanmoins, le marquis de Vaudreuil ne laissait jamais rien au hasard. Les soldats reçurent en même temps que leur ordre de départ celui de frapper les colons du sud avec toute la fougue qu'ils pourraient trouver en eux malgré les privations des derniers mois. Le Marquis savait très bien que la Nouvelle-France était particulièrement affaiblie par la disette qui n'en finissait plus, ce qui l'exposait dangereusement aux attaques dont elles ne pourraient peut-être pas se relever. Il fallait donc attaquer le premier en espérant que les dévastations jetteraient l'indécision chez les Anglais, les amenant ainsi à abandonner toute prétention de retour en force au lac Ontario pour y relever les ruines de leurs forts tombés l'année précédente. Le gouverneur général eut aussi la prudence de demander officiellement la permission aux Iroquois pour que les miliciens puissent traverser leurs terres dans leurs déploiements vers l'ouest et le fort Du Quesne. Le jeune et brillant officier Boishébert marcha sur les glaces de la rivière du Canada pour rejoindre Miamichi afin d'y recruter les Acadiens et les Sauvages contre les Anglais, entendu que leur connaissance du terrain et des armes leur permettraient d'assurer une bonne place dans la défense de l'Île Royale.

Le dynamisme de la campagne de 1758 ne pouvait cacher le fait que toutes les mesures adoptées par le marquis de Vaudreuil étaient dictées par le désespoir. En conséquence, personne ne plaçait de grands espoirs dans les menées des miliciens et les mouvements de troupes du marquis de Montcalm qui manquaient de vivres, de munitions, d'armes et, pire encore, de soldats. Et, comme c'est toujours au plus mauvais moment que les choses vont mal, les Anglais entrèrent en effervescence alors que, pour une fois, ils étaient en position de force.

Le ministère de la Guerre avait commencé depuis deux ans à octroyer aux colonies du sud des dédommagements pour les coûts de la lutte qui les opposait à la Nouvelle-France. Plus de quatre-vingt millions de livres avaient été injectées dans l'industrie de la guerre et dans les colonies elles-mêmes.

Disposant d'une industrie lourde pour répondre aux besoins du conflit, l'Angleterre avait dépensé plus que le budget français en Nouvelle-France pour les cinq dernières années ! Alors que les miliciens canadiens ne recevaient même pas l'ombre d'un remerciement pour leurs services et leurs dépenses de guerre, les colons anglais touchaient des remboursements pour leurs armes, leurs munitions, l'approvisionnement des troupes, le recrutement et les soldes des engagés. Les

miliciens provinciaux étaient désormais mieux payés que les soldats réguliers ! Le ministre Pitt voulait la tête de la Nouvelle-France au bout d'une pique et peu lui importait le prix à payer, entendu qu'une guerre peut souvent être remportée par les financiers bien plus que par les soldats.

Puisque la mère patrie remboursait jusqu'à la moindre balle tirée contre l'ennemi, le lieutenant-colonel John Bradstreet avança l'idée de prendre Carillon aux Français, victoire qui vengerait la déroute anglaise au lac Ontario. Cet officier supérieur, moins stratège qu'opportuniste de bas étage, décida d'envoyer un raz-de-marée de combattants contre Carillon : six mille trois cent soixante-sept soldats réguliers appuyés par neuf mille vingt-quatre provinciaux. En tout, quinze mille hommes pour balayer trois mille cinq cents soldats français durement éprouvés par la disette !

Le général Abercromby prit donc la tête de cette armée qui provoqua la consternation en Nouvelle-France. C'était exactement comme si l'Angleterre avait pris un canon pour abattre un moucheron ! Cependant, la Nouvelle-France était moins moucheron que frelon. Le gouverneur général de Vaudreuil envoya quatre cents soldats des compagnies franches de la marine pour grossir les effectifs du marquis de Montcalm. En dépit de l'opposition perpétuelle qui électrisait l'air entre les deux nobles français, le gouverneur général savait fort bien que son général était des plus compétents. Pessimiste, peut-être, mais indéniablement expérimenté et d'un courage indéfectible. Si quelqu'un pouvait briser l'élan destructeur des Britanniques contre Carillon, ce ne pouvait être que lui. Le marquis de Vaudreuil fit tout de même chanter une messe afin de se concilier la Grâce de Dieu pour ce qui suivrait.

Abercromby remonta la rivière Hudson avec ses troupes jusqu'à la tête nord du lac George au début du mois de juillet. Le marquis de Montcalm n'avait pas été vraiment surpris d'apprendre la nouvelle de la campagne des Anglais contre Carillon, mais la situation de la colonie étant ce qu'elle était, le moment de cette attaque en force était des plus défavorables au général français qui manquait de tout. Plutôt que de se porter à la rencontre de ses ennemis, le Marquis décida de les attendre sur l'emplacement même de leur objectif. Cependant, en détaillant les fortifications encore incomplètes de Carillon, le général prit la décision de recevoir les Britanniques ailleurs que dans cette enceinte construite comme une étoile à cinq branches. Il ordonna à ses hommes de fortifier une hauteur à l'est du fort au centre de la péninsule. Les hommes se mirent au travail avec acharnement, ce qui ne fut malheureusement pas suffisant pour qu'ils fussent tout à fait prêts à recevoir l'ennemi comme il le méritait. Ce dernier arriva sur les lieux avant que le général eût pu faire monter des pièces d'artillerie. David combattait Goliath sans sa fronde.

S'il y avait une chose que ce pays avait apprise au Marquis, c'était bien la résistance passive. Plaçant le chevalier de Lévis à sa droite et dépêchant Bourlamaque à sa gauche, le général de Montcalm prit le commandement du centre de la fortification de fortune. Quand Abercromby vit la position occupée par les Français, il éprouva la plus grande confusion de sa carrière d'officier. Il arrivait masqué par l'ombre de quinze mille soldats et tout ce que le général français trouvait à faire, c'était de choisir un vaste emplacement où ses troupes étaient clairsemées. Mais, by Jove !, pourquoi ce général de Montcalm avait-il choisi de les affronter avec pour seule fortification des abattis et des pieux ? Le Marquis avait-il une si piètre estime du soldat anglais qu'il ne jugeât pas nécessaire de lui faire l'honneur d'une bataille rangée dans les règles de la guerre ?

Le général Abercromby ajusta son couvre-chef et donna l'ordre à ses officiers de donner la charge contre les prétendues fortifications françaises. Les tambours roulèrent au fur et à mesure que les officiers donnaient l'ordre à leurs hommes de se préparer à donner l'assaut. Les provinciaux et les réguliers anglais jetèrent un coup d'oeil vers l'ennemi qui, par bravade ou par

confiance, observait un calme olympien. La première vague de soldats se fit faucher en pleine course alors qu'elle s'empêtrait dans les lignes de pieux. La seconde ne fit qu'épaissir les rangs des soldats déjà tombés lors de la précédente charge. La troisième connut plus de succès en cela qu'elle parvint à s'enfoncer plus avant dans le réseau de pieux. Les nombreux corps que les Anglais laissèrent dans leur retraite en faisaient preuve, et moquerie ! Les fusils des soldats français ne cessaient de détonner contre les rangs de combattants anglais qui pliaient les genoux les uns après les autres. Abercromby avait commis l'erreur de chercher à envelopper rapidement la position française de façon à l'étouffer. Le marquis de Montcalm ne lui adressa que la seule réponse envisageable envers un sot : des canons armés de baïonnettes prêtes à couper court à l'Anglais. Le général britannique eut besoin de l'hécatombe de la quatrième vague pour comprendre enfin l'inutilité de ses charges meurtrières.

Le général anglais poussa un juron et décida de changer de tactique. Puisque les Français ne pouvaient être enveloppés, alors ils seraient purement et simplement contournés. Or, c'était sans compter sur le machiavélisme de Montcalm. En effet, les canons du fort Carillon étaient toujours en mesure de repousser une tentative de débarquement par le lac Champlain et les miliciens n'attendaient qu'un mot pour franchir l'espace des abattis et se lancer à la curée. Le général Abercromby fut assez naïf pour croire que des troupes de montagnards écossais pourraient débarquer à l'arrière du front pour ainsi prendre l'ennemi entre le marteau et l'enclume. Les Habitants ne firent aucun quartier avec les deux colonnes de combattants anglais qui marchèrent courageusement vers la mort qui les attendait.

La position française, malgré son apparente fragilité, resta aussi inébranlable que si elle avait été construite avec de la bonne vieille pierre. Lorsque les premiers combattants britanniques étaient arrivés sur les lieux le 8 juillet vers les dix heures du matin, les soldats français s'activaient encore pour compléter leurs retranchements. Les provocations lancées par les Anglais s'écrasèrent contre les défenses sans que l'ennemi ne montre le moindre signe d'intérêt. Les Anglais subissaient maintenant le même sort que leurs défis.

Les Anglais s'acharnèrent sept heures durant sans pouvoir faire fléchir le marquis de Montcalm qui les narguait de sa position, allant et venant tête nue et en chemise, dominant la mêlée comme un ange exterminateur. Le chevalier de Lévis subissait une forte pression et Abercromby décela enfin la faiblesse des positions du Marquis. Cependant, avant même que l'officier britannique eût pu profiter de l'occasion, une sortie des miliciens canadiens contre le flanc gauche des Écossais balaya l'ennemi et les espoirs d'Abercromby.

La mort dans l'âme et rageant d'impuissance, l'officier britannique ordonna la levée du siège. Le tort causé aux Français était peu de chose en regard des pertes anglaises : cent six morts contre cinq cent cinquante et deux cent soixante-six blessés contre mille trois cent cinquante-cinq, sans compter la trentaine de soldats anglais qui disparurent du fait des Sauvages et des miliciens canadiens. En l'honneur de cette victoire, l'une des plus belles de l'histoire de la Neuve-France, le marquis de Montcalm fit ériger une croix marquée des armes de la France. Pour sa part, le chevalier de Lévis composa spontanément quelques vers qui furent repris par les soldats qui en firent un chant de marche.

Un jour, c'était grande fête
près de Carillon :
Les Anglais, bannières en tête
sous nos canons
S'avançant à l'aveuglette,

Leurs fusils chargés,
Ma luron, ma lurette
Ma luron, luré
Soudain d'une voix discrète,
Notre général
Nous dit : la musique est prête
Commençons le bal
Et que la danse s'arrête
Qu'au soleil levé,
Ma luron, ma lurette
Ma luron, luré
Envoyez-leur des noisettes
Pour déjeuner
Ils prendront des pommettes
S'ils veulent dîner
Et la poudre d'escampette
A leur volonté !

La déconfiture anglaise était complète, mais le lieutenant-colonel Bradstreet n'abandonnait pas la partie pour autant. Il donna l'ordre à Abercromby de se détourner de fort Ticondéroga et de marcher sur le fort Frontenac avec trois mille six cents hommes. A défaut d'avoir pris Carillon aux Français, les Britanniques ébranleraient au moins les frontières canadiennes. Mais les difficultés que rencontrèrent les troupes anglaises provoquèrent six cents désertions, affaiblissant ainsi une force déjà épuisée par la marche à travers les bois et les portages.

Les Français s'étaient attendus à ce que les Anglais reprennent leur attaque contre le fort Ticondéroga. L'importance des troupes engagées dans cette campagne par les Britanniques ne pouvait suggérer autre chose. C'était du moins l'opinion du général de Montcalm : l'ennemi n'allait certainement pas en rester là ! Il devrait venger l'honneur en faisant tout en son pouvoir pour enlever la position française. Bien que ce raisonnement fût juste dans ses grandes lignes, il contenait une erreur de taille sur la façon dont les Anglais allaient redorer leur blason.

Abercromby arriva le 25 août en vue du fort Frontenac sur le lac Ontario. Ce dernier était sous le commandement du sieur Pierre-Jacques Payan de Noyan. Cet homme de soixante-trois ans était un officier de carrière capable d'actions militaires des plus héroïques malgré le fait qu'il fut atteint d'infirmité. Dans ses temps libres, cet officier se métamorphosait en poète, en savant naturaliste et en médecin amateur. A n'en point douter, c'était l'un des meilleurs éléments de l'armée française. Hélas, un coup funeste du sort voulut que le fort fût presque entièrement dénué de garnison au moment où les Anglais se présentèrent. Ne disposant que de cent dix hommes, le sieur de Noyan n'eut d'autre alternative que d'affronter la honte suprême en signant la capitulation le 27 au matin.

Les Anglais firent main basse sur huit cent mille livres de fourrures, des marchandises de traites, soixante canons, seize mortiers, neuf bateaux avec des armes, de la poudre et des vivres. Ce fort était la plaque tournante des troupes françaises stationnées dans la région des Grands Lacs et du sud-ouest. Cette reddition isola totalement fort Niagara qui devrait désormais défendre seul les possessions françaises dans ce coin de pays. Le pillage terminé, les Anglais repartirent en toute hâte de peur que les miliciens canadiens ne reviennent en nombre pour venger la perte de leur marine sur les Grands Lacs. Les Britanniques s'estimèrent rétablis dans leur dignité pour le fiasco

monumental de Carillon, ignorant volontairement le fait qu'une force de trente-deux soldats pour chaque Français n'avait rien de courageux et que la soi-disante victoire n'était en rien héroïque !

Alors que l'officier Abercromby composait son panégyrique pour la victoire sur le fort Frontenac, Forbes avançait plus au sud avec sept mille hommes en direction du fort Du Quesne dans le but bien arrêté de purifier par la flamme l'entrepôt de chevelures de la Nouvelle-France. Le 14 septembre, le major James Grant monta à l'assaut de l'objectif avec un corps d'élite. Les huit cent trente-huit hommes furent décimés par les assiégés et le major fut pris par les Français. Les Anglais et les Virginiens abandonnèrent trois cents des leurs qui enrichirent de leurs scalps l'entrepôt de fort Du Quesne.

Cette victoire française rachetait un peu la perte cruellement ressentie de la place forte de Louisbourg le 26 juillet dernier. Dans tous les plans de conquête des Anglais, la forteresse de l'Île Royale avait toujours occupée une place déterminante. Les Britanniques s'y présentèrent donc au début du mois de juin avec une flotte impressionnante : vingt-trois navires de ligne, dix-huit frégates, cent cinquante-et-un transports de troupes, douze mille marins sous le commandement de l'amiral Boscawen et douze mille soldats réguliers sous les ordres du général Amherst. En contrepartie, les Français n'avaient que treize navires de lignes à leur opposer, trois mille cinq cents marins sous les ordres de l'amiral Des Gouttes, trois mille soldats réguliers, mille miliciens et cinq cents Sauvages.

La situation de Louisbourg était pour l'heure déjà assez périlleuse sans que les Anglais n'y débarquent en force. Depuis la prise de Louisbourg en 1745, la forteresse n'avait pas été réparée et ses défenses ne pouvaient assurer aux Français toute la protection nécessaire à une telle offensive des Britanniques. Drucourt dut se replier sur la ville et les Anglais s'emparèrent sans l'ombre d'une difficulté des batteries extérieures qu'ils retournèrent contre la ville. Après quelques essais infructueux, les Britanniques parvinrent à établir une tête de pont et le siège connut une recrudescence de violence contre les Français.

Dès que James Wolfe eut investi la place, il fit ouvrir des tranchés et installer des mines qui ceinturèrent les assiégés. Le bombardement anglais était apocalyptique. Certains jours, il tombait plus de mille deux cents obus qui détruisirent en un rien de temps les murs, les maisons et l'hôpital. L'épouse du commandant donna elle-même du canon contre les soldats en uniforme rouge. Drucourt entendait bien se battre jusqu'au bout, parfaitement conscient que la chute de Louisbourg préluderait à celle de Québec. Or, la population civile ne partageait pas la combativité du commandant. Une pétition lui fut envoyée de la part des civils qui vivaient dans des casemates depuis le début du siège. Le 27 juillet, ne pouvant tenir plus longtemps contre l'incroyable puissance de feu des Anglais et, surtout, leur marine, Drucourt signa dans la honte la reddition de Louisbourg. Les soldats du régiment de Cambrise détruisirent leurs mousquets et brûlèrent leurs drapeaux afin que l'ennemi n'en fit point des trophées de guerre. Après cinquante jours d'un siège des plus éprouvants, la Nouvelle-France venait de perdre sa sentinelle de l'Atlantique. L'année 1758 se termina comme elle avait commencé, c'est-à-dire dans la misère et l'appréhension de ce que feraient maintenant les Britanniques.



CHAPITRE 17



Avant la tempête

Le sieur de Fréville adressa une salutation discrète à Antoine qui venait d'entrer dans le cabaret. Harmand dit Sansfaçon avait donné rendez-vous à Simon et Nicolas en leur disant qu'il aurait d'importantes nouvelles à leur transmettre. Malgré l'insistance des conviés, Antoine s'était refusé à donner plus de détails, se retranchant derrière l'argument de la confirmation encore à venir des nouvelles en question. Le lieutenant de Fréville se présenta peu avant les deux fantassins et les invita à se joindre à lui pour une tournée, une offre que n'importe quel soldat ne saurait refuser. Antoine arriva au cabaret avec quatre heures de retard. Il avait été retenu à la dernière minute en tant que volontaire pour procéder à l'arrestation d'un voleur de charrette.

Le Mirrecurtien avait empoché ses cinq livres de récompense pour la capture du larron et s'était rendu sans plus tarder au cabaret Le Sieur de Péan, où il trouva les trois autres passablement éméchés. L'endroit tenait davantage du bouge que d'un établissement respectable. Les soldats y affluaient pour la seule et bonne raison que les prix sur le vin, la bière et l'eau-de-vie étaient très concurrentiels, le propriétaire pouvant se le permettre puisqu'il vivait de la contrebande sous toutes ses formes.

- Alors, demanda Roux, t'avais quelque chose d'important à nous dire ?
- Euh, oui. Mais avant d'en parler, j'ai besoin de savoir quelque chose. Mon lieutenant,

est-ce que ça vous a été confirmé ?

- Il semble que j'ai le triste devoir de vous annoncer qu'à mon plus profond chagrin, ce que vous redoutiez n'est que trop vrai.

- C'est bien ce que je craignais, commenta Harmand en poussant un soupir. Eh bien, la circonstance exige que nous ayons à boire. Cabaretier ! Quatre pots de vin !

Le tenancier déposa la boisson sur la table mal équilibrée et Antoine fit le service, remplissant presque à ras bord les coupes finement tournées, seule concession au bon goût que le propriétaire du cabaret avait consenti pour rendre son établissement plus attrayant. Sans façon invita la tablée à faire cul-sec et versa à nouveau du vin à ses convives avant de prendre la parole d'un ton grave.

- Il y a une semaine de ça, j'ai entendu une rumeur qui m'a fait froid dans le dos. Je n'osais pas vous en parler parce que personne ne pouvait me dire si c'était vrai ou pas. Notre lieutenant en a parlé à d'autres officiers et la rumeur s'est avérée fondée. Si j'ai choisi de vous réunir de cette façon, c'est que nous étions quatre à avoir prêté serment à l'auberge du Cheval Blanc.

- Ben, alors ? répliqua Jeunessant. Où il est, Humbert ?

- C'est précisément ça le drame : il n'est plus avec nous. Il a été tué à la bataille de Carillon par un éclat de boulet. Ses compagnons l'ont enterré sur place.

Simon et Nicolas fixèrent le porteur de la terrible nouvelle sans croire à ce qu'ils venaient d'apprendre. Des quatre Mirecurtiens qui firent le serment de s'enrôler dans l'armée française, Humbert Tiblemont dit Mirecourt était le seul à être parti sans manifester de regret à aucun moment durant ces huit dernières années. Il ressemblait en cela aux Sauvages que jamais un malheur ou une difficulté n'entamaient sa bonne humeur et son optimisme parfois agaçant. Avec une bouteille entre les mains, il devenait le plus joyeux luron de son régiment, le seul d'ailleurs à avoir trouvé quelque chose de drôle dans la cérémonie du baptême du Grand Banc de Terre-Neuve.

Les trois survivants éprouaient une colère sourde devant un destin aussi funeste pour quelqu'un qui avait toujours tout accepté de la vie et de la guerre sans manifester le moindre signe de révolte ou d'abattement. Avec la boisson qui coulait à flot, les trois Mirecurtiens n'avaient plus les idées très claires et, puisqu'il n'a jamais été possible à l'Homme de se venger du Destin, les soldats dirigèrent leurs foudres contre les Anglais sans que cette mort tragique n'aurait pas eu lieu.

- Attendez un p-peu que j'les y vois, les sales bouffeurs de tripes au gras de mouton ! J-je v-vais dire à Tsacha,... Tassass,... Au laquais du fainéant, euh ! Oh ! Pardon ! Du lieutenant, je veux dire...

- Monsieur Jeunessant, répliqua le sieur de Fréville, si je n'avais point à me repentir d'être le principal responsable de votre ivresse par ma générosité bacchénienne et, surtout, si j'ignorais que votre tête n'est faite que de pâte à biscuits de mer, je pourrais en conséquence me sentir justement lésé des médisances que vous chuchotez entre vous dans mon noble dos ! Par chance, votre réputation d'idiot de village vous sauve de ma très juste colère que vous aurez l'intelligence d'éteindre à vos misérables frais dans une carafe du meilleur vin disponible dans cet établissement où votre présence porte ombrage à mon rang ! Et, pendant que le tenancier m'apporte votre généreuse rançon, allez-vous enfin nous dire ce que vous désirez obtenir de mon domestique ?

- Ben... bafouilla timidement Nicolas. Il pourrait tatouer le nom d'Humbert sur la poitrine de nos prochaines victimes.

- Fi, donc, l'ami ! Que voilà un discours martial des plus convaincants !

Le sieur de Fréville laissa passer un petit rire clair en se versant une rasade du vin qui venait de coûter une semaine de solde à Jeunessant dit Vadeboncoeur. Ce dernier avait choisi son nom

de guerre à la suggestion très insistante de ses trois compères par dérision devant son manque de courage lors de sa première rencontre avec le recruteur à Mirecourt. Le lieutenant tourna délicatement les poils de sa moustache guère moins clairsemée que depuis son engagement et lança un regard moqueur en direction du fantassin qui était un peu trop imbibé de vin pour saisir ce que l'officier voulait dire, et encore moins faire. Le sieur de Fréville reprit la parole d'un ton faussement doctoral et hautain.

- Mon très cher dit Vadeboncoeur, comme il m'en chaut de vous entendre si bien dire en ce qui concerne votre devoir envers l'ennemi ! Je ne saurais attendre moins de vous, bien qu'il soit de notoriété publique que vous tirez aussi mal que vous faites preuve de tact. Je me sens assailli par le doute sur le fait que vous n'auriez pas encore couché votre Anglais sur le champ d'honneur car, si j'ose en croire le ton volontaire de votre engagement, cela doit déjà vous être familier.

- C'est d-des racontars ! s'insurgea Jeunessant. J'leur ai déjà collés du plomb au cul à c-ces Anglais de m-mes fesses !

- Par devant Dieu, l'ami, si vous guerroyez aussi bien que vous jurez, je n'ai aucune peine à croire que vous affronterez l'ennemi tant et aussi longtemps qu'il nous menacera vainement étant donné votre valeur.

- P-parfaitement ! appuya Vadeboncoeur dont le bégaiement s'accroissait au fur et à mesure qu'il ingurgitait son eau-de-vie comme du petit lait.

- Vous m'en voyez tout de même fort surpris, si j'ose dire sans aucune intention de vous vexer. Cela pourrait vouloir dire que vous en fassiez le serment de vous tenir en terre de Nouvelle-France tant et aussi longtemps que la présence toute détestable de l'ennemi l'exigera ! Avez-vous, ci-devant témoins, le courage d'en faire le serment sur le Roi ?

- J-j'allais le di-dire ! claironna Vadeboncoeur en se redressant sur ses jambes de gringalet.

- Mais, dois-je donc vraiment éprouver la félicité de vous voir et entendre prêter serment à la vie et à la mort ?

- Y s'ra p-pas dit que les Anglais v-vont s'en tirer c-comme ça ! Je jure solline, euh... Je jure comme à Mirecourt de rester tant qu'il y aura des blancs-culs d'Anglais !

Simon vit avec une indicible surprise son ami Antoine se lever à son tour pour prêter serment avec Nicolas. La dextre tendue vers le ciel, le fils de luthier renchérit sur le serment de Vadeboncoeur en proclamant qu'il ne mourrait pas sur une autre terre que celle-ci. Sanschagrin le vit échanger avec le sieur de Fréville un regard complice en jurant sur les Saintes Écritures que son serment ne saurait être brisé, ce qui impressionna vivement Simon qui se retrouva sous les regards inquisiteurs de ses deux compagnons lorrains.

Depuis que Simon Roux avait quitté son duché natal pour embrasser la carrière de soldat, le destin n'avait cessé de lui imposer l'impression de déjà vu. Alors qu'il s'éloignait des côtes de la France, un matelot nommé Tsahahissan avait raconté des histoires qui avaient éveillé des échos chez le Mirecurtien. Et n'avait-il pas confondu la Marie-Louise avec la Bleue-Oultre sur le marché public de Montréal ? Pour la troisième fois, le sort le ramenait en arrière alors que ses compagnons d'enfance le dévisageaient avec le même défi que lorsque le recruteur l'avait sorti de ses rêveries mélancoliques. Sanschagrin, cédant à l'appel impératif et silencieux de ses deux amis, se leva à son tour et ajouta sa voix au serment qui fut scellé. Les trois Mirecurtiens trinquèrent aux frais du lieutenant qui offrit une généreuse tournée pour fêter l'événement.

- J'arrive pas à croire que vous ayez eu cette idée, laissa tomber Simon. De cette tête de morue de Jeunessant, j'suis pas vraiment surpris : c'est bien connu qu'il pense avec son cul.

- Tu p-peux bien te tartiner la face a-avec ta merde ! répliqua Vadeboncoeur.

- Tudieu, l'ami ! intervint le sieur de Fréville. Je vous ordonne sur le champ de ne plus enlaidir la conversation avec de telles réponses. Je vous rappelle que notre courageux fileur de laine ignore toujours la seconde nouvelle de notre très estimé Sansfaçon.

- De quoi est-ce que vous parlez ? coupa Simon qui commençait à se douter que quelqu'un l'avait arnaqué.

- Euh ! Eh bien... répondit Antoine, partagé entre la gêne et l'envie de rire. Il semblerait qu'y ait pas qu'Humbert qui reverra pas Mirecourt. Je vais me marier le premier janvier 1759 avec la très convoitée Josephte Tellier. C'est, euh !... une garantie que je respecterais mon serment.

- Tu quoi ? ! cracha Sanschagrin. Qu'est-ce que tu peux être papiot quand tu t'y mets ! Des clous, que tu vas te marier !

- Et pourtant, je vais me marier le premier janvier de l'année prochaine !

- S'il est une chose que vous ne m'avez toujours pas révélée, intervint le sieur de Fréville, c'est comment vous vous y êtes pris pour obtenir ce privilège qui n'est habituellement réservé qu'aux officiers. Je flaire dans tout ceci qu'il s'agit soit d'une intention naïve, soit d'un fait accompli par de sombres chemins. Vous aurez peut-être l'obligeance de lever le voile du mystère que vous tenez sur vos secrètes menées ?

- C'est bien simple, répondit Sansfaçon en bombant la poitrine. J'ai fait un don au second capitaine de milice pour qu'il s'indigne au capitaine de Lafarre du fait que la pauvre Josephte a cédé contre son gré à mes charmes et qu'elle s'est retrouvée engrossée. J'ai donc pas le choix de la marier !

- Dois-je comprendre que le capitaine de Lafarre s'y est laissé prendre ? s'étonna le lieutenant.

- Avec un deuxième don, il n'y avait plus de problème ! conclut Antoine avec un clin d'oeil vers son officier.

- Voilà qui est singulier ! commenta le lieutenant en perdant un peu de son expression joyeuse. Selon toutes les apparences, vous semblez vous être très bien familiarisé avec la tendance locale.

- Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? répliqua Sansfaçon en fronçant légèrement les sourcils.

- Ce que je vais maintenant vous dire, je me dois de spécifier que je ne l'ai jamais dit. Vous comprendrez qu'un homme de mon extraction se doit de ne pas associer de façon officielle son nom à des propos qui auraient le triste effet de se révéler médisants du fait de leurs caractères infamants. Je soufflerai donc discrètement que la corruption semble être la seule entreprise française qui réussisse cette année. J'ai d'ailleurs oui-dire que, n'eût été du détournement des fonds destinés à la défense de Louisbourg, cette place forte battrait toujours pavillon français. Et voilà qu'un simple fantassin peut maintenant se payer un privilège en l'achetant directement de ses officiers. Cette situation me laisse sans voix !

Le sieur de Fréville se permit un rire de contentement pour sa diatribe qui aurait été taxée de sédition si elle avait été faite par un simple soldat. Antoine Harmand s'étouffa de rire dans son verre tandis que Nicolas et Simon se regardaient sans comprendre ce qui se passait. De toute évidence, Sansfaçon et le lieutenant partageaient tous deux un secret qui concernait les deux fantassins. Le futur marié reprit la parole en s'essuyant les yeux.

- Le lieutenant, il touche une récompense à chaque fois qu'il arrive à convaincre un soldat de rester en Nouvelle-France. Moi, c'est certain que je vais rester. Pour ce qui est de vous deux, j'aimerais bien que vous pensiez sérieusement à votre serment. Faites le compte de ce qu'on gagne

à être ici plutôt qu'en Lorraine ou en France, d'autant plus qu'on a Humbert à venger et ça, c'est pas discutable !

- Quand je pense à la tête que la Josephthe va faire ! contra Sanschagrin.

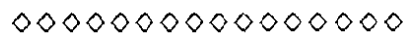
- De quoi ?

- Ben, quand je vais lui raconter ce que tu faisais dans le tonnelet de Mirecourt avant qu'on s'engage, elle te fera sûrement vider de la place à coups de pied aux fesses par le reste de sa famille.

- Simon, si jamais tu t'avisés d'aller lui raconter ça, je prends mon fusil et je te mets dos au mur pour t'exécuter comme le sale traître que tu seras !

- Oh, là ! Ménagez votre ardeur, cher ami ! coupa le sieur de Fréville en riant. Puisque la cause de tout un chacun a été débattue, je propose donc de lever nos verres à Antoine Harmand dit Sansfaçon et à Josephthe Tellier. Prions de tout coeur pour que l'exemple de notre futur marié inspire à Vadeboncoeur le projet de se débarrasser de son pucelage et à Sanschagrin, de rejoindre ce qui frémit sous son ancienne couverture. Messieurs ; à la nôtre, et vive le Roi !

Les verres s'entrechoquèrent et les quatre convives continuèrent de s'enivrer. Ils s'adonnèrent à quelques parties de cartes et de billard avant de ressortir fort tard dans la nuit froide de la mi-décembre 1758. Ils montèrent dans une calèche et glissèrent lentement chacun vers leur logis. A quelques pas derrière suivait l'ombre d'un destin qui n'avait pas encore dit son dernier mot.



Le départ de l'hiver avait marqué le retour aux hostilités entre les Français et les Anglais. La politique de remboursement des frais de guerre aux colonies américaines connaissait un franc succès : le combat contre la Nouvelle-France était devenu rentable pour les colons anglais. Si on y ajoutait les victoires militaires de la précédente campagne, le moral des Britanniques était en hausse constante. De plus, la campagne sur mer commençait à porter ses fruits. En août 1758, la France accusait déjà la perte de dix-neuf vaisseaux de ligne et d'autant de frégates, ce qui signifiait que ses effectifs maritimes étaient amputés du quart. La marine britannique avait aussi imposé sa force devant Louisbourg en provoquant sa défaite.

S'enhardissant dans ses projets d'expansion territoriale, l'Angleterre investissait plus que jamais dans cette campagne qui devrait mener à la chute de la France en Amérique du Nord. Alors que cette dernière guerroyait pour maintenir ses prétentions commerciales, les Britanniques travaillaient à asseoir l'Empire. Cette différence fondamentale dans la façon de concevoir la finalité de la guerre faisait en sorte que, plus le conflit perdurait, plus l'Angleterre trouvait justifié d'investir davantage alors que pour la France, une guerre commerciale ne saurait être si elle n'était pas rentable financièrement. Plus que jamais, les écrits diffamatoires de Voltaire au sujet de la Nouvelle-France trouvèrent échos dans les couloirs de Versailles où la Cour s'en servait comme prétextes à ne pas trop injecter d'argent dans sa colonie, une décision qui se défendait d'autant mieux que les quelques quarante-cinq millions consentis pour la seule Louisbourg ne l'avait pas empêchée de tomber entre les mains des Anglais. Pour la Cour, la véritable guerre se jouait en Europe où les tractations entre l'Angleterre et l'Allemagne avaient déjà amplement de quoi tenir le Roi réveillé la nuit.

La pression des Anglais sur les frontières de la Nouvelle-France ne cessait d'augmenter. Les rapports des espions révélaient que les troupes britanniques s'étaient scindées en trois corps principaux et qu'ils avaient l'intention d'entreprendre le siège de Québec dans les plus brefs délais.

Les plans d'attaques des Anglais étaient conçus selon la stratégie du trident et ne différaient que peu des précédents plans d'invasion. Bien que Louisbourg fût réduite en ruine, le marquis de Vaudreuil ne craignait pas une arrivée des Britanniques par le golfe du Saint-Laurent. En effet, il n'y avait aucun fleuve au monde où la navigation fût plus périlleuse et, en l'absence de pilotes connaissant la rivière du Canada, les Anglais ne pourraient parvenir en un seul morceau devant Québec. Il en allait autrement de la situation plus au sud.

Au mois d'avril 1759, le capitaine Pouchot du régiment de Béarn reçut l'ordre du marquis de Vaudreuil de se rendre au fort Niagara pour en prendre le commandement. L'officier prit donc le chemin des Grands Lacs en tirant derrière lui de lourds chargements de munitions qui devraient servir à reprendre les forts de l'Ohio. Toutefois, l'Anglais aussi veillait au grain dans cette région. Le 6 juillet, le brigadier-général John Prideau arrivait devant le fort Niagara. Les cinq mille neuf cents soldats britanniques débutèrent le siège qui les opposerait à trois cent cinquante Français. Lorsque le capitaine Pouchot vit les Anglais creuser leurs tranchées et monter leurs batteries, il faillit en faire une attaque ! L'officier n'était pas le marquis de Montcalm pour répéter le succès de ce dernier à la campagne de Carillon.

Il dépêcha sans tarder des estafettes avec des lettres qui exposaient la situation et le besoin urgent de renfort contre l'ennemi. Les messagers partirent pour Détroit, Machault et Michilimackinac. Le capitaine français donna ensuite l'ordre à ses hommes de se préparer à faire une sortie pour déloger les Anglais avant que leurs ouvrages défensifs ne soient complétés. Malheureusement, si la fortune sourit aux audacieux, elle délaisse les inconscients. Cette sortie prématurée fut un échec total et les Britanniques purent terminer en paix leurs travaux de siège tout en ouvrant quelques tranchées plus près de la position française. Cette dernière ne restait pas inactive et les pièces d'artillerie se mirent à cracher la colère et la déception du capitaine Pouchot. Cette réplique dévastatrice envoya bientôt le brigadier-général Prideau ad patres. Sir William Johnson prit le commandement des Britanniques qui commencèrent aussi à répondre par la bouche de leurs canons.

L'officier français sentait le pessimisme le gagner de plus en plus. Les Anglais résistaient fort bien aux tirs de barrage et leur nombre les avait rendus plus audacieux et plus déterminés. Le capitaine Pouchot reprit un peu de sa confiance quand les renforts demandés se présentèrent enfin. Les Anglais leur firent face et la bataille s'intensifia. Les renforts étaient bien déterminés à bouter l'Anglais hors des Grands Lacs, mais la résistance des Britanniques était facilitée par les ouvrages de protection et une bonne puissance de feu. Seule une sortie du fort Niagara pourrait mettre fin au siège car les Anglais ne pourraient se défendre sur deux fronts à la fois. Pris entre le marteau et l'enclume, ils seraient écrasés comme des fruits mûrs.

Depuis les quinze dernières années de conflit, les puissances en présence avaient appris à tour de rôle combien la guerre n'est souvent qu'occasions manquées. Le capitaine Pouchot resta derrière les murs du fort tandis que les renforts frappaient inutilement contre celui des Anglais. Incapables de faire une brèche dans la défense des assiégeants, les renforts durent faire retraite et le commandant du fort Niagara se retrouva seul devant ses ennemis. L'officier français offrit tout de même une résistance héroïque jusqu'au 25 juillet, date où il dut signer la capitulation désastreuse qui entraîna l'abandon et la destruction des postes fortifiés de Presqu'île, Le Boeuf et Vénango. Détroit serait désormais le dernier bastion de la Nouvelle-France dans cette région.

A la fin de décembre 1758, le ministre William Pitt avait convoqué Amherst pour lui dévoiler son intention de faire attaquer Québec par douze mille hommes qui seraient confiés au commandement de James Wolfe. Pour sa part, Amherst aurait soin de diriger une expédition par

le lac Champlain et le Richelieu ou encore par les rapides du Saint-Laurent vers Montréal et Québec. Les Britanniques devaient aussi s'attacher à rétablir Oswégo et à prendre le fort Niagara de manière à couper les communications entre la Nouvelle-France et ses établissements plus au sud. Il fallait étrangler les Français avec leurs propres frontières avant de les enfoncer.

Le marquis de Montcalm savait très bien que les Anglais s'apprêtaient à frapper un grand coup. Afin de contenir le déferlement britannique, le général jugeait nécessaire de réduire les garnisons de Carillon et de Saint-Frédéric. Si la pression des troupes anglaises se faisait trop forte, il serait plus facile d'évacuer les places fortes pour se replier à l'entrée du Richelieu qui comptait quelques positions assez bien défendues. Le gouverneur général ne l'entendit pas de cette oreille. Il se refusa à abandonner l'Ohio à moins que la capitale de la Nouvelle-France ne soit menacée. Il se rendit cependant aux recommandations du général en chargeant Pontleroy de fermer la ville, d'améliorer les batteries et d'observer une grande vigilance sur le Saint-Laurent entre St-Barnabé et la Malbay. Ligneris resterait à fort Machault pour que la colonie puisse conserver son ascendant sur les Indiens de la vallée. Il devrait aussi couvrir le lac Érié et harceler l'ennemi de façon à ce que les Anglais ne soient plus en mesure de se déplacer autrement qu'avec une armée.

Le gouverneur n'avait rien changé à sa politique de la guerre à l'indienne. Il savait fort bien qu'une chevelure prélevée faisait fondre dix coeurs ennemis. Mais, ce qui allait changer sous peu, c'était la réaction anglaise à cette forme de guerre. En effet, les Britanniques avaient porté leur choix sur un officier fougueux et désireux de faire ses preuves à la tête des troupes anglaises en Amérique. James Wolfe fut alors nommé général des forces britanniques qui assiégeraient la ville de Québec. Homme violent s'il en était un, Wolfe tenait plus du psychopathe que du stratège militaire. Peu de temps avant son départ, il avait offert aux convives d'un souper une scène qui en avait inquiétés plusieurs. Parlant de ses futurs succès militaires contre les chiens de guerre canadiens-français, Wolfe accompagna son discours hystérique en tirant l'épée afin de se défendre contre des ennemis imaginaires qu'il pourfendait avec des cris d'exultation, clamant qu'il aurait plaisir à voir la vermine canadienne saccagée, pillée et justement rétribuée pour les cruautés inouïes exercées aux dépens des colons du sud.

Le gouverneur général de la Nouvelle-France ne perdit pas de temps pour se prémunir contre une guerre sans précédent. Lançant un ordre aux capitaines des côtes, il les ramena rapidement en masse devant la ville de Québec afin de participer à l'effort de la défense de la capitale. La surprise du marquis de Vaudreuil fut sans borne : la moitié de cette milice était composée de vieillards et d'enfants qui se mirent au travail avec une diligence et une ardeur insoupçonnées. Chacun y allait selon ce qu'il pouvait accomplir, les uns maniant des pierres et les autres des truelles et des bûches. Le gouverneur général fut ému par cette volonté inébranlable des Habitants à défendre leur terre envers et contre toutes les difficultés et les privations que cela supposait. Cet attroupement de fourmis humaines s'exténua tant et si bien que les installations furent en place en bien moins de temps que les autorités militaires ne s'y étaient attendues. D'ici peu, pensait le marquis de Vaudreuil, l'ennemi comprendrait sa douleur si, par un coup impossible du hasard, les Britanniques venaient planter leurs tentes dans le coin.



Simon plaçait ses effets dans son sac au fur et à mesure que Marguerite Perrin, la mère de la Marie-Louise, les lui passait. Sa fille était assise à l'autre bout de la table d'où elle observait la

scène sans rien laisser paraître de ses pensées. Ses yeux allaient des mains aux yeux du Mirecurtien qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas croiser son regard. Videbouteille était arrivé à bout de souffle sur les coups de quatre heures pour prévenir Simon du départ immédiat de sa compagnie. Selon les ordres donnés par le général de Montcalm, Simon devrait être prêt à se joindre aux troupes lorsqu'elles passeraient devant la ferme de Lemay dit Poudrier. Cela lui laissait le reste de la journée pour régler ses affaires et se tenir prêt à emboîter le pas aux soldats qui monteraient sur le front principal.

Marguerite Perrin plaça en dernier lieu un sac de toile contenant du pain et des légumes. Elle prit ensuite les mains du fantassin dans les siennes et l'embrassa sur les deux joues sans cacher l'émotion que lui causait son départ précipité. La pauvre mère essuya les larmes qui glissaient sur ses joues et tourna le dos au soldat pour s'asseoir devant le feu. François Lemay décroisa ses jambes et se leva de son banc devant le foyer pour s'avancer vers le Mirecurtien. Il mit les mains dans ses poches et en sortit trois sachets de toile.

- Prends ça, mon garçon. Je t'ai préparé depuis longtemps quelques porte-bonheur qui t'aideront. Dans le premier sac, j'ai mis une petite poire à poudre et quelques plombs. Dans le second, le vicaire du coin a béni un chapelet que j'y ai mis avec une griffe d'ours et un morceau de scalp d'Anglais.

Simon tendit la main vers le second sachet avec moins d'empressement qu'il n'en avait mis à recevoir le premier. Le père de la Marie-Louise leva ensuite le troisième sachet devant les yeux de Sanschagrín en fronçant ses sourcils qu'il avait fournis et en bataille. Le fantassin esquissa un geste vers le dernier sachet mais son bras s'arrêta quand il remarqua l'éclair particulier qui brillait dans les yeux du dit Poudrier.

- Ça, mon garçon, ça t'engage à rien. Mais, si t'as autant de tripes que tu le dis depuis longtemps, tu comprendras c'que tu dois faire. Dans cette poche, j'ai mis un peu d'ma terre que tu vas devoir défendre comme tout le reste du pays. J'y ai mis aussi quelque chose qui devrait t'faire réfléchir. En fait, je dis "je", mais c'est pas vrai. Je devrais dire "elle", puisqu'il s'agit d'ma Marie-Louise de fille. Elle a tenu à mettre une couette de ses cheveux dans le sac pour que tu saches à qui penser. T'es pas vraiment obligé d'le prendre : c'est comme tu veux.

L'ancien soldat déposa lentement le sachet sur le coin de la table et s'en retourna prendre place sur son tabouret devant le feu, tournant lui aussi le dos au fantassin et à sa fille, indiquant par là qu'il accordait à ces derniers quelques instants pour se dire... ce qu'ils avaient à se dire !

- Écoute, c'est pas que j'tiens à avoir l'air radin, commença Simon, mais t'as entendu Videbouteille comme moi : on sait pas quel est l'état de l'intendance. Alors, j'aimerais bien emporter avec moi la couverture que tu m'avais vol, euh !... Emprunt, euh !... Achetée. J'te la rembourserai, si tu veux.

- C'est pas croyable ! Celui qui se vante d'être le meilleur joueur de toute la région n'a jamais pensé à s'acheter une couverture ! Mais, qu'est-ce qui nous a foutu des soldats pareils !

La Marie-Louise se leva en frappant le tablier de la table du plat de la main. Elle fouilla quelques instants dans le coffre de cèdre qui servait aussi, étant donné sa taille, de lit lorsque le quêteux était de passage. Il n'y avait vraiment que la Nouvelle-France pour glorifier ainsi les vagabonds qui, incidemment, avaient parfois droit dans leurs haltes à plus de confort que leurs hôtes. Les quêteux possédaient même une série de symboles qu'ils apposaient discrètement sur les demeures ou les arbres près de celles-ci pour indiquer aux autres vagabonds quel genre d'accueil ils y recevraient. Chaque maison s'enorgueillissait de posséder un banc du quêteux et en recevoir un était toujours source de plaisir. Ces estafettes de la culture des Habitants colportaient les

récits, les chansons et les danses, occupant dans ce pays le rôle de troubadours et de messagers. La jolie demoiselle finit par se retourner avec deux couvertures roulées et maintenues par des lanières de cuir. Elle en tendit une à Sanschagrin.

- Tiens, et essaie de ne pas la perdre dans une partie de dés !

Le Mirecurtien regarda sans comprendre la catalogne que poussait vers lui la Marie-Louise. Les Habitants avaient appris depuis longtemps à profiter de la moindre opportunité de survivre dans ce pays de neige. Les reines de foyer conservaient les moindres fragments de tissus pour les coudre ensemble afin d'en faire des couvre-lits que l'on appréciait particulièrement pour leur faculté à conserver la chaleur lors des grands froids.

- Mais, qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia le fantassin.

- Ça veut dire que, si le serment que tu dis avoir fait l'année passée était sincère, tu reviendras ajouter ta catalogne à ta couverture. Sinon, tu n'auras pas tout perdu ; il te restera la catalogne que je t'ai cousue. Je prierai pour que Dieu vous garde.



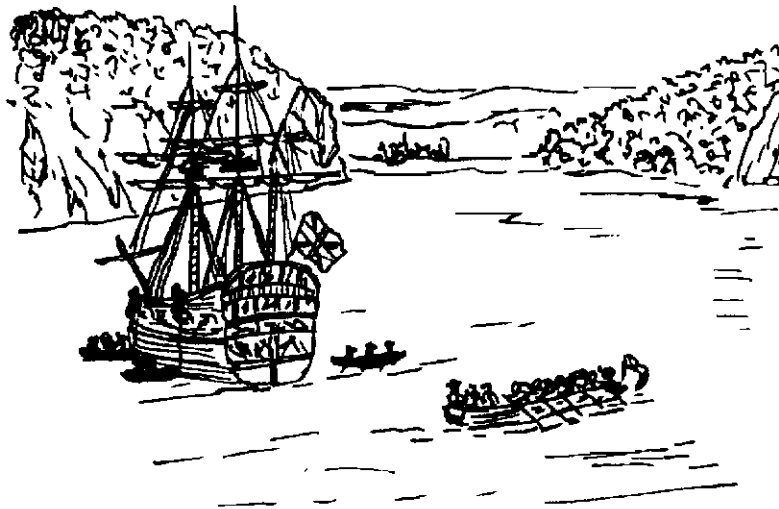
La Marie-Louise s'avança timidement et, glissant sa main derrière la nuque du soldat, elle fondit ses lèvres avec les siennes pour lui donner le premier vrai baiser depuis qu'ils se connaissaient. Le Mirecurtien sentit déferler en lui des années d'attente avant qu'une gente lui procure le foudroiement de la passion. C'est alors qu'il allait partir que le destin moqueur se décidait enfin à récompenser son attente ! François Lemay s'agita sur son banc en se raclant la gorge, signe que la permission spéciale d'embrasser sa fille était terminée. Les deux amoureux se séparèrent avec réticence et Simon ajusta son sac à dos. L'heure du départ avait sonné. La mère de la Marie-Louise se leva à son tour et vint

embrasser son mari en lui caressant le visage des deux mains. Le dit Poudrier déposa doucement un dernier baiser sur le visage de sa femme, puis il prit la seconde catalogne que tenait sa fille en s'adressant au fantassin qui observait la scène sans comprendre.

- C'est pas qu'j'ai pas confiance, mais j'préfère aller avec vous. Avec la bande de bons à rien qui marchera avec toi, je pense que t'auras pas trop d'un bon soldat du Béarn pour t'aider !

Les deux hommes sortirent de la maison sur un dernier au revoir aux deux femmes et se rendirent sur la route pour y attendre le gros des forces qui passeraient sous peu. La Marie-Louise retourna dans la maison avec sa mère. Quelques larmes de joie et de chagrin glissèrent sur ses joues lorsqu'elle constata que le sachet laissé sur le coin de la table par son père avait disparu.

Moins d'une heure plus tard, Simon Roux et François Lemay étaient déjà loin des leurs, suivis discrètement par l'ombre du destin qui avait pris le Mirecurtien en chasse un certain soir de décembre 1758. Il y a des serments qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd !



CHAPITRE 18



Impossible n'est plus Anglais

Les soldats laissèrent tomber leurs paquetages dès que les officiers l'eurent permis. Le marquis de Montcalm avait forcé le pas vers Québec avec les régiments de Languedoc, de La Sarre et du Béarn pour renforcer la capitale et ses environs. Les hommes étaient exténués et affamés. Ils n'avaient pas eu de pose pour prendre le repas du soir. Le général avait préféré donner un dernier coup de collier afin d'entrer dans la ville avant le coucher du soleil. La chaleur avait grandement incommodé les soldats et les bêtes de somme qui tiraient les charrettes remplies de munitions, suivis par des pièces d'artillerie que le général fit installer sans tarder. La ville au grand complet grouillait comme une fourmilière, particulièrement dans le port où se préparait une attaque contre les Britanniques.

- Non, mais ; regardez-moi cette bande de hale-bouline ! s'exclama Antoine.

- Reprenez-vous un peu, monsieur Sansfaçon ! répliqua le sieur de Fréville. Ce n'est jamais que quelques navires remplis d'inconscients qui comprendront vite la profondeur de leur insolence à venir ainsi défier notre belle et grande armée. En cette fin de journée du 28 juin

1759, je proclame haut et fort que l'arrivée du régiment de Languedoc dans les murs de Québec marque la première journée de la déroute anglaise ! Messieurs, levez bien haut vos couvre-chefs et saluons l'ennemi que nous aurons l'honneur de défaire. Vive le général ! Vive le Roi !

Les fantassins reprirent le cri de victoire qui fila vers les matelots qui larguaient les amarres des brûlots qu'on avait fini de préparer. Les bateaux quittèrent les quais et s'éloignèrent un peu avant de jeter l'ancre, le temps que le capitaine de Louche vérifie si tout était prêt pour l'opération militaire projetée pour le soir même. Les derniers rayons du soleil frappaient les voiles anglaises de biais, les rendant éclatantes et, donc, bien visibles de Québec. Il y avait maintenant cinq jours, le gouverneur avait reçu la triste confirmation que la flotte anglaise avait franchi la traverse de l'île d'Orléans. Ce coup de maître, ou plutôt de traître, avait pris tout le monde par surprise. Pour que les Britanniques puissent vraiment menacer la toute-puissance de la Nouvelle-France en Amérique du Nord, il fallait que la ville de Québec fût assiégée et prise. Or, personne n'aurait été assez fou, pas même Wolfe, pour envoyer une flotte se briser sur les hauts-fonds sans s'adjoindre les services de quelqu'un qui pourrait éviter semblable catastrophe. Les Anglais avaient réglé le problème en débauchant un Français qui connaissait bien les aléas de la navigation sur le Saint-Laurent. Trahie de l'intérieur, la Nouvelle-France eut la désagréable surprise de constater que les Anglais avaient réussi là où personne ne les en aurait cru capables.

Le déploiement de la puissante marine de l'Angleterre se voyait très bien aux bâtiments qu'elle aligna sur deux colonnes de la pointe de Lévy à l'île Madame. Les témoins rapportèrent avoir compté vingt-neuf navires de fort tonnage dont trois à trois ponts, douze frégates et corvettes, deux galiotes à bombes, quatre-vingt navires de transport et cinquante à soixante petits bateaux et goélettes. En tout, le sinistre Wolfe brandissait cent soixante-treize bâtiments, neuf mille soldats et trente mille marins pour écraser ce qu'il considérait être une mouche sur les étendues infinies du Nouveau Monde.

Le 25 juin, les Britanniques avaient mis à l'eau plus de trente embarcations à fond plat qui pouvaient contenir entre quatre-vingt et cent hommes chacune. Les Anglais préparaient-ils vraiment un débarquement après être arrivés depuis à peine deux jours ? Voyant que les barges de débarquement restaient vides, les habitants de la haute-ville sourirent en répétant à qui voulait l'entendre que les Britanniques étaient pris d'indécision, à moins qu'ils ne cherchassent à faire la démonstration de leurs moyens, ce qui n'impressionnait personne. Passer le cap de l'île d'Orléans était à la portée de n'importe qui en Nouvelle-France, mais débarquer pour s'en prendre à l'imprenable Québec, il fallait que le commandant anglais de toutes ces troupes, navires et matelots soit fou, ce qui était bien la seule chose de vraie dans toute cette affaire.

Le lendemain, les Anglais avaient piloté un vaisseau et deux frégates devant les installations de la ville de Québec. Les canonnières françaises traitèrent les intrus comme ils le méritaient en faisant tonner leur artillerie. Cette manœuvre des Anglais avorta pour ce qui était de se faire une idée de visu de la situation de la place. Bien que les canonnières françaises n'eussent pas atteint leurs cibles, ils avaient au moins découragé pour un temps les Britanniques de venir détailler les fortifications.

Le général de Montcalm était arrivé avec ses soldats deux jours après cette tentative d'espionnage des Britanniques et la décision avait été prise de répondre à cette menée anglaise. C'est pourquoi le capitaine de Louche avait reçu pour instruction de mener des brûlots au large du port de Québec pour incendier la flotte ennemie. Les bateaux avaient été chargés de barils

de poudre, de vieux fusils remplis de mitrailles jusqu'à la gueule, de vieilles pièces d'artillerie aussi pleines que les précédents et de tout ce qui pouvait brûler assez longtemps pour mettre à mal la flotte anglaise. Simon et sa compagnie étaient arrivés peu avant le départ de cette mission de destruction.

A onze heures du soir, le capitaine de Louche donna le signal du départ et les six brûlots, vendus à prix d'or par Cadet au Roi, prirent la direction de la pointe de Lévy où quelques navires anglais étaient visibles de Québec à cause de leurs fanaux. En plus de toute la ferraille minée sur les navires, des madriers de cinq pouces avaient été évidés et fixés au pont de manière à ce que la chaleur fit éclater les hublots. Ces madriers conduiraient aussi les flammes vers des barils de pois qui mettraient les voiles et les gréements en feu.

Avant même de s'être suffisamment rapproché pour constituer une menace, le capitaine de Louche abaissa sa torche pour mettre le feu à son brûlot. Le navire était si chargé de poudre et de pois que le moindre boulet de canon d'une frégate anglaise mettrait fin à ses espoirs. Les cinq autres brûlots continuèrent leur route tandis que le capitaine de Louche souquait comme un possédé vers la rive. Les sentinelles anglaises ne virent pas arriver les brûlots avant de pouvoir presque les toucher. L'incompétent qui leur servait de général avait oublié de les prévenir du fait que les Français en possédaient ! Malgré une certaine panique et une première tentative infructueuse de stopper les brûlots qui flambaient désormais comme de la paille, les grappins furent lancés sur les bâtiments et les marins les remorquèrent près de la rive où ils finirent de se consumer après avoir fait plus de peur que de mal.

Le gouverneur général somma le capitaine de Louche de s'expliquer sur les causes de cet échec. Ce dernier accusa tout le monde de ne pas l'avoir laissé se préparer suffisamment. Son discours était si décousu et avare de détails sur les raisons qui avaient conduit à l'échec de sa mission que le marquis de Vaudreuil douta que l'officier fût en pleine possession de ses moyens. Néanmoins, l'opération avait donné plus de résultats qu'il n'y paraissait. La flotte britannique avait été balayée par un vent de panique, ce que le général Wolfe pouvait se reprocher en tout premier lieu. L'amiral Saunders s'aperçut avec angoisse que la suprématie de sa flotte sur les océans n'avait plus la même étendue sur un fleuve dangereux et parcouru par des navires incendiaires.

Simon se détourna de la scène et pressa distraitement sa main gauche sur son estomac. Le porte-bonheur contenant les cheveux de la Marie-Louise était continuellement attaché au cou du fantassin alors que les deux autres étaient dans ses sacoches. Antoine s'approcha de son ami en misant sur le nombre de navires qui avaient été incendiés chez l'ennemi. D'où ils se tenaient, il leur était impossible de juger des résultats de la mission de de Louche. Sans façon s'était arraché à une Josephite en larmes et enceinte depuis peu. A la peur inhérente devant la mort s'ajoutait maintenant pour les deux Mirecurtiens celle de ne plus revoir leurs dames. Malgré cela, les deux compagnons éprouaient tout de même une certaine excitation à se retrouver dans cette ville qu'ils n'avaient vue que quelques jours à leur arrivée en Nouvelle-France. La population saluait bruyamment les troupes qui bombaient le torse devant l'honneur qui leur était fait.

Les Anglais restèrent plus ou moins tranquilles jusqu'au 30 juin, date à laquelle trois mille soldats en uniformes rouges mirent pieds à terre à la pointe de Lévy. Le seigneur de Beaumont essaya en vain de les arrêter. Le colonel Robert Moncton eut le dessus sur Charest, non sans perdre trente hommes que les Sauvages se firent un plaisir de soulager de leurs chevelures.

L'envahisseur cloua une affiche sur l'église de Beaumont par laquelle la population était invitée à se soumettre en contrepartie de quoi elle conserverait son libre exercice de la religion. Les regards entendus que s'échangèrent nombre d'Habitants laissaient clairement présager que les Anglais auraient des problèmes d'ici peu.

Les soldats français conduisirent un prisonnier irlandais devant le gouverneur général à six heures trente du soir. Le soldat avait consenti à donner des informations sur la flotte de Saunders et les intentions de Wolfe, en échange de quoi il ne serait pas remis entre les mains des Indiens ou des miliciens qui lui prendraient sûrement la vie et le scalp. Le Marquis le détailla quelques instants en se carrant dans son fauteuil. Cet homme était-il un traître ou un envoyé secret dont la mission serait de donner de fausses informations ? Si la seconde hypothèse était la bonne, une action trop spontanée du gouverneur général amènerait inévitablement des erreurs dont les conséquences pourraient être désastreuses. Le prisonnier révéla qu'un débarquement avait été prévu à Beauport et que tout semblait indiquer qu'il aurait lieu la nuit suivante. Le gouverneur et le général de Montcalm accusèrent un choc à cette nouvelle inattendue. Le marquis de Montcalm partit au galop pour alerter les troupes. Pour la première fois depuis l'arrivée des Anglais, les portes de la ville de Québec furent fermées pour la nuit.

Le lendemain, dimanche le premier juillet, durant la grand'messe, on entendit des canonnades qui, heureusement, ne firent aucun dégât puisque l'ennemi tirait de trop loin. Néanmoins, quelques mauvaises langues persiflèrent en affirmant que cette poudre perdue avait chassé Monseigneur l'Évêque qui avait quitté le séminaire de Québec pour se rendre à Charlesbourg. Les Britanniques avaient commencé à installer des canons près de l'église de Lévy et les maîtres-canonnières faisaient des tirs de repérage pour ajuster leurs pièces. À partir du lundi suivant, la ville de Québec commença à passer la nuit sous les armes et la générale était déjà battue tous les soirs depuis trois jours à neuf heures.

Une chaloupe anglaise se présenta devant la basse-ville alors que la grêle fouettait les environs. L'embarcation battait pavillon anglais à l'arrière et pavillon français à l'avant. Il avait plu toute la journée précédente et des espions avaient rapporté que les Anglais s'étaient fait plus nombreux à l'île d'Orléans. Par une journée aussi maussade que ce 4 juillet, les Français se demandaient bien ce qui leur prenait de venir se balader en chaloupe protocolaire. Les Britanniques seraient-ils assez insolents pour leur demander la reddition complète de la Nouvelle-France ?

Les soldats en rouge mirent pieds à terre et les soldats français les tinrent très attentivement à l'oeil alors que l'on s'informait de la raison de leur présence. Les Anglais remirent une lettre de Saunders qui proposait un échange de prisonniers. Les Français ne s'attendaient pas à une telle demande et la surprise passée, ils serrèrent les dents en comprenant enfin que ce courrier de l'amiral Saunders n'était qu'un prétexte pour venir renifler du côté des installations des assiégés. La prudence aurait recommandé à n'importe qui de ne pas laisser repartir ses espions qui jouissaient malencontreusement de l'immunité diplomatique. Ils purent donc s'en retourner sans être inquiétés d'une façon ou d'une autre. La ruse avait permis aux Anglais d'obtenir des informations gratuites et sans risque dont ils sauraient bien profiter en temps et lieu.

Le général de Montcalm n'était pas du tout satisfait de la situation. Les Britanniques prenaient trop d'aises à son goût sur la rive sud et le Marquis se rendait bien compte que les réserves de la ville de Québec seraient insuffisantes si le siège se prolongeait. Des informateurs

lui avaient révélé que le général James Wolfe se préparait à mener une campagne de terreur en incendiant systématiquement les points de résistance des Habitants dans les campagnes. En admettant que l'hiver qui approchait chasserait les Anglais du golfe, que resterait-il à la colonie avec un pays dévasté ? Toutes ces pensées assombrissaient l'humeur du Marquis qui devenait facilement irritable. Aux miliciens qui lui adressèrent une longue liste de plaintes, le général répondit qu'il pourrait toujours en pendre un avant son départ pour donner à réfléchir aux autres. Les miliciens poussèrent un « Vive le Roi ! » et n'insistèrent pas.

Il y eut quelques échauffourées le lendemain matin entre les Anglais sur l'île d'Orléans et les Sauvages alliés des Français. La compagnie de Lafarre fut dépêchée dans la basse-ville où Simon et ses compagnons d'arme aidèrent à l'évacuation des familles vers la haute-ville où elles seraient plus en sûreté. Les civils les payèrent en retour avec des rasades d'eau-de-vie pour leurs efforts. Ils durent se montrer plus fermes avec quelques récalcitrants qui, attachés par les liens du coeur à leur maison, refusaient de la quitter sans la défendre contre l'ennemi. Néanmoins, les choses se passèrent assez bien et les fantassins retournèrent à leurs quartiers à la fin du jour.

Le matin du 8 juillet remonta le moral de la population qui venait d'apprendre que les batteries installées sur les remparts canonneraient l'ennemi sur la pointe de Lévy. Les citoyens et les réfugiés avaient plus de difficultés à vivre cette situation de siège. Peu habitués aux choses de la guerre, les Habitants de la région de la capitale ressentaient une joie féroce à l'idée que les troupes du Roi allaient rendre aux Britanniques une partie des inconvénients qu'ils avaient causés jusqu'à maintenant. Quatre-vingt boulets furent bruyamment éjectés de la bouche des pièces qui firent mouche à sept ou huit reprises.

Les Anglais répliquèrent en remplissant plus d'une trentaine de barges avec des soldats qui allèrent manoeuvrer non loin du camp français établi au Sault-Montmorency. Les Britanniques le bombardèrent pendant plus de cinq heures sans parvenir à causer le moindre dommage. Le lendemain, quatre mille soldats anglais mettaient le pied à terre dans la région du Sault. Le brigadier George Townshend prit la tête de ses hommes, parfaitement convaincu que si le général Wolfe lui avait confié ce débarquement, c'était uniquement pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Durant le voyage qui les avait emmenés en Amérique, le brigadier Townshend avait plusieurs fois émis des commentaires négatifs sur James Wolfe, allant jusqu'à faire circuler des caricatures du général. Ce dernier tomba malencontreusement sur l'une d'elles qui le représentait en train de faire l'inspection d'une maison close. L'officier supérieur piqua une telle colère qu'il convainquit les témoins de cette scène qu'il n'avait pas toute sa tête. Le brigadier ne savait pas si Wolfe avait appris à qui il devait cette humiliation, mais la nomination de Townshend à la tête de cette opération indiquait que son supérieur avait sûrement des doutes à son sujet.

Le chevalier de Lévis fut informé du débarquement et lança contre l'ennemi quelques centaines de miliciens et de Sauvages pour lui souhaiter la bienvenue. Des cris retentirent à l'aube et le brigadier sortit de la ferme où il logeait pour voir de quoi il retournait. Un groupe de Rangers déboucha des bois pour chercher refuge dans la ferme. Des Sauvages les suivaient de près, épaulant à la vitesse de l'éclair leurs fusils pour abattre les fuyards. James Wolfe avait conçu l'idée d'ajouter au siège de Québec des troupes qui se chargeraient de répandre la terreur à l'instar des miliciens canadiens contre les colons du sud. Cette stratégie inutilement cruelle n'eut pas l'effet escompté car la population se raffermissait toujours davantage au fur et à

mesure que lui parvenaient les récits des déprédations anglaises.

Les assaillants se ruèrent en hurlant comme des déments sur les morts et les blessés qui eurent le crâne défoncé à coup de crosse ou de tomahawk. Le brigadier assista avec horreur au massacre suivi de la prise des scalps. Les Sauvages esquivèrent habilement les tirs anglais en se jetant au sol tout en lançant leur casse-tête contre leurs ennemis. Townshend vit deux Rangers tomber après que des tomahawks les eurent atteints au visage. Un Indien eut le temps de rattraper un officier ranger, de le tuer et de lui arracher le cœur de la poitrine avant que l'officier britannique n'arrive à l'abattre. Même alors qu'il était mortellement touché, le Sauvage avança sur le brigadier en brandissant son couteau d'une main et le cœur de sa dernière victime dans l'autre. Ce n'est qu'après l'avoir transpercé de son épée que Townshend s'avisa qu'il ne s'agissait pas d'un Indien mais d'un Habitant paré pour la guerre comme un Sauvage. Lorsque l'engagement prit fin, les Britanniques avaient perdu trente-six rangers et près de soixante soldats réguliers avaient été tués ou blessés. Les Français n'avaient donc perdu que vingt-deux hommes, dont deux Canadiens, contre une centaine chez les Anglais. Il apprit plus tard que les Indiens avaient massacré cinq soldats avant de les scalper. Le brigadier Townshend regrettait plus que jamais une certaine caricature tombée aux mains d'un supérieur soupe-au-lait.

La résistance de la Nouvelle-France ne faisait que commencer. Le 10 juillet, les batteries de la basse et de la haute-ville firent feu toute la journée contre les positions anglaises de la pointe de Lévy. Le jour suivant, les bourgeois de Québec présentèrent au marquis de Montcalm un placet pour l'informer qu'au cas où les batteries anglaises de Lévy ne seraient pas détruites sous peu, les trois quarts de la population de la capitale quitteraient les lieux pour chercher la sécurité loin de la portée des canons britanniques. Les canonnières français firent feu presque toute la journée contre l'ennemi.

Les autorités de la colonie se réunirent peu avant midi pour discuter de la situation et des moyens à adopter pour se défaire de Wolfe et de ses troupes. L'intendant Bigot favorisait une attaque immédiate contre les Anglais dans la région de Montmorency. Puisque les soldats réguliers, les miliciens et les Sauvages contrôlaient les bois, les montagnes et les gués de la rivière, l'ennemi serait facilement refoulé. Le marquis de Montcalm préconisait davantage la prudence. Il se savait capable de balayer les Britanniques de cette position, mais l'armée gaspillerait des forces en attaquant un ennemi dont la position ne lui permettait pas de faire beaucoup de dommage. La pénurie de poudre qui commençait à se faire sentir n'incitait pas le général à dépenser inutilement ses maigres ressources. Néanmoins, il proposa de bombarder les Anglais en ménageant poudre et plomb tandis qu'il renforcerait les positions françaises de l'autre côté de la rivière Montmorency, ce qui devrait suffire à les contenir. L'avis du marquis fut accepté. Ce dernier prit des dispositions supplémentaires pour le roulement et l'approvisionnement de ses troupes, puis il attendit de voir comment les Britanniques réagiraient.



Simon passa la bouteille d'eau-de-vie à Ladéroute qui renversa avidement la tête pour avaler un bonne rasade de ce tord-boyaux que les Habitants distillaient et vendaient aux soldats sous le nom de bagosse. Antoine relaya Ladéroute au goulot tandis que Simon s'assurait que les portes et les volets des fenêtres des maisons étaient bien cloués. Si les Anglais investissaient la basse-ville, ce qui était pratiquement impensable, ce ne serait pas quelques clous qui les

empêcheraient d'entrer pour piller les demeures. Néanmoins, cela interdisait aux animaux de trouver refuge dans les maisons abandonnées parmi lesquelles les trois fantassins patrouillaient en jouant du coude. En fait, les autorités de la ville craignaient davantage ses propres pillards que ceux des Britanniques. Les restrictions alimentaires provoquaient déjà le mécontentement de la population dont la peau du ventre avait commencé à toucher à celle du dos et cette situation générait toujours en tout lieu des problèmes pouvant dégénérer si elle n'était pas jugulée dès le départ.

Ladéroute traversa de l'autre côté de la venelle pour vérifier portes et fenêtres, ce qui donna l'occasion à Simon de se descendre une autre lampée derrière la cravate alors que Sansfaçon en profitait pour se bourrer une pipe de tabac iroquois. Depuis qu'il s'était marié à une fille du pays, Harmand semblait s'être totalement fondu dans la population locale en adoptant si bien leurs usages qu'un inconnu l'aurait facilement pris pour un indigène canadien-français. En choisissant de rester en Nouvelle-France pour y fonder une famille, Antoine avait renoncé à tout ce qui appartenait au monde de l'Europe pour s'adapter totalement au pays. Simon était de plus en plus surpris par les changements qui intervenaient rapidement chez son ami. Pour sa part, Mirecourt ne voulait pas mourir en lui et tant qu'il en serait ainsi, il ne pourrait comprendre ni s'adapter entièrement à la Nouvelle-France. Le pays de Canada était jaloux au point de ne tolérer aucune autre allégeance chez le colon ou le soldat. Soit on y adhérait entièrement, soit on subissait le pays : il n'y avait pas d'autre issue.

Un bruit lointain de canonnade retentit et Simon sortit de ses rêveries pour tendre le flacon de bagoose à Ladéroute qui le lui demandait pour la deuxième fois. Le Mirecurtien prit une gorgée avant de céder la bouteille et d'aller contrôler le prochain groupe de maisons. L'alcool lui brûla l'estomac où une ration de quatre onces de pain et d'un peu de lard n'avait pas changé grand chose à la faim du soldat. Par chance, les boissons alcoolisées circulaient encore assez bien dans le réseau de contrebande du sieur de Fréville et quand elles venaient à manquer, Simon et ses associés remettaient des dettes de jeu ou de pari en échange d'une partie de la ration quotidienne d'eau-de-vie ou de cidre de leurs obligés. Malgré cela, le sieur de Fréville n'avait pas l'habileté et la chance de l'intendant Bigot pour obtenir à profusion ce qui manquait même sur la table du marquis de Vaudreuil.

Le lieutenant envoya par trois fois Tsahahissan battre la région pour ramener de quoi manger. La première fois, le laquais rapporta un sac de farine à moitié dévorée par la vermine, et donc, totalement impropre à la consommation. A la seconde expédition, le Huron eut plus de chance. Les mères de famille avaient pour habitude d'envoyer les marmites de fèves au lard sur le perron ou la première marche devant la porte pour qu'elles puissent se refroidir plus rapidement. Celui-qui-se-tient-près-du-chemin étira le bras au passage et agrippa fermement la poignée de fer de la marmite pour disparaître ensuite le plus rapidement possible avant que quelqu'un ne le surprenne sur le fait. Les mesures de guerre stipulaient que les pillards seraient exécutés s'ils étaient pris en flagrant délit de brigandage. Lorsque le sieur de Fréville retira le couvercle de la marmite en songeant au plaisir qu'il aurait de vendre à bon prix quelques repas à ses hommes, il eut la désillusion de constater que son domestique avait risqué sa vie pour de l'eau de lessive !

Le lieutenant adopta une attitude empreinte de flegme et envoya son laquais en chasse une dernière fois en prenant bien soin de lui expliquer comment s'y prendre pour voler sans se faire prendre et quelle version présenter aux autorités si toutefois la milice ou les soldats le

prenaient la main dans le sac. Tsahahissan était donc reparti en mission commandée, bien plus touché par la réprobation calme de son maître qu'il ne l'aurait été de ses cris de colère. Le Huron se dissipa dans la nuit pour ne reparaitre qu'à l'aube, ramenant fièrement avec lui une prise de choix, du moins selon l'opinion du Huron. En l'apercevant, le sieur de Fréville eut un sursaut de surprise et de dégoût devant la carcasse du gros chien que son laquais avait enlevé à ses maîtres légitimes afin que le lieutenant et ses hommes puissent le manger. L'officier laissa tomber un juron et renvoya définitivement le Huron de ses fonctions de voleur. Il n'était pas difficile de se résigner devant les risques que le Huron faisait courir à beaucoup de monde avec en retour des prises aussi misérables, bien que l'officier trouvât des acheteurs pour la viande de chien qui fut présentée comme étant de la chair de mouton.

Les sbires de Fréville, tels Simon et Antoine, de même que leurs clients durent se rabattre sur l'alcool pour oublier leur faim. Pour les munitions, l'ordre était de ne pas gaspiller de poudre à moins d'être certain de faire mal à l'Anglais. Le lieutenant arrivait bien à en trouver chez les contrebandiers canadiens qui l'achetaient des Anglais eux-mêmes. Depuis le temps que la Nouvelle-France tirait sur l'ennemi avec ses propres armes, il n'avait pas fallu bien longtemps avant que les pots-de-vin n'allèchent quelques Britanniques qui commencèrent à vendre des fournitures aux Canadiens qui les revendaient aux contrebandiers français qui, eux, les revendaient à l'armée. Néanmoins, les quantités de fournitures et de munitions obtenues de l'ennemi ne suffisaient pas à renflouer suffisamment l'intendance du général de Montcalm qui prônait l'économie en toute chose. Simon venait à peine de faire un quart de tour en se détournant de la dernière maison sise au coin de deux venelles qu'il redressa la tête en percevant un sifflement aigu qui gagnait en force. Les trois fantassins prirent immédiatement leurs jambes à leur cou. Leur expérience de la guerre les avait depuis longtemps habitués à reconnaître un obus au son qu'il faisait en tombant. Le premier toucha la maison que Sanschagrin venait de contrôler, suivi d'un deuxième qui projeta des débris de bois et de pierre dans toutes les directions. Quatre autres obus s'abattirent coup sur coup sur le quartier. Plusieurs charges de mortiers que les Anglais venaient de mettre à feu projetèrent les trois soldats au sol. Les bombes étaient tombées si près que Simon en avait eu mal dans tous ses os à cause des violentes détonations qui avaient éclaté non loin d'eux.

Ladéroute se releva le premier et aida ensuite Sanschagrin à se remettre sur pieds. Antoine Harmand tituba un peu, mais il était difficile de déterminer si c'était l'effet des bombes ou de l'eau-de-vie qui en était responsable. Les trois soldats portaient plusieurs contusions douloureuses et Ladéroute avait été éraflé par un éclat à l'omoplate gauche. En tout et pour tout, dix explosions venaient de secouer la basse-ville. Les Britanniques avaient ajouté six canons aux mortiers pour pilonner les Français. A une cadence d'environ vingt-cinq minutes entre chaque série de décharges, l'artillerie ennemie répandit la destruction sur la ville.

Le général James Wolfe avait décidé de répéter la tactique du bombardement continu comme cela s'était fait contre Louisbourg, à cette différence près que cette fois-ci, le commandant en chef des troupes anglaises voulait détruire systématiquement cette ville arrogante qui résistait avec une opiniâtreté que l'officier supérieur trouvait impertinente. N'avait-il pas juré d'écraser la vermine canadienne ! Wolfe semblait considérer qu'il était devenu l'instrument de toutes les souffrances des colonies du sud et des nombreuses déconfitures des troupes anglaises en Amérique du Nord. Cependant, ce général qui exerçait son grade pour la première fois n'avait rien d'un stratège militaire de haut niveau, ce qui était

pourtant nécessaire pour affronter le marquis de Montcalm, qui avait démontré ses qualités de chef et de tacticien à la bataille de Carillon. Wolfe considérait la prise de fort Frontenac comme un coup de maître de la part des troupes du roi d'Angleterre alors que le plus bas officier anglais savait très bien qu'il ne s'agissait que d'un coup de main. Wolfe était un psychopathe qui allait sous peu faire tomber sur la ville de Québec la grêle la plus dévastatrice de toute son histoire.

Les trois soldats français purent rejoindre leurs retranchements à l'extérieur de la basse-ville avant que la deuxième salve ne s'abatte sur les maisons que Wolfe faisait inutilement détruire. Le capitaine de Lafarre écouta attentivement les rapports que les fantassins lui fournirent et envoya sans tarder un messager pour rendre compte de la situation au Château. Les tirs des Anglais n'étaient pas encore très efficaces, mais il ne leur faudrait pas beaucoup de temps avant que leur précision ne s'améliore au détriment des assiégés. Québec était désormais sous les bombes et rien n'empêcherait plus les Britanniques de réduire la capitale en ruine.





CHAPITRE 19



L'heure de vérité

La désolation était affligeante au-delà de toute description. Les canons anglais avaient si bien répandu la destruction sur la ville de Québec que Simon se demandait sérieusement pourquoi le marquis de Montcalm s'entêtait à défendre ce fantôme de la capitale coloniale. Du 13 au 24 juillet, les batteries anglaises avaient augmenté leur cadence de tirs et la précision de leurs bombardements tenait de la sorcellerie. Les bombes et les boulets avaient commencé par toucher les maisons de la basse-ville que Wolfe faisait mettre en pièces avec un plaisir sadique. L'église de la basse-ville et celle des Jésuites avaient été endommagées et deux boulets de trente-deux livres avaient passé au travers du toit du presbytère. Le fait que les Britanniques eussent atteint des lieux sacrés dès le départ jeta un froid sur l'ardeur déjà faiblissante de la population qui ne se demandait plus qui allait sortir gagnant de ce formidable affrontement mais, plutôt, si elle survivrait assez longtemps pour le savoir.

Une mission fut commandée pour aller réduire au silence les batteries de la pointe de Lévy. Dumas prit donc la route de Sillery au moment où les Anglais commençaient le bombardement de la ville de Québec. Dumas, aidé de Douglas, eut beaucoup de mal à mettre

ses troupes en ordre pour le départ. Les effectifs qui lui avaient été fournis pour renverser les positions ennemies étaient encore plus hétéroclites que jamais. Mis à part les Indiens, les soldats réguliers et une minorité de miliciens, l'officier ne possédait pas beaucoup de soldats expérimentés et la plupart des volontaires étaient des étudiants, des fermiers et des vieillards qui n'avaient plus porté les armes depuis la découverte du Nouveau Monde ! Dumas ne put prendre la route que vers minuit.

Les miliciens et les Sauvages prirent la tête pour former l'avant-garde tandis que les soldats marchaient sur deux colonnes. Douglas suivait avec les soldats réguliers, les étudiants et les volontaires. Les troupes de Dumas arrivèrent à la ferme Bourassa et les éclaireurs les prévinrent que l'ennemi était tout près, ce que l'officier les envoya vérifier avec plus de précision. Deux heures plus tard, Dumas donna l'ordre de reprendre la progression. Les hommes n'allèrent pas bien loin avant que l'on ne signale des lueurs sur la route. Les éclaireurs rapportèrent que des fermiers de la région avaient oui-dire qu'un assaut serait donné contre les batteries britanniques et qu'ils désiraient y participer. Dumas regarda ses troupes en désordre et se dit que quelques fusils de plus ne seraient sûrement pas de trop.

L'officier confia la direction des troupes aux fermiers qui connaissaient si bien la région qu'ils les menèrent en un rien de temps au reste du corps d'armée qui les attendait. Dumas lâcha un juron épouvantable en apercevant les soldats réguliers et les miliciens assis par terre ou appuyés contre les clôtures et les arbres au lieu de continuer leur progression comme cela leur avait été clairement ordonné. Avant que l'officier eût remis ses hommes à leurs places, un coup de feu éclata, entraînant quelques autres tirs de la part des fermiers et des étudiants qui, pris de panique, déchargeaient leurs armes dans toutes les directions en prenant la fuite. Deux soldats réguliers venaient d'être abattus par erreur et trois autres furent blessés. Lorsque Dumas les rejoignit enfin, les deux tiers de ses troupes étaient déjà embarquées sur le fleuve Saint-Laurent, pagayant comme si le diable en personne les poursuivait.

Sans perdre un instant, l'officier dépêcha les Indiens et quelques soldats pour ramener les fuyards sur la rive sud. Promettant de donner les déserteurs aux Sauvages pour qu'ils les tuent selon leur bon plaisir, Dumas leur fit reprendre les armes et les troupes remontèrent à leur ancienne position. Chemin faisant, l'officier détailla la disposition de ses hommes, évaluant ses chances de l'emporter sur les Anglais. Dumas avait été obligé de placer les Indiens derrière ses troupes pour prévenir toute désertion car il était évident que la peur de la torture ne suffirait pas à les garder en position quand les batteries ennemies seraient en vue. Cependant, les Indiens étaient beaucoup moins efficaces pour la mission dans le rôle de cerbères que dans celui qu'ils auraient dû normalement tenir à l'avant des troupes et sur leurs flancs.

Les hommes s'arrêtèrent sur un signe de Dumas au pied de la dernière colline à franchir avant de tomber sur l'ennemi. L'officier se retourna et jeta un regard à la ronde. Il vit les étudiants décontenancés, déjà fatigués, les vieillards qui ne pourraient jamais soutenir le pas de charge lors de l'assaut et les Indiens qui ne serviraient à rien en restant à l'arrière. Dumas s'aperçut non sans un pincement au cœur que plusieurs fermiers avaient quitté les rangs pendant qu'il courait à la rive pour rattraper son armée. Ce qui restait de miliciens expérimentés et de soldats réguliers ne suffisait plus à assurer un assaut en force contre des positions anglaises bien défendues, sans compter que la fusillade déclenchée par les étudiants paniqués avait sûrement prévenu les Britanniques de leur présence dans le coin, ce qui enlevait à l'officier en chef de l'expédition toute chance de bénéficier de l'effet de surprise. De surcroît, le jour

allait bientôt se lever, les privant de la couverture de l'obscurité pour s'approcher le plus près possible sans être vus. La mort dans l'âme, Dumas laissa tomber l'ordre de se replier et de retourner à Québec où la population les regarda passer comme une bande de lâches et de traîtres. Ironie du sort, les Anglais n'avaient jamais rien su de la présence des troupes de Dumas qui repartirent sans être vues de l'ennemi.

Le général Wolfe continuait pour sa part d'exulter devant le résultat de ses attaques d'artillerie. L'officier supérieur faisait pleuvoir dans le ciel de Québec tout ce que l'Angleterre pouvait connaître en matière de bombes, de boulets, de carcasse et de bombes incendiaires. Les trois quarts du plafond de la chapelle de la Sainte-Famille avait été emporté par les centaines d'obus qui ne cessaient de tomber. Le séminaire accusait cinq coups au but. Les Français tiraient comme des damnés sur les Britanniques tandis qu'un hôpital ambulancier était installé au faubourg Saint-Jean.

Les Anglais avaient conduit six bâtiments sur le fleuve Saint-Laurent en direction de l'Anse aux Mères, ce qui avait fait craindre à un débarquement à l'Anse au Foulon. Les sentinelles françaises, toutes occupées qu'elles étaient à une passionnante partie de dés, ne s'avisèrent de la présence de l'ennemi que trop tard. L'artillerie donna du canon mais seule la frégate *Diana* s'échoua à la Pointe-Lévis. Les deux sentinelles furent pendues le lendemain pour leur négligence.

Le magistrat Daine reçut un procès-verbal l'autorisant à juger et condamner à mort les pillards qui se faisaient de plus en plus nombreux. La population était si cruellement malmenée par les bombardements anglais que tout leur manquait, la nourriture en premier lieu. Des enfants et des adultes erraient dans les décombres de leurs maisons à la recherche de quelque chose à manger ou à échanger contre une ou deux bouchées de pain. Les soldats qui patrouillaient pour éviter le pillage s'y adonnaient souvent eux-mêmes et le sieur de Fréville était en train de se constituer une véritable petite fortune avec ce que Simon, Antoine et quelques autres fantassins lui ramenaient.

Il régnait un tel désordre que la surveillance des maisons abandonnées était très difficile à maintenir puisque certains jours, plus de deux cent bombes et carcasses s'abattaient un peu partout. Sur les propriétés des Récollets, on comptait plus de deux mille boulets et cinq cents pots-de-feu. Les Anglais s'étaient aussi permis de brûler presque toutes les maisons érigées sur l'île d'Orléans et la Pointe-Lévis. Le 25 juillet, Simon vit arriver près de la ville le rassemblement le plus phénoménal de tourtes jamais vu, à croire que tous les oiseaux de cette race stupide s'étaient donné rendez-vous pour assister à l'effondrement du peuple qui les décimait depuis deux cents ans. Bien que les ordres de restriction sur la poudre fussent des plus sévères, les miliciens prirent leurs armes pour aller chasser la tourte, imités en cela par quelques soldats, dont Simon et Antoine, qui avaient là l'occasion de faire un bon repas et des profits en vendant quelques prises. Les soldats réguliers stationnés au Sault crurent que les Anglais se lançaient à l'attaque et l'alerte générale fut déclenchée. Simon et son complice prétendirent qu'ils avaient ramassé leurs tourtes là où les chasseurs les avaient abandonnées quand ils avaient été interpellés. En plus de leur part sur les ventes des volatiles, le sieur de Fréville leur fit donner deux bouteilles d'eau-de-vie pour souligner son plaisir d'avoir fait bonne chair : un peu maigre tout de même, mais délicieuse au milieu de toutes les restrictions alimentaires qui frappaient durement les soldats et certains officiers.

Les cagneux échouèrent à nouveau dans leurs tentatives maladroites de prendre les

positions des Anglais à la pointe de Lévy. Par contre, lors d'une visite des remparts par le marquis de Montcalm, les artilleurs réchauffèrent un peu le coeur du général en touchant plusieurs fois les positions ennemies, leurs causant ainsi des dommages qui vengeaient un peu ceux que les Britanniques leur faisaient subir. Deux soldats et un complice furent surpris à voler un baril de whisky. Le complice fut déclaré fou et interné à l'Hôpital-Général tandis que les deux soldats allèrent se balancer pendant quelques jours au-dessus du Saint-Laurent avec le hart au cou. Jusqu'à maintenant, les deux camps s'enlisaient dans un siège qui semblait ne devoir se terminer qu'avec l'arrivée de l'hiver. Le 31 juillet, le chevalier de Lévis repoussa les Anglais au Sault-Montmorency lors de la première bataille de la Grande Entreprise, à savoir la chute du Canada.

Le Russell, Le Three Sisters et Le Centurion prirent la direction de la redoute de Johnstone pour y faire tonner leurs quatre-vingt-douze canons contre la position française. L'artillerie installée le long de la Montmorency et celle de la Pointe-aux-Pères les soutiendraient de leurs soixante-neuf pièces. Cependant, le plan de Wolfe était aussi mal préparé qu'à l'ordinaire. Les navires s'échouèrent avant d'être assez près pour que les pièces des navires puissent atteindre la redoute qui, incidemment n'était pas isolée puisqu'une autre fortification plus petite la soutenait de l'arrière. Le bombardement perdit beaucoup de son effet escompté alors que le marquis de Montcalm n'avait que vingt canons de petit calibre pour répliquer aux Anglais. Le chevalier de Lévis avait envoyé cinq cents Canadiens avec des Indiens pour bloquer le premier gué contre les Britanniques qui cherchaient à le passer. Le bombardement intense n'empêcha nullement les Français de résister brillamment et de tirer sur *Le Russell* et *Le Three Sisters*. Le général Wolfe se tenait sur *Le Russell* dont il avait expédié les grenadiers à terre pour tenter un débarquement. Malheureusement, rien n'alla comme le général anglais l'espérait. Les barges de Moncton s'échouèrent avant d'arriver à destination et les Français les canonnèrent à boulets rouges, infligeant ainsi des dégâts très importants aux envahisseurs.

Les grenadiers de Louisbourg avaient réussi à mettre pied-à-terre et leur fièvre de la bataille était si grande qu'ils se conduisirent comme des pillards indisciplinés. Les officiers dépensèrent beaucoup d'énergie à les calmer et à refaire un peu leurs rangs. Les grenadiers marchèrent sur les positions françaises en chantant : « So at you, ye bitches, here's give you hot stuff ». Les "salopes" massacrèrent les grenadiers qui avaient dépassé la première redoute abandonnée pour se ruer vers leurs tranchées. La pluie se mit de la partie et le champ de bataille devint un vrai marécage où les grenadiers s'embourbèrent.

Le général Wolfe, suffoqué de rage, assista à leur retraite et, une heure plus tard, les Canadiens et les Indiens pillèrent les corps et scalpèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, morts ou vifs. James Wolfe venait de perdre cent quarante trois hommes tués, blessés ou disparus dont un colonel, deux capitaines, vingt et un lieutenants et trois enseignes. Les Français ne déploraient que soixante morts et blessés. Saunders perdit aussi *Le Russell* et *Le Three Sisters* toujours échoués qu'il fit incendier afin qu'ils ne tombent pas aux mains des assiégés.

Le marquis de Montcalm assista à la déroute des Anglais et à leur retraite sans broncher. Depuis le début de cette tentative de débarquement avorté, le général avait eu toutes les raisons d'être surpris par la stratégie incompréhensible de son opposant britannique : soit que toute cette opération était l'oeuvre d'un fou ou d'un incompetent, soit qu'il s'agissait d'une audacieuse feinte pour entraîner les Français hors de la protection de leurs positions afin qu'une contre-attaque des Anglais puisse les balayer. Le dilemme était des plus épineux et, le temps que le

Marquis n'arrive à choisir entre l'une ou l'autre des solutions, les Anglais s'étaient esbignés. Ignorant tout des forces ennemies qui se cachaient peut-être dans l'ombre, le général laissa passer une occasion de massacrer une partie de l'armée anglaise. On ne dira jamais trop que la guerre est souvent affaire d'occasions manquées !

Simon n'avait jamais entendu les officiers hurler après leurs hommes de cette façon. Les fantassins se faisaient bousculer à coups de hallebardes et de plats de sabre pour les inciter à presser le pas. Même les chevaux, d'ordinaire très bien traités, sentaient les cruelles morsures des éperons que les cavaliers leur écrasaient sans ménagement dans les flancs. Le sieur de Fréville avait fourni à son laquais une tenue de soldat quelques jours plus tôt. Le lieutenant savait fort bien que le marquis de Montcalm n'apprécierait pas du tout de voir un Indien parmi ses belles troupes. Bien que l'uniforme fût trop petit, Tsahahissan passait facilement inaperçu dans la masse monotone des tenues des soldats réguliers. Les derniers jours avaient laissé présager que les soldats seraient sous peu appelés à défendre Québec contre un débarquement que tous sentaient imminent. Mais, par Dieu !, Simon n'aurait jamais cru que l'affrontement aurait lieu dans un tel climat de confusion.

Des messagers étaient arrivées aux campements français pour prévenir les officiers que les Anglais se tenaient sur les Plaines d'Abraham ! L'incrédulité paralysa pendant quelques instants les officiers qui n'arrivaient pas à croire ce que les estafettes rapportaient. Selon toutes les apparences, le général ennemi avait conduit ses hommes contre les falaises à l'ouest du cap Diamant pour en faire l'escalade jusqu'au sommet et ses troupes étaient en train de se masser sur les Plaines. Si l'armée du Roi ne balayait pas maintenant l'ennemi de cette position, Québec se retrouverait entre le marteau et l'enclume. En effet, les Britanniques installeraient sûrement des batteries qui viendraient ajouter à l'oeuvre de destruction qui n'avait laissé que trois maisons encore debout dans la basse-ville.

A quatre heures quarante-cinq du matin, les projets des Anglais étaient apparus dans tout leur déploiement quand la garnison de Sillery perçut des canonnades en direction de l'est. La cinquantaine de soldats virent dans la lumière naissante les vaisseaux et les barges des Anglais qui remplissaient le fleuve. Le chevalier de Douglas mit immédiatement la batterie de Samos en action et les navires britanniques essuyèrent des pertes en hommes et en matériel. Cependant, malgré le feu nourri que l'officier français dirigeait contre les Anglais, le général Wolfe débarquait au Foulon et entreprenait l'ascension de la falaise.

Le marquis de Montcalm arriva en vue du champ de bataille peu avant que les premiers Anglais ne tombent sous les balles de ses soldats. Vraiment, personne n'aurait pu concevoir que les Britanniques pourraient être rassemblés à cet endroit en si grand nombre avec de l'artillerie. Le Marquis se demandait avec angoisse ce qui pouvait bien empêcher le chevalier de Lévis et Bougainville de n'être déjà là. Où que le général posât les yeux, il y avait une multitude d'uniformes rouges, de kilts et de drapeaux qui flottaient au vent. Les tambours et les fifres scandaient des airs de marche tandis que les soldats anglais prenaient position au fur et à mesure qu'ils débouchaient dans la plaine.

Le général de Montcalm évaluait sombrement la situation. Il était perclus de fatigue et très conscient qu'il fallait agir vite. Les Britanniques étaient environ cinq mille à suivre leur général qui gesticulait comme un enfant à la foire devant des marionnettes qui se chamaillent. James Wolfe avait fini par céder à la colère que lui inspirait la résistance plus qu'héroïque de Québec. Lui qui était venu abattre les chiens de guerre canadiens, il avait maintenu le plus

inhumain des bombardements pendant deux mois contre une population qui défendait sa terre, un général français connu pour ces succès et des Sauvages accompagnés de miliciens tous avides de chevelures britanniques. Deux canons furent placés à gauche du Marquis, deux à sa droite et un cinquième près du chemin de Sainte-Foy qui coupait le champ de bataille en deux. Les Anglais avaient déjà disposé deux canons que des marins avaient hissés le long de la falaise que Wolfe avait gravie avant de faire taire la batterie de Samos.

Le Marquis plaçait les troupes au fur et à mesure qu'elles se présentaient au duel qui aurait lieu sous peu. Les Sauvages et les miliciens n'avaient pas raté cette occasion rêvée d'abattre quelques cibles faciles aux dépens de l'armée ennemie. Les tirs étaient très précis et les projectiles parfois empoisonnés couchaient les Anglais que les officiers faisaient simplement remplacer par des soldats de la ligne arrière. Néanmoins, cette rigueur toute martiale n'épargnait pas tous les soldats de la confusion que les tirs de harcèlement faisaient naître dans leurs rangs et leurs coeurs. Le Marquis envoya d'autres miliciens et Indiens pour intensifier la pression sur les troupes britanniques. Wolfe avait veillé très scrupuleusement à ce que les soldats mettent deux balles dans leurs fusils pour la première salve. Les officiers interdisaient à leurs hommes de répliquer pour conserver toute leur puissance de feu. Bien que Montcalm ne disposât que de trois mille cinq cents soldats pour s'opposer aux Anglais, il était évident qu'il préparait un assaut pour tenter de renverser l'ennemi et de le rejeter au bas de la falaise. La première charge serait donc décisive pour l'un ou l'autre des deux belligérants.

Les soldats de Beauport arrivèrent enfin et traversèrent la ville pour venir grossir les forces du Marquis. Les Sauvages semblaient avoir senti d'instinct que cette journée serait des plus importantes. Ils affichaient tous leurs plus beaux trophées et ils avaient mis un soin très particulier aux peintures de guerre qui leur couvraient tout le corps. Le général de Montcalm se présenta devant les Sauvages et les miliciens dans son uniforme blanc pour les envoyer harceler l'ennemi avec les autres. Le régiment de Languedoc se plaça en travers du chemin Saint-Louis. Le sieur de Fréville fit serrer les rangs et Tsahahissan reçut l'ordre de ne pas répéter son geste lors de la campagne de 1755, à savoir soustraire le lieutenant aux tirs ennemis. Le dit Poudrier se tenait tout près d'eux avec un groupe de miliciens. Simon lui adressa un regard entendu et tourna ensuite les yeux vers l'ennemi. Le brigadier Senezergues, lieutenant-colonel de la Sarre, commanderait les troupes du flanc droit auquel le régiment de Simon avait été incorporé. Le centre serait sous le commandement du général et le flanc gauche par le lieutenant-colonel Fontbonne, duc de Guyenne.

Les tirailleurs canadiens et indiens continuaient leur travail et les grenadiers anglais de Louisbourg cherchèrent à se mettre hors de portée, ce qui jeta la pagaille dans les rangs qui se tenaient derrière eux. Le général Wolfe avait placé ses hommes sur deux lignes pour couvrir le terrain qu'il jugeait nécessaire à ses plans. Normalement, le manuel militaire précisait bien que des lignes de fantassins doivent toujours être au nombre de trois, mais James Wolfe ne disposait pas de suffisamment d'effectifs pour suivre cette consigne. Quelques canons supplémentaires furent tirés sur le champ de bataille où les Britanniques les dirigèrent vers le marquis de Montcalm qui approchait. Le général anglais avait strictement interdit à ses hommes de tirer avant que l'ennemi ne soit à moins de quarante verges de leurs lignes. Les cornemuses déclenchèrent leurs plaintes qui se répandirent jusqu'à Québec comme autant de Banshees qui appelleraient la mort sur ceux qui, bientôt, s'entre-tueraient sans pitié. Dès que les préparatifs de la bataille furent prêts, le général Wolfe ordonna à ses troupes de se coucher

dans l'herbe.

Les miliciens et les Sauvages maintenaient toujours une pression constante sur les Britanniques et parfois de si près que les tirs de harcèlement faisaient place à des engagements isolés. L'artillerie anglaise frappait durement les troupes du général de Montcalm qui ne savait plus que faire pour contenir les Canadiens et les Sauvages qui voulaient se lancer immédiatement à l'assaut des scalps britanniques. Puisque Bougainville n'était toujours pas arrivé, le Marquis devrait s'en passer et charger les tuniques rouges avant qu'elles ne prennent racine pour de bon. Le général éperonna son cheval noir et vint se placer entre les régiments de la Sarre et de Languedoc. Le Marquis éleva son épée vers le ciel et l'abaisa ensuite droit devant lui. Les tambours français vinrent s'ajouter aux cornemuses pour couvrir les cris d'agonie qui retentiraient bientôt d'un bout à l'autre des Plaines.

Le rythme des tambours n'avait aucun effet sur les soldats, les miliciens et les Sauvages qui chargèrent rapidement. Plusieurs soldats réguliers trébuchèrent sur les accidents de terrain. Les Highlanders mirent un genou à terre tandis que les tuniques rouges se redressaient de toute leur taille. La pluie qui n'avait cessé de tomber tout du long des préparatifs de la bataille fut remplacée par un soleil timide qui fit descendre sur la scène des colonnes de lumière qui rendaient les lieux irréels. Les miliciens et les francs-tireurs se joignaient aux troupes qui fonçaient sur les Anglais. Une première salve générale fut tirée sur l'ennemi sans que l'ordre n'en fût donné. Les tirs furent peu nombreux à atteindre l'ennemi qui conserva un ordre presque parfait dans ses lignes.

Les miliciens et les Indiens se couchèrent rapidement sur le sol pour recharger leurs armes sans être bêtement exposés aux tirs de l'ennemi. Les soldats réguliers qui n'étaient pas accoutumés à cette méthode se prirent les pieds dans les combattants étendus par terre et trébuchèrent les uns sur les autres. Le Marquis intervint rapidement et les officiers français déversèrent des torrents d'injures sur leurs hommes pour qu'ils regardent où ils mettaient les pieds. La charge reprit avec des lignes très inégales. Le visage maigre du général Wolfe se fendit d'un sourire et, levant l'épée, il la rabaisa rapidement en donnant l'ordre de faire feu. Les Britanniques déchargèrent leurs armes par peloton sur le flanc droit et d'un seul coup au centre.

Quelques secondes avant que les soldats qui tenaient les hommes du sieur de Fréville en joue ne fissent feu, Tсахahissan se jeta par terre sans avertissement et le lieutenant vint buter contre son large dos. Sanschagrin fit un croc-en-jambe à Antoine qui tomba dans le dos de l'officier. Lemay dit Poudrier poussa à son tour Simon qui buta sur les trois autres. Le sieur de Fréville ordonna tout de même à ses hommes de faire feu tandis qu'il tentait vainement de se dégager du corps de Sansfaçon qui était encore trop étourdi pour se relever. La décharge ennemie passa au-dessus de leurs têtes pour aller faucher les soldats qui les suivaient.

- Tудieu ! explosa le sieur de Fréville. Sansfaçon, laissez-moi me relever ! Et vous, misérable Sauvage, je suis convaincu que vous l'avez fait exprès encore une fois. Attendez un peu que je sois debout, mon gaillard !!

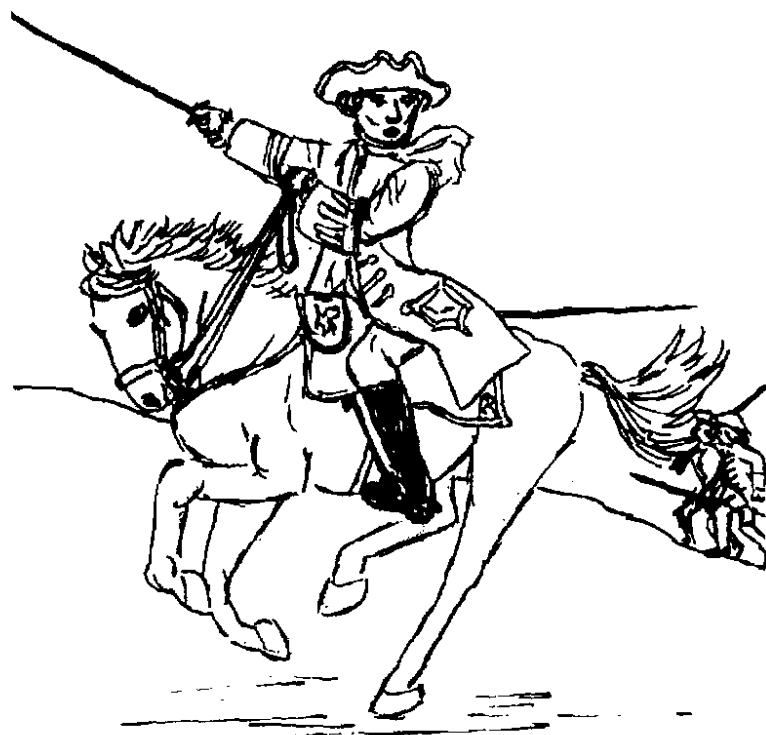
La poudre brûlée avait produit un écran de fumée qui cachait les adversaires les uns des autres. François Lemay se releva rapidement et donna une tape dans le dos de son complice avant de filer droit devant lui. L'ancien soldat devenu milicien se laissa tomber derrière un buisson fourni et glissa le canon de son mousquet entre les branches serrées. Le général Wolfe donna l'ordre de tirer et la seconde salve se déclencha contre les troupes du Marquis. Lemay dit Poudrier écrasa la détente quelques instants plus tard et le lieutenant de Fréville vit le

général anglais accusé la décharge pour s'effondrer ensuite dans les bras de l'un de ses soldats. Une tache de sang commençait déjà à se répandre sur sa chemise.

Le sieur de Fréville resta interdit devant ce coup de fusil bien placé. Son expérience lui avait appris que de chercher délibérément à abattre les officiers était considéré comme un meurtre par ces derniers et, tout roublard qu'il fût, le lieutenant ne manquait pas de sens de l'honneur. Ce geste, surtout de la part d'un ancien soldat, choquait les conceptions de l'officier qui allait s'ouvrir de son indignation quand le père de la Marie-Louise se tourna vers eux pour s'adresser aux fantassins.

- A vous, maintenant ! Perdez pas de temps parce qu'y vont pas rester comme ça bien longtemps. Tirez juste !

Antoine Harmand écarta les jambes comme le lui avait appris les miliciens et il pointa son



Le marquis de Montcalm à cheval à l'avant des troupes

arme vers l'ennemi en la tenant à une douzaine de pouces au-dessus du sol. Tsahahissan vint se placer près du fantassin et adopta la même position, sitôt imité par Sanschagrïn. Le sieur de Fréville se releva rapidement et faillit retomber aussitôt en avant quand il porta son poids sur sa cheville droite. L'officier poussa une faible plainte et s'assit à même le sol pour se masser vigoureusement la cheville. Les Britanniques n'allaient sûrement pas tarder à tirer une troisième salve et il fallait que le lieutenant fût prêt à mener ses hommes au front.

C'est alors que le sieur de Fréville s'avisa que les rangs étaient très clairsemés. Les deux salves anglaises les avaient durement frappés et les survivants s'enfuyaient sans que le marquis de Montcalm ne puisse les contrôler.

Trois détonations quasi instantanées firent sursauter le lieutenant. Les trois soldats venaient de tirer à leur tour sur des officiers britanniques, utilisant pour se faire les balles et la poudre que Lemay avait données à Simon avant leur départ. Le trio avait attendu que la fumée de la seconde salve se soit élevée un peu pour qu'ils puissent voir leurs ennemis qui, eux, avaient toujours la fumée à la hauteur des yeux, ce qui leur masquait le danger.

Les quatre hommes se relevèrent sans perdre un instant et les deux fantassins prirent le lieutenant sous les bras pour l'aider à quitter les lieux. Les soldats réguliers prenaient tous la fuite tandis que les miliciens et les Indiens continuaient de s'acharner sur l'ennemi. Les Highlanders reçurent quelques tirs bien ajustés qui atteignirent à peu près autant de soldats que

d'officiers. Les Écossais rompirent la formation et se jetèrent en avant pour achever les blessés, dont plusieurs miliciens et Sauvages qui continuaient à recharger et à tirer alors qu'ils étaient abandonnés sur le champ de bataille sans pouvoir le quitter.

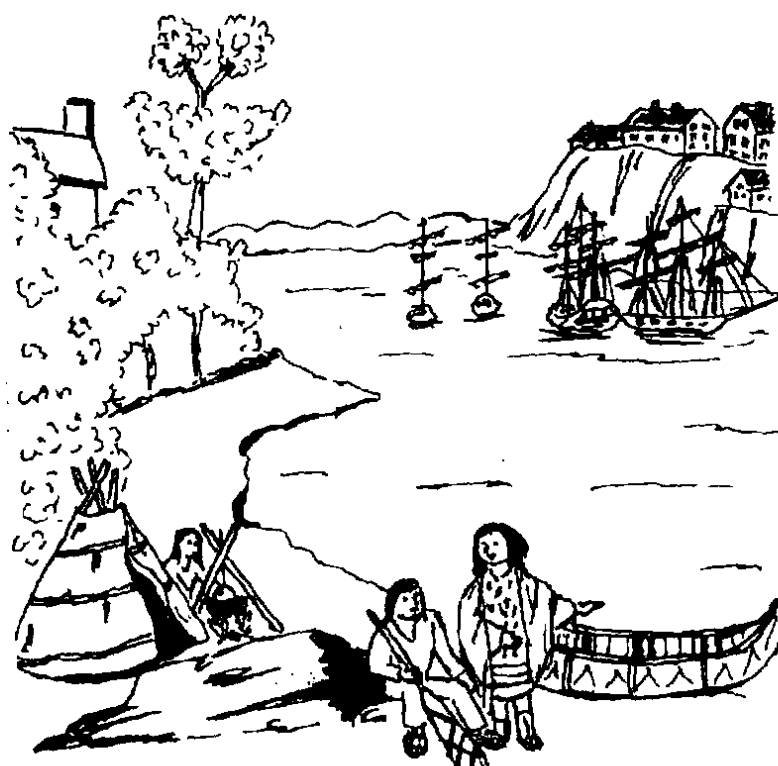
Le flanc droit des forces de Montcalm était complètement désorganisé. La compagnie de Simon était dispersée devant lui tandis que les soldats anglais chargeaient l'épée à la main. Les miliciens et les Sauvages prenaient des risques énormes en restant à l'arrière-garde pour retarder l'ennemi. Les Canadiens organisèrent rapidement leurs effectifs sur une hauteur pour interdire la rivière Saint-Charles aux Britanniques. Simon et Antoine laissèrent Tsahahissan s'occuper de faire traverser la rivière au lieutenant et ils n'étaient pas déjà sur l'autre rive que les premiers poursuivants en kilts arrivaient en vue. Les salves des miliciens qui, pour une fois, adoptaient le tir groupé refoulèrent les assaillants qui s'enlisèrent sur leurs positions. Le marquis de Vaudreuil avait assisté à toute cette action sans rien pouvoir faire d'autre que prier pour que le Ciel les protège tous. Il intercepta les fuyards du flanc droit qui se réfugièrent avec lui à la Canardière.

Simon et Antoine purent enfin déposer leur lieutenant qui se murait dans le plus profond mutisme depuis leur départ des plaines d'Abraham. Pendant les deux derniers mois passés sous les armes, les deux Mirecurtiens avaient longuement discuté avec plusieurs miliciens, dont François Lemay dit Poudrier qui avait convaincu les deux amis de saisir les occasions de rester en vie, ne serait-ce parce que Sansfaçon serait bientôt père et, pour Simon, parce qu'il avait un serment de vengeance à remplir et que sa mort désolerait sûrement quelqu'un. Le regard appuyé du dit Poudrier vers Sanschagrin ne laissa pas de doute sur l'identité du quelqu'un en question. Afin d'être sûr de bien s'être fait comprendre du fantassin, le milicien avait ajouté qu'une couverture serait un souvenir bien ridicule. La leçon avait porté. Tsahahissan avait abondé dans le sens du milicien et ils avaient convenu tous les quatre de ce qu'ils devraient faire pour abattre le plus d'Anglais sans se faire eux-mêmes tuer. Le sieur de Fréville avait bien eu raison de soupçonner un complot de la part de ses hommes, mais ce qui était fait ne pouvait plus être changé.

Les miliciens continrent les Britanniques jusqu'à ce que leurs renforts commencent à déborder les lignes de défenses. Les Canadiens n'eurent d'autre choix que de reculer, mais ils cédaient chaque pouce de terrain en s'assurant que l'ennemi en payait le prix. Ils offrirent une dernière résistance au pont de la rivière Saint-Charles avant de rompre définitivement l'engagement. Les derniers soldats français firent leur entrée dans la ville de Québec et ils refermèrent les portes pour ensuite les barricader avec tout ce qui leur tombait sous la main.

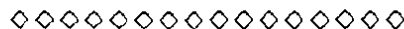
Le marquis de Montcalm avait tenté l'impossible pour changer la déroute en repli honorable mais les soldats se faisaient tirer dans le dos par les Highlanders, ce qui entretenait la panique qui soufflait un peu partout. Il y avait beaucoup d'officiers qui manquaient à l'appel et la plupart étaient étendus sur le champ de bataille. Les soldats s'engouffraient par la porte Saint-Louis avant que l'ennemi ne les atteigne. Reconnaissant enfin son impuissance à rassembler ses hommes sous sa bannière, le Marquis décida d'attendre d'être entré à l'intérieur de la ville avant de remettre de l'ordre dans ses troupes. La protection offerte par les murs fortifiés calmerait les hommes plus vite que si le général continuait à s'égosiller après eux. Le Marquis dirigea son cheval vers la porte en exhortant maintenant les fuyards de se presser avant qu'il ne la fit refermer. Il allait lui-même y entrer quand deux coups de feu retentirent dans son dos. Les assiégés virent le général de Montcalm passer la porte de Saints-Louis avec l'aide de

trois soldats qui le maintenaient en selle. Le Marquis venait d'être atteint dans le dos à deux reprises. Paradoxalement, le général de Montcalm recevait deux blessures mortelles au moment où la balle empoisonnée de Lemay dit Poudrier finissait son oeuvre de mort aux dépens du général James Wolfe qui expira sur les plaines d'Abraham. La bataille se termina dans le deuil et la confusion générale. Les jours suivants seraient très sombres.





CHAPITRE 20



À la croisée des chemins

Simon jeta un dernier coup d'oeil sur la scène qui l'entourait avant de quitter les lieux. La ville de Québec n'était plus qu'un souvenir. Les bombardements de Wolfe avaient presque tout rasé et les rues étaient crevassées de toutes parts. L'air charriait encore l'odeur des incendies et de la poudre brûlée. Des civils hagards erraient un peu partout dans les décombres de ce qui avait été leurs maisons. Ici et là, les silhouettes amaigries se penchaient vivement vers le sol en frappant de leurs gourdins improvisés les rats qui fourmillaient par endroits, éternels seigneurs des après-guerres que les civils affamés dévoraient pour échapper à la famine qui en avait emporté plus d'un.

Le soir de la bataille fatidique, le désordre était complet dans la ville de Québec. Les réfugiés virent avec désespoir les soldats descendre leur général de sa monture pour le porter de toute urgence chez le chirurgien du Roi, André Arnoux, qui ne put que constater l'extrême

gravité des blessures du général de Montcalm. A moins d'un miracle, le Marquis s'éteindrait sous peu. Lorsque la nouvelle se répandit dans la population, plusieurs se signèrent en se mettant à genoux pour implorer le Ciel de préserver la vie de leur grand défenseur. L'ennemi avait commencé à faire des incursions dans le faubourg Saint-Roch et un officier des Highlanders avait pris possession de l'Hôpital-Général vers minuit en y plaçant une garde autour du bâtiment. Les religieuses furent assurées qu'aucun mal ne leur serait fait. L'armée française s'était repliée sur Jacques-Cartier : on entendait le destin brasser les dés au travers des canonnades.

La bataille sur les plaines avait duré moins d'une demi-heure. N'eut été de la résistance héroïque des miliciens et des Sauvages, les soldats réguliers auraient été purement et simplement massacrés dans le dos. Pour la seule résistance de la rivière Saint-Charles, les Habitants avaient abandonné dans leur retraite plus de deux cents des leurs et les Highlanders achevèrent les blessés durant leur charge indisciplinée contre l'armée en déroute. Suprême humiliation pour les compagnons de Simon, les miliciens et les Indiens étaient arrivés les premiers sur les lieux de la bataille et ils avaient commencé immédiatement à s'acharner sur l'ennemi, de même qu'ils avaient été les derniers à quitter le champ d'honneur. Les deux armées régulières ne pouvaient que s'incliner devant ces soldats de fortune qui, s'ils manquaient de la discipline militaire européenne, n'avaient en revanche aucune leçon à recevoir pour ce qui était du courage et de l'abnégation.

A l'aube du 14 septembre, une estafette se présenta à la Canardière pour y délivrer une nouvelle des plus tristes et solennelles. Le messenger s'était glissé au travers des rangs ennemis avec l'aide d'un milicien et d'un Abénakis, faisant halte à tous les endroits où se tenaient des soldats réguliers, des miliciens et des Sauvages pour délivrer sa communication. Les miliciens serrèrent leurs mousquets en maudissant les Anglais pour leur lâcheté, les soldats réguliers furent encore plus abattus qu'ils ne l'étaient déjà et les Indiens pleurèrent en se griffant les bras en signe de deuil.

- Messieurs, je suis aux regrets de vous annoncer que le Marquis Louis-Joseph de Montcalm, seigneur de Saint-Véran, de Candiac, de Tournemine, de Vestric, de Saint-Julien et d'Arpon, baron de Gabiac, lieutenant général et commandant en chef des troupes régulières en Amérique du Nord s'est éteint dans la Très Sainte Bénédiction de l'Église peu avant cinq heures ce matin. Messieurs, notre général est mort ! Vive le Général !

La journée du 14 septembre débutait sur une note des plus tristes. Celui qui avait assuré le bras armé de la France au Canada n'était plus et cette perte donnait à plusieurs l'impression que tout était désormais sans espoir. Celui que les Sauvages appelaient affectueusement "Le Père" ne serait plus là pour veiller sur sa grande famille. Ses plus fermes détracteurs observèrent eux aussi le silence à cette nouvelle car, pour impopulaire qu'il fût auprès de certains, le marquis de Montcalm avait toujours imposé le respect. Au plus fort de l'excitation des Sauvages à fort William-Henry, alors qu'ils venaient de massacrer une cinquantaine de prisonniers, le Marquis avait ouvert les rangs des Indiens avec détermination pour se camper fermement entre eux et les prisonniers anglais pour les sauver. Devant le refus des Sauvages de laisser les prisonniers en paix, le général de Montcalm avait exigé d'être lui aussi massacré si un seul autre ennemi devait passer au tomahawk. Ce geste de bravoure avait jeté un profond étonnement chez tous ceux, alliés ou ennemis, qui virent cet homme défier des Indiens ivres de rhum et de sang. Le Marquis de Montcalm s'éteignit en adressant à monsieur Marcel le petit

sourire charmeur qu'on lui avait si bien connu dans ses moments de bonne humeur.

A cet homme de haute valeur, l'Angleterre avait opposé un boucher qui n'avait pas eu les scrupules du Marquis en ce qui regardait la tactique de la terreur. Les Rangers avaient massacré des civils de tout âge, sexe et condition. A Portneuf, le curé et huit Habitants de St-Joachim avaient été tués pour avoir insulté les Anglais ! Le curé avait été scalpé avant d'avoir la tête fendue en deux. Wolfe avait dépensé beaucoup plus de munitions contre Québec qu'on en avait utilisées à Louisbourg, à la différence près que la capitale de la Nouvelle-France n'était pas une forteresse. Le général anglais avait travaillé avec des moyens si cruels contre le peuple canadien-français que son action avait moins tenu de la campagne militaire que du génocide. Murray se plaindra d'ailleurs de cette tactique de la dévastation des Anglais qui avait laissé le pays dans un si triste état qu'il faudrait au moins un demi-siècle avant que la ville de Québec et le reste du pays ne soient reconstruits.

Le marquis de Montcalm, que tous se promettaient bien de venger fut laissé à son dernier repos le soir même à l'église des Ursulines. L'ennemi s'était approché à une demi-portée de fusil des retranchements de la ville de Québec, ce qui laissait à penser que les Anglais établiraient probablement un retranchement près du bastion de Saint-Louis. D'autres troupes britanniques s'étaient repliées sur le faubourg Saint-Roch et les soldats se comportaient comme de vulgaires brigands en pillant toutes les maisons.

Le lendemain des obsèques du général de Montcalm, les canons français vomirent sur l'Anglais tant qu'ils le purent. Tandis que les boulets sifflaient aux oreilles des Britanniques, les autorités françaises faisaient le point sur la situation des troupes et de la population. En se montrant encore plus sévère qu'auparavant dans les distributions des vivres, les rations ne dureraient pas plus de deux jours avec l'équivalent d'un quarteron de pain et quatre ou cinq bouchées de blé d'Inde par personne. Les ravitaillements que la ville de Québec attendait depuis plusieurs jours n'étaient toujours pas arrivés et il était à craindre que les Britanniques eussent certainement intercepté les navires de transport. Quelques officiers n'étaient pas de cet avis et ils continuèrent d'affirmer qu'avant longtemps les vivres et les troupes arriveraient en renfort pour balayer les Anglais devant la ville. Monsieur de Ramezay conclut la réunion en disant qu'avant longtemps, cela signifiait pour lui avant deux jours. Les négociants faisaient de fortes pressions pour que ce dernier signe la capitulation pendant que cela pouvait encore être fait dans l'honneur et, surtout, avant que l'artillerie britannique ne finisse de détruire ce qu'elle avait épargné jusqu'à maintenant.

Malheureusement, les deux jours suivants ne furent guère encourageants. Les Anglais continuaient de tenir la région de la capitale sous leur contrôle, incendiant les fermes isolées et les villages. Des messagers ne cessaient de promettre des vivres et des troupes qui n'arrivaient toujours pas. Beaucoup de citoyens et de réfugiés dans les murs dévastés de Québec avaient pris la fuite pour s'enfoncer dans les bois afin d'échapper à la mort qui planait partout en uniforme rouge et en kilt.

Le 17 septembre au soir, monsieur de Ramezay regardait tomber la pluie lorsque les cavaliers de Rochebeaucourt arrivèrent à Québec avec des sacs de biscuits détrempés accrochés à leurs selles. C'était donc là toute l'aide qui lui avait été promise ! Le commandant entra dans une vive colère contre cette armée qui avait abandonné et trahi la population. Rochebeaucourt eut beau supplier le commandant d'attendre au 25 avant de signer la capitulation, mais ce

fut perdue. Le major Joannès était déjà en route vers l'état-major britannique pour y remettre la capitulation qui venait tout juste d'être signée.

Le chef de la centaine de cavaliers s'insurgea contre cette capitulation honteuse pour l'armée du Roi. En effet, comment pouvait-on accepter d'être vaincu avant même de s'être battu ?! Ce n'était tout de même pas l'espace de temps qui s'était écoulé entre dix heures et dix heures trente le matin du 13 septembre qui pouvait décider de l'issue du siège de Québec ! Le commandant Ramezay abonda dans son sens : ce n'était pas la honteuse déconfiture de l'armée française qui était en cause, mais la population où l'inanition cessait de faire des victimes. Les tactiques de guerre du général Wolfe s'étaient apparentées à une méthode de génocide et, si Ramezay revenait sur sa capitulation, les Anglais finiraient très certainement ce qu'ils avaient commencé. L'armée se tenait à la Canardière et à Jacques-Cartier alors que la population était livrée à elle-même contre un ennemi puissamment armé et déterminé à mettre un terme à ce siège qui traînait en longueur depuis si longtemps que les Britanniques étaient en train d'y perdre la face. Le 18 septembre 1759, l'armée du roi d'Angleterre entra dans Québec. La Nouvelle-France était définitivement tombée.

Si les Anglais avaient fait preuve de cruauté envers la population, cela n'avait d'égal que le cynisme inconcevable des négociants français dans les jours qui suivirent l'annonce de la capitulation qu'ils avaient eux-mêmes exigée les premiers. Avec la levée du siège de Québec, des civils avaient commencé à sortir des bois pour venir mendier quelques miettes de nourriture aux Britanniques. Il s'agissait surtout de femmes et d'enfants aux vêtements déchirés et torturés par les mouches piqueuses et les poux. Les autorités anglaises donnèrent pour instruction de monter en hâte une cantine afin de donner à ces fantômes de quoi ne pas mourir de faim. Pendant que l'armée britannique donnait de ses rations aux civils affamés et malades, les négociants français s'empressèrent de se rendre à leurs entrepôts pour vendre à fort prix les denrées alimentaires qu'ils contenaient. Les Français étaient venus en Nouvelle-France pour faire fortune et ils agiraient ainsi jusqu'au bout, dussent-ils pour cela chasser à coups de cravache les indigents qui tendaient leurs bols en suppliant qu'on leur donne à manger !

Cet acte aussi cruel, sinon plus, que les bombes anglaises avaient porté le coup de grâce aux illusions de Simon. Cette population s'était âprement défendue aux côtés des Français sans jamais recevoir quoi que ce soit en échange, jetant ses biens, son pain et sa vie dans la machine de guerre du Roi. Les Habitants avaient épaulé et protégé ses hommes que la France avait envoyé jouer à la guerre sur leurs terres pour décider de l'issue d'une cause et d'intérêts qui ne les concernaient que fort peu, voire pas du tout. Cette population avait donné tout ce qu'elle avait et la seule reconnaissance pour leurs privations et leurs sacrifices dans leur aide aux Français leur venait paradoxalement des Anglais qui, eux, furent touchés par cette misère que le dément qui les avait commandés jusqu'au 13 septembre avait répandue sans foi ni raison.

En rendant la ville de Québec sans qu'elle ne soit investie ou même attaquée, les Français avaient sauvé leur honneur et transmis aux Habitants le poids des conséquences de cette guerre qui n'était pour eux qu'une extension secondaire du conflit qui sévissait en Europe depuis quatre ans. Sanschagrin avait longuement regardé les fantassins français creuser des tranchées où ils avaient placé les corps de leurs compagnons étendus l'un à côté de l'autre avec leurs dignités, à savoir l'épée et le tricorne. Les officiers étaient enroulés dans leur bannière et placés dans des fosses séparées.

Les miliciens et les Sauvages furent simplement jetés pêle-mêle dans des fosses com-

munes après que les soldats les eurent dépouillés du peu que les Anglais avaient laissé sur les cadavres. Le « bon débarras » que laissa échapper le bedonnant Jean Latour dit Vive L'Amour en jetant dans une fosse le dernier cadavre d'un milicien d'à peine dix ans mit Sanschagrin hors de lui. Il tomba à bras raccourcis sur le tas de graisse qui souffrit bien plus des blessures que lui occasionna cet assaut qu'il n'aurait pâti de son sort si ce pleutre n'avait pas échappé à la bataille du 13 septembre. En effet, il était tranquillement resté à l'Hôpital-Général en feignant la maladie. Le sieur de Fréville eut bien à faire pour tirer son impétueux soldat du mauvais pas dans lequel il s'était mis en rossant durement le fantassin obèse.

Le seul fait de repenser à cette ordure de lâche, Simon se sentait pris de l'envie de retourner sur ses pas, de descendre jusqu'au port où les soldats réguliers s'embarquaient pour la France et de noyer ce gros porc.

Le dernier cadavre qu'il avait jeté dans la fosse était celui d'un jeune adolescent qui avait participé à la résistance de la rivière Saint-Charles pendant la retraite en pagaille des Français. Simon l'avait reconnu parce que le jeune milicien avait quitté le couvert des arbres pour se porter au-devant d'eux afin d'aider les soldats à sortir de l'eau. Un soldat en kilt avait réduit son jeune cœur en bouilli avec une décharge de mousquet avant qu'il n'arrive jusqu'aux sol-



dats tout trempés et essoufflés. Au moment où Vive L'Amour l'avait laissé tomber dans la fosse, Simon n'avait vu que la plaie béante laissée par le scalp que les Highlanders avaient prélevé. Ce n'est que lorsque le corps roula sur lui-même que le fantassin vit enfin le visage et le reconnut, au plus grand dam de cette grande gueule de Latour.

Les Anglais avaient garanti par l'acte de capitulation qu'ils ne se livreraient à aucune déportation comme ils l'avaient fait en Acadie, du moins tant que la guerre dont la bataille du Canada n'était qu'une conséquence ne serait pas définitivement terminée. Les Habitants conserveraient le droit de pratiquer leur religion et les soldats réguliers démobilisés pourraient retourner en France ainsi que tous ceux qui en exprimeraient le désir. La France rappelait ses combattants par la voix de ses officiers en Nouvelle-France. Nul ne pouvait s'y soustraire sous peine d'être arrêté en tant que déserteur ou fusillé comme traître lorsque les troupes du Roi reviendraient au Canada pour y reprendre ce qui leur appartenait depuis la découverte par Cartier.

Il y avait beaucoup de gens pour penser que la France n'accepterait jamais que l'un de ses plus illustres officiers fût défait par les Anglais en l'absence de réels combats sur un champ d'honneur. Depuis deux cents ans, le Canada n'avait jamais connu une autre langue conquérante que celle des Français. Beaucoup prenait pour acquis que le Roi renverrait sous peu ses hommes traverser l'Atlantique pour bouter hors du Canada les représentants de la Blanche Albion. Cependant, des opinions comme celle de François Lemay dit Poudrier avaient aussi

cours à l'effet que la Mère-Patrie, n'ayant plus de profits à faire, oublierait son enfant pour se tourner vers ce qu'elle considérerait être la vraie gloire et la vraie fortune : l'Europe.

Antoine arriva devant Simon avec Tsahahissan et François Lemay. Les trois hommes étaient légèrement chargés pour la route alors que chacun retournait chez lui. Sansfaçon dévisagea longuement son ami.

- Alors, qu'est-ce que tu fais ?

Le Mirecurtien revit son Brice de père, sa mère, ses frères et soeurs de même que tout Mirecourt qui défilèrent à cette simple question devant ses yeux. Il pensa aussi à un serment qu'il avait prononcé en 1758, à la Marie-Louise, au jeune milicien dont il avait défendu l'honneur sur son cadavre... Le fantassin laissa tomber sa décision.

- Je vais avec vous !

Le milicien Lemay dit Poudrier tendit alors au Mirecurtien son mouchoir que sa mère avait tissé pour lui.

- Prends-le, il te revient, prononça le milicien avec un large sourire.

- De quoi ? ! Comment ça se fait qu'ce soit vous qui l'avez ? J'croisais l'avoir perdu sur les plaines d'Abraham !

- J'dirais plutôt que j'te l'ai emprunté quelques jours avant, relança Poudrier. J'te l'avais déjà dit qu'une couverture, ce serait stupide pour servir de souvenir à « une quelqu'un ». J'avais pensé qu'on mouchoir l'aiderait sûrement mieux à sécher ses larmes si tu r'venais pas. Mais, puisque tu viens avec nous, elle n'en aura pas besoin, n'est-ce pas ? T'es bien d'accord ?

Simon Roux dit Sanschagrin prit son mouchoir que le milicien lui tendait. Il eut une dernière hésitation puis, envoyant paître l'armée du roi de France, il choisit son camp.

- J'crois bien que j'vais aller ajouter mon mouchoir et ma catalogne à mon ancienne couverture !

Tsahahissan exécuta un petit pas de danse et Antoine exhiba une bouteille d'eau-de-vie et une bourse remplie d'argent, dernier cadeau du sieur de Fréville qui avait deviné bien avant Simon quel serait le choix de ce dernier. François Lemay tira joyeusement sur sa pipe et donna une vigoureuse claque dans le dos de celui qui serait bientôt son gendre. Simon se défit rapidement de son uniforme de fantassin que Tsahahissan fourra dans un sac tandis que Lemay dit Poudrier passait des vêtements d'habitant au Mirecurtien. Les quatre hommes prirent ensuite la route vers Saint-Pierre-les-Becquets, laissant derrière eux la honte de la défaite et marchant à la reconquête de la vie en ce pays de neige.

Les suivant de près et invisible à tous, le destin se frotta les mains de satisfaction : les années à venir ne manqueraient pas d'intérêts !